This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

BCU - Lausanne

*1094

~~Sorau. 58 C~~

offert à la Bibliothèque de Maurice les Étudiants
par leur affectionné l'auteur.

DISCOURS

PARIS. — IMPRIMERIE C.-H. LAMBERT, RUE BASSE-DU-REMPART, 24.
En face la rue de la Paix.

DISCOURS

SUR

QUELQUES SUJETS RELIGIEUX

PAR A. VINET.

> Ceux à qui Dieu a donné la religion par sentiment de cœur sont bien heureux et bien persuadés. Mais pour ceux qui ne l'ont pas, nous ne pouvons la leur procurer que par raisonnement, en attendant que Dieu la leur imprime lui-même dans le cœur, sans quoi la foi est inutile au salut.
>
> PASCAL.

QUATRIÈME ÉDITION

REVUE ET AUGMENTÉE.

Az 7181
(1)

PARIS

LIBRAIRIE DE L.-R. DELAY,

RUE TRONCHET, 2.

1845

Acc No: 215051 2
Date 5/4/14

AVERTISSEMENT.

Je me suis borné à corriger ces discours, puisque je ne pouvais pas les refaire; mais je les ai corrigés avec tout le soin dont j'ai été capable, et que mon loisir m'a permis. Sans négliger la forme, qui réclamait de nombreux amendements, je m'en suis moins préoccupé que du fond; j'ai fait ce que j'ai pu pour que mon expression se rapportât mieux à ma pensée, et pour que ma pensée répondît mieux à la vérité.

J'ai intercalé çà et là quelques morceaux d'une certaine étendue, et l'on trouvera à la fin du volume un Discours qui ne fait pas partie des éditions précédentes. Il ne sort pas, ce me semble, du caractère général de ce premier Recueil.

La philosophie religieuse et l'apologétique ont fourni la matière de ce volume. Les *Nouveaux Discours* ont eu

pour objet principal de mettre en évidence les caractères distinctifs de la morale évangélique. Je donnerai peut-être encore, sous le titre d'*Etudes évangéliques*, une série de Discours consacrés à l'explication de quelques passages importants de l'Ecriture Sainte.

RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES

DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

En publiant, l'année dernière[1], deux Discours sur l'*Intolérance* et la *Tolérance de l'Evangile*, je m'exprimai ainsi dans un court avant-propos :

« Des personnes avancées dans la connaissance chré-
» tienne et dans la piété trouveront, nous le craignons,
» peu d'aliment dans ces discours. Aussi n'est-ce pas à
» elles que nous nous sommes senti appelé à parler; il
» nous conviendrait mieux de les écouter. Nous avons
» défendu à nos paroles de franchir les limites de nos
» émotions personnelles; une chaleur imitée ne serait
» pas bénie. Cependant, pour bien des personnes, nous
» croyons avoir dit *un mot à propos*, et nous le jetons dans
» le monde, en le recommandant à la bénédiction divine,
» qui peut en faire sortir, pour l'Eglise chrétienne, quel-
» ques fruits de sanctification et de paix... »

[1] En 1830.

Que ces mêmes paroles servent de préface et d'apologie à cette nouvelle publication.

Faible, je m'adresse aux faibles; je leur donne le lait dont je me suis nourri moi-même. Plus forts les uns et les autres, nous réclamerons ensemble le pain des forts. Mais j'ai cru que ceux qui sont encore au commencement de leur marche, avaient besoin que quelqu'un, se plaçant dans leur point de vue, leur parlât moins comme un prédicateur que comme un homme qui les précède à peine d'un pas, et qui est jaloux de faire tourner à leur profit le peu d'avance qu'il a sur eux.

Peut-être est-il bon que chacun, selon la mesure de connaissance qui lui a été départie, travaille à l'évangélisation du monde. Peut-être est-il dans le nombre de ceux que je me permets d'appeler les candidats de la vérité, quelques âmes qui sont particulièrement attirées par le genre de prédication que j'ai employé, et employé sans le choisir; car je ne pouvais choisir. Je dis *peut-être* et rien de plus; mais ce que j'affirme avec plus de confiance, c'est qu'il importe que chacun se montre tel qu'il est, et que personne n'affecte les dons qu'il n'a pas reçus.

Je ne crois pas me tromper en disant que, parmi ceux qui parlent ou écrivent sur les choses saintes, il règne un besoin exagéré d'uniformité. Je sais que la communauté des convictions et des espérances, l'habitude de puiser

l'instruction aux mêmes sources, l'intimité des rapports de la société chrétienne, doivent avoir pour résultat une unité de pensées, d'habitudes intellectuelles, et même, jusqu'à un certain point, d'expression ; mais cette unité, qu'il faut admirer quand elle est venue, il ne faut pas la faire venir malgré elle. La généreuse liberté du christianisme répugne à cette déférence craintive pour un langage de convention et pour une vaine orthodoxie de ton et de tournures ; la sincérité ne permet pas d'adopter comme expression de notre individualité un type collectif dont l'empreinte nous est toujours en quelque point étrangère ; l'intérêt de notre développement religieux nous prescrit de ne pas nous déguiser à nous-mêmes notre propre état, et rien ne serait plus propre à nous le dissimuler que l'habitude involontaire de le dissimuler aux autres. Enfin, la beauté de l'œuvre évangélique, l'intérêt même de l'unité demandent que chaque nature se manifeste avec les caractères qui lui sont propres ; on croit bien mieux à l'unité quand elle se produit sous l'aspect de la variété ; la communauté du fond est rendue plus frappante par la diversité des formes, tandis que l'uniformité, étant nécessairement factice, est toujours plus ou moins suspecte, et fait naître involontairement l'idée de contrainte ou de dissimulation.

Il serait déplorable, en tout temps, d'introduire l'étiquette dans le christianisme et dans la prédication ; mais

de nos jours surtout l'inconvénient serait grave. Dans un moment où semblent s'ouvrir à l'Evangile tant de routes diverses vers le monde, il serait vraiment malheureux de n'en choisir qu'une et de négliger celles où l'on pourrait rencontrer beaucoup d'âmes. Le pays doit être parcouru, exploré, battu dans tous les sens; et les plus obscurs sentiers doivent être fouillés avec soin. Il serait doux au prédicateur de n'avoir pas à partir de plus loin que des déclarations de la parole évangélique, acceptée en commun par ses auditeurs et par lui, et de n'avoir à expliquer cette parole que par elle-même; mais qui ne voit que, même avec des chrétiens, il faut incessamment, je ne dis pas remonter plus haut, mais reculer plus loin, et que, d'une manière ou d'une autre, un prédicateur est toujours appelé, non-seulement à *expliquer* l'Evangile, mais à le *prouver?* Il est de toute nécessité que celui qui parle et celui qui écoute se réunissent d'abord sur le terrain d'une conviction commune, et le choix de ce terrain n'appartient pas au prédicateur : pour conduire ses auditeurs au sommet de la vérité religieuse, il faut d'abord qu'il descende jusqu'à eux. Toute âme croit à quelque chose de vrai, ne fût-ce qu'à sa propre existence : or, toute croyance vraie est sur la route de l'Evangile; il faut partir de là sans avoir regret au chemin. Je ne puis donc croire que ceux-là aient prévariqué, qui, avant moi et bien mieux que moi, se sont attachés à relever le

côté rationnel du christianisme, et, le mettant aux prises avec la philosophie, ont entrepris de faire voir que pour les penseurs aussi il devrait être une autorité. Les philosophes et les hommes du monde nous invitent, en quelque manière, à les aborder; arrêtés longtemps dans les parvis de la philosophie, ils s'avancent vers le sanctuaire; l'énigme de la vie, son dernier mot est demandé de toutes parts; et nous qui le connaissons, ce dernier mot, en serions-nous avares, et refuserions-nous de le dire, parce qu'il faut le dire aux philosophes dans une langue qui nous est moins familière qu'à eux? Ce mot est de toutes les langues, cette vérité souffre toutes les formes, elle a mille expressions différentes; car elle se trouve au terme de toutes les questions, au bout de toutes les discussions, au sommet de toutes les idées. Long ou court, direct ou détourné, tout chemin est vrai, qui conduit au pied de la croix.

Je ne veux pas que ces réflexions abusent le lecteur sur le contenu de ce volume. Je n'ai pas eu la prétention de prêcher Christ dans l'aréopage, et de lutter contre les docteurs. D'autres l'essaieront, j'en ai la confiance. Mais je me suis involontairement, sans préméditation, tourné vers cette classe nombreuse d'hommes cultivés, qui, élevés dans le sein du christianisme, et imbus, si j'ose m'exprimer ainsi, de préjugés chrétiens, luttent péniblement, ou contre leur propre cœur, que le sérieux

du christianisme effraie, ou contre cette prévention trop générale, que le christianisme, si nécessaire, si beau, si consolant, ne saurait se justifier aux yeux de la raison.

Pour ce qui est de la première difficulté, le prédicateur chrétien ne croira pas devoir la lever en diminuant quelque chose du sérieux de l'Evangile. Il est bien heureux, au contraire, de trouver cette prévention établie; c'est c'est une erreur de moins à déraciner. La peur que fait l'Evangile est un commencement d'adhésion. C'est ce sérieux même que la prédication doit cultiver jusqu'à maturité. Quant à la seconde difficulté, qui revient à la vieille opposition de la foi et de la raison, qu'il nous soit permis d'en dire un mot.

Qui parle de religion révélée parle d'une doctrine que la raison n'eût pu trouver, puisqu'il a fallu que Dieu lui-même nous la communiquât par une voie surnaturelle. Le chrétien récuse donc la raison en tant qu'elle prétendrait produire, engendrer la vérité. Il fait dans sa sphère ce que fait dans la sienne le vrai philosophe; car celui-ci admet, en vertu et de l'autorité d'une révélation intérieure, des faits pour la découverte desquels la raison n'est d'aucun usage. Le philosophe n'a point à démontrer *a priori* les faits de la révélation intérieure, révélation sans antécédents, donnée *antérieure* à toutes les données. Le théologien, de sa part, reconnaît dans les faits révélés une donnée *supérieure* à toutes les données;

il ne les prouve pas non plus, car les prouver, ce serait les créer. En agissant de la sorte, il ne nie pas la raison; au contraire, il en fait usage. Et c'est ici le lieu d'observer que la *raison*, c'est-à-dire, la nature des choses, sera toujours pour nous, à quelque point de vue que nous nous placions, le critère de la vérité et le point d'appui de la croyance. Il faudra toujours que la vérité hors de nous se mesure, se compare à la vérité qui est en nous; à cette conscience intellectuelle qui, aussi bien que la conscience morale, est revêtue de souveraineté, rend des arrêts, connaît des remords; à ces axiomes irrésistibles que nous portons en nous, qui font partie de notre nature, qui sont le support et comme le terrain de toutes nos pensées; en un mot, à la *raison*. Toute doctrine, en ce sens, est tenue d'être raisonnable, ce qui ne veut pas dire que toute doctrine soit tenue d'être accessible à la raison; rien n'empêche que la raison n'accepte ce qui la surpasse. Du reste, en dehors de cette limite inviolable, le théologien trouve de l'espace et de l'emploi pour sa raison; il l'applique même de deux manières différentes aux faits de la révélation surnaturelle qu'il annonce. Il développe, avant tout, les preuves directes de l'authenticité de cette révélation; puis il s'applique à en faire sentir la nécessité, comme aussi sa convenance avec l'immuable nature du cœur humain, en un mot la parfaite *raison* d'un système que la raison n'eût

jamais inventé. Plus même ce système, à son principe, est éloigné des données de la raison humaine, plus sa coïncidence avec elle devient frappante et admirable. Ainsi, dans la prédication chrétienne, la raison abdique sur un point, mais sur un seul; elle se résout à ne pas comprendre, à ne pouvoir construire *a priori* les faits capitaux du christianisme, et les livre au cœur, qui s'en empare, les élabore et les vivifie; mais elle trouve, dans une sphère prochaine, les riches indemnités que nous venons d'indiquer. A elle seule elle ne fait pas le chrétien, mais elle le prépare; elle mène, du naturel vers le surnaturel, ceux que la puissante énergie de l'Esprit de Dieu n'a pas transportés sans intermédiaires dans cette haute sphère de la foi du cœur. Ainsi l'opposition essentielle qu'on signale entre la raison et la foi n'est pas une chose réelle; ce sont deux puissances régnant dans deux domaines distincts. Ainsi, ceux qui veulent que le christianisme soit uniquement foi, et ceux qui prétendent qu'il soit tout raison, se trompent également; il est l'un et l'autre, il occupe la pensée et le sentiment; tour à tour il se soustrait et se prête à l'examen; il a ses ténèbres et sa lumière. Le théologien est tenu de prouver qu'il est bien informé; il doit concilier à l'Evangile le respect de la raison même; mais il n'est pas tenu, il doit même se garder de mettre l'Evangile au niveau de la raison.

Entre les deux vues extrêmes que nous avons signa-

lées, les prédicateurs rationalistes semblent chercher un milieu; mais il y aurait de la simplicité à ne pas voir que l'une de ces extrémités les attire avec puissance et les réclame tout entiers. Et combien leur tâche est ingrate! Ramener tout à des données naturelles est évidemment leur prétention; envahir la foi par la raison, extirper peu à peu de la religion tout ce qu'elle a de mystérieux, tel est le but de leurs efforts; quand ils y auront réussi, ils se trouveront, comme les philosophes ordinaires, en face du mystère. Qu'auront-ils gagné? Absolument rien que de s'être fait une route plus longue et plus dispendieuse. Je m'imagine que les incrédules logiciens doivent trouver les rationalistes médiocrement philosophes.

Est-ce, peut-être, qu'en rationalisant l'Evangile, ils auront trouvé un système plus parfait que ceux que peut produire la philosophie? Quant à la certitude, leur système n'en a pas plus que tout autre; quant à la valeur intrinsèque, ils pouvaient en trouver un tout aussi plausible et aussi bon sans se donner la peine de passer par l'Evangile. Ce christianisme dessavouré qu'ils mettent à la place du vrai n'a rien de propre et d'individuel, rien qui l'élève au-dessus des théories de la raison pure. Ils s'imaginent, en retranchant des faits d'une portée transcendantale, des faits surnaturels, débarrasser simplement la lame de son fourreau; qu'ils disent mieux : ils

ont jeté la lame, et la poignée seule est restée en leurs mains. Dépouillé du grand fait de l'expiation et de tout le cortége d'idées qui s'y rattache, qu'est-ce, je le demande, que le christianisme? Pour les esprits ordinaires, une morale ordinaire; pour les autres, un abîme d'inconséquences.

Je crois que les vrais philosophes trouveront que les prédicateurs évangéliques ont pris une position plus solide et plus philosophique. Et nous attachons du prix à ce suffrage; car si la philosophie, comme science, ne nous inspire pas une confiance bien grande en ce qui touche la solution du grand problème de la vie, il n'en est pas de même de la philosophie comme méthode, ou de l'esprit philosophique. L'art d'abstraire, de généraliser, de coordonner les principes, ne sera jamais dédaigné par les prédicateurs éclairés; et il y a aussi une philosophie chrétienne. Renfermée en des limites précises, elle a son usage dans la prédication et jusque dans la vie. Et de nos jours nous l'avons déjà vue appliquée au christianisme avec autant de succès que de convenance.

Si c'est un moyen, il faut l'employer. Les temps nous avertissent. La société est évidemment dans un état de crise. Jamais l'impuissance de la sagesse humaine à consolider le repos des peuples et le bonheur de l'humanité ne fut mieux constatée. La philosophie, désertant par désespoir ses anciennes voies, se jette avec abandon

dans le mysticisme. Dans son besoin de quelque autre lumière que la sienne, elle s'adresse à elle-même des révélations, elle se donne des choses à croire ; elle les croira aussi longtemps qu'on peut croire ce qu'on a inventé. C'est à nous de lui montrer « ce qui n'est jamais monté au cœur de l'homme ; » c'est à nous de lui rendre toujours plus sensible et puis de satisfaire ce besoin obscur qui commence à avoir la conscience de soi-même, ce besoin de rattacher la science à quelque chose de révélé, et la raison à la foi. Réussirons-nous ? Je l'ignore, Mais les temps nous avertissent et nous pressent.

DISCOURS.

LES RELIGIONS DE L'HOMME

ET LA RELIGION DE DIEU.

1 Cor. II, 9.

« Ce sont des choses qui n'étaient point montées au cœur de l'homme. »

L'humanité s'est séparée de Dieu. Les orages des passions ont brisé le cable mystérieux qui retenait le navire au port. Ebranlé sur sa base, et se sentant poussé vers des mers inconnues, il cherche à se rattacher au rivage; il essaie de renouer des liens brisés : il s'efforce de rétablir des communications hors desquelles il n'y a pour lui ni paix ni sécurité. Au milieu de ses plus grands écarts, l'humanité ne perd point l'idée de son origine et de sa destination; un souvenir confus de son ancienne harmonie la poursuit et la travaille; et, sans renoncer à ses passions, sans cesser d'aimer le péché, elle voudrait rattacher son existence pleine d'obscurité et de misère à quelque chose de lumineux et de paisible, et sa vie fugitive à quelque chose

d'immuable et d'éternel. En un mot, Dieu n'a pas cessé d'être le besoin de l'espèce humaine. Hélas ! ses hommages s'égarent, son culte se dépravé, sa piété même est impie; les religions qui couvrent la terre sont un outrage au Dieu inconnu qui en est l'objet. Mais, au sein de ces monstrueuses aberrations, se décèle un instinct sublime; et chacun de ces cultes trompeurs est un cri douloureux de l'âme arrachée de son centre et séparée de son objet. C'est une existence dépouillée, qui cherche à se vêtir, et se couvre des premiers haillons qu'elle rencontre; c'est une vie altérée, qui, dans l'ardeur de sa soif, s'abreuve toute haletante dans des eaux troublées et fétides; c'est un exilé qui, en cherchant le chemin de sa patrie, s'enfonce dans d'affreux déserts.

Depuis le sauvage abruti qui baise la poussière aux pieds d'une hideuse idole, jusqu'au mage de l'Orient adorant dans le soleil l'âme immortelle de la nature et le principe de toute existence; depuis les peuples primitifs qui offrent au Créateur les prémices de leurs moissons, jusqu'à ces nations infortunées qui s'imaginent lui rendre hommage par les plus honteuses impudicités, l'instinct religieux se fait partout reconnaître. L'homme ne peut renoncer ni à ses péchés ni à Dieu; sa corruption l'enchaîne à ce monde, un instinct mystérieux l'élance vers le monde invisible. Entre ces deux forces opposées il ne fait pas un choix; il force à se concilier deux éléments incompatibles; il mêle sa morale à son culte; il se fait des dieux semblables à lui, pour pouvoir leur offrir un culte analogue à ses mauvais penchants; il érige ses vices même en divinités; sa religion devient le fidèle miroir de sa corruption naturelle; il

avilit, en un mot, l'idée de la Divinité, mais il ne peut s'en passer ; et il aime mieux avoir des déités infâmes que de ne rien adorer.

Mais que lui rapportent tous ces cultes divers ? Rien, mes frères, qu'un tourment ajouté à tous ses autres tourments. Un assujettissement pénible, humiliant, l'obligation, bien souvent, de faire violence aux sentiments les plus chers de la nature, point d'espérance solide, point de paix intérieure, point de perfectionnement moral : voilà ce que lui vaut cet instinct mystérieux, espèce d'importun besoin qu'il ne peut ni étouffer ni satisfaire. En sorte que qui verrait la religion dans les formes terrestres qu'elle a revêtues pourrait dire, avec une apparence de raison, qu'elle est un des plus grands maux que la nature ait infligés à l'humanité.

Ces croyances fabuleuses, il est vrai, disparaissent devant le christianisme. Partout où la croix est plantée, les religions humaines s'enfoncent et s'abîment ; car le moindre effet de cette auguste religion est de dégoûter de toutes les autres. Aucun nouveau culte ne s'établira sur la terre ; le champ des inventions en matière de religions positives est irrévocablement fermé. Mais à l'ombre du christianisme, et dans le sein même de la chrétienté, végètent certaines religions sans histoire, sans forme et sans nom, qui tiennent lieu de christianisme à beaucoup de personnes. Ces religions, qui lui doivent toutes bien plus qu'elles ne pensent, ne sont autre chose qu'un effort des différentes facultés de l'âme pour se mettre par elles-mêmes en communication avec la Divinité. C'est l'imagination, le sentiment, la raison et la conscience, cherchant ensemble, ou chacune pour soi, à satisfaire le besoin qu'elles

ont de Dieu. Et il est à remarquer que ces diverses religions sont plus particulièrement celles de ces esprits cultivés qui voudraient trouver un terrain neutre entre le christianisme, qui leur paraît trop simple et trop peu rationnel, et l'athéisme, qui les épouvante. Or, nous voulons rechercher si ces religions sont plus en état que le paganisme grossier de satisfaire les différents besoins de l'âme humaine.

Quels sont, en matière de religion, les besoins de l'homme ? Il est ignorant des choses divines : il lui faut une religion qui l'éclaire. Il est triste des maux de cette vie et de l'incertitude de son sort à venir : il lui faut une religion qui le console. Enfin, il est pécheur : il lui faut une religion qui le régénère. Cherchons ces divers caractères dans les quatre religions de l'imagination, de la pensée, du sentiment et de la conscience.

A quelques-uns la divinité se produit dans ce qu'elle a de propre à frapper l'imagination. Ce n'est pas l'essence de l'Etre des êtres, ni son caractère moral, ni sa volonté, qui les occupent principalement, mais cette partie de son être par laquelle il s'est, en quelque manière, rendu sensible à nos regards. C'est le monde, c'est-à-dire, c'est le temps, l'espace, les formes où se réfléchissent son éternité, sa grandeur et sa puissance. Si les spectacles de la nature sont grands et sublimes en eux-mêmes, combien ne les relève pas l'idée de cette Parole qui tira du néant toute cette magnificence; de l'intelligence qui préside à tous ces grands mouvements; qui enferma autant de merveilles dans le ver qui meurt sous nos pieds que dans la formation et le gouvernement des soleils ! Quel charme et quelle beauté n'ajoute pas à la splendeur des cieux étoilés, à

la sauvage harmonie des mers courroucées, au riant réveil des champs et des bois sous les feux de l'aurore, la pensée de l'âme universelle qui circule silencieusement dans tous les êtres, et qui semble révéler son immortelle vie et faire éclater sa voix divine dans tous les mouvements et dans tous les bruits de l'univers ! Souvent l'homme s'absorbe dans la contemplation de ces merveilles, s'unit, par son enthousiasme, au concert de la création ; son imagination se repaît de Dieu, et il croit avoir de la religion.

Toutefois l'imagination, la raison, la sensibilité, la conscience, sont quatre autels élevés entre lesquels se partage la flamme sacrée ; mais l'imagination n'est pas tout l'homme : elle n'en est pas même, à beaucoup près, la meilleure partie. Quand l'imagination a été de la sorte ébranlée, l'homme est-il plus semblable à Dieu ? est-il plus digne de Dieu ? Et, pour ne pas aller encore si loin, en a-t-il plus de paix et de consolation ? Non ; le charme est fugitif : de ces hauteurs où l'imagination l'élève, l'homme retombe sur lui-même, et il n'y trouve pas Dieu ; et les grands spectacles auxquels il a assisté ne servent qu'à lui faire sentir quelle est l'énorme disproportion qui se trouve entre l'univers tout plein de Dieu, et son âme qui en est toute vide.

D'autres, mes frères, en plus petit nombre, cherchent à se mettre en rapport avec la Divinité par l'intelligence. Décomposer les attributs de Dieu, chercher à les mettre d'accord, se rendre compte des rapports du Créateur avec la création, en un mot, se former sur Dieu et sur les choses divines un corps de doctrine régulier, telle est la tâche qu'ils s'imposent ; et ces travaux, il faut en convenir, sont un bien noble exercice

de la pensée. Mais, mes frères, un premier défaut de cette religion, c'est qu'elle est moins une religion qu'une étude. D'ordinaire l'homme qui s'y arrête cherche moins à satisfaire un besoin de son âme qu'une curiosité de son esprit. Absent de lui-même, s'isolant des choses qu'il contemple afin de les mieux contempler, l'application, la pratique, ses rapports personnels avec ces hautes vérités, ne l'occupent que faiblement; il a quelques idées de plus, mais ces idées ne l'ont ni ému ni changé. Et, au reste, comment pourrait-il être changé par des choses qui demeurent toujours incertaines pour son esprit? Le champ des idées religieuses, lorsqu'on le parcourt sur les pas de la raison naturelle, n'est que le champ des problèmes et des contradictions. Plus on s'y enfonce, plus l'obscurité augmente; et l'on finit par y perdre jusqu'à ces notions primitives, jusqu'à ces croyances d'instinct qu'on possédait avant d'y entrer. C'est l'expérience de tous les systèmes, de toutes les écoles et de tous les âges. L'histoire de la philosophie nous apprend que ces recherches, lorsqu'on s'y livre sans précaution, mènent à des questions terribles et jusqu'au bord des abîmes. C'est là que, face à face de l'infini, le philosophe voit les réalités se dissoudre, les certitudes les plus universelles s'évanouir, son individualité même devenir un problème. C'est là qu'il voit monde et pensée, observation et observateur, homme et Dieu, s'engloutir et se perdre à ses yeux épouvantés dans l'immensité d'un horrible chaos; c'est là que, saisi d'une mystérieuse horreur, il redemande d'un regard inquiet le monde des êtres finis et des idées intelligibles, qu'il voudrait n'avoir jamais abandonné. Ainsi sa religion, toute de

pensée, ne l'a ni éclairé, ni converti, ni consolé; et il se trouve aussi éloigné du but qu'avant ces laborieuses recherches.

C'est ce que sentent fort bien beaucoup de personnes qui, rejetant ces spéculations oiseuses, ne veulent connaître de religion que celle du sentiment. C'est la bonne, disent-ils; et il est certain que toute religion qui ne touche pas le cœur est un culte stérile et vain. Examinons toutefois. On parle d'une religion de sentiment. Sans aucun doute, ce sentiment est l'amour, et un amour qui a Dieu pour objet. Dans ce cas, il faut convenir que la meilleure religion est aussi la plus rare, ou que l'amour dont on parle est un sentiment bien stérile, une affection pour ainsi dire sans conséquence. Il se fait sur la terre d'assez grandes choses, des choses du moins que l'homme estime grandes. L'activité de l'esprit répond à l'activité extérieure. Chaque jour voit éclore de nouveaux projets et commencer de nouvelles entreprises. Mais comptez, parmi toutes ces actions, celles qui ont eu pour principe l'amour de Dieu, et vous conviendrez que, si cette religion de l'amour est la bonne, la bonne religion n'est pas à l'usage du grand nombre. C'est que, dans le fait, l'amour de Dieu, si vous entendez un amour réel, sérieux, dominateur, cet amour n'est pas naturel au cœur de l'homme. Et, soyons de bonne foi, comment aimerions-nous de cet amour un Dieu dont nous éloignent nos péchés et la mondanité de nos affections; un Dieu qui, dans nos meilleurs moments, ne peut nous apparaître que sous les traits d'un juge; un Dieu dont la providence paternelle est voilée à nos regards parce que nous ne connaissons plus ou que nous ne connaissons pas

l'adorable secret de toute sa conduite à notre égard ? Comment l'aimerons-nous aussi longtemps que nous ne pourrons nous rendre compte des désordres du monde physique et du monde moral, et que l'univers nous semblera une vaste arène où le hasard met aux prises l'injustice et le bon droit pour prononcer froidement entre eux ? Un doute, mes frères, un seul doute sur le but de la vie et sur les intentions de Dieu, suffirait pour flétrir, pour étouffer dans le cœur inquiet les premiers germes de l'amour. Or, c'est là, plus ou moins, l'état où nous sommes tous hors des lumières de la révélation. Aussi, à quoi se réduit l'amour, et, par conséquent, la religion de sentiment chez la plupart des personnes qui paraissent s'en rapprocher le plus ? A votre avis, est-ce aimer Dieu, mes frères, qu'entr'ouvrir son cœur à l'émotion fugitive qu'éveille la vue de ses bienfaits répandus dans toute la nature ? Aime-t-on vraiment Dieu lorsque, à proportion de la sensibilité dont on est doué, on se laisse aller à un attendrissement involontaire à la pensée de cette paternité immense qui embrasse tous les êtres animés, depuis le séraphin jusqu'au ver ? On peut éprouver cette espèce d'amour et n'être point changé. Si quelque chose est prouvé, c'est que telle sensibilité qui s'épanche fréquemment par des larmes laisse dans le cœur une large place à l'égoïsme, et que nos semblables ne se ressentent pas toujours à leur profit de l'attendrissement que nous avons éprouvé loin d'eux. L'amour, le véritable amour de Dieu, c'est l'amour de sa vérité, de sa sainteté, de sa volonté tout entière ; le véritable amour, c'est celui qui se réfléchit dans l'obéissance ; le véritable amour, c'est celui qui remue la conscience et qui la purifie.

Ceci nous conduit à la quatrième des religions que l'homme se fait à lui-même : celle de la conscience. C'est bien ici qu'à notre tour nous pourrions dire : c'est la bonne. Car qu'est-ce que la conscience, sinon l'impulsion qui nous porte à faire la volonté de Dieu, à lui ressembler? et que nous manque-t-il quand nous en sommes arrivés là? Félicitons ceux qui se sont arrêtés à la religion de la conscience, et regrettons que le nombre en soit trop petit. Qu'ai-je dit, les féliciter? y pensons-nous bien? Avons-nous bien réfléchi sur la carrière qui s'ouvre devant leurs pas? La religion de la conscience! N'est-ce pas celle qui prescrit de vivre pour Dieu, de ne rien faire que pour Dieu? de nous vouer, corps et âme, entièrement à lui? N'est-ce pas celle qui nous apprend que lui refuser quelque chose c'est le lui dérober, parce que, de droit souverain, tout lui appartient, en nous et hors de nous? N'est-ce pas celle qui nous apprend que nous ne pouvons rien faire de trop pour lui, et que, par conséquent, tous les efforts de l'avenir ne peuvent, de notre part, combler un seul des vides du passé? N'est-ce donc pas celle qui condamne absolument, irrévocablement notre vie, et qui nous présente devant lui non comme des enfants, non pas même comme des suppliants, mais comme des condamnés et des victimes? Dites à présent que la religion de la conscience est la bonne! Oui, pour les consciences larges, indulgentes à elles-mêmes, sans délicatesse et sans pureté ; mais plus vous aurez d'attachement à vos devoirs, de scrupule à les bien remplir, plus l'idée que vous vous faites de la loi divine sera sévère et complète, plus cette religion sera terrible pour vous; et, loin de vous offrir des consolations, elle vous enlèvera une à une toutes celles que

vous voudriez tirer de vous-mêmes. Quittez pour un moment, mes frères, les scènes du présent et l'enceinte de la chrétienté; observez d'un coup d'œil les religions des peuples, entrez dans tous les temples, regardez sur tous les autels; qu'y voyez-vous? du sang. Du sang pour honorer la Divinité! Ah! il faut vous le dire: ce sang est là pour mille vertus négligées, mille devoirs violés, mille attentats commis; ce sang est le cri de mille consciences qui demandent à la nature entière une réparation impossible; ce sang est le solennel et terrible aveu des vérités que je vous propose. Et voulez-vous vous faire une idée de ce besoin d'expiation? Sachez donc que l'impossibilité de résoudre le problème, l'angoisse de tourner éternellement dans un cercle sans issue, a porté l'homme à une espèce de désespoir, et que ce désespoir est devenu barbare! A force de chercher une digne victime, l'homme est arrivé jusqu'à l'homme; le sang humain a coulé dans les sanctuaires.... et le tourment n'a point cessé, et le sang n'a rien effacé! A quelle victime, dès lors, l'homme eût-il pu s'adresser? à un Dieu. Mais une telle pensée eût-elle pu jamais monter au cœur de l'homme?

Mes frères, nous avons passé en revue les seuls systèmes religieux qui soient encore possibles hors du christianisme. Nous croyons les avoir représentés avec fidélité; nous leur avons rendu justice; nous ne leur avons rien ôté. Nous aurions pu leur demander compte de ce qu'ils doivent au christianisme, et faire honneur à cette sainte religion d'une grande partie de ce qu'ils ont de spécieux, de bon et d'intéressant : nous nous en sommes abstenu; nous nous sommes borné, sans autre examen, à vous montrer le fort et le faible de ces systèmes. Vous êtes maintenant en état de prononcer. Quant

à nous, voici notre conclusion. C'est en vain que l'homme a convoqué, pour la recherche du bien suprême, sa raison, son imagination, son cœur et sa conscience; en vain qu'il a mis à contribution toutes ses facultés; en vain qu'il a fait sa part de tout ce que l'homme peut faire. Partout sont restées de larges et de profondes lacunes. Le triple objet de toute religion, d'éclairer, de consoler et de régénérer, n'a été rempli ni par l'une ou l'autre de ces religions, ni par toutes à la fois. S'agit-il de la religion de l'imagination? C'est le charme de quelques instants fugitifs, ce n'est ni la lumière, ni l'appui, ni la sanctification de l'âme. Essayons-nous de la religion de la pensée? Sa seule prétention raisonnable, qui est d'éclairer, elle y satisfait si mal qu'elle ne fait guère qu'épaissir nos ténèbres en matière de religion. Nous adressons-nous à la religion du sentiment? Elle effleure l'âme; elle n'en atteint pas les profondeurs; elle ne la régénère pas. Enfin, la meilleure de toutes ces religions, celle de la conscience, nous a démontré par son excellence même l'impuissance de l'homme à se pourvoir d'une religion. Elle n'a pu que nous montrer l'abîme que le péché a creusé entre nous et Dieu; elle ne l'a pas comblé. Elle nous a appris que, pour être unis à Dieu, il nous faut deux choses qu'elle ne donne point et qu'aucune de nos facultés, que rien de ce qui est en nous ne saurait nous donner : PARDON et RÉGÉNÉRATION. L'homme prétend-il accomplir par lui-même l'œuvre de son salut, il faut d'abord qu'il se pardonne, et puis qu'il se régénère. Il faut d'abord qu'il efface jusqu'au dernier vestige de ses péchés passés, c'est-à-dire, qu'il fasse que ce qui est ne soit pas. Il faut ensuite que, déclarant la guerre à sa nature, il la force d'aimer Dieu, d'aimer le bien, de haïr le mal; qu'il re-

nouvelle à fond ses inclinations, en un mot qu'il tue en lui le vieil homme et qu'il y crée l'homme nouveau. Demander si vous pouvez faire ces choses, c'est demander si, seul, dans le fond de son cachot, un criminel peut se remettre à lui-même des lettres de grâce, et si, les mains et les pieds serrés dans les chaînes, un combattant peut se promettre la victoire. Demander si vous pourrez un jour ce que vous ne pouvez aujourd'hui, c'est demander s'il vous sera jamais possible, avec les seules forces de votre nature, de refaire votre nature.

Et cependant il n'y a point, sans cela, de religion complète et satisfaisante, parlons mieux, point de religion. Et sans cela vous avez raison de vous croire abandonnés de Dieu. Eh quoi ! vous ne tourneriez pas alors vos regards vers cet Evangile qui semble avoir deviné tous les secrets de votre nature, et qui vient au-devant de tous les besoins de votre âme ! Quoi ! la vue de la croix, où votre PARDON est écrit, la promesse du Saint-Esprit, source de RÉGÉNÉRATION, ne feraient pas tressaillir votre cœur ! Quoi ! vous ne souhaiteriez pas avec ardeur que cette doctrine qui remédie à tout, qui concilie tout, qui satisfait à tout, fût aussi vraie qu'elle est belle ! Quoi ! vous pourriez avoir un moment de repos avant de vous être éclaircis là-dessus par tous les moyens qui sont en votre pouvoir ! Mes amis, si une telle religion n'avait pas été donnée à l'homme, il faudrait mourir ; oui, mourir de douleur d'avoir été condamné à vivre ; mourir de douleur d'avoir été formé avec d'insatiables désirs de perfection, avec une ardente soif de Dieu, et de sentir que cette soif et ces désirs ne sont qu'une cruelle déception, un jeu funeste de la puissance inconnue qui, sans nous consulter, nous a jetés dans la vie.

Mais que fais-je, mes frères? Oublié-je que je parle à des chrétiens? Attendrai-je de leur bouche, au lieu des accents joyeux d'une âme convaincue, les vœux tout pleins d'anxiété d'un cœur qui doute encore? Non; saluons ensemble de nos bénédictions cette religion, seule complète, qui répond à tous les besoins de l'homme en offrant à chacune de ses facultés un aliment inépuisable; religion de l'imagination, à qui elle ouvre de magnifiques perspectives; religion du cœur, qu'elle attendrit par la manifestation d'un amour au-dessus de tout amour; religion de la pensée, qu'elle attache à la contemplation du système le plus vaste et le mieux ordonné; religion de la conscience, qu'elle rend à la fois plus délicate et plus tranquille; mais par-dessus tout, religion de la grâce et de l'amour de Dieu; car elle est nécessairement toutes ces choses à la fois : comment la vérité tout entière ne satisferait-elle pas l'homme tout entier? Saluons avec admiration cette religion qui concilie tous les contrastes, religion de justice et de grâce, de crainte et d'amour, d'obéissance et de liberté, d'activité et de repos, de foi et de raison; car si l'erreur a tout scindé, tout divisé dans l'homme, si elle a fait de son âme une vaste scène de contradictions, la vérité doit tout ramener à l'unité. Voilà la religion qui n'était jamais montée dans le cœur de l'homme, même dans la plus grande culture de son sens moral et dans le plus vaste développement de son intelligence, ou, comme s'exprime l'apôtre, *que les princes de ce monde n'ont point connue.*

Ce qui resta caché aux philosophes et aux sages dans les périodes les plus brillantes de l'esprit humain, douze pauvres pêcheurs des lacs de la Judée ont quitté leurs filets pour aller l'annoncer au monde. Certes, ils n'avaient

ni plus d'imagination, ni plus de raison, ni plus de cœur, ni même, je le crois, plus de conscience que le reste des hommes ; néanmoins ils firent taire la sagesse des siècles, déserter les écoles des philosophes, fermer les portes de tous les temples, éteindre le feu de tous les autels. Ils montrèrent au monde leur maître crucifié, et le monde reconnut celui que son inquiétude cherchait en vain depuis trois mille ans. Et une nouvelle morale, et de nouveaux rapports sociaux, et un nouvel univers, prirent naissance à la voix de ces pauvres gens, ignorants de toutes lettres et de toute philosophie. Il reste à votre bon sens à juger si ces douze pêcheurs ont apporté leur propre sagesse ou la sagesse d'en-haut.

Une autre fois, mes frères, s'il plaît à Dieu, nous reviendrons sur ce sujet, que nous n'avons pas épuisé. Bornons-nous à ce point : l'homme s'est trouvé incapable de se faire une religion, et Dieu est venu au secours de son impuissance. Bénissez donc votre Dieu du plus profond de vos cœurs, vous qui, après de longues recherches, avez enfin trouvé un asile. Et vous qui flottez encore sur la vaste mer des opinions humaines, vous qui, violemment jetés d'un système à l'autre, sentez de plus en plus votre angoisse s'accroître et votre cœur se flétrir ; vous qui jusqu'à ce jour n'avez pu vivre avec Dieu ni sans Dieu..... venez voir si cet Evangile, à peine effleuré par vos regards distraits, n'est pas peut-être ce que vous appelez par tant de soupirs inutiles. Et toi, Dieu de l'Evangile, Dieu des nations, amour infini, révèle-toi toi-même aux cœurs blessés ; prouve-toi toi-même aux esprits découragés ; et fais-leur connaître la joie, la paix et la véritable vertu.

LES

MYSTÈRES DU CHRISTIANISME.

1. Cor. II, 9.

« Ce sont des choses qui n'étaient point montées au cœur de l'homme. »

Ces paroles nous ont présenté, il y a quelques jours, un sujet d'humiliation et de reconnaissance. Elles nous ont appris que nous sommes hors d'état de nous donner à nous-mêmes une religion, et que Dieu dans sa parfaite bonté a daigné subvenir à notre impuissance. Mais ces mêmes paroles, qui sont un sujet de louange et une source d'édification pour les uns, sont un sujet de scandale et une occasion de murmure pour les autres. La raison de l'homme ne se laisse pas volontiers convaincre d'impuissance; elle ne souffre pas volontiers qu'on lui prescrive des bornes; elle se sent violemment tentée de repousser des idées qu'elle n'a point conçues, des vérités qu'elle n'a point devinées, une religion qu'elle n'a point inventée; et si les doctrines qu'on lui propose sont mystérieuses de leur nature et incompréhensibles, ce sentiment de mécontentement va jusqu'à la révolte, et se résout chez quelques-uns en une opiniâtre incrédulité.

« Je ne comprends pas, donc je ne crois pas; l'Evan-

» gile est plein de mystères, donc je ne puis recevoir » l'Evangile : » tel est un des arguments favoris de l'incrédulité. A voir quel cas on en fait et quelle confiance il inspire, on devrait le croire solide ou tout au moins spécieux ; il n'est pourtant ni l'un ni l'autre ; il ne soutient pas le regard le plus fugitif, l'examen le plus superficiel de la raison ; et s'il jouit encore de quelque faveur dans le monde, ce n'est qu'une preuve de la légèreté de nos jugements sur les choses qui sont les plus dignes d'une sérieuse attention.

En effet, sur quoi repose-t-il cet argument? Sur la prétention de tout comprendre dans la religion que Dieu nous a offerte ou qu'il pourra nous offrir. Prétention également injuste, déraisonnable, oiseuse. C'est ce que nous allons développer.

C'est d'abord une prétention injuste ; car c'est demander à Dieu ce qu'il ne nous doit pas. Pour le prouver, supposons que Dieu ait en effet donné à l'homme une religion, et supposons de plus que cette religion soit l'Evangile ; car ceci ne change absolument rien au raisonnement. Nous pouvons croire que, du moins par rapport à nous, Dieu était libre de nous donner ou non une religion ; mais on ne doit pas craindre de convenir qu'en la donnant il s'est engagé envers nous à quelque chose de plus, et que ce premier bienfait l'oblige à d'autres bienfaits; car c'est dire tout simplement que Dieu est conséquent, et que ce qu'il a commencé il l'achève. Comme c'est par une révélation écrite qu'il nous manifeste ses desseins à notre égard, il a fallu qu'il munît cette révélation de toute l'autorité qui pouvait nous déterminer à la recevoir ; il a fallu qu'il nous mît à même de juger si les hommes qui nous parlent en son nom ont

été véritablement envoyés par lui ; il a fallu, en un mot, que nous pussions nous assurer que la Bible est vraiment la Parole de Dieu.

A la vérité, il n'était pas nécessaire que la conviction de chacun de nous fût obtenue par le même genre de preuves. Les uns seront amenés au christianisme par des arguments historiques ou extérieurs ; ils se prouveront la vérité de la Bible comme on se prouve la vérité de toute histoire ; ils s'assureront que les livres qui la composent sont bien des temps et des auteurs auxquels on les rapporte. Cela posé, ils confronteront les prophéties renfermées dans ces anciens documents avec les événements qui sont arrivés des siècles plus tard ; ils s'assureront de la réalité des faits miraculeux rapportés dans ces livres, et en concluront l'intervention nécessaire de la puissance divine, qui, disposant seule des forces de la nature, a pu seule aussi en interrompre ou en modifier l'action.— D'autres hommes, moins propres à ces recherches, seront plus frappés de l'évidence intrinsèque des saintes Ecritures. Y trouvant l'état de leur âme parfaitement dépeint, ses besoins parfaitement exprimés, les vrais remèdes de ses maladies parfaitement indiqués ; frappés d'un caractère de vérité et de candeur que rien n'eût pu imiter ; enfin, se sentant remués, changés, renouvelés dans leur intérieur par la mystérieuse influence de ces saints écrits, ils auront acquis par cette voie une conviction dont ils ne peuvent pas toujours rendre compte aux autres, mais qui n'en est pas moins légitime, irrésistible et inébranlable. Voilà le double chemin par lequel on pénètre dans l'asile de la foi. Or il était de la sagesse de Dieu, de la justice et, nous osons le dire, de l'honneur de son gouvernement,

d'ouvrir à l'homme ce double chemin ; car, puisqu'il a voulu que l'homme fût sauvé par la connaissance, il s'engageait par là même à lui fournir les moyens de connaître.

Voilà, mes frères, jusqu'où vont à notre égard les engagements de Dieu, et il les a remplis. Entrez dans cette double voie de démonstration ; interrogez l'histoire, les temps et les lieux sur l'authenticité des Ecritures ; abordez toutes les difficultés ; approfondissez toutes les objections ; ne vous laissez pas convaincre à bon marché ; soyez d'autant plus sévères pour ce livre, qu'il prétend renfermer la règle souveraine de votre vie et le dépôt de votre avenir ; on vous le permet ; on fait plus, on vous y exhorte, pourvu que vous procédiez à cet examen avec les capacités requises et avec des intentions pures. Ou, si vous préférez une autre voie, examinez d'un cœur sincère le contenu des Ecritures ; cherchez, en parcourant les paroles de Jésus, si jamais homme a parlé comme cet homme ; cherchez si les besoins longtemps trompés de votre âme, les anxiétés longtemps vaines de votre esprit, ne trouvent pas dans la doctrine et dans l'œuvre de Christ la satisfaction et l'apaisement qu'aucune sagesse n'eût pu vous procurer ; respirez, si je puis m'exprimer ainsi, ce parfum de vérité, de candeur et de pureté qui s'exhale de tout l'Evangile ; voyez si, dans toutes ses parties, il ne porte pas un sceau irrécusable d'inspiration et de divinité ; essayez enfin, et si l'Evangile produit sur vous un effet contraire, retournez aux livres et à la sagesse des hommes, et demandez-leur ce que Christ n'a pu vous donner. Mais si, négligeant ces deux voies qui vous sont ouvertes et que les siècles vous ont largement frayées, vous voulez avant tout que la

religion chrétienne se rende de tout point compréhensible à votre intelligence, et qu'elle se dépouille complaisamment de tous ses mystères; si vous voulez pénétrer au-delà du voile pour y trouver non l'aliment qui fait vivre l'âme, mais une pâture à votre curiosité inquiète, je dis que vous élevez contre Dieu la prétention la plus indiscrète, la plus téméraire et la plus injuste; car il ne s'est engagé ni tacitement ni expressément à vous découvrir les secrets dont votre œil est avide, et votre audacieuse importunité n'est propre qu'à soulever son indignation. Il vous a donné ce qu'il vous devait, beaucoup plus que ce qu'il vous devait: le reste est à lui.

Si une prétention aussi injuste pouvait être admise, où serait, je vous prie, la limite de votre importunité? Déjà vous réclamez de Dieu plus qu'il n'a accordé aux anges; car ces éternels mystères qui vous travaillent, l'accord de la prescience divine et de la liberté humaine, l'origine du mal et son ineffable remède, l'incarnation de la Parole éternelle, les rapports de l'Homme-Dieu avec son Père, la vertu expiatoire de son sacrifice, l'efficace régénérante de l'Esprit consolateur, toutes ces choses sont des secrets dont l'intelligence a été refusée aux anges eux-mêmes, qui, selon la parole de l'apôtre, s'inclinent pour en voir le fond et n'y peuvent parvenir. Si vous reprochez à l'Eternel d'avoir gardé pour lui la connaissance de ces divins mystères, que ne lui reprochez-vous mille autres bornes qu'il vous a prescrites? Que ne lui reprochez-vous de ne vous avoir pas donné des ailes comme à l'oiseau pour visiter des régions que jusqu'ici vos regards seuls ont parcourues? Que ne lui reprochez-vous de ne vous avoir pas donné, outre les cinq sens dont vous êtes pourvus, dix autres sens qu'il

a peut-être accordés à d'autres créatures, et qui leur procurent des perceptions dont vous n'avez aucune idée? Que ne lui reprochez-vous enfin d'avoir fait invariablement succéder, sur la terre, à la clarté du jour les ténèbres de la nuit? Ah! c'est ce que vous ne lui reprochez pas. Vous aimez cette nuit qui ramène le repos pour tant de corps et d'esprits fatigués; qui suspend pour tant de malheureux le sentiment de la douleur; cette nuit pendant laquelle il n'y a plus d'orphelins, d'opprimés, de victimes, parce qu'elle jette sur toutes les pertes et sur toutes les peines, avec les pavots du sommeil, le voile épais de l'oubli; vous aimez cette nuit qui, peuplant les déserts des cieux de mille astres que le jour ne connaissait pas, révèle l'infini à l'imagination ravie. Eh bien! pourquoi n'aimeriez-vous pas de même la nuit des mystères divins; nuit favorable et salutaire, où la raison s'humilie, s'apaise et se repose; où les ténèbres mêmes sont une révelation; où l'un des principaux attributs de Dieu, l'immensité, se découvre d'autant mieux à notre pensée; enfin où les tendres relations qu'il nous a permis de former avec lui sont garanties du mélange de toute familiarité par la pensée que cet Etre qui s'est abaissé jusqu'à nous est ce même inconcevable Dieu qui règne avant tous les siècles, qui enferme en lui toutes les existences et toutes les conditions d'existence, le centre de toute idée, la loi de toute loi, la dernière et suprême raison de toute chose? En sorte que, si vous êtes justes, au lieu de lui reprocher les mystères de sa religion, vous le bénirez de vous en avoir enveloppés.

Mais cette prétention, mes frères, n'est pas seulement injuste par rapport à Dieu : elle est en elle-même extrêmement déraisonnable.

Qu'est-ce que la religion? Dieu même se mettant en rapport avec l'homme; le Créateur avec la créature, l'infini avec le fini. Cela déjà, sans aller plus loin, est un mystère; un mystère commun à toute religion, impénétrable dans toute religion. Si donc tout ce qui est mystère vous scandalise, vous voilà arrêtés sur le seuil, je ne dirai pas du christianisme, mais de toute religion; je dis même de cette religion qu'on appelle *naturelle* parce qu'elle rejette les révélations et les miracles; car à tout le moins faut-il qu'elle suppose un rapport, une communication quelconque entre Dieu et l'homme, le contraire équivalant à l'athéisme. Votre prétention vous retient donc en deçà de toute croyance; et parce que vous n'avez pas voulu être chrétiens, il ne vous sera pas permis d'être déistes.

« N'importe, dites-vous; nous franchissons cette pre-
» mière difficulté; nous supposons entre Dieu et nous
» des rapports que nous ne concevons pas; nous les ad-
» mettons parce que nous en avons besoin. Mais c'est le
» seul pas que nous voulions faire; nous avons déjà
» trop accordé pour accorder davantage. » Dites mieux: dites que vous avez trop accordé pour ne pas accorder beaucoup plus, pour ne pas tout accorder. Vous avez consenti à admettre, sans le comprendre, qu'il pouvait y avoir des rapports, des communications de Dieu à vous et de vous à Dieu. Or, prenez bien garde à tout ce qu'emporte cette supposition. Elle emporte que vous êtes dépendants et libres pourtant, ce que vous ne comprenez pas; elle emporte que l'Esprit de Dieu peut se faire entendre à votre esprit, ce que vous ne comprenez pas; elle emporte que votre prière peut influer sur la volonté de Dieu, ce que vous ne comprenez pas. Il vous

a fallu dévorer tous ces mystères pour établir avec Dieu des rapports très-vagues, très-superficiels, et en deçà desquels se place immédiatement l'athéisme. Et lorsque, par un puissant effort sur vous-mêmes, vous avez tant fait que d'admettre ces mystères, vous reculez devant ceux du christianisme ! Vous avez accepté la base, et vous refusez de construire dessus ! Vous avez accepté le principal, et vous refusez les détails ! Vous avez raison, sans doute, aussitôt qu'il vous sera prouvé que la religion qui renferme ces mystères ne vient pas de Dieu, vous avez raison encore si ces mystères renferment des idées contradictoires. Mais vous n'êtes nullement fondés à les nier par la seule raison que vous ne les entendez pas; et l'acceptation que vous avez faite des premiers vous fait une loi d'accepter les autres.

Ce n'est pas tout, mes frères; non-seulement les mystères sont une partie inséparable et la substance même de toute religion, mais encore il est impossible que la vraie religion ne présente un grand nombre de mystères. Si elle est vraie, elle doit nous apprendre sur Dieu et sur les choses divines plus de vérités qu'aucune autre et même que toutes les autres ensemble; mais chacune de ces vérités correspond à l'infini, et par conséquent aboutit au mystère. Comment en serait-il autrement dans la religion, lorsqu'il en est ainsi dans la nature même ? Voyez Dieu dans la nature. Plus il nous donne à contempler, plus il nous donne de quoi nous étonner ; à chaque créature se rattache quelque énigme ; chaque grain de sable est un abîme. Or, si la manifestation que Dieu a faite de lui-même dans la nature donne lieu pour l'observateur à mille questions qui n'ont point de réponse, que sera-ce lorsqu'à cette première révélation

viendra s'en joindre une autre ? lorsque le Dieu créateur et conservateur se produira encore sous des traits nouveaux, comme le Dieu réconciliateur et sauveur ? Les mystères ne se multiplieront-ils pas avec les découvertes ? A chaque nouveau jour ne verrons-nous pas s'associer une nouvelle nuit ? Et n'achèterons-nous pas chaque nouvelle connaissance par une nouvelle ignorance ? La seule doctrine de la grâce, si nécessaire, si consolante, et qu'on peut appeler le fond même de l'Evangile, n'a-t-elle pas creusé un profond abîme où, depuis dix-huit siècles, se précipitent tous les jours des esprits inquiets et téméraires ?

Il faut donc bien que le christianisme soit mystérieux, plus même que toute autre religion, précisément parce qu'il est vrai. Semblable aux montagnes qui, plus elles sont hautes, plus elles jettent de vastes ombres, l'Evangile est obscur et mystérieux à proportion même de sa sublimité. Après cela vous indignerez-vous de ne pas tout comprendre dans l'Evangile ? Il serait vraiment bien étonnant que l'Océan ne pût pas tenir dans le creux de votre main, ni la sagesse incréée dans les limites de votre intelligence ! Il serait bien malheureux qu'un être fini ne pût embrasser l'infini, et qu'il y eût dans l'ensemble des choses quelque idée au-dessus de sa portée ! En d'autres termes, il serait bien malheureux que Dieu sût quelque chose que l'homme ne sait pas !

Reconnaissons donc combien une telle prétention est insensée quand il s'agit de religion.

Mais reconnaissons aussi, mes chers auditeurs, combien, en l'élevant, nous serions en contradiction avec nous-mêmes ; car la soumission que nous ne voulons pas avoir en religion, nous l'avons en mille autres

choses. Il nous arrive tous les jours d'admettre des choses que nous ne comprenons pas; et nous le faisons sans la moindre répugnance. Les choses dont l'intelligence nous est refusée sont bien plus nombreuses que nous le pensons peut-être. Il y a bien peu de diamants parfaitements purs, il y a encore moins de vérités parfaitement claires. L'union de notre âme et de notre corps est un mystère; nos sentiments les plus familiers, nos affections sont un mystère; l'action de la pensée et de la volonté est un mystère; notre existence même est un mystère. Pourquoi admettons-nous tous ces différents faits? Est-ce parce que nous les comprenons? Non certes, mais parce qu'ils sont évidents par eux-mêmes, et parce que ces vérités nous font vivre. En religion, nous n'avons point une autre méthode à suivre. Il faut savoir si la religion est vraie, si elle est nécessaire, et, une fois convaincus de ces deux points, nous soumettre comme les anges à la nécessité d'ignorer quelque chose.

Et comment ne pas se soumettre de bon cœur à une privation qui n'en est pas une? Désirer l'intelligence des mystères, c'est désirer une chose inutile; c'est élever, comme je l'ai dit, la prétention la plus vaine et la plus oiseuse. Quel est le but de l'Evangile par rapport à nous? Evidemment de nous régénérer et de nous sauver. Or, ce but, il l'atteint tout entier par les choses qu'il nous révèle : à quoi nous servirait de connaître encore celles qu'il nous cache? Nous possédons les connaissances qui peuvent éclairer nos consciences, rectifier nos inclinations, renouveler notre cœur : que gagnerions-nous à posséder les autres? Il nous importe infiniment de savoir que la Bible est la parole de Dieu : nous importe-t-il également de connaître de quelle manière les saints

hommes qui l'ont écrite ont été modifiés par l'Esprit céleste ? Il nous importe infiniment de savoir que Jésus-Christ est le fils de Dieu : avons-nous besoin de savoir précisément de quelle manière la nature divine et la nature humaine sont unies en sa personne adorable ? Il nous importe infiniment de savoir qu'à moins d'être nés de nouveau, nous ne saurions entrer dans le royaume de Dieu, et que le Saint-Esprit est l'auteur de cette nouvelle naissance : serions-nous plus avancés de connaître le procédé divin par lequel cette merveille est opérée ? N'est-ce pas assez pour nous de connaître les vérités qui sauvent ? et nous faut-il encore connaître celles qui ne peuvent avoir la moindre influence sur notre salut ? Quand je connaîtrais tous les mystères, dit saint Paul, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. Saint Paul se passait donc de les connaître, pourvu qu'il eût la charité : ne saurions-nous, à son exemple, nous en passer aussi, pourvu que comme lui nous ayons la charité, c'est-à-dire, la vie ?

Mais, dira quelqu'un, si l'intelligence de ces mystères est réellement sans influence sur notre salut, pourquoi nous ont-ils même été montrés ? — Et quand ce serait pour nous apprendre à ne pas prodiguer les *pourquoi* ? quand ce serait pour servir d'exercice à notre foi et d'épreuve à notre soumission ? Mais nous ne voulons pas nous en tenir à cette réponse.

Remarquez, je vous prie, de quelle manière ces mystères dont vous vous plaignez ont pris place dans la religion. Vous verrez facilement qu'ils n'y sont point pour eux-mêmes, mais qu'ils y sont venus à la suite des vérités qui influent directement sur votre salut. Ils les contiennent, ils leur servent d'enveloppe ; mais ils ne

sont pas eux-mêmes les vérités qui sauvent. Il en est de ces mystères comme du vase qui renferme une boisson médicinale : ce n'est point le vase qui vous guérira, c'est la boisson ; mais la boisson ne pouvait vous être présentée que dans un vase. Ainsi chaque vérité qui sauve est renfermée, contenue dans un mystère qui n'a pas en lui-même la vertu de sauver. Ainsi la grande œuvre de l'expiation se rattache nécessairement à l'incarnation du fils de Dieu, qui est un mystère ; ainsi les grâces sanctifiantes de la nouvelle alliance se rattachent nécessairement à l'effusion du Saint-Esprit, qui est un mystère ; ainsi la divinité de la religion trouve un sceau et une garantie dans les miracles, qui sont des mystères. Partout la lumière naît de l'obscurité, et l'obscurité accompagne la lumière. Ces deux ordres de vérités sont tellement unis, tellement entrelacés, qu'on ne peut écarter l'un sans écarter l'autre ; et chacun des mystères que vous tenteriez d'arracher du système de la religion emporterait avec lui quelqu'une des vérités qui intéressent directement votre régénération et votre salut. Acceptez donc ces mystères, non comme des vérités qui vous peuvent sauver, mais comme les dépendances nécessaires de l'œuvre miséricordieuse du Seigneur à votre égard.

En matière de religion, le vrai point de la question est celui-ci : la religion qu'on nous propose change-t-elle le cœur, l'unit-elle à Dieu, le prépare-t-elle pour le ciel ? Si le christianisme produit ces effets, nous laisserons à leur aise les ennemis du christianisme se révolter contre ces mystères et les taxer même d'absurdité. L'Evangile, leur dirons-nous, est donc une absurdité ; vous l'avez découvert. Mais voilà, certes, une bien nou-

velle espèce d'absurdité que celle qui attache l'homme à tous ses devoirs, qui règle la vie humaine mieux que toutes les doctrines des sages, qui met dans l'intérieur de l'homme l'équilibre, l'ordre et la paix, qui lui fait remplir joyeusement tous les offices de la vie civile, le rend plus propre à vivre et mieux disposé à mourir, et qui, généralement reçue, serait la sauvegarde et l'appui des sociétés ! Citez-nous parmi les absurdités humaines une seule qui produise de tels effets. Si cette *folie* que nous vous prêchons en produit de pareils, n'est-il pas naturel de conclure qu'elle est la vérité même, et que si ces choses ne sont point montées au cœur de l'homme, ce n'est point parce qu'elles sont absurdes, mais parce qu'elles sont divines ?

Faites, mes chers frères, une seule réflexion. Vous êtes forcés de convenir qu'aucune des religions que l'homme peut inventer ne suffit à ses besoins et ne peut le sauver. Là-dessus, vous avez un choix à faire. Ou bien vous les rejetterez toutes comme insuffisantes et trompeuses, et ne cherchant rien de mieux, puisque l'homme ne saurait inventer rien de mieux, vous abandonnerez au hasard, au caprice du tempérament ou de l'opinion, votre vie morale et votre sort à venir. Ou bien vous adopterez cette autre religion que quelques-uns traitent de folie : elle vous rendra saints et purs, irrépréhensibles au milieu d'une génération perverse, unis à Dieu par l'amour et à vos frères par la charité, infatigables pour le bien, heureux de vivre, heureux de mourir. Après cela on viendra vous dire que cette religion était fausse ; mais en attendant elle a restauré en vous l'image de Dieu, rétabli vos rapports primitifs avec ce grand Etre ; elle vous a mis en état de goûter la vie

L'ÉVANGILE COMPRIS PAR LE CŒUR.

1 Cor. II, 9, 10.

« Ce sont des choses qui n'étaient point montées au cœur de l'homme, et que Dieu a préparées à ceux qui l'aiment »

Dieu a voulu que ce monde fût non-seulement le théâtre de notre activité, mais aussi l'objet de notre étude. Il a caché dans les profondeurs de la nature d'innombrables secrets qu'il nous invite à sonder, d'innombrables vérités qu'il nous encourage à découvrir. Pour pénétrer ces secrets, pour découvrir ces vérités, il faut posséder certaines facultés intellectuelles, et les avoir convenablement exercées, mais rien au-delà. Les dispositions du cœur n'ont aucune influence directe sur l'acquisition des connaissances de ce genre. Il en est de ces connaissances comme *de la pluie que Dieu fait tomber sur les justes et sur les injustes*, et du *soleil qu'il fait luire sur les bons et sur les méchants*. Le savoir ne suppose pas nécessairement un cœur droit ni un caractère bienveillant; et il est malheureusement trop commun de voir les plus beaux dons du génie réunis à un fonds déplorable d'égoïsme et à la plus grande corruption des mœurs. Dieu semble avoir indifféremment *préparé* les vérités de la science humaine pour ses amis et pour ses ennemis. Il n'en est pas de même des vérités religieuses. Dieu, est-il dit dans mon texte, *les a préparées pour ceux qui l'aiment.*

Non point qu'il ait exclu de leur possession les savants et les hommes de génie ; mais ni le génie ni le savoir ne sont ici suffisants comme dans d'autres sciences. L'amour est nécessaire. L'amour est le seul véritable interprète des vérités de l'Evangile. La sagesse de ce monde et des principaux de ce monde est vaincue par la simplicité de l'amour ; l'amour est la sagesse entre les parfaits, conformément à cette parole de saint Jean : *Celui qui aime Dieu, c'est celui-là qui connaît Dieu.*

Il arrive donc entre Dieu et l'homme ce qu'on voit arriver entre deux personnes dont la langue diffère : il faut qu'un interprète, versé dans les deux langues, intervienne entre les deux parties, et, prêtant l'oreille aux paroles de l'une, les mette à la portée de l'autre en les traduisant dans l'idiome qu'elle comprend. Or, entre Dieu et l'homme, entre l'Evangile et notre âme, cet interprète, c'est l'amour. L'amour rend intelligibles à l'homme les vérités de l'Evangile ; non point ces vérités abstraites qui sont relatives à l'essence même de Dieu, et dont la connaissance, comme nous l'avons vu, est également inaccessible et inutile pour nous, mais ces autres vérités qui concernent nos rapports avec Dieu, et qui constituent le fond même de la religion. Ce sont ces vérités qui échappent à la raison et que l'amour saisit sans peine.

Vous vous étonnez peut-être de voir remplir par l'amour, par un sentiment du cœur, un rôle qui vous paraît appartenir à la raison seule. Mais veuillez considérer que la plupart de nos connaissances dérivent immédiatement d'autre chose que de la raison. Quand nous voulons obtenir la connaissance d'un objet de la nature, c'est tout premièrement de nos sens, non de notre raison, que

nous faisons usage. C'est par la vue que nous acquérons d'abord une idée de l'étendue et de la forme des corps ; par l'ouïe, que nous acquérons une idée des sons ; par l'odorat, une idée des odeurs. Il faut bien ensuite que la raison prenne un rôle, et qu'elle joigne ses opérations à celles des organes ; mais quelle que soit l'importance de son intervention, on doit convenir que la connaissance des objets sensibles et de leurs propriétés dérive essentiellement des sens.

Les choses ne se passent point autrement dans le monde moral. Ce n'est point par l'intelligence seule, ni par l'intelligence d'abord, que nous pouvons juger des choses de cet ordre. Pour les connaître nous avons aussi un sens, qui s'appelle le sens moral. L'intelligence peut intervenir ensuite comme auxiliaire; elle observe, elle classe, elle compare nos impressions; elle ne les produit pas; et il serait aussi peu raisonnable de prétendre que nous les lui devons que d'assurer que c'est par l'oreille qu'on obtient la connaissance des couleurs, par la vue, des parfums, et par l'odorat, des sons et des accords. Les choses du cœur ne sont véritablement comprises que par le cœur.

Permettez-nous de nous arrêter un moment sur cette idée, car nous sentons le besoin de nous bien expliquer. En disant que le cœur comprend, disons-nous que le cœur devient raison, que le cœur raisonne ? Nullement. Le cœur ne comprend point *comme* la raison; mais il comprend aussi bien, si ce n'est mieux. Pour la raison, qu'est-ce que comprendre? C'est saisir le lien logique, la chaîne d'idées qui joint ensemble deux ou plusieurs faits; c'est se convaincre, ou s'assurer par un moyen qui n'est pas l'expérience; c'est se mettre, par l'esprit, en rapport

médiat avec des objets dont le contact immédiat nous est refusé. La compréhension de l'esprit n'est donc, à le bien prendre, qu'un supplément aux inévitables lacunes de l'expérience. Ces lacunes de l'expérience tiennent ou à l'absence des objets, ou à leur nature, qui n'a pas de point de contact avec la nôtre. Si ces deux obstacles n'existaient pas, ou s'il était possible de les éloigner, l'homme n'aurait plus rien à comprendre, car il toucherait, il palperait, il goûterait toutes choses. La raison serait remplacée en lui par l'intuition. Là où l'intuition a lieu, il n'y a plus compréhension, parce qu'il y a mieux; ou si l'on veut encore que ce soit compréhension, c'est une compréhension d'une nouvelle nature, d'un ordre supérieur, qui s'explique tout sans peine, à qui tout est clair, mais qui ne saurait se communiquer par des paroles à la raison d'autrui.

Or, telle est, mes frères, la compréhension du cœur. Sans doute elle a ses bornes précises. Elle s'étend à tout ce qui est du ressort du sentiment; elle ne va point au-delà. Mais la raison a ses limites tout aussi bien marquées, et ne peut pas plus les franchir que le cœur ne peut dépasser les siennes. Appliquée aux choses qui sont exclusivement du domaine du sentiment, elle erre dans l'obscurité; on passe à côté d'elle comme à côté d'une étrangère; elle n'entend point, elle n'est point entendue, et elle se retire d'un débat inutile sans avoir rien pris, ni rien donné. La raison d'un côté, le cœur de l'autre, ne se comprennent point, et ne s'accordent mutuellement qu'une dédaigneuse pitié.

Et pour vous rendre cette vérité plus sensible, supposez d'un côté un homme généreux, un héros, une âme incessamment consumée par la noble flamme du dé-

vouement, de l'autre un homme d'une intelligence rapide, d'une raison vaste et profonde, mais dépourvu, s'il était possible, de toute sensibilité; ne croyez-vous pas que le premier sera toute sa vie une énigme pour l'autre? Comment, en effet, ce dernier concevrait-il des élans d'enthousiasme, des actes d'abnégation, des paroles sublimes, dont la source n'a jamais existé dans son âme? L'*homme spirituel*, est-il dit dans le même chapitre où nous avons pris notre texte, *l'homme spirituel juge de toutes choses, et personne* (à moins d'être spirituel) *ne peut juger de lui*. Appliquons, par supposition, cette parole à la créature sensible et généreuse dont nous parlons : personne, à moins d'avoir le germe des mêmes sentiments, ne peut juger d'elle, et c'est ce qu'ont bien reconnu ceux qui ont dit que les grandes âmes passent dans le monde sans être comprises.

Affectation! hypocrisie! entend-on souvent crier à la vue de certaines manifestations, et surtout des manifestations religieuses. Une chaleur qui embrase toute l'âme, qui dispose de toutes les facultés, qui renaît incessamment de son propre fonds, paraît trop étrange à quelques-uns pour qu'ils y puissent croire. Il ne leur manque pour y croire que de l'éprouver; mais il est sûr aussi qu'à moins de l'éprouver ils ne la concevront jamais. Et ils continueront à taxer d'affectation, d'hypocrisie un sentiment qui peut-être se contient, se dissimule, et ne laisse paraître que la moitié de sa force. Erreur bien naturelle! Tous les efforts de l'intelligence la plus active ne pourraient nous donner l'idée de la saveur d'un fruit que nous n'avons jamais goûté, du parfum d'une fleur que nous n'avons jamais respirée, encore moins d'une affection que nous n'avons jamais ressentie.

Il en est des hauteurs de l'âme comme des magnificences du firmament. Lorsque, par une nuit sereine, des milliers d'astres étincellent sur le front des cieux, cette éclatante richesse de la voûte étoilée ravit quiconque a des yeux ; mais celui à qui la Providence a refusé le bienfait de la vue, en vain il aurait l'esprit ouvert aux conceptions les plus hautes, en vain sa capacité intellectuelle dépasserait de beaucoup celle du commun des hommes ; toute cette intelligence, et toute la force qu'il pourrait encore ajouter par l'étude à ses rares facultés, ne l'aideront en rien à se faire une idée de ce ravissant spectacle ; tandis qu'à ses côtés un homme sans talent et sans culture n'a besoin que d'entr'ouvrir les paupières pour embrasser d'un regard et s'approprier en quelque sorte toutes les splendeurs du firmament, et pour recevoir dans l'âme par les yeux les impressions qu'un pareil spectacle ne peut manquer de produire.

Un autre ciel, un ciel plus magnifique que la voûte d'azur étendue sur nos têtes, se déploie à nos regards dans l'Evangile ; de divines vérités sont les astres de ce ciel mystique, et y brillent plus lumineuses et plus pures que les étoiles dans le firmament ; mais il faut un œil pour les voir, et cet œil, mes frères, c'est l'amour. L'Evangile est une œuvre d'amour ; le christianisme n'est que l'amour réalisé sous sa forme la plus pure ; et comme la lumière de ce monde ne peut être connue que par l'œil, l'amour ne peut être compris que par l'amour.

Vous auriez épuisé les forces de votre raison et les ressources de votre science à établir l'authenticité des Ecritures ; vous auriez à merveille expliqué les contradictions apparentes de nos saints Livres ; vous auriez

saisi l'enchaînement des vérités capitales de l'Evangile; vous auriez fait tout cela que, si vous n'aimiez pas, l'Evangile ne serait encore pour vous qu'une lettre morte et un livre fermé ; ses révélations ne seraient devant vous que comme des abstractions et de simples idées, son système que comme une spéculation unique dans son genre ; que sais-je ? ce que l'Evangile renferme de plus attrayant, de plus précieux et de plus doux ne vous paraîtrait qu'une conception arbitraire, un dogme étrange, une épreuve laborieuse de votre foi, et rien davantage.

Mais qu'entre l'Evangile et l'âme humaine l'amour s'avance, doux, gracieux, lumineux interprète, alors la parole de l'Evangile aura pour vous un sens, et un sens aussi clair que profond ; alors votre esprit se trouvera au large et à l'aise au milieu de ces révélations étranges; alors ces vérités, que vous aviez acceptées par soumission, par obéissance, vous deviendront aussi familières, aussi nécessairement vraies que les vérités vulgaires et de tous les jours sur lesquels roule votre existence; alors vous pénétrerez sans effort dans ce merveilleux système que votre raison craignait pour ainsi dire de voir de trop près, dans une appréhension confuse de se laisser tenter à l'incrédulité; alors peut-être vous vous étonnerez de ne l'avoir pas pressenti, deviné, trouvé; de n'avoir pas compris, avant toute révélation, qu'un tel système était aussi nécessaire à la gloire de Dieu qu'au bonheur de l'humanité.

Aussi longtemps qu'avec sa seule raison l'homme a gravi sur le Calvaire et fait le tour de la croix, il n'y a pour lui que ténèbres dans l'œuvre divine de l'expiation. Des siècles entiers il resterait en contemplation de-

vant ce fait mystérieux, qu'il ne parviendrait point à en soulever les voiles. Eh ! comment la raison, la froide raison comprendrait-elle quelque chose à ce calice amer vidé jusqu'au fond par l'innocence même, à cette miséricorde qui se déploie dans la rigueur des supplices, à cette effusion de sang hors de laquelle, est-il dit, il n'y a point de rémission ? Elle ne fera pas, j'ose l'affirmer, un seul pas vers l'intelligence de ce divin mystère, jusqu'à ce que, jetant à l'écart d'ingrates spéculations, elle ait remis à un plus habile le soin de terminer l'affaire. Ce plus habile, c'est le cœur ; il se fixe tout entier sur l'amour qui éclate dans l'œuvre de la rédemption ; il se concentre sans distraction sur le dévouement de l'adorable victime ; il laisse l'impression naturelle de cet amour sans exemple pénétrer librement et se déployer à l'aise dans son intérieur. Oh ! comme alors se déchirent rapidement tous les voiles et s'évanouissent toutes les ombres ! comme celui qui aime trouve peu de difficultés à concevoir l'amour ! comme il lui paraît naturel que Dieu, infini en toutes choses, soit aussi infini dans la charité ! comme, en échange, il lui paraît inconcevable que des cœurs humains puissent ne pas sentir la beauté d'une œuvre sans laquelle Dieu ne serait pas manifesté tout entier ! comme il s'étonne de l'aveuglement de ceux qui lisent et relisent les Ecritures sans en comprendre la vérité centrale, qui passent et repassent auprès d'un amour tout divin sans reconnaître, sans apercevoir une œuvre toute divine !

L'Ecriture-Sainte lui avait parlé de la prière comme d'un énergique moyen d'attirer les grâces de Dieu, comme d'une puissance à laquelle la puissance divine veut bien se soumettre, et qui, en quelque manière,

semble partager avec Dieu lui-même l'empire de l'univers. Devant une telle idée la raison reste confondue. Il n'est pas d'objection qu'elle n'élève involontairement contre un dogme qui pourtant tient à l'essence même de la religion. Mais pour le cœur, mes frères, que ce dogme est beau, qu'il est naturel, qu'il est probable, qu'il est nécessaire! comme le cœur s'en empare avec empressement! comme il se hâte de le mettre au rang de ses convictions les plus chères! Et combien lui paraissent misérablement et follement sages ceux qui, sentant d'un côté qu'une religion sans prière n'est pas une religion, et, d'un autre côté, que l'action de la prière sur les destinées est inexplicable, se résolvent à demeurer dans le vague sur ce sujet, attendent, et ne prient pas!

Il en est de même de bien d'autres mystères du christianisme, ou plutôt du christianisme dans son ensemble. Même pour ceux qui le reçoivent comme une religion divine, même pour ceux qui y croient par l'esprit, il est voilé, il est vide, il est mort aussi longtemps qu'ils n'appellent pas le cœur au conseil. Il existe, parmi les croyants sincères, beaucoup d'hommes qui ont tourné longtemps autour du christianisme, religion de leur esprit, comme autour d'un sanctuaire impénétrable, frappant tour à tour à toutes les portes de cet asile sans le voir s'ouvrir, revenant sans succès vers ces portes déjà plusieurs fois tentées, croyant à la fois et ne croyant pas, chrétiens par leurs désirs, païens par leurs espérances, convaincus et non persuadés, éclairés et non point consolés. C'est à ceux-là que je m'adresse; je fais appel à leur sincérité, et je leur demande: D'où vient que vous croyez, et que vous n'avez encore que

les charges et non les bénéfices de votre foi? d'où vient que vous portez la foi comme un joug qui vous gêne et vous pèse, non comme des ailes qui vous soulèvent au-dessus de vos misères et du monde? D'où vient qu'au sein de cette religion que vous avez acceptée et que vous croyez, vous êtes étrangers, dépaysés, et comme hors de votre atmosphère naturelle? D'où vient que vous n'êtes pas *à la maison* dans la maison de votre père? Metttons le doigt sur la plaie. C'est que votre cœur n'est pas encore touché. Il fallut que *le cœur de Lydie s'ouvrît* pour qu'*elle comprît les choses que Paul enseignait*. C'est de même votre cœur qui doit s'ouvrir, afin de comprendre des vérités que le cœur seul peut comprendre; ou, pour nous servir de l'énergique langage de l'Ecriture, il faut qu'un cœur de chair prenne dans votre sein la place d'un cœur de pierre.

Hélas! avec une conviction solidement fondée, avec l'*orthodoxie* la plus complète, combien ne voit-on pas de personnes étrangères à la vraie foi, combien de croyants incrédules, combien de personnes qui n'ont pas, un seul jour de leur vie, douté de la vérité des Ecritures, qui les lisent assidûment, qui les savent par cœur, et qui, malgré tout cela, ne croient point encore! Ah! mes frères, c'est que la foi est autre chose qu'un produit de l'intelligence; c'est que la foi est amour. La science peut nous donner des convictions, l'amour seul nous donne la vie.

Le premier conseil que la raison devrait nous donner serait de récuser la raison en tout ce qui n'est pas de son ressort. Mais la raison est orgueilleuse, la raison est opiniâtre; elle ne veut pas céder. Aussi que fait le Seigneur quand il veut sauver une âme? Il la laisse un

temps se débattre dans ses raisonnements et se dépiter contre leur impuissance. Et quand elle est lasse et désespérée, quand elle s'est reconnue également incapable et d'apaiser son besoin de lumière et de l'étouffer, il se prévaut de son humiliation ; il pose la main sur cette âme fatiguée de ses efforts, brisée de ses chutes, et la force à demander quartier. Elle s'abaisse alors, elle se soumet, elle gémit ; elle crie après le secours ; elle renonce à savoir, elle ne veut que croire ; elle ne prétend plus à comprendre ; elle aspire à vivre. Le cœur commence ses fonctions ; il prend la place de la raison ; cœur angoissé, cœur avide, il est tel que Dieu le voulait. Il demande grâce, et voici la grâce ; il demande l'appui, et voici l'appui ; il demande le salut, et voici le salut. On donne, on prodigue à ce cœur misérable et confus tout ce qui a été refusé à la raison orgueilleuse et hautaine. Sa misère lui fait concevoir ce que sa richesse lui laissait ignorer. Il comprend sans peine, il accepte avec ardeur des vérités dont il a besoin, et sans lesquelles aucune âme humaine ne saurait avoir la paix ou le bonheur. Et ainsi s'accomplit ce qu'a dit la sagesse : que *c'est du cœur que procèdent les sources de la vie.*

Viendrez-vous, esprits superbes, lui demander compte de sa foi ? Certes il ne vous expliquera pas l'inexplicable, et il vous renverra, sous ce rapport, mal satisfaits. Mais s'il vous dit, s'il peut vous dire : J'aime, cette réponse ne doit-elle pas vous suffire ? s'il peut vous dire : Je ne m'appartiens plus à moi-même, ni à l'honneur, ni au monde ; ma nourriture est de faire la volonté de mon Père céleste ; je n'aspire qu'aux biens éternels ; j'aime en Dieu tous mes frères d'une affection cordiale ; je suis

content de vivre, je serai heureux de mourir; tout est désormais harmonie en moi, mes forces et mon activité, ma destination et mes désirs, mes affections et mes pensées; le monde, la vie, les choses humaines, n'ont plus de secret qui me tourmente ni de contradiction qui me désole; en un mot, je suis ressuscité en nouveauté de vie.... s'il vous dit toutes ces choses et s'il peut vous les dire, et si toute sa vie cautionne ses paroles; ah! ne perdez pas avec lui de vains raisonnements; n'essayez pas de les réfuter; il a la vérité, car il a la vie. Il touche de ses mains, il voit de ses yeux, il perçoit, en quelque sorte, par tous ses sens, une vérité que tous les arguments du monde n'établiraient pas avec autant de certitude, que tous les arguments du monde n'ébranleraient pas. Celui qui jouit de la vue a-t-il besoin qu'on lui prouve la lumière? Celui qui se porte bien se laissera-t-il persuader qu'il souffre? Elles sont inébranlables les vérités dont la preuve est en lui, que dis-je? dont lui-même est la vivante preuve.

Ainsi, mes frères, les vérités de l'Evangile ont changé son cœur, mais il a fallu d'abord que l'Esprit de Dieu préparât son cœur à recevoir les vérités de l'Evangile. Ne perdons pas de vue ces deux vérités : c'est l'Evangile qui nous renouvelle, c'est l'esprit de Dieu qui nous fait recevoir l'Evangile dans le cœur. Et lorsque nous l'avons reçu, lorsque dans notre cœur, naguère malade et dénaturé, l'amour a établi son immuable empire, cet amour devient une abondante source de lumière. Mille obscurités de la Parole sainte s'éclaircissent par lui. Sa flamme ne donne pas moins de clarté que de chaleur; chose admirable! à mesure que nous aimons davantage, nous connaissons mieux. Telle est l'expé-

rience du chrétien : ne voulez-vous pas la faire, vous, esclaves de la raison, tristes victimes d'un savoir qui méconnaît ses limites et qui s'exagère ses droits ? vous qui savez et qui ne vivez pas, ne voulez-vous pas demander à Dieu l'amour afin de comprendre l'amour, l'amour afin de connaître, l'amour afin de vivre ?

O Dieu, que nous n'eussions jamais connu, jamais adoré, si tu n'avais daigné te découvrir à nous dans la lumière de l'Evangile, achève la grande œuvre que tu as commencée. Donne-nous un cœur pour comprendre les vérités que tu nous as révélées. Qu'à la lumière de l'amour que tu auras mis dans notre cœur disparaissent pour nous les obscurités de ta Parole. Que ta bonté, que ta merveilleuse sagesse n'aient d'autres secrets pour nous que ceux qu'il nous serait inutile de connaître ; enseigne-nous par l'amour la plus parfaite des sagesses ; rends le plus simple des hommes habile dans la science du salut. Ton esprit, Seigneur, est amour comme toi-même es amour ; répands-le sur toute la terre ; propage en tous lieux cette sainte flamme ; attire tous les cœurs à toi ; fais de toutes les âmes une seule âme dans un sentiment commun d'adoration et de dévouement. Nous saurons tout, Seigneur, quand nous saurons aimer ; nous nous réjouirons dans une clarté qui n'est le produit d'aucune laborieuse étude, mais qui sanctifie et console. Alors vraiment tu nous auras parlé dans l'Evangile ; alors seulement il sera vrai que tu nous as fait parvenir un message d'amour et de paix ; et notre conviction, froide, inutile et stérile, se changera en une foi vivante, pleine d'espérance, pleine de bons fruits.

UN

CARACTÈRE DU CHRISTIANISME.

APOC. XIV, 6.

« Après cela, je vis un autre ange qui volait par le milieu du ciel, portant l'Evangile éternel pour l'annoncer à ceux qui habitent sur la terre, à toute nation, à toute tribu, à toute langue, à tout peuple. »

Parmi les incrédules qui résistent avec le plus d'obstination aux raisonnements des apologistes de la religion chrétienne, il en est peu sans doute qui ne fussent prêts à déclarer qu'une preuve sensible, un miracle authentique ne les trouverait point rebelles. Montrez-nous, vous diront-ils, ce que saint Jean dit avoir vu, « un » ange qui vole par le milieu du ciel, portant l'Evangile » éternel, pour l'annoncer à ceux qui habitent la terre, à » toute nation, à toute tribu, à toute langue, et à tout » peuple, » et nous nous convertirons. C'est promettre par delà son pouvoir; les miracles ne *convertissent* pas; leur vue peut convaincre l'esprit; le cœur a besoin de cette *démonstration de puissance* qui n'appartient qu'à l'Esprit de Dieu. Mais encore, si des miracles bien constatés, bien évidents, sont capables de produire sur l'esprit une impression qui le prédispose à recevoir le message du salut, que les incrédules cessent de demander la vision de saint Jean; ils ont quelque chose qui vaut mieux encore; cette vision est une image dont ils ont la réalité;

aussi bien, et mieux, en quelque manière, que saint Jean, ils peuvent voir cet ange « qui porte à travers les » cieux l'Evangile éternel à tous ceux qui habitent la » terre. » Je veux dire qu'ils peuvent reconnaître dans le christianisme un caractère de perpétuité et d'universalisme au moins aussi frappant pour la raison que la vue d'un ange volant dans l'étendue du ciel pourrait l'être pour les yeux et pour l'imagination. S'ils demandent un miracle, en voici un ; car à quoi donneront-ils le nom de miracle, s'ils le refusent à un fait unique de son espèce, inconcevable dans sa génération, contraire à toutes les vraisemblances, inaccessible à toutes les inductions, et que tout le monde, avant de le voir réalisé, aurait jugé impossible? Qu'ils veuillent nous prêter une attention telle que l'objet la réclame, et nous espérons que le fait que nous leur exposons fera sur eux assez d'impression pour les engager à porter plus loin leurs recherches, et à s'informer plus sérieusement de l'Evangile.

Voici la question que nous posons devant eux :

Est-il dans la nature des choses qu'une doctrine dont les principales idées ne sont point susceptibles d'être prouvées, encore moins découvertes par la raison pure, est-il dans la nature des choses qu'une telle doctrine vive dans tous les temps et s'introduise dans toutes les nations, et non-seulement cela, mais qu'une telle doctrine devienne dans ces temps et chez ces nations le principe vivifiant de la morale, et l'auxiliaire bienveillant des progrès de l'esprit humain?

Veuillez répondre ; mais souvenez-vous que les exemples que vous citerez ne doivent manquer d'aucune des conditions énumérées dans ma question. Il s'agit d'une doctrine dont les idées ne sauraient être ni prouvées ni

découvertes par la raison pure. Il s'agit d'une doctrine qui soit capable d'embrasser tous les temps et toutes les nations. Il s'agit d'une doctrine qui soit le principe directeur de la conduite de ceux qui l'adoptent. Il s'agit d'une doctrine favorable à la loi de progression de l'esprit humain et à la marche ascendante de la civilisation. Quatre conditions, dont chacune est essentielle.

Je vois bien une doctrine commune à tous les temps et à toutes les nations : c'est celle de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme, deux dogmes inséparables, dont la réunion forme ce qu'on a appelé *religion naturelle*. Elle est naturelle en effet, en ce que la nature semble en avoir partout enseigné les éléments à l'âme humaine. Elle est partout l'un des premiers produits de sa raison, l'un des premiers résultats de son activité intellectuelle. Elle est la conclusion d'un raisonnement si simple et si rapide que le raisonnement disparaît, pour ainsi dire, et que l'âme semble avoir obtenu ces vérités par intuition. Elle est universelle, si l'on veut, parce qu'elle est naturelle : et c'est à une religion positive que nous demandons ce caractère d'universalité. Or, aussitôt que la religion naturelle prétend revêtir des formes déterminées, l'unanimité cesse, aucune force humaine ne saurait l'établir. La religion naturelle, aussitôt qu'elle se fait positive, cesse de pouvoir être la religion du genre humain.

Mais du moins, dira-t-on, si une religion positive ne peut être universelle, peut-être regagnera-t-elle du côté du temps ce qu'elle perd du côté de l'espace. Accordons-le par supposition ; mais qu'on avoue que ce n'est plus que la moitié de la condition que nous avons posée ; nous n'avons pas parlé de tous les temps seulement,

mais de tous les lieux ; ainsi, lorsqu'on nous ferait voir une religion positive maîtresse d'un coin du globe depuis l'origine du monde jusqu'à nous, nous serions en droit de rejeter cet exemple. Acceptons-le toutefois, par accommodation et faute de mieux. Il y a des doctrines religieuses d'une étonnante antiquité ; avec quelques variations dans les détails, les idées fondamentales, les idées mères sont restées ; et elles paraissent immuables comme la constitution physique du peuple qui les professe, inamovibles comme le sol qui les porte. Si l'universalité leur manque, la perpétuité doit, en un certain sens, leur être accordée. Mais sont-elles, comme je l'ai demandé, propres à servir de mobile moral, et favorables au développement naturel et progressif de l'esprit humain ? Non, les unes n'ont aucune correspondance avec la vie, les autres pervertissent le cœur et les relations sociales, et toutes enchaînent l'esprit humain dans des formes immuables ; toutes offrent le phénomène d'un peuple qui, surpris, pourrait-on croire, par une subite congélation, garde dans les périodes les plus avancées de son existence l'attitude, les mœurs, les opinions, le costume, les institutions, le langage, toute la manière d'être au milieu de laquelle l'a saisi cette catastrophe morale. Que si l'on prétend, au contraire, que c'est l'esprit du peuple qui a déterminé sa foi, et que ses mœurs ont fait sa religion, alors cette religion n'est pas celle que nous avons demandée, savoir, une doctrine capable d'influer sur la vie et de déterminer la conduite.

En parcourant les différentes religions connues qui se sont partagé les peuples, nous n'en trouverons aucune qui satisfasse à toutes les conditions que nous avons posées. Il manque au mahométisme, outre qu'il

doit ses progrès à la puissance du glaive, de favoriser le mouvement progressif de l'esprit humain; au contraire il le comprime. Il lui manque d'être propre à pénétrer dans tous les pays; car il a pour nécessaire cortége la polygamie et le despotisme, antipathiques à la civilisation. Il manque à la religion de l'Indostan d'être morale, favorable à la culture sociale et à la liberté; il lui manquerait partout son sol et son ciel, pour lesquels seuls elle semble faite. L'universalité manque tellement à la religion juive qu'elle n'en veut pas, qu'elle la repousse; c'est une religion toute nationale, toute locale: hors de la Palestine, elle est exilée. Il manque à toutes les autres religions tout ce qui manque à celles que nous venons de nommer: l'universalité, la perpétuité, la moralité et la sympathie pour le progrès.

Ceci est déjà une réponse à la question que nous avons posée; car s'il n'est point arrivé qu'une religion positive ait réuni toutes les conditions énumérées, on peut dire avec une sorte d'assurance que cela n'est pas dans la nature des choses. Si la chose était possible, n'aurait-elle pas eu lieu? Si elle n'a pas eu lieu, arrivera-t-elle jamais?

Mais en consultant la nature même des choses, indépendamment des renseignements de l'histoire, on obtiendra la même réponse. Nul homme ne peut donner à l'humanité une religion. S'agit-il d'une religion naturelle? c'est la nature qui la donne; et un homme peut tout au plus en formuler les dogmes, en rédiger les enseignements; il ne fait que restituer à l'humanité ce qu'il a reçu de l'humanité. S'agit-il d'une religion positive, j'entends une religion dont la raison humaine n'eût pas d'elle-même découvert les doctrines? Je demande

quelle portée de cœur, d'imagination, de raison, quelle étendue de génie, quelle merveilleuse divination il faut supposer à un homme pour admettre que ces dogmes de son invention, ces dogmes que la nature n'a pas enseignés, seront admis en tout pays, conserveront leur à-propos en tout temps, s'appliqueront à tous les états de l'humanité et de la société, en un mot pourront constituer et constitueront en effet la religion du genre humain.

On parle avec un peu d'indiscrétion d'hommes qui devancent leur siècle, et qui impriment leur caractère individuel aux générations. Ce sont, la plupart du temps, des hommes qui ont mieux compris, ramené à des formes plus précises, exprimé avec plus d'énergie, les opinions dominantes de leur époque. Ils ont constaté ce que leur siècle portait dans son sein. Ils ont concentré dans le verre ardent de leur génie des rayons de vérité qui, dispersés dans le monde, n'avaient pu encore l'embraser. Mais leur génie, expression fidèle et forte d'un temps et d'un pays qui les ont faits ce qu'ils sont, n'était point immense comme le génie de l'humanité. Hommes, ils ont fait œuvre d'hommes, œuvre partielle, relative, bornée. Qu'un être, s'isolant de son pays, de son temps, je vais plus loin, de son individualité, devine le fait, l'idée, le dogme qui remuera, convertira, vivifiera l'homme de tous les temps et de tous les lieux... cet être n'est pas un homme, c'est un dieu.

Et faites bien attention que je ne demande pas que sa religion devienne de fait la religion de tous les temps, de tous les lieux et de tous les hommes. D'abord, il lui faut le temps de s'établir, et nous ne prétendons pas qu'à son début elle envahisse le monde entier. Ensuite

nous n'avons pas devant nous tous les temps, et tant que l'avenir du monde ne sera pas entièrement révolu, nous ne pourrons pas dire à la rigueur qu'une chose est de tous les temps. Enfin toute vraie religion suppose la liberté, et la liberté suppose la possibilité des résistances individuelles. Nous demanderons seulement, et l'on a bien dû le comprendre, qu'une masse suffisante d'expériences ait prouvé que la doctrine en question est telle qu'aucun lieu, aucun climat, aucun degré de culture, aucune forme politique, aucune circonstance de temps et de lieu, aucune constitution physique et morale, ne soit pour elle une barrière, une limite fatale qu'elle ne puisse franchir, ou, pour nous exprimer plus brièvement, qu'elle corresponde aux besoins universels et constants de l'humanité, indépendamment de toutes les circonstances accidentelles, temporaires et locales. Voilà ce que nous demandons.

S'il y a une religion de Dieu sur la terre, elle doit avoir ce caractère d'universalité et de perpétuité; car qui peut douter que la charité de Dieu n'embrasse l'humanité entière? et comment supposer que Dieu ne peut parler à toute l'humanité? Dieu ne peut avoir en vue un temps, un pays, un peuple, mais tout ce qui porte un cœur d'homme; et dès qu'il parle, c'est pour tout le genre humain. S'il lui plaisait de distinguer un peuple entre les peuples de la terre, ce serait encore en vue du genre humain; ce qu'il dirait pour ce peuple en particulier n'aurait pas une portée éternelle, infinie; ces caractères n'appartiendraient qu'à ce qui, dans cette nation privilégiée, s'adresserait à l'humanité universelle, et la Parole divine n'aurait constitué l'existence passagère d'un peuple que pour constituer par son moyen un peuple formé

de tous les peuples de la terre, un peuple spirituel, un peuple d'âmes saintes.

Nous retournons maintenant la proposition, et nous disons : S'il existe une religion semblable, elle ne peut être que de Dieu. C'est à ce titre déjà, c'est-à-dire à cause de son universalité, que nous reconnaissons que la religion naturelle est de lui. Mais si, outre cette religion naturelle, il y a sur la terre une religion positive douée du caractère que nous avons en vue, nous disons aussi qu'elle est de Dieu, parce qu'à Dieu seul il appartient de concevoir l'homme qu'il a fait, et de satisfaire la nature humaine tout entière ; parce que Dieu seul par conséquent sait comment il faut parler à l'homme ; parce que Dieu n'est ni borné par les lieux, ni restreint par les circonstances ; et si l'apparence arbitraire des dogmes d'une religion positive nous arrête, observons que ce qui pour Dieu est nécessaire et une suite de sa nature peut fort bien nous paraître arbitraire, et que ce qu'il peut y avoir pour nous, dans les révélations de Dieu, d'étrange et d'inattendu, n'en est pas moins la nécessité même, la conséquence indispensable des perfections de Dieu, l'empreinte fidèle et spontanée de son caractère et de ses rapports avec le monde.

Tenons donc pour certain, mes frères, que s'il y a dans le monde une religion positive qui, propre à diriger la vie et favorable à la marche progressive de l'esprit humain, ne trouve de limites dans aucune circonstance de lieu et de temps, une telle religion est de Dieu.

Cela posé, nous cherchons s'il y a une telle religion.

Il y a un peu plus de dix-huit cents ans que, dans un coin obscur de ce monde, un homme parut. Je ne dis pas qu'une longue suite de prophètes avaient annoncé

la venue de cet homme ; qu'une longue suite de miracles avait marqué d'un sceau divin la nation où il devait naître et la parole même qui l'annonçait ; que des hauteurs d'un lointain avenir il avait projeté son ombre aux pieds de nos premiers parents exilés d'Eden ; qu'en un mot un ensemble imposant de preuves l'entoure et l'autorise. Je dis seulement qu'il prêcha une religion. Ce n'était pas la religion naturelle ; les dogmes de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme sont partout supposés dans ses discours, jamais enseignés, jamais prouvés. Ce n'étaient pas des idées déduites logiquement des données primitives de la raison ; ce qu'il enseigne, ce qui fait le fond, le propre de sa doctrine, ce sont des choses qui confondent la raison, vers lesquelles la raison n'a point de route, point d'accès ; il prêche un Dieu en terre, un Dieu homme, un Dieu pauvre, un Dieu crucifié ; il prêche la colère enveloppant l'innocent, le pardon enlevant le coupable à toute condamnation, Dieu victime de l'homme, et l'homme formant une même personne avec Dieu ; il prêche une nouvelle naissance sans laquelle l'homme ne saurait être sauvé ; il prêche la souveraineté de la grâce de Dieu et la plénitude de la liberté de l'homme. Je ne vous adoucis point ses enseignements ; je vous les livre dans leur nudité ; je ne cherche point à les justifier. Non, vous pouvez, si cela vous plaît, vous étonner, vous effaroucher de ces dogmes étranges ; ne vous y épargnez pas ; mais quand vous aurez assez admiré leur étrangeté, je proposerai, moi, autre chose à votre admiration. Ces dogmes étranges ont conquis le monde. A peine éclos dans la pauvre Judée, ils ont envahi la savante Athènes, la riche Corinthe, la superbe Rome. Ils ont recueilli des confesseurs dans

les ateliers, dans les prisons, dans les écoles, dans les tribunaux, sur les trônes. Vainqueurs de la civilisation, ils ont triomphé de la barbarie. Ils ont fait passer sous le même joug le Romain dégradé et le Sicambre sauvage. Les formes de l'état social ont changé; la société s'est fondue, renouvelée : ils ont duré. Bien plus, l'Eglise qui les professait a été comptée parmi leurs adversaires; maîtresse des traditions, dépositaire du savoir, elle a usé de ses avantages contre plusieurs des dogmes qu'elle devait défendre : ils ont duré. Partout et toujours il s'est trouvé des âmes dans les cabanes et dans les palais à qui un Rédempteur a été doux et la régénération nécessaire. Aucune doctrine, d'ailleurs, ni philosophique ni religieuse, ne durait; chacune faisait son temps, chaque temps avait son idée; et, comme l'a développé un écrivain célèbre, le sentiment religieux, abandonné à lui-même, se choisissait, selon le temps, des formes qu'il brisait quand le temps était passé. Le dogme de la croix s'obstinait à reparaître. S'il ne se fût emparé que d'une seule classe de personnes, c'était déjà beaucoup, c'était inexplicable peut-être; mais vous trouvez des sectateurs de la croix dans les camps et dans la vie civile, chez les riches et les pauvres, parmi les esprits hardis et parmi les timides, parmi les doctes et parmi les ignorants. Ce dogme est bon pour tous, partout, toujours. Il ne vieillit jamais. Ceux qui l'embrassent ne se trouvent point en arrière de leur siècle : ils le comprennent, ils en sont compris; ils marchent avec lui, ils le servent. La religion de la croix ne paraît nulle part disproportionnée à la civilisation; au contraire, la civilisation a beau avancer, elle trouve toujours le christianisme devant elle. N'allez pas croire que le christianisme com-

plaisant éliminera quelque idée pour se mettre d'accord avec le siècle; non, c'est de son inflexibilité qu'il est fort; il n'a pas besoin de rien céder pour être en harmonie avec tout ce qui est beau, légitime et vrai; car il en est lui-même le type accompli. Il est le même aujourd'hui qu'au temps des réformateurs, qu'au temps des Pères de l'Eglise, qu'au temps des apôtres et de Jésus-Christ. Ce n'est pourtant pas une religion qui flatte l'homme naturel; et les mondains, en s'en éloignant, rendent assez témoignage que le christianisme est une doctrine étrange. Ceux qui n'osent le rejeter s'efforcent de l'adoucir. On le dépouille de ses rudesses, de ses *mythes*, comme on se plaît à les nommer; on le rend presque raisonnable; mais, chose singulière! quand il est raisonnable, il n'a plus de force; et, semblable en ceci à l'une des plus merveilleuses créatures du monde animé, s'il perd son aiguillon, il est mort. Le zèle, la ferveur, la sainteté, l'amour, disparaissent avec ces dogmes étranges; le sel de la terre a perdu sa saveur, et l'on ne sait avec quoi la lui rendre. Au contraire, apprenez-vous d'une manière générale que quelque part il y a un réveil, que le christianisme se ranime, que la foi devient vivante, que le zèle abonde? Ne demandez pas sur quel terrain, ne demandez pas dans quel système croissent ces précieuses plantes. Vous pouvez répondre d'avance que c'est dans le sol rude et raboteux de l'orthodoxie, à l'ombre de ces mystères qui confondent la raison humaine, et qu'elle aimerait tant à écarter d'elle.

C'est donc, parmi les religions, la seule qui soit éternellement jeune. Mais peut-être la nature physique fera ce que ne fait point la nature morale. Peut-être les climats arrêteront cet ange qui porte à travers les cieux

l'Evangile éternel. Peut-être une certaine organisation corporelle est-elle une condition pour l'adoption de l'Evangile ; mais vous passez, avec cette Parole, de l'Européen à l'Africain, du Nègre au Groënlandais, de l'Atlantique à la mer du Sud. Partout ce message était attendu; partout il remplit un vide senti ; partout il complète la vie et la renouvelle. L'âme de l'esclave noir reçoit les mêmes impressions que celle d'Isaac Newton. La haute intelligence de celui-ci, la stupidité du noir, ont au moins en commun une grande pensée. — Et partout, remarquez-le bien, les effets sont les mêmes. La croix jette une clarté qui illumine tout ; comme par instinct, sans raisonnement pénible, on pénètre partout les mêmes conséquences, on reconnaît partout les mêmes devoirs, et, avec des formes diverses, on commence partout une même vie. Partout où le christianisme s'introduit, l'homme civilisé se rapproche de la nature, le sauvage s'élève à la civilisation ; ils font, chacun de leur côté, en sens inverse, quelques pas vers un point commun, qui est celui de la vraie sociabilité et de la vraie civilisation,

On nous objectera peut-être, à propos de cette puissance civilisatrice du christianisme, qu'elle tient uniquement à la sublime morale de l'Evangile, et que ce n'est point par les dogmes positifs, mais malgré ces dogmes, que les sauvages sont convertis, puis civilisés. Cette assertion est fausse, de quelque côté qu'on l'envisage.

Tout en accordant à la morale évangélique une supériorité décidée sur les autres morales, nous faisons observer que cette supériorité tient bien moins à la nature des préceptes qu'à leur base, à leurs motifs, en d'autres termes, aux faits mystérieux et divins qui caractérisent le christianisme comme religion positive. L'Evangile n'a

pas inventé la morale ; quelques-unes des plus belles maximes étaient depuis long-temps en circulation dans le monde ; l'Evangile ne les a pas tant promulguées que fondées sur une nouvelle base et vivifiées par un nouvel esprit ; et la prérogative de cette parole divine est bien moins d'annoncer une morale nouvelle que de donner la force de pratiquer l'ancienne.

Mais ne contestons pas ; accordons que la morale de l'Evangile contient beaucoup de choses absolument nouvelles ; il faut pourtant convenir qu'il y avait dans le monde, et particulièrement dans les écrits des sages antiques, une assez belle morale ; et si la morale a une force à elle, une vertu intrinsèque, on devrait s'attendre à voir la pratique en quelque proportion avec les théories. Mais autrefois, mais aujourd'hui, mais toujours, nous sommes frappés en chaque homme, et dans l'humanité en général, d'une étrange disparate entre les principes et la conduite ; et nous sommes contraints d'avouer qu'au moins dans cette sphère ce qu'on fait répond mal à ce qu'on sait, que la vie reproduit mal les convictions. La connaissance de la morale n'est pas la moralité, et la science du devoir n'est pas la vertu.

Ces observations générales sont pleinement confirmées par l'histoire de l'évangélisation des païens. S'il est un fait connu et avoué, c'est que ce n'a jamais été par la prédication de la morale, même de la morale évangélique, qu'on a gagné leurs cœurs. Que dis je ? ce n'est pas davantage par l'enseignement de la religion naturelle. De pieux chrétiens, se trompant sur ce point, voulurent conduire méthodiquement le peuple du Groënland par la religion naturelle à la religion révélée. Tant qu'ils en restèrent à ces premiers éléments, leur prédi-

cation ne toucha, ne gagna pas une seule âme; mais du moment que, jetant au rebut leur méthode humaine, ils se furent décidés à suivre celle de Christ et de Dieu, les barrières tombèrent devant eux, et encore une fois la folie de la croix se trouva plus sage que la sagesse des hommes. Les écoles nous apprennent à aller du connu à l'inconnu, et du simple au composé. Mais il se passe dans le règne de Dieu des choses qui dérangent toutes nos idées. C'est tout directement par l'inconnu, par le composé, par l'extraordinaire qu'il faut commencer. C'est par la religion révélée que l'homme remonte à la religion naturelle. On le transporte de plein saut dans le centre des mystères : on lui montre Dieu homme, Dieu crucifié, avant de lui montrer Dieu dans la gloire; on lui montre le renversement avant l'ordre, la fin avant le commencement. Et voulez-vous, mes frères, savoir pourquoi? C'est que le vrai chemin dans la connaissance religieuse n'est pas de Dieu à l'homme, mais de l'homme à Dieu; c'est qu'avant de se connaître l'homme ne saurait connaître Dieu; c'est que c'est la vue de sa misère et de ses péchés qui le conduit à la rédemption, et la rédemption qui lui révèle dans leur plénitude les perfections de son Créateur : c'est, pour répéter le mot célèbre d'Augustin, « qu'avant d'être descendu dans l'enfer de son propre cœur, l'homme ne saurait s'élever au ciel de Dieu. » La religion chrétienne n'est pas purement la connaissance de Dieu, mais la connaissance des rapports de l'homme avec Dieu; or, la vue de ces rapports est ce qui jette le plus de lumière sur le caractère même et les attributs de Dieu; en sorte qu'il est très-exact de dire que la religion révélée, qui est précisément la révélation de ces rapports, ramène à la religion naturelle, je

dis à ce qu'elle a de plus élémentaire, je dis même au point de départ de la religion naturelle, à l'idée de l'infini, au sentiment religieux, à des pensées qu'on appelle naturelles et qu'on devrait appeler surnaturelles. Elles nous sont, à l'ordinaire, peu familières, peu présentes, peu naturelles ; et dans le fait, combien d'hommes l'Evangile a-t-il été prendre au fond du matérialisme pour les amener, par le chemin des doctrines chrétiennes, à croire à l'existence d'un premier Etre et à la perpétuité de leur âme !

Ce sont donc les dogmes, les mystères, les paradoxes de l'Evangile qu'il faut porter au sauvage, si l'on veut gagner son cœur à la religion naturelle dont il est si éloigné, à la saine morale qu'il connaît moins encore. Mais quand nos adversaires pourraient renverser tout ceci, ils n'en resteraient pas moins sous le poids d'une difficulté accablante. Si la religion naturelle et la morale suffisent pour faire des convertis, suffisent-elles pour faire des prédicateurs ? Trouvez-nous, parmi ceux qui ne croient pas au dogme positif du christianisme, trouvez-nous des hommes disposés à entreprendre ce pénible et dangereux apostolat. Allons, que les philosophes et les moralistes s'ébranlent ; qu'on voie leur foi par leurs œuvres ; que leur zèle serve de preuve, de garant à leur système; que, par amour de la morale et de la religion naturelle, ils quittent parents, amis, fortune, habitudes, pour aller s'enfoncer dans ces vieilles forêts, traverser ces brûlantes plaines de sable, affronter les influences d'un climat homicide, afin de toucher, de convertir et de sauver quelques âmes. Qu'ils fassent pour le règne de Dieu la moitié de ce que tant de courageux voyageurs ont fait ou tenté pour la science ou

pour la prospérité matérielle de leur pays. Eh quoi ! nul ne bouge ! nul ne regarde même ! cet appel n'a pas ébranlé un seul de ces amis de la religion et de la morale, pour qui la croix est une folie ! Quoi ! il semblerait qu'il n'y a d'amour pour Dieu, de sollicitude pour les âmes, de prosélytisme pieux que chez les partisans de ces dogmes étranges de la chute de l'homme, d'une réparation sanglante et d'une nouvelle naissance ! Mes frères, cette preuve vous suffit-elle, et croyez-vous qu'il y ait quelque autre moyen que nos dogmes pour établir le règne de Dieu sur la terre ?

Ainsi le christianisme est bien la religion positive qui réunit toutes les conditions énumérées dans notre question.

Ce ne sont pas des raisonnements que nous présentons aux adversaires du christianisme, ce sont des faits. Il ne tient qu'à eux de reconnaître comme nous ce caractère éclatant du christianisme, de voir comme nous « cet ange qui porte à travers les cieux l'Evangile éter- » nel à tous ceux qui habitent la terre, de toute na- » tion, de toute tribu, de toute langue et de tout peuple. » Ce sont des faits que nous prétendons leur livrer. S'ils sont faux, qu'on le prouve. S'ils sont vrais, qu'on en conteste, si l'on peut, la conséquence. Qu'on nous explique par des causes naturelles un phénomène unique dans son genre. Qu'on assigne un terme à cette vertu, à cette action du christianisme. Qu'on examine, en un mot. Mais voudra-t-on s'en donner la peine ? En vérité, il est plus facile de fermer les yeux, et, répétant de confiance quelque ouï-dire, d'assurer que, selon les meilleures informations, le christianisme est passé ; qu'il avait son temps à faire et qu'il l'a fait, son rôle à jouer et qu'il l'a joué ; et

que « les hommages qu'on peut lui rendre encore ne sont que des fleurs qu'on jette sur un tombeau. » Ce tombeau, mes frères, serait celui de l'espèce humaine. Le christianisme conserve encore le monde devant la colère de Dieu. C'est peut-être en vue de sa propagation que les événements se pressent et que les peuples sont travaillés d'une redoutable crise. Quelques incrédules au cœur léger ne feront pas mentir le Très-Haut ; et l'immense gravité des circonstances n'aura pas été une fausse mesure de la Providence. Prions, mes frères, pour les progrès de l'Evangile éternel ; prions pour les esprits superbes qui jusqu'ici ont dédaigné de le connaître. Prions pour qu'il nous soit toujours plus précieux à nous-mêmes, prions pour que ses lois nous soient aussi sacrées que ses promesses nous sont chères.

LA FOI.

JEAN XX, 29.

« Heureux ceux qui n'ont pas vu, et qui ont cru. »

—

PREMIER DISCOURS.

—

Les apôtres n'ont point prétendu apporter au monde autre chose qu'un message, une grande nouvelle, la nouvelle de ce fait que les anges annoncèrent aux bergers de Bethléem en ces mots : « Gloire soit à Dieu au » plus haut des cieux, paix sur la terre, et bienveillance » envers les hommes ! » Messagers fidèles, mais non pas indifférents, émus eux-mêmes de la nouvelle qu'ils apportaient au monde, ils en ont parlé avec toute la chaleur de la joie et de l'amour. Prédicateurs de la justice, ils ont pressé avec force les conséquences pratiques des faits qu'ils annonçaient, et, dans leurs admirables instructions, un sentiment principal, la reconnaissance, se ramifie en une foule de devoirs et de vertus, dont l'ensemble constitue la plus divine morale. Mais là s'est borné leur ministère ; et certainement ils n'ont point eu la prétention d'apporter au monde une nouvelle philosophie. Ils l'ont fait toutefois, mes chers auditeurs ; et ceux qui s'attachent, de nos jours, à chercher quelles idées

se cachent derrière les grands faits de l'Evangile, à en pénétrer l'esprit, et, s'il est permis de s'exprimer ainsi, à en construire le système, ne peuvent se défendre d'admiration en considérant l'enchaînement des parties de ce grand corps, la parfaite harmonie des unes avec les autres, et l'harmonie de chacune d'elles avec les attributs constants et les besoins ineffaçables de la nature humaine. Ce caractère philosophique de l'Evangile serait déjà frappant si les apôtres paraissaient l'avoir imprimé volontairement à leurs instructions ; mais combien ne l'est-il pas davantage, combien n'est-il pas propre à faire pressentir la divinité de l'Evangile, quand on voit que les écrivains de l'Evangile n'en ont pas eu la conscience, et que c'est malgré eux, pour ainsi dire, qu'il s'est imprimé à leur ouvrage ! Ce caractère philosophique serait déjà frappant dans une religion simple, d'un aspect rationnel, rapprochée, en un mot, de la religion naturelle autant que peut l'être une croyance positive ; mais combien ne l'est-il pas quand on considère que cette religion est toute tissue de dogmes étranges, dont la première vue épouvante la raison ! Si ces dogmes, si arbitraires en apparence, recouvrent des idées éminemment naturelles et un système éminemment conséquent, qui n'en sera frappé, mes frères ? et qui ne voudra chercher par quel secret la raison la plus sublime jaillit de la folie de la croix, la philosophie du dogme, et la clarté du mystère ?

Nulle part, à ce qu'il nous semble, ce caractère philosophique du christianisme n'est si vivement empreint que dans la doctrine de l'Evangile sur la foi. Non-seulement la nécessité générale de la foi y est reconnue comme dans toutes les religions ; mais ce principe y tient une

place, y jouit d'une importance, y déploie des effets qui témoignent que l'Evangile a seul saisi le principe dans toute sa force, l'a seul appliqué dans toute son étendue, seul en un mot a connu à fond et pleinement réalisé les exigences de la nature humaine. Ce sera donc, mes frères, un digne sujet de votre attention que la proposition suivante : Les religions humaines et la religion de Jésus-Christ sont, sur le principe de la foi, dans la vérité philosophique, avec cette différence qu'il n'y a dans les premières qu'un faible et inutile commencement de vérité, et que dans la seule religion de Jésus-Christ se trouve la vérité dans toute sa plénitude et dans toute son énergie. Prouver cette proposition, ce sera développer dans ses applications les plus diverses le mot du Sauveur : *Heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru* !

Je dis d'abord que les religions humaines ont rendu hommage à la vérité philosophique en plaçant la foi à leur base, ou, plutôt, qu'elles sont elles-mêmes un hommage à cette vérité, en ce que par leur existence seule elles ont proclamé la nécessité et la dignité de la foi. C'est la première idée que nous avons à développer.

La nécessité et la dignité de la foi : rien de plus philosophique, rien de plus raisonnable que cette idée. Et cependant, si l'on en croit les déclamations vulgaires et les propos des gens du monde, la foi serait l'apanage des esprits faibles et des imaginations malades. Elle est, au contraire, dans une certaine mesure, l'apanage commun de l'espèce humaine, et dans une mesure plus haute, la dotation particulière des caractères élevés, des plus nobles esprits, et la source de tout ce qui, dans le monde, porte l'empreinte de la grandeur.

La vie entière de l'homme, considérée dans sa sub-

stance, est composée de ces trois choses : connaître, sentir, agir. Le sentiment est le motif de l'action, la connaissance est le point de départ de l'un et de l'autre ; elle est donc la base de la vie, et tout se rapporte, tout revient à elle. Avant tout il faut connaître ; mais le premier coup d'œil laisse voir peu de proportion entre les moyens de la connaissance et la multiplicité de son objet. Il s'en faut bien, en effet, que voir et expérimenter soient possibles dans tous les cas où la connaissance nous importe. Une vaste lacune s'étend, le plus souvent, entre la connaissance et l'action ; sur cet abîme un pont est jeté par la foi, qui, s'appuyant sur un fait donné, sur une première notion, s'élance à travers le vide et nous porte à l'autre bord. Une expérience quelconque, physique ou morale, une vue extérieure ou intérieure, d'observation ou d'intuition, est le point de départ, la raison de la foi ; car on ne croit jamais sans quelque raison de croire. Ce premier fait n'exige ni ne comporte la foi ; mais ses conséquences, son développement logique, ne prennent un corps, ne deviennent une réalité pour l'homme qu'au moyen de la foi, qui les lui rend présentes, et lui construit un monde au-delà de celui que l'expérience personnelle lui a révélé.

On a coutume d'opposer la raison et la foi : il faudrait dire plutôt que l'une complète l'autre, et qu'elles sont deux piliers, dont un seul ne pourrait, sans l'autre, soutenir la vie. On plaint l'homme de ce qu'il ne peut tout savoir, ou plutôt tout voir, et de ce qu'encore il est obligé de croire : mais c'est le plaindre d'un de ses priviléges. La connaissance directe ne met pas en réquisition les forces vives de l'âme ; elle est un état passif, qu'aucune spontanéité n'honore ; mais dans l'acte de la foi

(car c'est un acte et non un état), l'âme est en quelque sorte créatrice ; si elle ne crée pas la vérité, elle la rapproche de soi, se l'approprie, la réalise ; une idée devient un fait, un fait sans cesse présent. La pensée, appuyée sur une force de l'âme, manifeste alors toute sa dignité en déployant sa véritable indépendance ; l'homme multiplie sa vie, étend son univers, et atteint à la parfaite stature de l'être pensant. Sa dignité lui vient de croire, non de savoir.

La foi revêt un caractère encore plus élevé quand elle prend son point d'appui dans la parole d'un témoin dont notre âme a pénétré l'âme et reconnu l'autorité. Alors, sous un nom nouveau, celui de confiance, elle se rattache aux éléments les plus nobles de notre nature, à la sympathie, à la reconnaissance, à l'amour ; elle est la condition des relations sociales, et en fait la véritable beauté. Bien loin de contredire la raison, elle est le fait d'une raison sublime, et l'on peut dire qu'elle est à l'âme ce que le génie est à l'esprit. Lorsque les apôtres reconnaissaient à ses paroles leur maître ressuscité, lorsque Thomas, incrédule à leur témoignage, voulait mettre son doigt dans les plaies de Jésus, qui était raisonnable, sinon les Apôtres, et déraisonnable, si ce n'est Thomas ! Et pour combien de gens néanmoins Thomas ne serait-il pas le type de la prudence s'il n'était devenu, par tradition, celui de l'incrédulité !

Résumons-nous, mes frères ; cette force qui supplée l'évidence, cette force qui, au moment où l'homme, s'avançant dans l'océan de la pensée, commence à perdre pied et se sent surmonté par les eaux, cette force qui le prend alors, le soulève, le soutient, et le fait nager à travers l'écume du doute jusqu'au port tranquille et pur

de la certitude, c'est la *foi*. C'est par la foi, selon l'Apôtre, que ce que nous espérons nous est rendu présent, et que ce que nous ne voyons pas nous devient visible (Hébr. XI, 1.) C'est la foi qui supplée la vue, le témoignage des sens, l'expérience personnelle, l'évidence mathématique.

La foi n'est pas l'adhésion forcée et passive d'un esprit vaincu par des preuves; c'est une force de l'âme aussi inexplicable dans son principe qu'aucune des qualités natives qui distinguent l'homme entre ses semblables, force qui ne se contente pas d'accepter la vérité, mais qui s'en saisit, qui l'embrasse, s'identifie avec elle, et se laisse porter par elle vers toutes les conséquences qu'elle indique et qu'elle commande.

La foi n'est pas la crédulité ; l'homme le plus crédule n'est pas toujours celui qui croit le mieux ; une croyance se perd d'autant plus aisément qu'on l'a plus facilement adoptée ; et les convictions les plus fermes sont bien souvent celles qui ont le plus coûté. La crédulité n'est que la servile complaisance d'un esprit faible, tandis que la foi réclame tout le ressort et toute la vigueur de l'âme.

Ajoutons que c'est une capacité dont la mesure, un ressort dont l'intensité varie selon les individus, tandis que l'évidence immédiate est pour tous égale et identique. Parmi les partisans d'une même doctrine ou les défenseurs également sincères d'une même vérité, les uns croient plus fortement, l'objet leur est plus réel, plus proche, plus présent; d'autres, dont la conviction est pleine, libre de doutes, n'ont pourtant pas une perception aussi forte, une vue aussi vive de l'objet.

On pourrait croire que là où le raisonnement a produit

la conviction, il n'y a plus d'emploi, plus de place pour la foi. Ce serait une erreur. Le raisonnement laisse la vérité hors de nous. Pour devenir une partie de notre vie, une partie de nous-mêmes, elle a besoin d'être vivifiée par la foi. Si l'âme ne conçourt avec l'esprit, la certitude la plus légitime manquera de fermeté et de vivacité. Il y a un courage de l'esprit comme un courage de l'âme, et bien croire à une vérité absente suppose, en certains cas, une force que tout le monde n'a pas. On aura beau faire; les conclusions auxquelles on sera parvenu par une série de déductions logiques feront difficilement sur l'esprit l'impression de la réalité. Il y aura toujours une grande différence entre raisonner et voir, entre conclure et expérimenter. Il semble qu'après tout l'esprit ait encore besoin de voir; il semble qu'il n'y ait de conviction énergique et efficace que celle qui tient de l'impression sensible; et c'est à cela que la foi est bonne : elle est une sorte de vue. D'ailleurs, mes frères, eût-on assemblé tous les éléments de la certitude, le raisonnement dont on est le plus satisfait n'est pas toujours en lui-même un gage de parfait repos pour notre esprit. On dirait que pour quelques personnes, plus le chemin des prémisses à la conclusion est long et détourné, plus la conviction perd de sa plénitude; comme si elle se fatiguait dans ces détours, et qu'à l'issue du raisonnement elle arrivât épuisée. Souvent à la suite des déductions les plus logiques viendra se placer un doute obstiné, doute singulier qui n'apporte point de preuves, qui n'essaie point de se légitimer, mais qui n'en jette pas moins un nuage sur les convictions les mieux acquises. Et quand il ne naît pas du dedans, il vient du dehors. Répandu dans la foule qui nous envi-

ronne, il nous assiége avec la masse de toutes les incrédulités étrangères. On ne sait pas combien il est difficile de croire au milieu d'une foule qui ne croit pas. C'est ici un noble exercice de la foi, et c'est ici que paraît sa grandeur. Cette foi à des vérités contestées, lorsqu'elle est calme, patiente et modeste, est un des attributs essentiels de tous les hommes qui ont été « grands dans l'ordre des esprits. » Qu'est-ce qui donne tant de sublimité dans notre imagination aux grands noms de Galilée, de Descartes et de Bacon, sinon leur foi aux vérités dont ils avaient enrichi les esprits? Un Newton règne avec majesté sur le monde des sciences ; toutefois il a régné sans combat ; sa figure est d'un souverain, non d'un héros ; mais nous sentons plus que de l'admiration pour les grands hommes que j'ai nommés : une reconnaissance mêlée de tendresse et de respect est le seul sentiment qui puisse nous acquitter : notre âme les remercie de n'avoir pas douté, d'avoir conservé leur foi au milieu d'un dissentiment universel, et de s'être héroïquement passés de l'adhésion de leurs contemporains.

Le dirai-je même? Oui, mais à notre honte. La foi trouve son usage jusque dans des faits d'expérience personnelle. Tel est notre esprit, tel du moins il est devenu, qu'il distingue entre l'expérience extérieure et l'expérience intérieure, et que, déférant sans hésiter au témoignage des sens, il lui en coûte de se rendre au témoignage de la conscience. Il lui faut de la soumission, et par conséquent une espèce de foi, pour admettre ces vérités primitives qu'il porte dans son sein, qui n'ont point d'antécédents, qui n'apportent d'autre garant que leur existence même, qui ne se prouvent pas mais qui se sentent.

Irrésistibles par leur nature, il en coûte à tel d'entre nous un effort pour y croire. N'en a-t-on pas vu qui tentaient de ramener les notions du juste à celles de l'utile, afin de revenir par ce détour à la matière et par conséquent à l'expérience physique ? On dirait qu'ils souffrent de voir le chemin de la connaissance abrégé devant eux, qu'ils ont regret aux détours que Dieu a voulu leur épargner ; et c'est cette étrange prévention qui nous oblige, en quelque sorte, à faire violence à la nature des choses, et à présenter comme un acte de foi ce qui n'est qu'une manifestation de l'évidence.

Quoi qu'il en soit, la foi, c'est-à-dire, dans toutes les sphères possibles, la vue de l'invisible, l'absent devenu présent, est la force de l'âme et la force de la vie. On ne s'avancerait pas trop en disant qu'elle est le point de départ de toute action, puisque agir c'est quitter la position ferme du présent et porter la main sur l'avenir ; mais ce qui est sûr au moins, c'est que la foi est la source de tout ce qui porte aux yeux des hommes un caractère de dignité et de force. Les âmes vulgaires veulent voir, toucher, palper ; les autres ont l'œil de la foi, et elles sont grandes. C'est toujours pour avoir eu foi aux autres, à soi-même, au devoir ou à la Divinité, que les hommes ont fait de grandes choses. La foi fut en tout temps la force des faibles et le salut des malheureux. Dans les grandes crises, dans les grandes détresses, la chance favorable a été pour celui qui a espéré contre toute espérance. Et l'on peut mesurer la grandeur des individus et des peuples exactement à la grandeur de leur foi. . .

C'est par la foi que Léonidas, chargé avec trois cents hommes du salut de la Grèce, affronta huit cent mille Perses. La patrie l'avait envoyé mourir aux Thermo-

pyles ; il y mourut. Ce qu'il fit n'était point raisonnable selon les vues ordinaires. Toutes les probabilités étaient contre lui ; mais en jetant dans la balance le poids de sa grande âme et de trois cents trépas héroïques, il fit violence à la fortune. Sa mort, comme on l'a dit avec bonheur, « fut bien employée. » La Grèce, liée par un aussi grand exemple, s'engagea d'être invincible. Et ce même esprit de foi, j'entends de foi à sa propre force, fut le principe de toutes les actions de cette fameuse guerre persique, qui assura l'indépendance de la Grèce.

Qu'est-ce qui soutenait dans les déserts de l'Océan l'intrépide mortel qui nous a donné un nouveau monde ? C'était une ardente foi. Son esprit convaincu avait déjà touché l'Amérique, en avait déjà foulé les rivages, y établissait déjà des colonies et des états, et apportait, par un chemin nouveau, plus court quoique détourné, la religion de Jésus-Christ à l'extrême Orient. Il conduisait ses compagnons dans une terre connue ; il allait chez lui. Aussi, dès le moment qu'il a accueilli cette conviction, avec quelle patience l'avez-vous vu aller de souverain en souverain, les suppliant d'accepter un monde ! Il poursuit durant de longues années sa sublime mendicité, sensible aux refus, mais peu touché des mépris ; supportant tout, pourvu qu'on lui fournisse les moyens de donner à quelqu'un cette terre merveilleuse qu'il a placée au milieu de l'Océan. Parmi les dangers d'une navigation aventureuse, parmi les cris d'un équipage mutiné, voyant sa mort écrite dans les yeux irrités de ses matelots, il garde sa foi, il vit de sa foi, et ne demande que trois jours, dont le dernier lui présente sa conquête.

Que le second Brutus eut de force jusqu'à l'heure où

sa foi l'abandonna ! Depuis la vision funèbre, produit de la diminution de cette foi, on put prédire que ses destins et ceux de la république étaient accomplis. Il le sentit lui-même : ce fut avec le pressentiment d'une défaite qu'il combattit à Philippes; et un tel pressentiment se réalise toujours.

Les Romains, à leurs commencements, se persuadèrent qu'ils fondaient la ville éternelle. Cette conviction fut le principe de leur effrayante grandeur. Perpétuée de génération en génération, cette idée leur soumit le monde. Une politique inouïe les fit résoudre de ne jamais traiter que vainqueurs. Quel cas ne faisaient-ils pas de la foi, puisqu'après la bataille de Cannes ils remercièrent l'imprudent Varron de n'avoir pas désespéré du salut de la république ? C'était assurément faire un cercle vicieux que de se dire : Croyons à la victoire, et nous vaincrons; mais ce ne sont pas les peuples qui raisonnent le mieux qui sont les plus forts; et la force de l'homme, à ne parler que de force, est plus dans sa conviction même que dans la bonté des preuves dont il l'appuie.

A quoi, mes frères, a pu tenir la longue durée de certaines formes de gouvernement, de certaines institutions qu'aujourd'hui nous trouvons si peu conformes au droit et à la raison ? A la foi des peuples, à un sentiment peu raisonné, peu distinct, mais énergique et profond, à une sorte de religion politique. Il est bon qu'un gouvernement soit juste, qu'une dynastie soit bienfaisante, qu'une institution soit raisonnable; mais la foi peut jusqu'à un certain point suppléer ces choses, et ces choses ne suppléent pas toujours la foi. Les meilleures institutions, sous le rapport de la solidité et de la durée, ce ne

sont pas les plus conformes à la théorie ; la foi les préserve mieux que la raison ; et les plus rationnelles ne sont guère consolidées qu'après que les convictions de l'esprit sont devenues la propriété de l'âme, et que, ne cherchant plus sans cesse les raisons de son obéissance, le citoyen obéit par une vive et involontaire impulsion, dont le principe n'est autre que la foi.

Chose encore plus étonnante ! souvent la foi s'attache à un homme. Il est de grands caractères, des volontés fortes auxquelles un empire mystérieux a été donné sur les natures moins énergiques. La plupart des hommes vivent de cette foi à des hommes forts. Un petit nombre d'individus entraînent l'espèce humaine dans leur orbite. On ne pèse pas toutes les raisons qu'ils donnent, on ne calcule pas toutes les chances qu'ils développent, on ne les juge pas, on croit à eux. Beaucoup d'hommes, pour se décider, pour agir, pour croire, attendent leur impulsion de ces natures privilégiées ; et, pourra-t-on assez s'en étonner ? leur faiblesse se tourne en force sous cette puissante influence, et ils deviennent capables, par sympathie, de choses dont, abandonnés à eux-mêmes, ils n'eussent conçu ni la pensée ni le désir. Au fort des dangers, quand le trouble est dans tous les cœurs, la foule aspire le courage, s'abreuve de confiance dans les paroles assurées d'un homme qui n'a pour lui que lui-même ; tout le monde croit à celui qui croit en soi ; et son espérance audacieuse est souvent la meilleure des ressources dans un moment d'anxiété générale.

Nous vous laissons le soin de multiplier les exemples. Nous sommes certain que de tous les points de l'histoire s'élèvera la preuve de la vérité que nous exposons.

Partout où l'homme a pu donner à l'avenir la vivacité du présent, et aux représentations de son esprit la puissance de la réalité, partout où l'homme croit aux autres, ou à lui même, ou à Dieu, il est fort; j'entends d'une force relative; fort à un égard, faible peut-être à tous les autres, fort pour un temps, faible peut-être au-delà; fort pour le bien, mais aussi pour le mal.

Les religions humaines ont donc rendu hommage à une vérité, compris un besoin général, en fournissant aux hommes un objet de foi supérieur, par sa nature, à tous les autres. Elles ont parfaitement senti que, pour se soutenir dans le rude sentier de la vie, l'homme n'a pas assez de ce qu'il sait et de ce qu'il voit, que ses plus solides appuis sont dans la région de l'invisible, et qu'il sera toujours moins fort par les réalités que par la pensée. Quelles qu'elles fussent, elles donnaient un appui aux âmes nombreuses qui ne peuvent croire à elles-mêmes; et en plaçant dans le ciel le recours et l'espérance, elles dominaient de si haut les événements qu'elles enveloppaient et protégeaient toute la vie.

LA FOI.

JEAN XX, 29.

« Heureux ceux qui n'ont pas vu, et qui ont cru ! »

—

SECOND DISCOURS.

—

Nous avons assez relevé la foi humaine; abaissons-la maintenant. Après avoir dit ses merveilles, racontons ses misères.

Les religions humaines ont reconnu un besoin de notre nature; elles l'ont exercé, elles l'ont entretenu; mais elles l'ont trompé.

Et d'abord, elles étaient de pures inventions humaines. Ce n'est pas que la foi, considérée comme mobile d'action et source d'énergie, ait absolument besoin de reposer sur la verité; mais ce qui est faux ne saurait durer et doit faire place tout au moins à une nouvelle erreur. La foi à des inventions humaines peut être ferme et vive tout le temps qu'il y a proportion entre ces inventions et le degré de culture des esprits; cette époque passée, la foi s'évapore graduellement, laissant à sec, pour ainsi dire, une classe après l'autre de la société; la lie des croyances reste à la lie du peuple; les classes plus

élevées sont sceptiques ou indifférentes, et les penseurs sont fatalistes ou athées. Si, par cas extraordinaire, la vieille religion persiste, c'est, comme nous l'avons vu dans un précédent discours, aux dépens du mouvement intellectuel et du progrès en tout genre; et à l'ordinaire ces vieilles religions, au lieu de donner à l'âme du ressort, l'en privent, et l'oppriment, au lieu de la soutenir.

Sous un autre rapport, la foi des païens est encore moins recommandable. Elle est entièrement étrangère au perfectionnement de l'homme moral; souvent même elle y est directement contraire. Elle se propose de consoler l'homme, plus souvent de le dominer; nulle part elle n'a pour dernier but de le régénérer; nulle part elle ne s'élève à l'idée sublime de lui faire trouver son bonheur dans sa régénération.

Dirons-nous quelque chose de la foi des déistes? Pour l'apprécier au plus juste dans une époque comme la nôtre, il faudrait d'abord pouvoir la dépouiller de ce qu'elle a involontairement emprunté à l'Evangile. Le déisme de nos jours est plus ou moins coloré de christianisme; c'est pourquoi il ne va pas nécessairement, comme celui de l'antiquité, se fondre et se dissoudre dans le fatalisme. Mais, quel qu'il puisse être, et à le prendre dans ses meilleurs exemplaires, avouons que la foi du déiste n'est qu'une opinion, une opinion très-vague, très-chancelante, et qui, comme mobile d'action, ne vaut pas la foi des païens. Que le déisme ait au moins des fakirs qui, pour plaire à leur divinité, se fassent écraser sous les roues de son char, et nous avouerons que le déisme est une religion.

Aussi ne voyons-nous pas sans une espèce de plaisir

les incrédules de nos jours, ne sachant que faire de leur religion naturelle, et poursuivis du besoin de croire, s'adresser franchement à d'autres objets, et se faire, chose remarquable ! une religion sans divinité. Je ne parle pas ici des avares, qui, selon saint Paul, sont de véritables idolâtres, ni des sensuels, qui, selon le même apôtre, font de leur ventre leur dieu. Il est des âmes qui sont tombées moins bas ; qui, moins infidèles à leur origine, ont conservé le besoin, la soif de l'infini, mais qui en ont désappris le vrai nom. Ce besoin de divinité et de religion, qui les tourmente à leur insu, leur fait chercher sur la terre quelque objet d'adoration ; car il faut que l'homme adore quelque chose. Il est difficile de dire comment on parvient à revêtir d'un caractère d'infini des objets dont la nature finie doit incessamment nous frapper ; mais il est sûr que cette illusion est fréquente. Les uns font de la science l'objet de leur culte passionné ; les autres, évoquant devant eux le génie de l'humanité, ou, comme ils disent, son *idéal*, vouent à son perfectionnement, à son triomphe, également idéal, tout ce qu'ils ont d'affection, de pensée et de force. Les autres, et c'est de nos jours le plus grand nombre, se sont fait une religion de la liberté politique ; le triomphe de certains principes de droit dans la société est pour eux ce qu'est pour le chrétien le règne de Dieu et la vie éternelle ; ils ont leur culte, leur dévotion, leur fanatisme ; et ces mêmes hommes, qui sourient avec pitié du mysticisme des sectes chrétiennes, ont aussi leur mysticisme, moins tendre, moins spirituel, mais plus inconcevable.

Ainsi, mes frères, en dépit de tous les efforts contraires et de toutes les prétentions, chacun a sa religion, n'en

doutez pas ; chacun à son culte ; chacun déifie quelque chose ; et quand on ne sait quelle idée encenser, on se déifie soi-même.

C'est par-là, mes frères, que l'infidélité a commencé dans le jardin d'Eden ; et comme ç'a été son commencement, c'est son dernier terme. Au fond, toutes les autres apothéoses, si nous y regardons de près, reviennent à celle-là. Dans la science, dans la raison, dans la liberté, c'est à soi-même qu'on rend hommage ; néanmoins la foi en soi-même se produit aussi comme un culte à part, qu'il vaut la peine d'observer. Il consiste dans le cercle vicieux le plus absurde. Le sujet et l'objet se confondant en une même individualité, l'adorateur s'adore, le croyant croit en soi ; c'est-à-dire, puisque le culte suppose toujours un rapport d'inégalité, que le même individu se trouve inférieur à lui-même, et, puisque la foi suppose une autorité, que l'autorité se soumet à l'autorité même. Ce renversement d'idées ne nous frappe plus, depuis que nous avons fait entrer dans notre esprit l'inconcevable opinion que nous sommes quelque chose par nous-mêmes, et que la branche peut subsister indépendamment du tronc ; dès lors il faut bien que nous soyons à la fois au-dessus et au-dessous de nous-mêmes, que le moi se trouve l'arbitre du moi, et puis à son tour le moi du serviteur du moi. C'est ainsi que vivent par choix et par système des hommes qui passent pour sages. Ils ont foi en eux-mêmes, à leur sagesse, à leur force, à leur volonté, à leur vertu ; et lorsque cette foi est parvenue à s'enraciner fortement dans le cœur, elle est capable de produire au-dehors de très-grands effets. J'ai dit *grands*, mes frères, mais je vous renvoie, là-dessus, à Jésus-Christ lui-même, qui nous

déclare que « ce qui est élevé devant les hommes est une » abomination devant Dieu. »

Aimez-vous mieux, mes frères, cette foi à des idées et cette foi à soi-même, que la foi des païens à des divinités imaginaires ? Et comment ne pas voir, indépendamment du caractère d'orgueil et d'irréligion que portent ces deux espèces de foi ; comment ne pas voir que, même humainement parlant, elles sont extrêmement défectueuses ? C'est ici le lieu d'observer l'imprudence avec laquelle on a relevé la foi *subjective*, comme la nomme l'école, au-dessus de la foi *objective*, en insinuant que l'important est de croire fermement, quel que soit d'ailleurs l'objet de la foi ; sans doute on n'entendait appliquer cette maxime qu'aux nuances de la vérité, non à la vérité même ; mais combien le passage est facile ! Comment nier que les hommes dont nous venons de parler n'aient dans un haut degré la foi *subjective?* que cette foi ne soit en eux une force vive et intense, propre également à la résistance et au mouvement ? Mais est-ce donc là toute la question? et ne tient-il qu'à être fort sans rendre compte jamais de l'emploi de sa force? Quels sont donc les effets de cette foi si vantée de l'homme à l'homme ? Est-elle propre à le cultiver tout entier ? Ne laisse-t-elle pas dans son intérieur d'immenses lacunes ? Ne le cultive-t-elle pas, pour mieux dire, à contre-sens, et de manière à le dénaturer ? Quand tous les sucs se portent à une partie du corps, que devient le reste ? Quand tous les hommages de l'homme s'adressent à l'homme, que devient Dieu ? Quelle monstruosité n'est-ce donc pas qu'une foi qui s'est à un tel point égarée et faussée ?

Et ne croyez pas même que cette foi ait toujours, dans sa sphère propre, toutes les prérogatives qu'on lui

attribue. Il est, je l'avoue, des âmes inflexibles, que l'âge roidit encore, et qui meurent dans leur superstition, fanatiques, jusqu'à la fin, de lumières, de civilisation et de liberté. Mais la plupart se désabusent et se déprennent avant de mourir; on en a vu plusieurs se rire de leur premier culte et fouler sous leurs pieds, avec dédain, les débris de leurs anciennes idoles. L'âme se rassasie aisément de ce qui n'est pas vrai; et le dégoût alors se proportionne à l'enthousiasme. Vous y viendrez, vous qui croyez à la régénération de l'espèce humaine par la liberté politique; vous qui n'avez pas vu que jusqu'à ce que l'homme se soit rendu esclave de Dieu, il n'y a point pour lui de liberté; vous gémirez sur vos rêves, que les passions populaires auront peut-être ensanglantés. Vous y viendrez, vous qui étiez sûrs de votre générosité native, de la libéralité de vos sentiments, de la pureté de vos intentions; vous, en un mot, qui aviez foi en vous-mêmes. Quand mille chutes humiliantes vous auront convaincus de votre faiblesse; quand, désabusés sur les autres, vous le serez encore sur vous-mêmes; quand vous direz comme Brutus : O vertu, tu n'es qu'un fantôme! que vous restera-t-il? ce qui est resté à tant d'autres: les plaisirs de l'égoïsme ou de la sensualité, dernier fond de toutes les erreurs, résidu impur de tous les faux systèmes; à moins toutefois qu'il ne vous soit donné alors d'accepter, en échange de la foi qui vous délaisse, une foi meilleure qui ne délaisse jamais, et qu'il nous reste à vous annoncer.

Nous vous annonçons la foi de l'Evangile; étudiez-en les caractères, et connaissez-en l'excellence.

Nulle part l'importance de la foi n'a été taxée si haut que dans l'Evangile. Et d'abord, vous en tenant à une

première vue, vous apprenez que c'est la foi qui sauve, non pour le temps, mais pour l'éternité. *Vous êtes sauvés par la foi*, dit saint Paul. *Si tu confesses Jésus-Christ de ta bouche, et que tu croies en ton cœur que Dieu t'a ressuscité des morts, tu seras sauvé. Christ est l'auteur du salut pour tous ceux qui croient.* Premier caractère de la foi chrétienne : le salut y est attaché.

Mais n'allez pas, pour cela, la considérer comme un acte méritoire. Tandis qu'en d'autres religions la foi est une œuvre arbitraire à laquelle il a plu à la Divinité d'attacher un mérite et une récompense, une œuvre sans autre valeur que la valeur accidentelle que lui communique la promesse d'en-haut ; dans l'Evangile la foi est représentée comme ayant une force intrinsèque, une vertu propre, une influence directe sur la vie, et par la vie sur le salut. La foi, dans l'Evangile, ne sauve que parce qu'elle régénère. La foi consiste à recevoir dans le cœur des choses propres à le changer. Le chrétien a sur Dieu, sur lui-même, sur la vie, des convictions toutes différentes de celles du monde, si toutefois le monde a sur ces objets quelque chose qui ressemble à des convictions. Or, telle est la doctrine de l'Evangile, que, lorsqu'elle tombe dans un esprit agité par ses remords et par les terreurs du jugement à venir, elle y produit une joie et une reconnaissance dont l'inévitable effet est de le pousser dans une direction opposée à celle qu'il avait suivie jusqu'alors. Il a trouvé la paix, pourrait-il s'écarter de la source de la paix ? pourrait-il s'égarer vers les citernes crevassées qui ne contiennent point d'eau, lorsqu'il a à sa portée des fontaines d'eau vive qui jaillissent en vie éternelle ? N'obéira-t-il pas à Celui qui, pour l'amour de lui, fut obéissant

jusqu'à la mort de la croix ? Ne se soumettra-t-il pas à cette Providence qui, lui ayant donné le Fils unique du Père, lui a prouvé qu'en toutes choses, elle ne peut vouloir que son bonheur ? Haïra-t-il ses frères, celui qui aime Dieu ? Ne priera-t-il point, celui qui sait que l'Esprit même de Dieu sollicite pour les fidèles avec d'inexprimables soupirs ? Oui, la foi chrétienne est la victoire du monde ; la foi chrétienne renferme tous les éléments d'une vie sainte ; et ce qui le prouve mieux que nos raisonnements, ce sont tant de vies si pures, si pleines, si conséquentes, dont le christianisme seul nous fournit le modèle ; ce sont surtout ces révolutions étonnantes qui font d'un vrai converti une nouvelle créature ; qui plient à la douceur les âmes colères, à la patience les naturels impétueux, à l'humilité les esprits hautains, à la sincérité les caractères dissimulés, à la tranquillité les cœurs troublés, en un mot qui créent dans l'homme une nouvelle âme, capable de toutes les vertus opposées aux vices qui la tyrannisaient.

L'unité de la vie doit répondre à l'unité du principe et à son immensité. La foi à quelque chose de fini ne peut produire que des vertus finies, à quelque chose d'imparfait que des vertus imparfaites, à quelque chose de passager que des résultats passagers. Mais Dieu est le principe qui enveloppe tous les principes ; il y a plus, c'est le principe qui les règle et les vivifie tous : tout est faux, mutilé, s'il ne se rapporte à Dieu, qui est la vérité même, toute la vérité. Tout est mensonge s'il se rapporte à un dieu mensonger ; mais tout est vrai, complet, lié, fécond, qui a pour principe le vrai Dieu. Quelle partie du champ de la morale pourrait rester stérile et perdue sous une influence à qui rien n'échappe ? A quelle vertu Dieu

pourrait-il ne pas présider? de quel devoir pourrait-il dispenser? Lui qui est la justice, la bonté, la beauté suprême, comment n'attirerait-il pas à lui tout ce qui est juste, grand et beau? C'est à cause de cela que la connaissance de Dieu, et du vrai Dieu, est le seul principe de la parfaite morale, et il est bien insensé de vouloir lui en donner un autre.

Et ne demandez pas à la foi chrétienne seulement les choses éclatantes; car ce qui la distingue, c'est qu'elle tient tendues à la fois toutes les cordes de notre âme, et que son influence se répand sur tous les points à la fois. Nous avons vu Léonidas périr aux Thermopyles pour le salut de la Grèce; la foi chrétienne en apprendrait autant à un chrétien; mais elle lui rendrait possibles aussi mille petits sacrifices de tous les jours; elle dresserait l'âme contre les assauts intérieurs de la colère, de l'envie et de la fausse gloire; la foi de Léonidas faisait-elle toutes ces choses?

Cette variété infinie, cette immensité d'application de la foi chrétienne, s'explique mieux encore par le caractère dominant de cette foi, qui est l'amour. L'amour ne se prescrit point de bornes. S'il n'y avait dans le cœur du chrétien qu'un sentiment de justice légale, il essaierait de mesurer sa tâche, il se tracerait d'exactes limites, il saurait où s'arrêter; mais obéissant parce qu'il aime, aimant Celui qu'on ne peut trop aimer, il s'abandonne à l'impulsion de son cœur comme le mondain s'abandonne à sa passion; il ne dit jamais et ne peut jamais dire : c'est assez; il craindrait de ne plus aimer du moment où il aurait dit à son amour : tu avanceras jusqu'ici et tu n'iras pas plus loin. L'amour ne connaît ni les précautions ni les réserves, il veut toujours davantage,

s'enflamme par son propre mouvement, s'accroît par ses sacrifices mêmes, pense recevoir à mesure qu'il donne, est à lui-même sa récompense ; car la vraie récompense d'aimer, c'est d'aimer davantage encore. Où s'arrêtera donc, dans ses applications, une foi qui se résout en amour ?

Il n'est guère nécessaire, après tout cela, de prouver que la foi chrétienne est un énergique principe d'action. *S'abstenir* et *soutenir* ne font que la moitié d'une morale fondée sur l'amour. Bien loin de pouvoir s'enfermer dans le caractère d'une obéissante passivité, la pieuse impatience de l'amour cherche et multiplie les occasions de témoigner son ardeur au Dieu sauveur dont elle émane. Fidèle aux recommandations expresses de l'Evangile et à l'exemple de Jésus-Christ, dont la sainte activité ne se ralentit jamais, l'amour chrétien se crée à chaque instant de nouvelles sphères de travail et de nouveaux domaines à conquérir. Avons-nous besoin de le prouver ? Et les ennemis mêmes du christianisme ne seront-ils pas les premiers à convenir d'une activité dont ils se plaignent et s'alarment tous les jours ? Ceux qui accusent la foi chrétienne de fanatisme ne rendent-ils pas un bel hommage à la force d'action qui réside en elle ? Christ a bien caractérisé la foi qu'il apportait au monde lorsqu'il a dit avec tant d'énergie : « Si vous aviez de la » foi gros comme un grain de sénevé, vous n'auriez qu'à » dire à ce figuier de se déraciner et de se jeter dans la » mer : il le ferait. » Telle est même la puissance de la foi chrétienne que, longtemps avant l'apparition du Christ, lorsque la foi ne se nourrissait encore que de l'ombre de Celui qui devait venir, déjà les chrétiens anticipés de l'Ancien-Testament étaient rendus capables par leur foi

des plus héroïques efforts et des œuvres les plus extraordinaires. Lisez, au chapitre XI de l'Epître aux Hébreux, le tableau de tout ce que la foi a fait faire aux chrétiens de l'ancienne alliance; rapprochez ce tableau de celui que présente l'Eglise depuis les jours apostoliques jusqu'à nos jours, et vous ne douterez pas que, si la foi en général est un principe d'action, la foi chrétienne ne soit le plus énergique de tous.

Un dernier caractère de cette foi, c'est sa certitude. Je ne parle pas de cet ensemble de preuves extérieures, boulevard imposant des révélations chrétiennes; preuves pour lesquelles les incrédules de nos jours affectent un mépris si peu philosophique, et qu'à peine un sur cent se donne la peine d'examiner. Je n'en parle point, parce qu'elles ne sont pas également à la portée de tous les fidèles. Mais le vrai chrétien a une meilleure preuve encore : il a Dieu présent dans le cœur; il sent à chaque moment l'action de l'Esprit de Dieu dans son intérieur. Il aime, il a donc la vérité. Cette preuve n'est pas de nature à se communiquer par des paroles; mais des paroles ne l'ôtent pas davantage. Vous ne lui prouverez pas qu'il n'aime pas Dieu; et s'il l'aime, oserez-vous bien lui soutenir qu'il ne le connaît pas? Je l'ai déjà demandé une fois, et je le demande encore : Celui qui aime Dieu se trompe-t-il? n'est-il pas dans la vérité? et si le christianisme seul donne la force de l'aimer, le christianisme n'est-il pas exclusivement la vérité? Telle est la certitude dont jouissent les fidèles; je n'ajoute pas qu'elle est entretenue et vivifiée par le Saint-Esprit : je ne parle que des faits évidents, des faits que les incrédules comme les croyants peuvent constater; et je me borne à dire : la foi du vrai chrétien a pour caractère

une certitude qui l'emporte sur celle de toute autre croyance.

Voilà, ô hommes du monde, ô penseurs, ô grands moteurs des choses de ce monde ! voilà la foi que je propose à votre cœur vide et affamé de foi, ou trompé par sa foi même. Certes, il ne dépend ni de moi de vous la faire accepter sur le tableau que j'en trace, ni de vous-mêmes de vous y ranger sur ce simple exposé. Les raisonnements ne changent pas l'homme ; c'est la vie qui apprend la vie ; c'est Dieu qui révèle Dieu. Mais ce que nous avons dit est-il donc sans but et sans application possible ? Non, si nous sommes parvenus à vous faire comprendre du moins les vices de votre foi et la supériorité de la foi chrétienne sous le rapport de la vie et de l'action. Quant au premier point, il est, je crois, à l'abri de la contradiction. Quant au second, nous avons prouvé, ce nous semble, tout ce que nous avions à prouver. Nous n'avions point à vous démontrer que la religion chrétienne est vraie, que les révélations sur lesquelles elle s'appuie sont authentiques. Notre seul objet était de faire voir que, comme toutes les croyances, elle rend hommage à un besoin de l'âme humaine, mais que, ce que n'a fait encore aucune croyance, elle a satisfait ce besoin ; qu'elle fournit à l'homme un principe d'énergie et d'action dont les caractères distinctifs ne se trouvent réunis dans aucune autre foi ; qu'elle a une intensité, une généralité d'application, une élévation de tendance, une certitude enfin que nulle autre ne possède ; qu'à tous ces égards elle présente un type de perfection qui jusqu'ici n'a été réalisé dans aucune invention humaine ; et que, si Dieu lui-même eût donné une foi au monde, il est impossible qu'il l'eût donnée meilleure sous aucun rap-

port. Après cela, il peut paraître assez superflu de rechercher si la religion chrétienne est vraie. Pour nous, cette preuve nous suffit; et nous souhaitons vivement qu'elle vous frappe comme elle nous a frappé. Puisse être là, par la grâce de Dieu, le résultat de ce discours !

L'ATHÉISME DES ÉPHÉSIENS

AVANT LEUR CONVERSION.

EPHÉS. II, 12.

« Vous étiez sans Dieu dans le monde. »

Les paroles que je viens de vous lire sont adressées par saint Paul aux nouveaux chrétiens d'Ephèse, et font partie du chapitre où ce grand apôtre rappelle l'état de ténèbres, d'abjection morale et de condamnation dans lequel ils étaient plongés avant que les messagers du salut leur eussent annoncé Jésus-Christ. La vérité dure que ce texte renferme ayant pour elle l'autorité de la Parole divine, et se trouvant en accord avec tout l'ensemble des révélations chrétiennes, nous pourrions nous dispenser de lui chercher d'autres preuves. Mais Dieu ne nous a pas interdit de constater et de mettre en lumière la parfaite et admirable conformité de sa Parole avec les données les plus claires de la raison et de la nature. C'est pourquoi nous vous invitons aujourd'hui à chercher avec nous les preuves de cette proposition de saint Paul : que les Ephésiens, avant de connaître Jésus-Christ, étaient sans Dieu dans le monde.

Secondez-nous de votre attention. Et si vous sentez involontairement quelques préventions contre la thèse que nous allons soutenir, veuillez, pour quelques mo-

ments, leur imposer silence. Nous ne venons pas établir que les Ephésiens, avant d'avoir accepté l'Evangile, ne croyaient pas à l'existence de Dieu ; ce serait une proposition insoutenable. La croyance en Dieu est tellement inhérente à l'espèce humaine, tellement essentielle à notre raison, que les êtres même les plus dépravés ne s'en délivrent qu'à peine. N'est pas athée qui veut : les démons eux-mêmes croient en Dieu et ils en tremblent. Comment saint Paul aurait-il pu dire une chose pareille aux Ephésiens, à la vue, pour ainsi dire, du temple de leur Diane ? Comment l'aurait-il dite, lui qui, voyant dans Athènes des autels élevés de toutes parts, reprochait aux habitants de cette ville célèbre d'être, en quelque manière, trop dévots ? Ce qu'il voulait dire et ce que nous cherchons à prouver aujourd'hui, c'est que pour l'Ephésien non converti, je dis d'ailleurs pour l'Ephésien le plus éclairé, pour celui qui, sur les pas des philosophes, s'était élevé à l'idée de l'unité de Dieu, autant valait ne pas croire en Dieu que d'y croire comme il y croyait.

Et si cela même paraît à quelques-uns difficile à croire, je les prie de faire attention à la question que je vais proposer. Qu'est-ce que croire à l'existence d'un être ? N'est-ce pas croire qu'il y a un sujet dans lequel se réunissent certaines qualités qui le distinguent de tous les autres ? Ne sont-ce pas ces qualités, ou ces propriétés, qui le font être ce qu'il est, et non point autre chose ? et quand nous nions les unes après les autres toutes ces qualités ou propriétés, cela ne revient-il pas à nier l'objet lui-même ?

Que diriez-vous d'un peuple qui a résolu de se donner un roi, qui même a revêtu un homme de cette éclatante

dignité, mais qui, par un motif quelconque, lui retire successivement le droit de lever des armées, et celui de faire la guerre et la paix, et la nomination aux emplois, et les revenus nécessaires pour soutenir sa dignité, et jusqu'aux marques extérieures de respect que son titre semble commander ? Vous diriez que ce peuple n'a point de roi. En vain existe-t-il dans son sein un homme qu'on appelle roi : il ne l'est point, puisqu'on ne l'est réellement que par certaines qualités, par certaines prérogatives ; et ces qualités, ces prérogatives, il ne les a pas. C'est la république sous le nom de monarchie.

Que diriez-vous pareillement d'un homme ou d'une société qui dirait : « nous reconnaissons un Dieu, » mais qui refuserait à ce Dieu les qualités les plus essentielles à sa dignité, les plus inséparables de l'idée de sa perfection, et le réduirait à n'être, pour ainsi dire, qu'un nom ? Certainement vous diriez qu'un tel homme, qu'une telle société ne croient point en Dieu, et que, sous le nom de religion, c'est l'athéisme qu'ils professent.

Fort bien, dira-t-on, le principe est incontestable ; mais aussi qui est-ce qui songe à le contester ? Y a-t-il dans le monde quelqu'un d'assez peu raisonnable pour nier les perfections de Dieu, telles que sa bonté, sa justice et sa providence ? Oui, mes frères, il y a quelqu'un dans le monde qui les nie : c'est l'Ephésien avant sa conversion.

Ici nous avons un second pas à faire. Nous avons vu que c'est nier Dieu que de nier les propriétés qui lui sont essentielles : il faut que vous nous accordiez à présent que c'est nier les propriétés essentielles de Dieu, que de nier les actes qui sont une suite nécessaire de ces propriétés. En d'autres termes, c'est nier les perfections

de Dieu que de lui en refuser l'exercice. Car qu'est-ce qu'une perfection sans exercice? qu'est-ce qu'une faculté sans application? qu'est-ce qu'une force oisive? Ce n'est qu'un nom, ce n'est rien.

Vous croyez à la justice de Dieu, pouvait dire saint Paul à l'Ephésien. Vous croyez donc que Dieu est le soutien, le défenseur et le vengenr d'un ordre moral qu'il a établi pour le bien de ses créatures et pour sa propre gloire. Vous croyez que cette justice étant infinie ne peut être satisfaite que par une obéissance entière et sans réserve. Vous croyez que cette justice étant spirituelle demande l'obéissance, non des mains seulement, mais du cœur et de la volonté. Vous croyez que cette justice étant inviolable ne peut recevoir aucune atteinte sans exiger une réparation soudaine, complète, absolue. Vous croyez tout cela, dites-vous; par conséquent vous croyez aussi que vos péchés doivent être punis; que votre cœur, qui ne s'est pas donné à Dieu, doit être condamné; que votre repentir n'efface aucune de vos fautes, puisque ce qui est fait est fait, et que l'ordre violé n'en est pas moins violé; que vos bonnes œuvres ne le peuvent pas davantage, puisque le bien que vous faites en réparation de vos péchés devait se faire lors même que vous n'auriez point eu de péchés à réparer. Vous croyez donc que vous êtes condamné, nécessairement condamné. Si vous ne le croyez pas, vous avez un Dieu sans justice, c'est-à-dire que vous n'avez point de Dieu.

Je suppose toutefois, pouvait dire saint Paul, que vous croyez à sa justice; mais croyez-vous à sa bonté? Vous y croyez, dites-vous. Non pas sans doute à une bonté bornée, mêlée de faiblesse, sujette au changement. Vous croyez que Dieu a aimé ses créatures d'un amour

éternel, qu'aucune tendresse du monde, pas même celle d'une mère, n'est comparable à cette tendresse ; que ce n'est pas votre corps seulement, mais votre âme que Dieu aime ; et que cet amour est infatigable comme il est éternel. N'est-il pas vrai, vous croyez ces choses ? Ah ! qui ne les croirait pas ? qui n'a besoin de les croire ? N'est-ce pas sous les traits de l'amour qu'on aime à se représenter l'Etre suprême ? Il est vrai. Mais entre vous et sa bonté, quel effrayant fantôme s'élève et couvre comme d'un voile sinistre sa face pleine de bénignité ? c'est le fantôme de sa justice, c'est l'image de vos péchés. Essayez d'invoquer comme père celui que vous n'avez cessé d'offenser ! Essayez de croire à l'amour du Dieu fort des vengeances ! Terrible alternative, de ne pouvoir admettre la bonté de Dieu sans nier sa justice, ni croire à sa justice sans nier sa bonté ! Non, il n'est pas pour vous le Dieu bon. Mais il le sera, si vous écoutez la grande merveille que nous sommes chargés de vous annoncer. Un réparateur s'est trouvé ; la grande médiation, tant de fois figurée sur la terre dans toutes les religions des peuples, s'est réalisée dans le ciel. Dieu vous a donné son Fils, et le Fils s'est donné pour offrir à son Père la seule caution qu'il pût accepter, la seule réparation qui fût efficace, la seule conciliation qui conciliât toutes choses. S'il ne s'était pas donné, la justice avait son cours, que rien ne pouvait arrêter. Mais vous qui n'avez pas reçu Jésus-Christ, pouvez-vous croire à Dieu comme à un Dieu bon ? pouvez-vous, du sein de votre misère et de votre réjection, lui crier : Notre père qui es dans le ciel ? Vous avez dans le monde un maître, un accusateur, un juge : avez-vous véritablement un Dieu ?

Vous croyez à la Providence, pouvait dire saint Paul à l'Ephésien. Ah ! bienheureux celui qui croit à un aussi grand mystère ! C'est une preuve qu'il est passé de la mort à la vie. Mais savez-vous bien ce que c'est que croire à la Providence ? Hélas ! j'en doute. Car pourquoi, lorsqu'arrive un événement qui compromet votre bien-être, parlez-vous aussitôt de hasard et de fatalité ? Et pourquoi, lorsque vous recevez des hommes quelque bien, votre reconnaissance s'arrête-t-elle à eux, au lieu de s'élever jusqu'à l'Eternel ? Et pourquoi, lorsque vous en recevez du mal, ne pensez-vous qu'à vous indigner contre la main de chair qui vous frappe, et ne pensez-vous point à adorer avec crainte l'autorité céleste sans la permission de laquelle vous ne sauriez être frappé ? Et pourquoi, à la vue des révolutions du monde, n'apercevez-vous jamais que les causes secondes, qu'à la vérité il faut étudier, et ne remontez-vous jamais à la cause première ? Est-ce là croire à la Providence ? Mais tout cela n'est qu'une partie du cercle d'activité de la Providence. Si elle régit le monde des choses, elle gouverne aussi sous un autre nom le monde moral : et ce nom, c'est le Saint-Esprit. Croyez vous au Saint-Esprit ? Croyez-vous que de lui procèdent toute bonne résolution et toute bonne pensée ? Croyez-vous qu'il soit libéralement accordé par le Père céleste à tous ceux qui le lui demandent ? Il ne faut pas, ce semble, un grand effort pour le croire. Aucune doctrine n'est plus raisonnable. On ne peut, sans absurdité, contester à Dieu, qui a fait les esprits, le pouvoir de les influencer et de les diriger. Mais si vous ne croyez pas au Saint-Esprit, à cette âme vivifiante du monde moral, je vous le demande, quel Dieu avez-vous ?

Voilà, mes frères, ce qu'avant leur conversion saint Paul pouvait dire aux Ephésiens. Voilà ce qu'il ne pouvait dire à ces mêmes Ephésiens devenus chrétiens. Le chrétien seul voit se manifester dans toute leur plénitude et se développer dans une parfaite harmonie la justice, la bonté, et la providence de Dieu. En Jésus-Christ elles sont consommées, réelles, triomphantes. En lui la justice divine a été accomplie, par lui la bonté de Dieu proclamée, par lui enfin le gouvernement du Saint-Esprit, la providence morale mise au-dessus du doute. Ces vérités sont toute la substance et tout l'objet de l'Evangile. Le chrétien seul connaît Dieu, le chrétien seul a un Dieu.

Je sens aussi bien que personne tout ce qu'une assertion pareille présente, au premier moment, de paradoxal et de dur. Mais je le demande, qu'est-ce donc qu'un Dieu qui n'aurait droit ni à notre adoration, ni à notre confiance, ni à notre amour? Et de bonne foi, comment adorer un Dieu dont la justice pliable et malléable s'accommoderait à la corruption de nos cœurs et à la perversité de nos pensées? Comment, d'un autre côté, aimer un Dieu qu'on ne verrait que sous la forme et avec les attributions d'un juge sévère et inexorable? Comment pourrait-on se confier en un Dieu qui, indifférent à nos intérêts temporels et à ceux de notre âme, ne prendrait aucun souci, ni de notre conduite, ni de notre destinée? Et, encore une fois, qu'est-ce qu'un Dieu qu'on ne saurait ni adorer ni aimer? En vérité, mes frères, il ne sert de rien d'adoucir les termes: la profession de foi de l'Ephésien était une profession involontaire d'athéisme. Saint Paul pouvait lui dire: Ou ne reléguez point votre Dieu dans les splendeurs d'une

gloire lointaine d'où ce soleil de justice ne peut plus réchauffer le monde moral et lui verser la santé dans ses rayons; ou, si c'est là le Dieu que vous voulez, de grâce, ne vous raillez point si cruellement vous-même, et respectez, en ne le prononçant pas, un nom qui ne laisse pas d'être saint.

Ou plutôt, non, prononcez-le sans cesse, comme le nom d'un objet absent et d'un bien perdu; cultivez, faites croître pour ainsi dire sous vos larmes cette grande idée, dont la grandeur vous rappellera votre dénûment; mais ne vous abusez pas, ne vous flattez point; ne vous imaginez point avoir un Dieu quand vous n'en avez que l'idée; convenez avec vous-même, non que le monde a un Dieu, vous n'avez jamais pu en douter, mais que vous, tombé en quelque sorte au-dessous du reste des êtres créés, vous êtes sans Dieu dans le monde.

Voilà, mes frères, ce que la raison, sincèrement interrogée, nous fournit sur la religion de l'Ephésien avant sa conversion. Or, telle qu'est sa religion, telle sera sa vie. Car il est impossible que celui qui est sans Dieu dans le monde vive comme celui qui a un Dieu. Et, pour le montrer, nous n'avons pas besoin de vous développer sa conduite morale et de vous faire voir combien elle est éloignée de cette sainteté dont Dieu est à la fois la source, le motif et le modèle. Sans parcourir tout le cercle de ses relations, il nous suffit de dire ce qu'il est par rapport à Dieu, ou, en d'autres termes, la place que Dieu occupe dans sa vie morale.

Cette place, qu'elle est petite! La pensée de Dieu n'est ni le centre de ses pensées, ni l'âme de sa vie, mais une idée accessoire, surnuméraire, souvent importune, qu'il associe tant bien que mal à ses autres pensées. Dieu

n'existerait pas, que le système de ses idées n'en serait pas moins complet, ni sa raison moins à l'aise. Ou s'il s'en occupe, c'est comme d'une simple vue de l'esprit, comme d'un dogme scientifique, non comme d'un fait réel qui détermine le but de l'existence et le prix de la vie. Il en tire moins d'application pratique que l'astronome de la figure de la terre, du cours des astres et de la mesure des cieux. Sa croyance est presque purement négative : il permet à Dieu d'exister, ne pouvant faire autrement ; mais cette croyance n'enchaîne point sa vie et ne règle point ses actions. Il croit en Dieu ; il le dit quand l'occasion l'exige ; mais il ne se plaît point à en parler à sa famille et à ses amis ; il n'en entretient jamais ses enfants, et ne fait nul usage de cette idée dans leur éducation. En un mot, sa pensée n'est pas pleine de Dieu, ne vit pas de Dieu, en sorte qu'on peut dire de lui, sous ce premier rapport, qu'il est sans Dieu dans le monde.

Cependant, mes frères, il y a une voix dans l'univers. Les cieux racontent la gloire du Dieu fort ; et, quoiqu'il n'y ait point en eux de langage proprement dit, leur voix néanmoins est entendue, dit le Psalmiste, et même de l'oreille la plus dure ; et quelquefois de l'oreille cette voix pénètre dans le cœur. Oui, à la vue de cette magnifique nature, toute pleine d'amour et de vie, le cœur de l'Ephésien s'attendrit quelquefois. Mes frères, je ne lui demanderai pas pourquoi, à l'aspect de ces beautés, son âme se serre bientôt et son cœur se gonfle de soupirs ; je ne lui demanderai pas d'où vient cette involontaire tristesse qui succède au ravissement d'une première vue. Je ne dirai pas que ce qui pèse alors sur sa pensée, c'est le contraste entre une belle nature et une âme dégradée,

entre un ordre parfait et la confusion de ses sentiments et de ses pensées, entre cette profusion de vie répandue dans l'immensité, et le sentiment d'une existence caduque qui n'ose compter sur sa durée. Je ne lui ferai pas remarquer que ce sentiment est tellement propre à une âme comme la sienne qu'il revient à chaque émotion de joie comme à un signal convenu pour l'empoisonner et la flétrir ; et je ne conclurai pas, comme je pourrais le faire : tout cela vient de ce que Dieu est absent. Non ; mais je dirai seulement : qu'est-ce que cette émotion ? que prouve-t-elle ? vous donne-t-elle un Dieu ? Hélas ! ce sentiment confus a remué l'âme de millions de spectateurs de ces beautés, et les a laissés tels qu'ils étaient : la nature, qui émeut tour à tour de joie et de tristesse, ne régénère personne. Observez l'Ephésien qu'elle a touché : cette émotion passagère, en se dissipant, le rend tout entier au monde. Quand même il rendrait un culte à son Créateur, sa vie n'est pas un culte, sa vie n'est pas dévouée au Seigneur des cieux et de la terre ; sa conduite obéit tour à tour à mille impulsions ; mais il ne sait point ce que signifie cet admirable précepte : *Tout ce que vous faites, faites-le pour le Seigneur, et non pour les hommes ; glorifiez Dieu dans votre esprit et dans votre corps qui lui appartiennent.* Ce n'est pas pour Dieu qu'il est artisan, laboureur, négociant, homme de lettres, homme d'état, citoyen, chef de famille, c'est pour lui-même ; il est son propre Dieu et sa propre loi.

Les événements tristes et prospères arrivent tour à tour, se succèdent sans relâche, et le retrouvent toujours sans Dieu. Heureux, il n'a point d'élans de gratitude pour le Seigneur ; malheureux, il ne reçoit point le

malheur comme une épreuve ou comme un conseil; malade, il ne pense point au grand médecin; mourant, il n'a point d'espérance. En un mot, mes frères, cette pensée de Dieu, qui doit être tout ou rien dans la vie, n'est rien dans la sienne, rien du moins qui vaille la peine d'être compté. Il ne lui a rien subordonné, rien sacrifié, rien offert. Et, après tout cela, il nous dirait qu'il a un Dieu !

Mais, mes chers auditeurs, c'est parler assez longtemps de cet être imaginaire, de cet Ephésien irrégénéré. Est-ce qu'à votre avis il n'y a d'incrédules qu'à Ephèse, et de paganisme que dans le monde païen ? Est-ce que le portrait que nous venons de tracer s'applique uniquement à une race éteinte ? Et ne convient-il pas à ces milliers, hélas ! à ces millions de païens de la chrétienté qui vivent aussi sans Dieu dans le monde ? Point d'illusion : ou cette image est fausse ou elle est vraie. Fausse, elle ne convient à personne, et pas plus à l'Ephésien qu'à tout autre; vraie, elle a ses originaux dans tous les siècles, dans tous les pays, et sans doute aussi parmi nous.

A Dieu ne plaise, mes chers auditeurs, que je ne fasse qu'une même classe de toutes les personnes qui ne croient pas à l'Evangile ! Il en est, dans leur nombre, qui gravissent vers la vérité d'un pas lent, mais persévérant, mais infatigable. Il y a déjà du christianisme dans ces âmes sérieuses et touchées qui cherchent de toutes parts un autre Dieu que celui que le monde leur a fait. Car déjà, sans avoir une notion claire de l'Evangile, elles ont reçu du Saint-Esprit une secrète impulsion qui les porte à chercher un Dieu revêtu de tous les caractères que l'Evangile a révélés, un Dieu infiniment juste, un Dieu infiniment bon, une Providence. La reli-

gion leur tend la main et les salue d'un doux nom alors même qu'ils veulent se roidir contre elle; car elle a découvert en eux une soif de justice et de paix qu'elle seule est en état de satisfaire, et elle attend le moment heureux où, reconnaissant l'accord frappant des révélations chrétiennes avec les révélations incomplètes de la voix intérieure, ces chrétiens anticipés, ces chrétiens de désir et de besoin, le deviendront aussi de fait et de profession.

Mais ceci n'ôte rien à la vérité que nous avons établie touchant l'incrédule, savoir qu'il est sans Dieu dans le monde. Et que serait-ce, mes frères, si nous voulions poursuivre? Nous n'avons parlé que de ses opinions, de ses sentiments intérieurs. Et ses actions? ses actions ne prouvent-elles pas que *ses pensées*, selon l'énergique expression du roi-prophète, *sont toutes qu'il n'y a point de Dieu?* Je chercherais à le montrer, si les bornes de ce discours pouvaient le permettre. Je le montrerais aussi bien dans l'incrédule honnête homme que dans l'incrédule vicieux. Je ferais voir dans l'un et dans l'autre un même oubli de Dieu, une même indifférence pour sa gloire, une même idolâtrie de soi-même. Mais un sujet si important veut plus d'espace, et ce n'est pas en quelques mots qu'on peut en éclaircir toutes les difficultés.

Mes chers frères, pourquoi vous ai-je entretenus de ces choses? Vous regardaient-elles? et cette prédication n'était-elle pas plus faite pour une assemblée païenne que pour un temple chrétien? Mais est-ce donc que le doute et l'erreur ne viennent jamais s'asseoir dans un temple chrétien? Ils y peuvent entrer pour chercher la lumière! et Dieu bénisse un si bon dessein, où il y a déjà

de la piété ! Dans ce cas, il est à propos de parler de ces choses. Mais dans un auditoire même dont tous les membres seraient pénétrés des vérités que je viens d'exposer, un tel sujet est encore à sa place. Le chrétien ne peut que gagner à s'enquérir diligemment des fondements et des prérogatives de sa foi. Il doit aimer à revoir les titres de son adoption. Il doit apprendre aussi à les étaler avec respect, à les expliquer avec douceur à ceux qui lui demandent compte de sa glorieuse espérance. Et quoique l'Evangile se puisse prouver par lui-même et sans aucun concours humain à l'âme altérée de justice, néanmoins l'examen de ces preuves si variées, si riches et si belles est un moyen naturel que Dieu emploie souvent pour faire naître ou consolider la foi. Puisse être là, en quelque mesure, l'effet de ce discours ! Puissiez-vous retourner dans vos maisons plus convaincus et plus touchés des admirables beautés de l'Evangile ! Puissiez-vous vous écrier avec le poète sacré : *O Dieu, je me réjouis de ta parole comme celui qui aurait trouvé un grand butin. Elle servira de lampe à mes pieds et de lumière à mes sentiers. Tu m'as fait connaître le chemin de la vie. Je serai toujours avec toi ; tu m'as pris par ta main droite. Tu me conduiras par ton conseil, et puis tu me recevras dans la gloire !*

LA GRACE ET LA LOI.

EPHÈS. II, 8.

« Vous êtes sauvés par grâce. »

Il n'est, dans aucune langue, un plus beau mot que celui de *grâce*; il n'en est point, dans l'Evangile, qui scandalise davantage les hommes du monde. L'idée d'être sauvés par grâce indigne leur orgueil et soulève leur raison. Et ils préfèrent mille fois à ce mot de *grâce*, si doux et si touchant, le mot de *loi*, si imposant et si sévère. Ils veulent bien qu'on leur parle des préceptes de l'Evangile, de la morale de l'Evangile: ils n'aiment pas qu'on les entretienne du pardon gratuit annoncé dans l'Evangile. Nous ne développerons pas aujourd'hui les causes de cette prédilection et de cette répugnance, qui semblent en contradiction avec les plus intimes penchants de la nature humaine; mais nous nous attacherons à montrer que, bien loin que ces deux choses, la grâce et la loi, soient inconciliables, l'une conduit nécessairement à l'autre; je veux dire que la loi conduit à la grâce, et que la grâce à son tour ramène à la loi. Et après que nous aurons déduit cette vérité de la nature même des choses, nous en appellerons à l'expérience, et nous ferons voir que quiconque admet véritablement l'une, ne manque jamais d'admettre aussi l'autre. Ainsi se trouvera levée, s'il plaît à Dieu de nous assister, l'une

des principales difficultés que le monde élève contre l'Evangile.

Nous disons que la loi conduit naturellement à la grâce. Pour vous en convaincre, mes frères, veuillez considérer dans la loi quatre choses ou quatre points de vue qu'elle offre successivement à notre étude : sa nature, son étendue, son caractère obligatoire, et enfin sa sanction ou sa garantie.

Si vous considérez la *nature* de cette loi, vous verrez qu'il ne s'y agit point de cérémonies, d'usages, de pratiques extérieures ; là-dessus nulle contradiction. Sans doute que, si ces choses étaient commandées par le Seigneur, elles feraient partie de nos devoirs. Mais la loi, telle que vous la concevez, c'est la loi morale, la loi qui soumet la vie à la conscience. Et cette loi ne nous prescrit pas seulement d'agir justement, mais d'être justes, ni de bien faire, mais de bien sentir ; c'est-à-dire qu'elle nous demande notre cœur.

Quant à l'*étendue* de cette loi, un mot suffit : c'est la loi de la perfection. Celui qui la comprend ressemble à ce héros si souvent célébré dans l'histoire, qui croyait n'avoir rien fait tant qu'il lui restait quelque chose à faire. Aucune relation de sa vie, ni aucun moment de sa carrière, ni aucune partie de ses devoirs n'est soustraite à cet empire universel de la loi morale. Obéir en tout, obéir toujours, obéir parfaitement, telle est l'immuable règle de sa conduite.

Et, en troisième lieu, ceci n'est pas un choix, un système, un calcul : il se sent enchaîné à la loi par les chaînes d'une *obligation* impérieuse et absolue. Rien à ses yeux n'est nécessaire que d'obéir. Le bonheur, la force, la vie, ne sont pas le but, mais le moyen d'accomplir la

loi morale. Il ne s'agit ni de jouir, ni de pouvoir, ni de vivre ; il s'agit d'obéir. Les lois de la nature pourraient changer, celles du devoir demeurent. L'univers pourrait se dissoudre, la loi morale demeure. Dans la confusion de toutes choses, dans le désordre universel, la volonté du juste ne cesse pas de lui appartenir ; et les choses manqueraient à son activité, le but manquerait à ses efforts, qu'il se sentirait toujours obligé d'être juste.

Et pour qu'il ne l'oublie pas, il y a une *sanction* à la loi. Le bonheur a été invariablement attaché à l'obéissance, le malheur à la désobéissance. Ici-bas les dégoûts, les remords, l'épouvante, dénoncent à l'homme rebelle de plus terribles châtiments enveloppés dans les voiles de l'avenir. *La colère de Dieu se déclare du ciel contre toute âme d'homme qui fait le mal.*

Essayez de rabattre quelque chose de cette redoutable énumération ; essayez, pour voir à chaque tentative le fardeau s'aggraver d'un nouveau poids. Dites que l'obéissance a des bornes, et nous vous prierons de les montrer. Dites qu'on peut se partager entre la terre et le ciel, et nous demanderons en vertu de quelle autorité vous osez faire ce partage. Dites que chaque homme a sa mesure, et nous demanderons à chacun de vous s'il a atteint cette mesure. Dites que Dieu n'a pas besoin de vos sacrifices, nous voudrons savoir de vous si les commandements de Dieu se règlent sur ses besoins ; et nous vous forcerons d'avouer que, dans cette supposition, Dieu ne prescrirait donc rien, puisqu'assurément Dieu n'a besoin de rien. Dites que plusieurs des devoirs qu'on vous impose sont douteux ; mais d'où viennent la plupart de vos doutes, si ce n'est de votre répugnance à obéir, et remplissez-vous au moins les devoirs dont vous ne doutez pas ? Dites que

l'obéissance est impossible ; mais apprenez-nous pourquoi, au même temps que vous la trouvez impossible, elle vous paraît hautement raisonnable ; apprenez-nous pourquoi votre conscience s'obstine à déclarer obligatoire ce que votre expérience déclare impraticable ; apprenez-nous pourquoi, à chaque transgression, vous avez beau vous dire : Je n'ai pu faire autrement, le remords n'en crie pas moins haut dans votre âme. Levez cette contradiction si vous le pouvez ; pour nous, nous ne le pouvons pas.

Offrir à Dieu nos corps et nos âmes en sacrifice vivant et saint ; lui rapporter toute notre vie ; ne chercher que ses seuls regards ; *aimer notre prochain comme nous-mêmes ; user du monde comme n'en usant pas* : voilà une faible esquisse, un rapide contour de la loi divine. Que d'autres cherchent à en effacer, à en confondre les traits, nous en approfondirons l'empreinte ; qu'ils cherchent à en alléger le fardeau, nous le presserons de toute notre force, nous en accablerons, s'il se peut, la téméraire créature qui cherche à s'en défaire, afin que, sous l'oppression de cette loi terrible et inexorable, elle pousse ce cri désiré, ce cri salutaire auquel l'Evangile a seul répondu.

Car je prétends, mes frères, que si vous vous faites une juste idée de la loi morale, si vous l'acceptez, non pas affaiblie et mutilée, mais dans toute sa rigueur et dans toute sa majesté, vous vous reconnaîtrez violateurs de cette loi divine, vous ne vous sentirez capables ni de remplir tous ses préceptes à la fois, ni même d'en accomplir un seul d'une manière pleine et parfaite ; et dans la conviction profonde de votre misère et de votre danger, ou vous vous livrerez à un inconsolable désespoir, ou vous vous jetterez au pied du

trône éternel, pour demander grâce et pardon au juge de votre vie.

C'est ainsi que la loi conduit à la grâce. Prenez garde que je n'ai point dit que la loi explique la grâce. Le mystère de la rédemption est et demeurera toujours un mystère; et l'Evangile lui-même l'annonce et ne l'explique pas. J'ai seulement voulu dire que pour celui qui a contemplé la sainte image de la loi, il y a comme une nécessité impérieuse de recourir à la grâce ou de périr.

C'est ici, mes frères, que Paul s'écrierait encore : *Anéantissons-nous la loi par la foi? à Dieu ne plaise! au contraire, nous établissons la loi.* Seconde vérité que nous avons annoncée : la grâce à son tour ramène à la loi.

Et d'abord, veuillez considérer que la grâce, telle qu'elle est manifestée dans l'Evangile, est l'hommage le plus éclatant, la consécration la plus solennelle que pût recevoir la loi. Cette grâce est d'un caractère particulier. Ce n'est point la molle indulgence et le facile abandon d'un père faible, qui, fatigué de sa propre sévérité, ferme les yeux sur les torts d'un enfant coupable. Ce n'est pas l'inertie d'un gouvernement timide, qui, ne pouvant réprimer le désordre, laisse dormir les lois et s'endort lui-même auprès d'elles. C'est une sainte bonté, c'est un amour sans faiblesse, qui pardonne à la fois et fait droit. Il n'est pas possible que le suprême garant de l'ordre puisse tolérer l'ombre du désordre, ni que le Dieu saint tienne pour indifférente la moindre infraction des lois saintes qu'il a données. Ainsi, dans l'œuvre du salut, la condamnation éclate dans le pardon, et le pardon dans la condamnation. Dieu n'a pu nous sauver sans se revêtir de nous, ni devenir l'un de nous sans résumer en lui

toute notre misère. La croix, le triomphe de la grâce, est le triomphe de la loi. Mes frères, approfondissez ce mystère, et vous reconnaîtrez que rien n'est plus au-dessus de la raison ni plus conforme à la raison. Et vous chercherez en vain dans toutes les inventions humaines une autre idée qui fasse éclater en harmonie tous les attributs dont se compose la perfection de Dieu.

Ainsi donc, dans l'idée de la grâce évangélique, la loi morale se trouve hautement glorifiée. Comment ne se trouverait-elle pas également glorifiée dans le cœur de ceux qui admettent la grâce? Comment croire sérieusement à cette sanglante médiation sans être éclairé sur tout l'odieux du péché, sans lui vouer une intime haine, sans désirer, si je puis m'exprimer ainsi, de faire honneur à cette grâce ineffable et imméritée? Quoi! Christ est mort pour nos péchés, et nous pourrions aimer nos péchés? Quoi! Christ est mort parce qu'il y a une loi, et nous ne sentirions pas redoubler ou renaître notre respect pour la loi? Il faudrait, mes frères, que la nature humaine eût perdu tous ses traits essentiels, il faudrait que les fibres du cœur humain fussent toutes brisées, pour que la conviction d'un si grand bienfait n'excitât pas notre amour; et ce serait un étrange amour que celui qui ne produirait pas l'obéissance! Celui qui dirait dans son cœur: *Péchons, puisque la grâce abonde!* serait un homme qui n'aurait ni compris ni reçu la grâce; car la conclusion naturelle et raisonnable est celle-ci: Puisque la grâce abonde, ne péchons plus! Ainsi, comme je l'ai dit en commençant, la grâce ramène à la loi.

Je dis plus encore: je dis qu'elle seule y conduit; ce dont vous ne douterez pas, mes frères, si vous considérez attentivement ce qu'est la loi. La loi parfaite n'est accom-

plie que dans l'amour. Or, l'amour ne se commande point, il s'inspire. Les injonctions les plus sévères et les menaces les plus redoutables ne sauraient créer dans l'âme un seul élan de tendresse pour Dieu : l'amour seul peut enfanter l'amour. Ainsi tout le temps que nous n'avons devant nous que la loi avec ses menaces, nous ne l'accomplissons point dans l'esprit où il faut l'accomplir, c'est-à-dire que nous ne l'accomplissons point. L'Évangile a dit que l'*amour bannit la crainte* : il est aussi vrai de dire que la crainte bannit l'amour ; car on n'aime pas quand on craint. C'est le privilége et la beauté de l'Evangile de nous mettre le cœur au large et en liberté ; la grâce étant proclamée, la crainte étant bannie, on ose, on peut aimer. « Quand tu m'auras mis au large, dit le Psalmiste, je courrai dans la voie de tes commandements. » Le cœur s'épanouit et s'ouvre à la douce chaleur de l'amour divin et aux rayons de l'espérance ; l'obéissance devient joyeuse ; elle n'est plus un effort pénible, elle est un essor involontaire et spontané de l'âme rajeunie ; et comme les ondes d'un fleuve, une fois précipitées dans la direction de leur pente, n'ont pas besoin à chaque instant d'une nouvelle impulsion pour y persévérer, de même la vie qui a reçu l'impulsion de l'amour se porte tout entière et à flots pressés vers l'océan de la volonté divine où elle aime à se plonger et à s'engloutir. Ainsi la parfaite obéissance n'est qu'un fruit de l'amour ; et l'amour n'est qu'un fruit de la grâce.

Cette idée reçoit plus de force d'une vue plus complète de la grâce. La grâce est autre chose encore que le pardon ; le pardon n'est que l'inauguration de la grâce. Dieu nous fait grâce quand il nous remet nos péchés,

et il nous fait grâce encore quand il agit sur nos cœurs pour les fléchir et les former à l'obéissance, ou, si vous voulez, lorsqu'il entretient, lorsqu'il perpétue les premières impressions que nous avons reçues de sa miséricorde; lorsqu'il en réveille incessamment le souvenir, l'idée et le sentiment; lorsqu'il empêche que le gravier ou le limon n'obstruent la source bénie qu'il a fait jaillir du rocher, fendu par sa main divine. Tout cela il l'a promis, tout cela nous est assuré, tout cela est encore la grâce. Or, quel effet pourront faire sur le cœur de telles promesses, une telle assurance, sinon de l'attendrir tout ensemble et de l'encourager? Dans quelle disposition doit se trouver, à l'égard de Dieu, celui qui sait non-seulement que Dieu l'a aimé une fois, mais que Dieu l'aime toujours, pense à lui, s'occupe de lui, veille pour lui sans cesse, le conduit doucement et avec précaution, comme le berger conduit une bête qui descend vers la plaine; le porte sur le côté, le caresse sur ses genoux, comme une nourrice porte et caresse son enfant; et, pour tout dire en un seul mot que l'Ecriture nous fournit: « est en détresse avec lui dans toutes ses détresses? »[1] Encore une fois, mes frères, voilà la grâce! La croyez-vous, en elle-même, contraire ou favorable à la loi? C'est demander, en d'autres termes, si elle est propre à développer, ou faite pour étouffer en nous, le principe vivifiant de l'amour.

Qui pourrait maintenant, ayant considéré la nature de la loi et de la grâce, dire que la grâce et la loi sont incompatibles? Il n'en est rien sans doute. Mais ce qui vient à l'appui de cette vérité, c'est l'expérience. Elle con-

[1] Es. LXIII, 14; LXVI, 12; LXIII, 9.

firme pleinement ce que le raisonnement nous a déjà prouvé.

Et d'abord, mes frères, il est de fait que ceux qui admettent la grâce admettent aussi la loi. Ici, mes frères, il est bien clair que nous ne parlons point de ce dogmatisme sec, de cette orthodoxie morte, qui ne sont pas plus le christianisme qu'une statue n'est un homme. Nous conviendrons qu'il est une manière de recevoir les doctrines évangéliques qui les laisse sans influence sur la vie. Nous ne parlons que de ceux dont le christianisme est vivant, de ceux qui ont accepté la grâce avec le même sentiment qu'éprouve un naufragé en saisissant la planche salutaire qui doit le soutenir sur les flots et le porter au rivage. Eh bien! ces chrétiens de conviction et de sentiment, qui confessent n'être sauvés que par grâce, avez-vous remarqué qu'ils aient moins de respect que d'autres pour la loi? N'avez-vous reconnu, au contraire, que ce qui les distingue, c'est précisément leur attachement, leur zèle pour la loi? Chose remarquable! on a pu, à l'aide de quelques sophismes, répandre l'idée que la doctrine qu'ils professent est subversive de la morale, que leur foi est un oreiller de sécurité, qu'elle anéantit la nécessité des bonnes œuvres, qu'elle ouvre la porte à tous les vices; mais leur conduite a répondu à tous ces sophismes. La logique de la chair peut bien dire : Péchons, puisque la grâce abonde; mais l'Esprit enseigne au cœur humain une autre logique, et jamais personne n'a cru être chrétien en suivant celle de la chair. Il est vrai que les chrétiens attendent tout de la grâce, et ils l'avouent; mais ils travaillent comme s'ils attendaient tout d'eux-mêmes. On s'étonne, dans le monde, de voir des hommes qui depuis longtemps ont

fait leur fortune, se lever tôt, se coucher tard, manger un pain trempé de leur sueur, comme s'ils avaient encore leur fortune à faire. Eh bien! ceux-ci ont fait leur fortune; ils sont en repos, ils le disent; mais tout ce que pourrait faire un homne qui n'aurait pas encore le moindre gage de son salut, ils le font assidûment, ils le font sans cesse. Et non-seulement ils travaillent, mais ils prient, ils supplient l'Esprit de les *soulager dans leurs faiblesses;* ils disent avec ferveur: *Oh! qui nous délivrera de ce corps de mort!* Ils répètent avec le grand Apôtre: *Pour moi, je ne me persuade point d'avoir atteint le but; mais ce que je fais, c'est que laissant les choses qui sont derrière moi, et marchant à celles qui sont devant moi, je m'avance vers le but, vers le prix de la vocation céleste de Dieu en Jésus-Christ.* En un mot, la conduite de ces sectateurs de la grâce est telle qu'on trouverait difficilement parmi les partisans de la loi un seul homme aussi attentif à *tenir sa langue en bride*, à réprimer les révoltes des sens, à ramasser soigneusement tous les *iota* de la loi, à remplir sa vie de bonnes œuvres; et cependant ils n'attachent à aucune de leurs œuvres l'espérance de leur salut, Quelle preuve plus forte que la grâce et la loi ne sont nullement contradictoires!

S'il est vrai que ceux qui admettent la grâce admettent aussi la loi, il n'est pas moins vrai malheureusement que ceux qui n'admettent pas la grâce n'admettent pas la loi. Cette assertion n'étonnera pas, si l'on se rappelle ce que c'est que la loi et ce que c'est qu'admettre la loi. Dans le sens élevé et spirituel que nous avons dû donner à ces expressions, qui est-ce qui admet la loi, qui est-ce qui la veut tout entière? ce ne sont pas certainement ceux qui rejettent la grâce. Partout, chez les enfants du

siècle, la loi de Dieu est prise au rabais. Chacun n'en accepte que ce qu'il trouve proportionné à ses forces et convenable à ses circonstances ; chacun se fait une loi à sa mesure. La morale change de dimensions et de forme avec chaque individu. Et voici ce qui est remarquable surtout, c'est qu'on fait à la loi tous les sacrifices qui ne coûtent rien, c'est-à-dire qui ne sont pas des sacrifices ; mais chacun semble lui demander grâce pour quelque inclination favorite, pour quelque vice réservé, pour quelque idole qu'il n'a pas le courage de briser ; l'avare pour sa manie d'épargne et d'accumulation, le sensuel pour les délicatesses auxquelles il ne saurait renoncer, l'homme vain pour les distinctions qui le flattent ; en un mot, en arrière de la conscience, et dans un recoin ténébreux de l'âme, chacun d'eux entretient, peut-être à son insu, quelque autel idolâtre. Et voilà ce qui peut nous expliquer l'étrange préférence que les mondains donnent à la loi sur la grâce ; jamais ils ne préféreraient la loi s'ils la voyaient tout entière ; ils ne la préfèrent que parce que le point délicat, le point blessant, si je puis m'exprimer ainsi, demeure voilé pour eux, et qu'ils ne connaissent de la loi que les parties flatteuses, les côtés unis, les devoirs faciles. Or, chez qui trouvez-vous cette disposition à atténuer la loi, ou plutôt cette impuissance de l'admettre ? Est-ce chez les partisans de la grâce ou chez ceux qui rejettent la grâce ? Est-ce chez les disciples du monde, ou chez les enfants de l'Evangile ?

Mais n'est-il pas, me direz-vous, même parmi ceux qui n'admettent pas le salut par la grâce, des hommes pénétrés de la sainteté de la loi, et vivement désireux de l'accomplir ? Ah ! mes frères, vous parlez d'une classe d'hommes bien remarquable et bien intéressante ; ce

sont les candidats de la grâce, si je puis les nommer ainsi. Il est des hommes, je suis loin de le nier, à qu Dieu semble s'être manifesté comme à Moïse sur le Sinaï, avec toute la majesté d'un législateur et d'un juge. Par une faveur céleste, qu'on peut bien appeler un commencement de la grâce, ils ont senti la grandeur, la nécessité, l'inflexibilité de la loi morale, et ils ont cru en même temps pouvoir la réaliser dans leur vie. Tout entiers à cette idée, ils se sont mis à l'œuvre ; et tantôt retranchant, tantôt ajoutant, tantôt corrigeant, toujours préoccupés du désir de la perfection, ils ont soumis leur corps et leur esprit à la plus sévère discipline. Mais quand ils ont vu que la tâche n'avait point de fin, la carrière point d'issue, qu'un vice extirpé en laissait apercevoir un autre ; qu'après tant de corrections de détail, l'ensemble de la vie, le fond de l'âme n'était point essentiellement changé, que le vieil homme était encore là dans sa décrépitude mal déguisée, que la maladie dont ils avaient à se relever n'était point une maladie, mais la mort même, et qu'il ne s'agissait pas pour eux de guérir, mais de vivre ; quand ils ont vu, en un mot, que le travail n'amenait point la paix, et qu'ils ont senti en même temps ce besoin de paix s'accroître des efforts mêmes qu'ils avaient faits pour le satisfaire... alors, mes frères, s'est vérifié en eux ce qu'a dit Jésus-Christ : *Ceux qui voudront faire la volonté de mon Père connaîtront si ma doctrine vient de Dieu, ou si elle vient des hommes.* Oui, cette doctrine, qui n'est autre chose que la grâce, ils l'ont reconnue alors comme celle du Dieu bon et saint, comme la clef unique de l'énigme qui les tourmentait ; ils l'ont embrassée avec amour ; ils ont tout vendu pour avoir cette *perle de grand prix* ; et par là ils ont prouvé encore

ce que notre discours cherche à établir, que *la loi est un précepteur qui mène à Christ*, et que par le chemin de la loi on arrive à la grâce. Un grand nombre des conversions qui réjouissent l'église du Seigneur n'ont pas d'autre histoire.

Aussi, mes frères, s'il en est parmi vous qui n'aient pu encore se résoudre à accepter de Dieu le salut comme un don gratuit, comme le prix des douleurs de Jésus-Christ, je leur en dirai la raison sans détour. C'est qu'ils ne connaissent pas encore la loi. Ils peuvent, s'ils le veulent, parler de justice, de perfection et même d'amour; il y a des choses terrestres auxquelles on peut appliquer chacun de ces mots; et il y a longtemps que le langage humain usurpe témérairement les mots de la langue du ciel. Mais qu'il y a loin de ce qu'ils appellent perfection, justice et amour, à ce que le Seigneur a nommé ainsi! Ah! s'ils en avaient la plus faible idée et le plus faible désir, si une fois l'image auguste de la régénération, de la vie en Dieu, avait brillé à leurs regards, quelle révolution se serait faite dans leurs idées! comme la vie aurait changé d'aspect à leurs yeux! comme leurs idées de bonheur et de malheur se seraient soudainement déplacées! Que tout leur serait peu de chose au prix de cette paix de Dieu, vers laquelle ils ne croient encore pouvoir arriver que par le chemin de la loi! et lorsque, ayant longtemps haleté sous le joug d'airain de la loi et tracé dans le champ du devoir tant de sillons infertiles, ils verraient luire enfin la divine promesse, lorsque le *Désiré des Nations*, le Désiré de leur cœur, se présenterait à leurs yeux avec la touchante dignité de Médiateur, lorsqu'il leur aurait appris à bégayer ce doux nom de Père que leur bouche était hors d'état de pro-

noncer, lorsqu'ils verraient les liens d'une communion ineffable se former entre leur âme infortunée et le Père des esprits... oh ! alors ils aimeraient, ils comprendraient, ils accepteraient cette grâce qui n'est pour eux aujourd'hui qu'un objet de scandale ou de dérision. Ouvre leurs yeux, Seigneur, aux majestueuses clartés de ta loi sainte, au doux et tendre éclat de ta miséricorde. Pénètre-les de respect pour tes commandements, et ensuite d'amour pour ton amour. Mène-les par le chemin de la loi au port assuré, à l'asile éternel de ta grâce en Jésus-Christ.

L'HOMME

PRIVÉ DE TOUTE GLOIRE DEVANT DIEU

Rom. III, 23.

« Il n'y a point de différence, car tous ont péché, et tous sont privés de la gloire de Dieu. »

—

PREMIER DISCOURS.

—

Les deux vérités dont nous sommes aujourd'hui porteur n'ont pas fait dans le monde la même fortune. La première n'est pas contestée ; il n'est personne qui n'avoue que *tous les hommes ont péché ;* mais peu de gens sont disposés à convenir que *l'homme est privé de tout sujet de gloire devant Dieu.*

Il y a un tel accord sur la première de ces propositions qu'on ne s'y arrêterait pas si ceux qui sont unanimes à la recevoir ne variaient étrangement entre eux, et quelquefois eux-mêmes avec eux-mêmes, sur la portée et le sens de cette déclaration. Pour les uns, le péché est essentiellement chose négative ; c'est une absence, un manque, une défaillance ; à les en croire, aucun élément de mal positif ne réside dans le cœur de l'homme. Pour les autres, au contraire, le péché consiste dans une préférence directe du mal au bien ; le vice, dans l'homme, n'est

pas une faiblesse, mais une force dépravée; la volonté n'est pas séduite, mais corrompue. Ici vous entendez expliquer le péché comme un accident de la nature humaine, le résultat de l'action des circonstances extérieures sur cette âme; le mal, suivant eux, ne sort point d'elle, mais vient à elle; elle l'accueille, mais elle ne le produit pas. Là vous entendez soutenir que le germe du péché est dans l'âme; qu'il cherche au dehors des occasions; que tout, au besoin, lui est occasion, et que l'homme n'est pas pécheur par accident, mais par nature. Les uns, en reconnaissant dans le cœur de l'homme un penchant au mal, regardent ce penchant comme une loi primitive de son être, une force intérieure rivale de l'élément moral, laquelle donne lieu à celui-ci de déployer sa force, et de triompher avec d'autant plus de mérite et d'honneur. Les autres soutiennent que Dieu n'a point fait le mal; qu'un adversaire est venu, du dehors, semer l'impure ivraie parmi notre froment; et que l'harmonie, non le combat, est l'état régulier, l'état de santé de toute âme.

La raison jette bien peu de lumière sur toutes ces questions; combien de philosophes et de profonds penseurs n'ont-elles pas déjà mis hors de combat! Néanmoins, de tous les piéges de la dialectique, et des mains de tous les sophistes, une vérité s'est toujours échappée, intacte, entière et invincible : c'est que les hommes ont péché; c'est que tous plus ou moins vivent dans le désordre; que, tant qu'ils sont dans la chair, ils sont enveloppés dans le péché; et que, par un inconcevable contraste, à la conscience de leur servitude ou de leur captivité se joint un sentiment obstiné de coulpe et de responsabilité.

Quant à une connaissance plus pleine de la nature, de l'étendue et des suites du péché, on ne l'obtiendra jamais à moins de recourir à la révélation chrétienne. Cette révélation ne se borne pas à nous dire que tous les hommes ont péché ; elle jette une vive lumière sur cette déclaration par les paroles qui terminent mon texte : « Ils sont privés de tout sujet de gloire devant Dieu. » Pour quiconque adopte cette seconde sentence, le sens de la première devient parfaitement clair et précis. C'est donc à prouver que l'homme n'a devant Dieu aucun sujet de gloire que nous devons nous appliquer.

Nous l'avons déjà dit : cette déclaration rencontre bien plus de contradicteurs que la première. Que signifie-t-elle en effet ? Que l'homme n'a rien en lui dont il puisse se faire aux yeux de Dieu un titre, un mérite, un appui ; rien de quoi Dieu puisse être satisfait ; rien qui puisse, en soi-même, nous assurer sa bienveillance. Cette vérité n'est-elle pas contestée ?

Nous ne la contestons point, diront quelques personnes ; car il est bien évident que tout ce que nous sommes, nous le devons à Dieu ; nos bonnes qualités sont son ouvrage ; et à ce titre l'homme le plus vertueux est compris avec tous les autres dans l'application de cette sentence : « Ils sont privés de tout sujet de gloire » devant Dieu. »

Nous en convenons volontiers, mes chers auditeurs, et l'Evangile sans doute abonde dans le même sens. Les apôtres disaient aux premiers chrétiens : « Toute » grâce excellente et tout don parfait viennent du Père » des lumières ; lui seul produit en nous l'exécution et » la volonté selon son bon plaisir. Qu'avons-nous que » nous ne l'ayons reçu de lui ? et si nous l'avons reçu,

» pourquoi nous en glorifier comme si nous ne l'avions » pas reçu ? » Mais il est clair que c'est dans un autre point de vue que raisonne saint Paul dans le chapitre de notre texte, et que notre texte lui-même a un autre sens que celui auquel on voudrait le réduire.

Ce n'est pas simplement un *hommage* que l'apôtre a voulu rendre à l'auteur de tout don parfait ; c'est une *condamnation* qu'il a voulu prononcer ; sur qui ? sur l'homme en tout état ? Non, mais sur l'homme irrégénéré, sur l'homme animal. Et la parole de l'apôtre signifie évidemment qu'aussi longtemps que l'homme n'a pas accepté le bénéfice de la rédemption par Jésus-Christ, il est, par rapport à Dieu, dans un état de réprobation auquel ne saurait l'arracher rien absolument de ce qui est en lui. Cette proposition, je le crois, trouvera bon nombre de contradicteurs.

Nous ne voulons pas grossir cette sentence de ce qui, évidemment, ne lui appartient pas. Nous ne voulons pas confondre deux sphères distinctes. Vis-à-vis de l'homme son semblable, l'homme n'est pas absolument sans gloire. L'homme peut offrir à l'homme de quoi admirer, louer, estimer du moins. Ce serait même mentir à notre propre conscience et nous placer dans une position insoutenable que de vouloir, dans tous les cas, refuser un sentiment d'approbation à la conduite de nos semblables. En d'autres termes, l'homme est souvent forcé de reconnaître dans l'homme quelque chose qu'il est forcé d'appeler vertu.

La vertu, il ne la découvre et ne la reconnaît pas seulement dans le chrétien, dont la nature morale a été renouvelée par l'Evangile. Loin que toute admiration se tourne de ce côté, l'admiration des hommes, je dis même des

chrétiens, se dirige souvent vers l'homme naturel ou irrégénéré. Quelles que soient les assertions tranchantes d'une orthodoxie mal entendue, il est certain que le chrétien le plus disposé, en théorie, à refuser toute réalité et toute valeur aux vertus humaines, se contredit à tout moment dans la pratique. Un bienfait reçu d'un de ses semblables émeut son cœur ; il parle de reconnaissance, il est reconnaissant en effet, c'est-à-dire qu'il reconnaît à son bienfaiteur une intention bienveillante et désintéressée ; c'est-à-dire qu'il attribue à l'action dont il a lieu de se réjouir une autre valeur que celle du profit personnel qu'il en retire, une valeur intrinsèque, une valeur morale. Son bienfaiteur est autre chose à ses yeux qu'un arbre bien planté qui porte involontairement de bons fruits ; c'est une volonté généreuse qui, sans y être provoquée du dehors, a fait usage de ses forces et de ses moyens pour procurer quelque avantage à une créature sensible. Je sais bien qu'un système étroit peut à la longue réagir sur l'âme et la réduire à la mesure qu'il a lui-même ; mais il ne va pas jusqu'à arracher de l'âme des instincts qui y sont si profondément implantés ; et tout ce qu'un système peut sur la nature intime du cœur humain, c'est de la réduire au silence, mais non de l'étouffer.

En faveur de la réalité des vertus humaines, dans une mesure quelconque, nous invoquons hardiment le témoignage de tous les hommes, si non leur témoignage exprès et volontaire, du moins ce témoignage surpris qu'on peut appeler le cri de la nature. Nous obtiendrons même de leur part un témoignage plus explicite, si nous pouvons un moment les faire descendre avec nous dans l'arène où les faits les attendent pour

les combattre. De ces faits encore nous leur abandonnerons sans hésiter un grand nombre. Nous consentirons à rejeter loin de la sphère des actions louables toutes celles qui pourraient s'expliquer par l'habitude ou par le préjugé; toutes celles où l'intérêt, grossier ou délicat, a pu jouer un rôle; toutes celles que l'applaudissement des hommes pouvait ou devait suivre. Qu'ils fassent de ces actions tout ce qu'il leur plaira; nous ne les défendons point; notre cause peut s'en passer. Mais quant à celles où la vertu ne se peut expliquer que par la vertu, celle qui se sont accomplies loin des regards des hommes, et sans espoir raisonnable d'attirer jamais leur attention; celles qui, loin de pouvoir compter sur leur suffrage, n'avaient que leur dédain en perspective; celles où l'opprobre ne pouvait pas se convertir en gloire par l'adhésion enthousiaste d'un certain nombre de partisans; celles, en un mot, qui n'eussent jamais pu avoir lieu s'il n'y avait eu dans le cœur de leurs auteurs une idée de devoir ou un sentiment désintéressé; quant à celles-là, mes frères, il faut qu'ils nous les laissent; et, quelque petit qu'en soit le nombre, fussent-elles même séparées par de grandes distances sur la terre et par des siècles dans le temps, nous croyons qu'elles protestent suffisamment contre une vaine dénégation, et que, dans leur triste rareté, elles constatent la présence et l'action perpétuelle d'un principe moral au sein de la nature humaine,

Nous avons, dans cette cause, l'Evangile même pour nous. On y voit les mêmes écrivains qui nous ont enseigné la complète déchéance de l'homme et sa condamnation, ne balancer point à accorder à des vertus humaines des louanges qu'ils ne leur eussent point accordées

dans le système qui nie toute valeur morale aux actions de l'homme. Après avoir déclaré qu'il n'y a point de juste, non pas même un seul ; qu'il n'y en a point qui fasse le bien ; que toute chair a corrompu sa voie ; ces mêmes écrivains se louent d'une peuplade barbare qui les accueillit, après un naufrage, avec beaucoup d'humanité (Act. XXVIII, 2) ; ils rendent grâces aux soins affectueux d'un homme qui, sans les connaître et sans rien attendre d'eux, leur fit tout le bien que leur situation réclamait (Act. XXVIII, 7) ; et saint Paul, le même qui enlève à l'homme, quel qu'il soit, tout sujet de se glorifier devant Dieu, reconnaît dans son Epître aux Romains que les Gentils font naturellement, du moins dans une certaine mesure, les choses qui sont selon la loi, et montrent par là que ce qui est écrit dans la loi est aussi gravé dans leurs cœurs (Rom. II, 14). Il n'y a, après ces témoignages, aucune difficulté pour le chrétien à reconnaître dans l'homme un principe d'action étranger à l'intérêt : et, une fois ce principe reconnu et caractérisé, peu importe le nom dont on l'appellera.

Chose singulière ! c'est parmi les sectateurs de la doctrine chrétienne, et parmi eux seulement, que notre thèse devrait trouver des contradicteurs ; et nous voyons s'élever contre elle, dans les rangs opposés, un aussi grand nombre d'adversaires ! C'est quelquefois contre l'homme naturel que nous avons à défendre la réalité des vertus naturelles ; c'est devant l'homme, lui-même, que l'homme a peine à trouver grâce ; c'est l'homme qui refuse à l'homme ce sujet de gloire que nous n'hésitons point à lui accorder. Les mêmes personnes qui taxent le christianisme de misanthropie et d'exagération lors-

qu'il proclame le néant des vertus humaines, sont souvent, dans la pratique de la vie, les plus incrédules à toute vertu. On les voit démolir pierre à pierre l'édifice, sauf à le reconstruire à la hâte, quand il s'agira de trouver un asile contre les assertions accablantes de l'Evangile. Prêtes à soutenir contre lui, en thèse générale, la bonté, l'excellence même de notre nature, elles se contredisent dans le détail de la manière la plus frappante. Pour elles tous les hommes sont bons, mais chaque homme est mauvais. Leur défiance et leur humeur ne fait grâce à aucune action ni à aucun homme; rien de beau ni de bon n'échappe au corrosif de leurs cruelles interprétations; elles ont en réserve pour toute belle action une explication dégradante et amère; et lorsqu'un beau fruit tombe sous leur main, leur première idée n'est pas de s'en nourrir, mais d'y trouver le ver caché qui le ronge intérieurement. Ainsi leur pratique habituelle dément leur théorie. Et que dire de ceux qui accueillent dans leur esprit deux théories contradictoires? de ceux qui, reprochant au christianisme la dureté de ses doctrines, en ont adopté, pour leur compte, de tout aussi dures, et de plus dures peut-être? de ceux qui, analysant le cœur humain, se flattent d'avoir découvert, heureuse découverte! que toutes ses fibres correspondent à celle de l'égoïsme? qui sollicitent l'humanité de signer avec eux l'arrêt qui la déshonore? et qui demandent de la gloire pour eux en récompense de celle qu'ils nous ont ôtée? Il y a même des temps où ce mépris amer de la nature humaine, cette dénégation de toute valeur morale dans l'homme devient une croyance générale et presque un instinct populaire. Cela se voit surtout à la suite des grandes et cruelles déceptions de la société; lorsque,

ayant, sur la foi de ses guides, donné son adhésion à de séduisantes théories, garanties par d'imposantes paroles, elle découvre qu'elle a été trompée, et, dans le dégoût qui suit de près l'enivrement, enveloppe dans un mépris égal toutes les professions de foi, toutes les protestations de bienveillance, de justice et de dévouement. La profanation des mots amène le mépris des choses ; et, en morale aussi bien qu'en religion, l'incrédulité est le contre-coup nécessaire de l'hypocrisie. A la suite des guerres de religion vient d'ordinaire le scepticisme religieux ; et les guerres d'opinion, après une énorme dépense de maximes, de déclamations et de serments, finissent par enfanter le scepticisme moral.

Cette espèce de dégoût qui vient naturellement à la suite des grandes commotions sociales, nous le reproduisons en nous, à volonté, dans des temps ordinaires et calmes, par la contemplation générale de la société et par l'étude de l'histoire. Ceux mêmes que leurs relations individuelles auraient conduits à accorder quelque estime à l'humanité, en passant des individus à l'espèce, changent involontairement de vues. Il est rare qu'à cet aspect le sentiment de la dégradation de la nature humaine ne s'empare pas avec force de leur âme. Sentiment d'autant plus douloureux qu'alors, s'identifiant pour ainsi dire avec la conscience du genre humain tout entier, ils éprouvent à sa place comme un immense remords. L'iniquité de toute la famille humaine se ramasse sur leur conscience comme sur celle d'un complice ; leur orgueil se prête malgré eux à cette humiliante solidarité, parce qu'à la vue de tant de forfaits, démêlant dans leur propre cœur le germe caché d'où des circonstances malheureuses eussent pu faire sortir les mêmes iniquités,

ils se sentent condamnés par les crimes de la société, dégradés dans sa dégradation, avilis dans son opprobre.

Ce n'est pas tout. Comment, se disent-ils confusément, comment des sucs généreux peuvent-ils circuler dans l'arbre avec cette sève empoisonnée ? Et lorsque, non-seulement dans la même nation, mais dans le même individu, on voit se développer ensemble les vices les plus odieux à côté des plus hautes vertus, des sentiments dénaturés à côté des plus nobles émotions, n'est-on pas entraîné à douter de la réalité du bien au milieu de tant de mal ? et à la vue de ces parcelles d'or égarées dans la fange, n'est-il pas permis de supposer que ce noble métal n'est point là, mais qu'un jeu singulier de la lumière céleste a donné parfois à quelques parties de cette fange l'apparence et l'éclat de l'or ? Alors on examine, on analyse, et l'on est frappé de voir combien de vertus sont entièrement fausses, combien d'actions bonnes en elles-mêmes sont déshonorées par un motif impur, combien d'autres par un honteux mélange. On se demande compte à soi-même de ses admirations ; on en flétrit le principe, ce qui conduit à en flétrir l'objet. On se demande si l'enthousiasme qu'on a ressenti à la vue de quelques grandes vertus historiques était un enthousiasme bien pur, et s'il n'avait pas pour principe bien moins l'amour de la vertu que celui de la gloire. On se demande si la vertu, dépouillée de toute circonstance poétique, réduite à l'observation persévérante mais uniforme, zélée mais obscure, des devoirs qui naissent d'une position vulgaire, la vertu, sous cette forme, la moins suspecte pourtant, ne nous inspire pas un intérêt comparativement bien faible ; et si c'était bien un sentiment tout moral que celui qui nous élançait de cet

horizon obscur et terne vers un horizon éblouissant où de grandes aventures, de grandes forces intellectuelles relevaient à nos yeux les qualités des grands cœurs. Si notre admiration s'est ainsi laissé corrompre, la vertu elle-même sera-t-elle incorruptible ? Si la gloire a faussé notre enthousiasme, a-t-elle ménagé davantage les grandes actions qui l'ont éveillé en nous ? et ne faut-il pas mettre sur son compte une partie, hélas ! une très-grande partie des vertus que nous admirons ?

Vous voyez, mes chers auditeurs, que, si l'opposition d'une partie des hommes religieux donne quelque chose à faire au défenseur des vertus humaines, l'opposition d'une autre classe d'adversaires ne leur suscite pas un moindre embarras. Et nous avouons, pour notre part, qu'après la connaissance que nous croyons avoir acquise de la nature humaine, nous serions fort en peine aujourd'hui si nous voulions faire autre chose que d'arracher quelques débris au naufrage. Car nous croyons au naufrage de l'humanité ; nous croyons que sa nef malheureuse a péri ; les débris de cette grande catastrophe errent sur les ondes ; plusieurs sont propres encore à quelque usage ; mais aucun ne peut porter au rivage le moindre des passagers. Seulement tout convaincu que nous sommes que l'humanité est déchue, nous ne convenons pas qu'elle soit devenue étrangère à tout sentiment moral ; nous croyons apercevoir au travers de sa corruption des traces de justice et de bienveillance, traces brillantes quelquefois, auxquelles on ne peut refuser de l'admiration ; en un mot, nous croyons que l'homme n'est pas dénué de tout sujet de gloire devant l'homme.

Que l'homme soit content de nous ; nous lui avons

fait sa part. Qu'il s'entoure de ces splendides lambeaux, qu'il les admire; qu'il essaie d'en revêtir et d'en parer sa nudité; nous y consentons; nous allons plus loin: nous respectons ces lambeaux, et nous savons pourquoi. Mais lui, à quelque haut prix qu'il mette son orgueilleuse indigence, quelle paix et quelle espérance lui peuvent donner cet assemblage incohérent et contradictoire des éléments moraux les plus disparates, cette volonté qui reconnaît la loi et qui la foule aux pieds, qui aime le devoir et qui le hait, ce cœur qui accueille avec une même faveur et réchauffe ensemble les passions les plus brutales et le dévouement le plus héroïque? Se persuadera-t-il que tout est bien en lui? ou que le bien peut compenser le mal? ou que ce mélange constitue l'ordre même, et que Dieu veut le mal comme le bien? Un besoin d'unité plus fort que tous les raisonnements lui crie le contraire. Une angoisse plus forte que toutes les consolations d'une fausse sagesse lui répète qu'il n'y a de sûreté que dans l'unité; un sentiment confus l'avertit qu'un bien qui ne surmonte pas le mal n'est pas le vrai bien, et qu'une vertu qui laisse le vice habiter à côté d'elle n'est pas la vraie vertu; que la vraie vertu, résidant au centre de l'âme, exclurait par sa seule présence tout ce qui n'est pas elle; que ce qu'il a honoré de ce nom n'est donc pas véritablement la vertu, mais son reflet, son apparence, son souvenir; et une voix de condamnation retentit sourdement pendant toute la vie pardessus les applaudissements qu'il se décerne et qu'il reçoit tour à tour. Doutes cruels! effrayantes ténèbres! qui vous dissipera? qui fera luire au terme de cette sombre carrière une lueur consolante? Mes frères, la clarté qui pourra nous éclaircir le passé pourra seule

aussi nous illuminer l'avenir; celui qui pourra expliquer le mal pourra seul promettre la guérison; c'est sous les ruines de notre ancienne demeure qu'il faut chercher les fondations de la nouvelle. Unité, lumière, avenir, nous trouvons tout à la fois dans la parole qui a dit à tous les hommes sans distinction : « Vous êtes privés de tout sujet de gloire devant Dieu. » Abordons ensemble cette grande vérité.

L'HOMME

PRIVÉ DE TOUTE GLOIRE DEVANT DIEU.

Rom. III, 23.

« Il n'y a point de distinction, puisque tous ont péché, et sont privés de la gloire de Dieu. »

—

SECOND DISCOURS.

—

Nous l'avons dit dans notre précédent discours : l'homme a quelques sujets de gloire devant l'homme. Titres chétifs, qu'il se conteste à lui-même, et que bien souvent, après un examen plus attentif, il déchire en rougissant. De ce qui lui reste, de ce qu'on ne peut lui refuser, il ne saurait faire un contrepoids à sa misère ; sa honte sera toujours, même à ses propres yeux, plus grande que sa gloire. L'état général de l'humanité, aux époques même de culture et dans les centres de civilisation, lui paraîtra toujours un état de dégradation et de ruine. C'est le résultat auquel on parvient presque infailliblement par une étude approfondie des choses humaines ; c'est aussi le résultat auquel sont parvenus beaucoup des plus hommes de bien par le seul examen de leur propre cœur et l'analyse rigoureuse de leurs actions. Telle est la condition de l'humanité ; telle est sa gloire ; qu'elle s'en empare ; mais qu'elle ne porte pas la

main sur une gloire plus haute, la gloire qui vient de Dieu. Nous la lui refusons absolument.

Déjà par ses propres réflexions, soit qu'il se fasse une médiocre idée de sa valeur morale, soit qu'il l'estime outre mesure, l'homme est nécessairement poussé à reconnaître qu'il ne peut pas prétendre à beaucoup de gloire devant Dieu. Ce Dieu, dont les regards pénétrants sondent les cœurs et les reins, y peut voir mille misères que nous n'y voyons pas ; et comme rien ne peut corrompre son jugement, rien ne peut nous faire espérer qu'il se fasse à notre égard la moindre illusion. De plus, c'est un Dieu parfaitement saint, dont les yeux, dit l'Ecriture, « sont trop purs pour voir le mal. » Quand il trouve le mal dans un cœur, il n'en reçoit pas les faibles impressions que nous en recevons. Il a horreur de tout ce qui s'écarte de l'ordre ; et cette horreur ne s'attache pas exclusivement, comme la nôtre, à certaines actions qui répugnent plus que d'autres à notre instinct, ou qui troublent d'une manière plus sensible les relations sociales. Bien au-dessus de ces distinctions par la majesté de sa nature, sa divine impartialité s'attache au principe des actions ; c'est par leur principe qu'il les juge ; et de ce point de vue, il ne frappe pas toujours d'une plus grande réprobation les forfaits qui nous épouvantent que les défauts que notre blâme atteint à peine. Sa justice toute céleste, dérangeant toutes nos classifications, élève tout au même niveau, et décerne le nom de crime aux habitudes qui ne nous coûtent pas toujours un léger scrupule. Non-seulement nos vices, mais nos défauts, mais nos actions prétendues indifférentes, mais souvent nos vertus même, accourent à sa voix pour grossir les rangs où se pressent déjà tant de crimes évidents. Jugé

par ce saint et redoutable juge, l'homme de bien se transforme en criminel, et les modèles de justice apparaissent comme des modèles d'iniquité. Si c'est ainsi que Dieu nous juge, (et le moyen de croire qu'il nous juge autrement !) il nous reste sans doute bien peu de sujets de nous glorifier devant lui.

Ne vous serait-il pas possible, mes chers auditeurs, d'en juger par vous-mêmes en vous plaçant, jusqu'à un certain degré, dans le point de vue de votre Créateur ? Vous le pouvez assurément, si vous considérez la loi parfaite où se réfléchit comme dans un miroir la perfection même de Dieu. La loi parfaite ou la loi de la perfection n'a d'autres limites dans l'application que la possibilité. Ne l'envisagez pas même tout entière ; n'en prenez qu'un seul article, celui qui vous prescrit de faire à votre prochain tout ce que vous voudriez qui vous fût fait à vous-mêmes. Je ne crains pas que vous récusiez ce précepte : personne ne le récuse. Ceux mêmes qui ne veulent pas entendre parler du dogme chrétien acceptent volontiers la morale chrétienne ; ils se piquent d'en sentir la beauté ; ils la relèvent au-dessus de toute autre. Singulière préoccupation ! car la morale devrait répugner beaucoup plus que le dogme ; le dogme est consolant, la morale terrassante. Mais quoi qu'il en soit, jugez-vous sur ce seul article ; et si cet article est vrai, s'il doit être maintenu dans toute sa force, s'il ne dépend pas de vous de le mutiler ou de l'affaiblir, convenez que cet article vous condamne. Traiter son prochain comme on voudrait en être traité ! voilà le précepte ; mais, de grâce, quand l'avez-vous observé ? ou plutôt quel est le jour, quelle est l'heure de votre vie où vous ne l'avez pas violé ? Ce précepte, vous le savez, n'est pas négatif ; il

embrasse dans son enceinte tous les offices, tous les soins, tout le dévouement, toute l'ardeur de la charité ; il suppose que celui qui l'observera ne vivra plus pour lui-même, que le bonheur de ses frères deviendra le mobile principal de sa vie, et qu'il enfermera le monde entier dans son cœur par la puissance d'un généreux amour. Eh bien ! ce côté positif du précepte, je vous en fais grâce ; et je veux supposer, contre toute vérité philosophique, que la partie négative est indépendante de l'autre, que la charité peut se restreindre à s'abstenir, et que, par cela seul qu'on s'abstient de faire à autrui le mal qu'on ne veut pas en recevoir, par cela seul, dis-je, on est charitable. Eh bien ! même dans ce sens borné, avez-vous accompli la loi ? L'accomplissez-vous lorsque vous usez à la rigueur de votre droit, alors même qu'aucun devoir ne vous y oblige ? L'accomplissez-vous, lorsque vous donnez à votre prochain des exemples qu'il vous serait funeste d'en recevoir ? L'accomplissez-vous, lorsque vous blessez sans nécessité son amour-propre, vous dont l'amour-propre est si sensible ? L'accomplissez-vous, lorsque vous lui refusez les égards dont vous êtes vous-mêmes si avides ? L'accomplissez-vous, lorsque vous jugez ses actions avec une rigueur et une légèreté que vous ne lui pardonneriez pas s'il les exerçait envers vous ? De deux devoirs l'un du moins vous est imposé : ou il faut vous abstenir de toutes ces choses, ou il faut renoncer à tout ce que, jusqu'à ce moment, vous avez exigé d'autrui ; il faut lui donner ce que vous exigez de lui, ou ne pas exiger de lui ce que vous ne voulez pas lui donner. Avez-vous accompli cette loi ? ne la violez-vous pas à tous les moments ? Passez en revue de la même manière tous les articles de la loi ; exami-

nez-vous sous tous les rapports divers qu'elle embrasse; écoutez son jugement; car c'est comme si Dieu lui-même parlait; puis comptez vos pertes; voyez le terrain jonché de vos mérites abattus, de vos vertus terrassées. Vous alliez à la rencontre de Dieu en pompeux appareil, en magnifique cortége; vous voilà arrivés devant lui à travers la double haie des préceptes de la loi; regardez maintenant à vos côtés, regardez derrière vous! Que vous reste-t-il de cette orgueilleuse escorte? N'êtes-vous pas seuls et sans appui devant Dieu et réduits à solliciter humblement la merci de Celui dont vous veniez si fièrement réclamer la justice?

J'ai dit la merci, mes frères, car, sans aller plus loin, déjà je puis le dire. La loi, en effet, n'exigeait pas moins que sa pleine observation; votre conscience en demandait autant, puisqu'à chaque devoir négligé, à chaque transgression que vous n'avez pas évitée, elle n'a pas failli une seule fois à pousser le cri d'alarme. Si vous eussiez accompli toutes ses prescriptions, encore eût-il fallu vous placer au rang des serviteurs inutiles. Si vous ne vous êtes pas élevés au rang de serviteurs inutiles, qu'avez-vous été? et, prenant la chose plus à fond, que penser de ces fréquentes et perpétuelles transgressions de la loi, sinon que vous n'aimez pas la loi: que si, par rencontre, vous avez accompli quelqu'un de ses préceptes, à votre choix, c'est que sans doute votre inclination vous y portait, mais que la loi en elle-même, la loi comme loi, vous est odieuse, et que vous vous êtes quelquefois rencontrés avec elle, mais que vous n'avez jamais obéi? Vous conclurez avec moi que vous êtes rebelles; que quelques actes d'obéissance apparente, accidentelle, ne vous peuvent enlever cette terrible quali-

fication ; et que la miséricorde, non la justice, est votre unique recours.

Dès ce moment il nous semble que nous en avons assez dit pour atteindre le but de toute prédication chrétienne, celui de jeter le pécheur tremblant aux pieds de la miséricorde. Mais nous n'oublions point quel est le sujet précis de cette méditation : nous avons montré jusqu'ici ou plutôt nous avons reconnu avec vous, que l'homme a peu de sujets de se glorifier devant Dieu ; il faut aller plus loin : il faut prouver que, selon la déclaration de l'apôtre, « tout sujet de se glorifier est exclu. »

Se glorifier devant Dieu ! et de quoi donc ? de lui avoir, soit dans la vertu, soit dans le vice, incessamment désobéi. Car voilà le crime qui, parmi les hommes, égalise toutes les conditions morales. Les autres iniquités sont individuelles, celle-ci est la grande iniquité du genre humain. Vertueux ou vicieux, tous nous avons mis Dieu hors de nos pensées, hors des motifs de nos actions, hors de notre vie. Nous avons tous également violé le premier, le plus grand de tous les devoirs. Nous sommes tous, au même degré, transgresseurs de de l'ordre éternel.

Qu'un homme, je veux pour un moment supposer l'impossible, qu'un homme se présente qui puisse nous dire : J'ai observé tous les commandements de la loi dès ma jeunesse, seulement je ne me suis point soucié de Dieu ; j'ai rempli mes devoirs, seulement j'ai négligé le plus essentiel ; j'ai été vertueux en tout point, seulement j'ai commis le plus grand de tous les péchés..... Avec combien de droit ne lui dirons-nous pas : Vous n'avez pas été vertueux, cela est impossible ; de la même

source ne peut jaillir l'eau douce et l'eau amère ; la même âme ne peut renfermer ensemble des éléments aussi contradictoires ; l'esprit se refuse à concevoir une aussi monstrueuse alliance ; et si vous persistez à appeler *vertu* des faits qui, nous en convenons, jouissent de l'estime des hommes, force nous est de déclarer que ces faits ne peuvent constituer la vraie vertu ; que, détachés du vrai principe de tout bien, ils se flétrissent aussi nécessairement qu'une fleur séparée de sa racine, et que le Dieu jaloux ne pourra jamais honorer une vertu superbe qui ne l'a point honoré.

Et que personne ne dise que c'est là une dispute de mots ; que l'obéissance est l'essentiel ; et que celui qui obéit à la loi et à sa conscience obéit à Dieu. Si l'un est identique à l'autre, si l'un ne coûte pas plus de peine que l'autre, d'où vient cette répugnance universelle à passer de l'un à l'autre, de la loi au législateur, de la conscience à Dieu ? D'où vient cette inconcevable préférence de la chose à la personne, de l'idée à sa source, de l'abstrait au vivant ? Pourquoi l'homme ne veut-il entendre la voix de Dieu qu'à travers des détours, et se refuse-t-il obstinément à un contact immédiat avec son Père céleste ? S'il respecte la loi comme venant de Dieu, s'il honore la conscience comme la voix de Dieu, d'où vient que Dieu lui-même n'est point directement le but et l'objet de ses hommages ? C'est que, dans le fait, mes chers auditeurs, ce n'est point Dieu, mais lui-même, qu'il honore dans la loi et dans la conscience ; c'est qu'il s'approprie ces deux autorités, ces deux éléments, les transforme en son propre être, et, les adorant comme une partie de soi, s'adore en effet lui-même.

Qu'importe, dites-vous, que je néglige le législateur

pourvu que j'observe la loi? Cette idée peut trouver place, jusqu'à un certain point, dans vos relations avec les législateurs de ce monde. Ils ne sont que des hommes, vos égaux, simples représentants de la société dont vous faites partie, simples organes des idées d'ordre et de justice qu'une plus haute puissance a déposées dans la société. Il n'y a en eux aucune dignité dont la source soit en eux-mêmes. De Dieu il n'en est pas ainsi. Il ne représente personne. Il n'est pas l'organe de la loi, il est la loi vivante. La loi même n'est loi que parce qu'elle vient de lui. Il est lui-même la suprême et dernière raison de toutes les idées. Tandis que, sur la terre, c'est la loi que nous honorons dans la personne du législateur, ici c'est le législateur qu'il faut honorer dans la loi. Observer la loi sans égard au législateur, c'est violer la loi même; car notre premier devoir est envers le législateur. Respecter des idées et négliger celui qui en est l'auteur et la source, celui qui est la cause de leur vérité, celui dont ces idées ne sont que l'ombre ou le reflet, c'est la plus choquante des contradictions. Admettre la conscience et le devoir, le juste et l'injuste comme des réalités, et faire abstraction de l'Etre qui seul est la sanction de ces idées, seul leur donne une base, seul en attache la chaîne à un point fixe, seul, on peut le dire, en explique la présence dans l'esprit humain et les rend concevables, c'est une profonde déraison. Enfin, mes frères, tâchons d'étendre et d'élever un peu notre pensée; élançons-la, autant que le comporte notre faiblesse, jusqu'à l'idée du Dieu de Moïse, de Celui qui s'est nommé Je suis celui qui est, de l'Etre nécessaire, de l'Etre universel, disons mieux, de l'Etre; de ce Dieu qui n'est pas une idée, une forme, une abstrac-

tion, mais l'Etre; de cette personnalité vivante, infinie, essentiellement unique, de ce Moi éternel, dont le *moi* de chacun de nous n'est qu'une émanation mystérieuse; de cet Etre qui est la source de toutes choses et la nôtre, notre force, notre souffle, notre vie, tout le positif et tout le vrai en nous... après cela, est-il quelqu'un de nous qui osât dire que c'est la loi qui importe et non le législateur?

Vous mettez votre Créateur sur la même ligne qu'un législateur humain; et parce qu'un législateur humain ne demande que de l'obéissance, vous prétendez que Dieu ne demandera pas davantage. Mais dans le législateur divin ne reconnaissez-vous donc qu'un législateur? et entre Dieu et vous n'y a-t-il que la loi? Est-ce la loi qui vous a dotés de tant de moyens de jouissance et de bonheur? Est-ce la loi qui vous a déféré l'empire de la nature? Est-ce la loi qui a formé entre vous et ceux de votre sang la mystérieuse et douce union des cœurs? Non; dans ces immenses libéralités, dont une seule suffit au bonheur des créatures moins privilégiées, le législateur se cache et le père se montre, un père dont la bonté surpasse toute pensée. Et vous croiriez qu'une froide et servile obéissance peut vous acquitter envers lui! Vous oseriez croire que de cette force d'aimer qu'il a déposée dans votre sein, rien ne doit remonter à lui! Toute votre obéissance ne serait pas amour! Votre cœur ne chercherait pas, au-dessus de la loi, au-dessus du législateur, le Père, la Bonté, l'Amour, de qui procèdent pour vous la vie, l'amour même et la félicité! Et vous diriez froidement, créatures dénaturées: J'obéis, il suffit; ne suis-je pas acquitté? Et de cette loi que vous prétendez accomplir, vous ne comprendriez pas que

vous avez violé le premier et le plus grand commandement en refusant à Dieu amour pour amour! Non, ne dites pas que dans la loi vous honorez le législateur, à moins peut-être qu'il ne soit honoré par la crainte; ne dites pas que cet hommage assure votre avenir, à moins peut-être qu'un sentiment qui, dans toute sa force, ne saurait tirer un démon de l'enfer, ne suffise à lui seul à vous introduire dans le ciel. La loi, pratiquée dans cet esprit, vous tue et ne vous sauve pas.

On honore la conscience! En vérité je le crois. Il serait difficile de ne pas l'honorer jusqu'à un certain point. Elle ne le pardonnerait pas. Invisible aiguillon planté à côté de l'âme, le moindre mouvement irrégulier porte l'âme contre cette pointe cachée, et la blesse douloureusement. Mais si la conscience, après l'exil de Dieu du sein de l'âme humaine, y demeura encore, c'était pour l'avertir incessamment de Dieu; et qui est-ce qui reçoit cet avertissement? On reconnaît l'autorité de la conscience; on dit souvent qu'on l'a entendue; mais on ne remonte pas plus haut. Chose vraiment inconcevable! séparée de la pensée de Dieu, la conscience n'est dans notre nature qu'une bizarrerie, une énigme, un non-sens; eh bien! c'est sur ce pied-là que l'admettent la plupart des hommes; vous en verrez même à qui l'idée des jugements de Dieu et d'une responsabilité finale est complètement étrangère, qui la repoussent du moins, et qui toutefois parlent couramment de la conscience comme de leur guide intérieur; oubliant que, si la conscience n'a pas de qui se réclamer, à qui en appeler, si elle ne relève pas de Dieu, elle n'a rien à dire et rien à commander. Pourquoi est-elle écoutée? pourquoi la reconnaît-on? Ah! c'est que ce n'est pas une

affaire de choix ; elle est là, et il ne dépend pas de nous qu'elle n'y soit pas ; absente, on ne l'appellerait pas ; présente, on ne peut pas lui nier sa présence. Mais sa présence, souvent importune d'ailleurs, et vue de mauvais œil, n'est pas la présence de Dieu ; la conscience n'est que l'empreinte subsistante et ineffaçable d'une puissante main, qui, après nous avoir pressés, s'est retirée de nous, ou plutôt d'entre laquelle une force ennemie nous a arrachés ; la main est absente, l'empreinte reste ; cette impression mystérieuse, que nous nous ne sommes point faite à nous-même, ramène vers une idée confuse de Dieu tout homme qui réfléchit ; elle peut lui faire conclure et chercher la main absente ; mais à elle seule, elle ne peut la lui faire retrouver.

Voulez-vous avoir une idée sensible de la conscience dans l'homme ? Un enfant ingrat que l'ivresse de l'orgueil emporte et que séduisent de perfides conseils, s'échappe de la maison paternelle pour goûter une indépendance qu'on lui a représentée comme le plus grand des bonheurs. Il s'aventure dans le monde, sans appui comme sans aveu. Ses désordres et ses excès, alors même qu'ils ne provoquent pas la sévérité de la justice sociale, signalent en tous lieux sous ses véritables traits l'enfant rebelle et dénaturé. Mais, au milieu de ses écarts, quelque chose rappelle qu'il est sorti de bon lieu ; dans son langage, un heureux choix d'expressions ; dans ses manières, quelque chose de distingué ; dans sa conduite même, des mouvements honnêtes qui font contraste avec l'ensemble de sa vie ; en un mot, un reste, difficile à effacer, des premières habitudes d'un homme bien né, l'accompagne jusque dans les lieux et dans les sociétés où ce mérite est le moins apprécié. Il

semble qu'on puisse attendre toute espèce de mal d'un être qui a pu volontairement briser le cœur d'un père ; et cependant bien souvent, lorsque la séduction de l'exemple l'engage à franchir les dernières barrières de l'honnêteté, il hésite, il recule, il semble que le respect de soi-même le retienne encore. Attachés à lui malgré lui-même, les souvenirs de son premier état le suivent, l'entourent, interceptent sur le chemin de son cœur une partie au moins des miasmes pestilentiels que le monde exhale, et l'empêchent d'épuiser, d'excès en excès et de chute en chute, toutes les conséquences possibles de son premier crime.

Image fidèle de l'homme dans son état de défection ! la conscience lui parle encore : il la suit quelquefois ; mais Celui au nom de qui elle parle, mais Celui qui la laissa dans le sein de l'homme comme un perpétuel moniteur, comme un cri de rappel incessamment prolongé, on ne l'écoute point, on ne le sert point, on l'abjure; et on ne laisse pas de se tranquilliser sur ce que, pourtant, on a de loin en loin cédé quelque chose aux murmures importuns de la conscience ! Ah ! l'eût-on toujours écoutée et toujours suivie, encore n'est pas ainsi que Dieu entend ses droits et notre devoir. Quelle que soit la dignité de la conscience, dignité qu'elle emprunte de Dieu, Dieu ne veut pas être supplanté par elle. Bien loin de se dessaisir pour elle d'aucun de ses droits, bien loin d'abdiquer en sa faveur, comme on paraît le supposer, Dieu, qui ne veut pas que la prescription s'établisse contre ses titres, Dieu a quelquefois ordonné à la conscience elle-même de se taire devant lui. C'est sur l'idée de son droit immédiat à l'obéissance que reposent plusieurs des dispensations et des décrets de l'ancienne économie. A la

vérité, si vous prenez l'ensemble de cette histoire, vous voyez bien qu'en général Dieu respecte sa propre œuvre, en reconnaissant, en sanctionnant même la loi morale qu'il a gravée dès l'origine dans le cœur humain ; mais aussi, de même que, sans rien changer à la combinaison des forces dont il a composé le système de la nature, il y fait, par intervalles, intervenir sa propre force dans le fait des miracles ; de même dans l'ordre moral, il impose un silence momentané à notre sensibilité naturelle, à notre sens moral, et commande formellement ce qu'ils n'eussent pas même permis. Lorsque Abraham est loué d'avoir conduit son fils au bûcher en dépit du murmure des entrailles paternelles, lorsque Saül est puni d'avoir obéi à un mouvement de pitié et de n'avoir pas commis ce qu'en toute autre occasion l'on eût appelé un abus de la victoire, comment ne pas reconnaître dans ces deux terribles faits un symbole éclatant de la vérité que j'expose, savoir : que Dieu est au-dessus de la conscience, que c'est à lui que notre obéissance doit s'adresser, et que sa divine jalousie ne se satisfait pas à un moindre prix ?

Appuyons ces principes d'une considération importante. C'est que l'obéissance à Dieu, je dis à Dieu immédiatement, est seule capable de produire *la vertu*. Si, se rappelant tout ce que nous avons concédé dans notre discours précédent, on trouve dans cette assertion une contradiction en même temps qu'un paradoxe, qu'on veuille bien accorder quelque attention à ce qui nous reste à dire.

La vertu est-elle un mot ou une chose, une fiction ou une réalité? Si elle est une chose, une réalité distincte, il faut qu'elle soit *une* dans son principe, *une* à son ori-

gine. Si elle a plusieurs principes, elle est plusieurs choses à la fois ; elle est l'assemblage factice de plusieurs phénomènes auxquels on a imposé un nom collectif et dont la nature intime demeure, par cela même, inexplicable. Il faut nécessairement admettre qu'au-dessus de la piété filiale, de la justice, de la bienveillance, de la véracité, de la chasteté, il y a une chose qui n'est aucune de ces choses en particulier et qui les embrasse toutes à la fois ; un principe d'après lequel nous sommes non-seulement fils respectueux, ou hommes justes, ou bienveillants, ou sincères, ou chastes, mais tout cela à la fois ; mais *tout ce qu'il faut être ;* une force générale qui doit fléchir notre âme à l'ordre moral dans toute son étendue et nous le faire aimer dans toutes ses applications ; en un mot, qui crée en nous non *des vertus*, mais *la vertu*. Ce mot *vertu*, dans son sens général ou abstrait, signifie-t-il quelque chose, mes frères ? Y a-t-il une source principale dont les vertus particulières sont les écoulements, un tronc dont les vertus particulières sont les rameaux ? Si vous le niez, vous êtes sur la pente du matérialisme ; car lui seul peut rendre raison de votre théorie. Si vous l'affirmez au contraire, montrez-nous ce tronc et cette source. La découverte de ce principe générateur fait depuis longtemps la tâche et le désespoir de la philosophie morale. Le chercherez-vous dans la conscience ? De la conscience dans son état actuel, vous pouvez faire dériver quelques vertus particulières, mais leur cours remonté ne vous fera pas atteindre au lit primitif d'où elles s'épanchent, au trésor commun de leurs eaux. Qu'y a-t-il de plus général, dans la conscience humaine, que cet axiome que nous avons déjà cité : « Fais à autrui tout ce que tu voudrais qui te fût fait ? »

Qu'il est loin d'enclore toute l'étendue de l'être moral ! Comment cet axiome contiendrait-il l'obligation de purifier son intérieur? Comment en concluriez-vous l'obligation de rendre à Dieu les hommages qui lui sont dus ? Tout vaste qu'il est, il n'embrasse pas la moitié de nos devoirs. Et dans la pratique, que de lacunes, que d'incohérences ne laisse-t-il pas subsister ! Que c'est donc une chose décousue et fragmentaire que la moralité humaine chez l'homme même le plus distingué par son caractère ! En vain cherchez-vous en lui le principe commun de toute moralité ; encore un coup, il ne tire de sa conscience que *des vertus*, il n'en tire pas *la vertu*.

C'est que *la vertu* ne saurait être cherchée moins haut qu'en Dieu, qui en est la source suprême et unique. C'est que l'amour de Dieu est *la vertu*. C'est que la force qui produit en l'homme, parallèlement et d'un seul jet, toutes les vertus, ne réside que dans ce sentiment. Aussi est-ce dans l'éveil de ce sentiment au sein de l'âme humaine que l'Evangile fait consister la *régénération*. Il ne nous apprend pas à être vertueux par additions successives, en juxtaposant, pour ainsi dire, vertu à vertu. Il nous unit à Dieu par la foi ; et cette foi qui produit l'amour développe simultanément dans l'âme renouvelée toutes les qualités et toutes les habitudes dont l'ensemble forme la vertu. Et parce que c'est au centre même de l'âme, et non à différents points de sa surface, qu'il en dépose le germe unique, c'est aussi aux dispositions intérieures qu'il attache une souveraine importance. La Bible seule a dit, avec une parfaite connaissance de cause, que « c'est du cœur que procèdent les sources de la vie. » Les vertus sociales, poursuivies comme but par le moraliste ordinaire, ne sont aux yeux du mora-

liste chrétien que le déploiement de la vertu intérieure, le signe et la manifestation de sa présence dans l'âme. La morale humaine, dans son état le plus parfait, est une mosaïque ingénieuse dont la moindre secousse fait un monceau de débris bigarrés ; la morale chrétienne est la puissante pyramide dont chaque partie trouve le même appui dans son immense base, inébranlable comme le sol qui la porte.

Avec quelques prétentions que l'homme puisse donc s'avancer vers son divin juge, il ne saurait se présenter à lui avec *la vertu* ; il ne l'a pas, car il n'a pas l'amour de Dieu : quelle gloire pourrait-il donc trouver auprès de Dieu ? Avouons donc que tout sujet de se glorifier est exclu : exclu pour l'homme que le monde méprise ; exclu pour celui que le monde estime. « Il n'y a point de différence, » dit l'apôtre ; « car tous ont péché. » Jusqu'ici la possibilité d'une distinction se laisse concevoir ; mais il ajoute : « Et tous sont privés de tout sujet de gloire devant Dieu. » Dès lors les différences disparaissent, car ce péché, qui est *le péché* proprement dit, est le même chez tous. Dans ce point de vue, l'homme le plus débonnaire est dur de cœur, le plus juste est inique, le plus honnête, infidèle, le plus loyal, rebelle, et le plus pur, adultère ; car tout ce qu'il épargne aux hommes, il le fait à Dieu.

Ne croyez pas que nous ignorions tout ce qu'un sentiment ou un préjugé naturel peut élever de murmures contre cette déclaration. Nous pourrions nous borner à répondre qu'elle subsiste néanmoins, et avec une évidence plus forte que tous les préjugés. Mais l'observation d'un fait intéressant en doublerait, s'il était besoin, l'évidence déjà si grande.

Il serait naturel de présumer que, plus un homme sera vertueux, moins on le trouvera disposé à souscrire à la doctrine de notre texte, ou que du moins il ne se laissera pas, sous ce rapport, placer sur la même ligne que l'homme décidément vicieux. Je ne nie pas, mes frères, qu'on ne puisse aisément trouver parmi les honnêtes gens quelques exemples de ce pharisaïsme naturel. Mais ce qu'on rencontre aussi parmi les âmes d'élite, et bien plus chez elles qu'ailleurs, c'est la disposition à se plaindre d'elles-mêmes, et à se mettre volontairement bien au-dessous des âmes qui, dans l'opinion générale, leur sont de beaucoup inférieures. Ne serait-ce point que ces âmes d'élite, pour qui leur supériorité même est peut-être un commencement de révélation, sentent confusément qu'au milieu de leurs aimables vertus la vertu même leur manque ? Allons plus loin : de telles âmes viennent à rencontrer le christianisme. A qui, d'après les idées communes, est-il moins nécessaire qu'à elles ? N'ont-elles pas déjà, par le bénéfice de leur caractère, la plus grande partie de ce qu'il peut donner ? Hélas ! plusieurs se l'imaginent en effet ! mais il en est d'autres, et cela nous suffit, qui en jugent tout différemment. Au milieu de leurs vertus si vantées, un besoin, non de perfection seulement, mais de rémission, mais de grâce, s'empare d'elles avec une force extrême ; elles confessent franchement qu'elles n'ont en elles aucun sujet de se glorifier devant Dieu. Leur parle-t-on de leurs vertus, elles demandent si ces vertus empêchent que leur vie ne soit une longue suite de transgressions de la loi divine. Leur parle-t-on de la valeur intrinsèque de ces vertus, on les voit tristement sourire ; car elles connaissent le vice de ces vertus hu-

maines, étrangères à tout principe de véritable obéissance religieuse. Récuser leur témoignage, mes frères, n'est pas chose facile ; ce serait, contre toute bonne pratique, ajouter foi plutôt à ceux qui se vantent qu'à ceux qui s'accusent; ce serait suspecter la vérité dans le cas précisément où elle est le moins suspecte, et nier la sagesse d'esprit de ceux à qui jusqu'alors on n'a pas pu la refuser; ce serait admettre qu'il n'est pas possible qu'un examen attentif de soi-même et de la loi divine puisse conduire un homme de sens à d'autres vues morales que ceux qui n'ont point fait cet examen ; ce serait, en un mot, faire preuve d'une légèreté qu'on ne se pardonnerait pas en toute autre matière. Je crois que, tout au moins, un phénomène comme celui que nous signalons est digne de la plus sérieuse attention, et qu'on ne doit pas l'écarter de sa vue avant de se l'être expliqué.

Pour nous, si l'on nous demande notre sentiment, nous avouons que le délire de l'orgueil humain nous étonne. L'humanité plie sous le fardeau de ses iniquités : les horreurs se pressent dans sa sanglante histoire; une haleine de mort s'exhale du sein de la société; la vie de chaque homme est, de son propre aveu, un tissu de transgressions, et, considérée par rapport aux droits de Dieu, une longue et persévérante infidélité; de ces terribles assertions, il n'en peut désavouer aucune. Le fils de Dieu vient le chercher au fond de cette abjection; d'aussi loin que cette créature déshonorée peut l'entendre, il lui crie la parole de grâce ; il l'invite à s'attacher à lui, et lui promet que sous sa conduite elle pourra se présenter sans crainte à son juge. — Un moment, dit l'orgueilleuse criminelle, un moment! qui donc a dit

que j'ai besoin de grâce ? et à quel titre vient-on m'offrir cet humiliant bienfait ? Et mes vertus, les a-t-on comptées ? prétend-on aussi qu'elles demandent grâce ? les traînerai-je en suppliantes, ces nobles compagnes de ma vie, aux pieds d'un tribunal où le crime seul doit comparaître ? Si mes péchés ont besoin d'indulgence, mes vertus ne réclament que justice; et l'on prétend les absoudre ! — Oui, l'on prétend les absoudre, infortuné que l'orgueil égare; mais qu'importe encore ? avec elles ou sans elles, vous êtes condamné ; minuit va sonner; l'époux est à la porte; votre lampe est-elle allumée ? avez-vous l'âme unie à Dieu ? lui appartenez-vous par les inclinations de votre cœur ? pouvez-vous être heureux dans la société des saints, de Christ et de Dieu même ? Voilà la vraie question, la question vitale; et dans cette situation solennelle, lorsque votre habitation terrestre est prête à s'écrouler sur votre tête, lorsqu'un instant seulement vous est donné pour échapper, vous le perdez à ramasser quelques vains débris avec lesquels vous ne pouvez vivre et par lesquels au contraire vous allez périr.

Pécheurs vertueux, pécheurs vicieux, écoutez encore une fois la parole de l'Apôtre : il n'y a point de différence ; vous êtes, les uns et les autres, privés de toute gloire devant Dieu.

Mais aux pécheurs de toute sorte, à nous tous, au monde entier, l'homme de Dieu crie dans l'Ecriture : « Dieu vous a tous enfermés dans la rébellion pour » faire miséricorde à tous. » Il n'y a devant lui ni acception de personnes, ni acception de péchés ; il ne s'arrête pas à quelques nuances ; il ne nous applique pas nos vaines mesures ; car le crime originel est égal

chez tous; et comme il nous a tous enveloppés dans la rébellion, il nous enveloppe tous dans la miséricorde. Ouvriers de la première, de la seconde, de la onzième heure, que dis-je? vous qui ne fûtes point ouvriers, et qui, arrivés au minuit fatal, n'avez à offrir à votre maître que de la confusion et des larmes, il y a place pour vous tous dans ses bras; mais il faut s'y jeter, mais il ne faut pas chercher son secours ailleurs; mais il ne faut pas affronter la malédiction tant de fois dénoncée dans le prophète : *Malheur à ceux qui descendent en Egypte pour avoir du secours* ! c'est-dire, malheur à ceux qui, répugnant à être sauvés par pure grâce, se réfugient dans le souvenir de leurs bonnes œuvres, de leur bonne volonté, de leurs bonnes intentions, ou dans le prétexte trompeur d'une faiblesse qu'ils n'ont pu vaincre, ou dans l'idée impie que Dieu leur pardonnera aux dépens de sa justice ! L'amnistie est pour tous sans doute, pour tous également; mais il faut l'accepter telle qu'elle est offerte, non comme un droit, mais comme une grâce; non comme un abandon des principes du gouvernement divin, mais comme le prix de l'incarnation de Jésus-Christ, comme un retour du sacrifice qu'il a consommé et de la garantie qu'il a offerte. Voilà dans quels sentiments il faut se présenter à ce maître offensé, qui seul a le droit de poser et de régler les bases du traité qu'il veut bien conclure avec nous. Ce serait consacrer et aggraver la première rébellion par une seconde que de disputer sur les termes du traité, d'y proposer des modifications, de chicaner sur les clauses, que dis-je? de ne pas l'accepter avec tout l'empressement de la reconnaissance et tout l'abandon de l'amour. Pesez toutes ces choses, mes chers frères; et que ceux de vous qui sen-

tent intérieurement qu'ils ne sont pas réconciliés avec Dieu se demandent sans aucun retard : Que tardons-nous à conclure un accommodement avec la justice divine ? Persisterons-nous à faire, sans aucune ombre d'espérance, cause commune avec les révoltés ? Voulons-nous que la mort nous surprenne enveloppés dans la rébellion ? Laissons le monde insulter à notre faiblesse ; il n'y a point de lâcheté à capituler avec Dieu. Insensé qui peut vendre à un vain renom de courage les espérances de l'éternité ! Malheureux qui a pu passer toute une vie sans servir Dieu et sans l'aimer ! Nous voici donc, Seigneur ; prends-nous à toi, prends-nous tout entiers ; nous ne voulons plus être à nous-mêmes, nous voulons être à Celui qui nous a aimés le premier, aimés d'un amour éternel !

SUR LE PRINCIPE

DE LA MORALITÉ CHRÉTIENNE.

ROM. XII, 1.

« Je vous exhorte, mes frères, par les compassions de Dieu, que vous offriez vos corps en sacrifice vivant, saint et agréable à Dieu, ce qui est votre service raisonnable. »

Il y a peu de temps, mes frères, qu'une de ces feuilles fugitives destinées à fournir un aliment journalier à la curiosité publique entretenait ses lecteurs d'un livre nouveau qui devrait, si l'on en croit le critique, alarmer tous les amis de la saine morale. Cet ouvrage dangereux développe une idée qui fera voir combien la doctrine, et peut-être l'intention de l'auteur, est empoisonnée : c'est que tous les efforts de l'homme ne sauraient lui obtenir le salut, et qu'il n'a rien à faire pour le mériter. Vous me demanderez, mes frères, quel est ce livre si amèrement critiqué. Je l'ignore, il n'est pas même nommé ; mais ce pourrait être l'Evangile. Car l'Evangile aussi déclare que l'homme n'est point sauvé par ses œuvres, que le don du salut est entièrement gratuit ; et que cela ne vient ni de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde. Et comme l'Evangile ne pose, n'admet aucun autre moyen de salut, il en résulte clairement que tout autre moyen que nous essaierions ne nous conduirait point au but, pas même les plus

grands efforts que nous pourrions faire pour accomplir la volonté de Dieu. Voilà la doctrine dans toute sa nudité, j'allais presque dire dans toute sa crudité. Que faut-il maintenant que nous fassions, mes frères? Les hommes qui censurent ces doctrines se disant chrétiens, il suffirait peut-être, pour les réduire au silence, de leur faire observer que les doctrines qu'ils blâment sont les doctrines mêmes de l'Evangile, et qu'il y a dix-huit siècles environ que l'Eglise les professe et les proclame comme des vérités fondamentales; mais comme ces critiques inconsidérées trahissent, outre une grande ignorance du contenu de l'Evangile, un grand fonds d'irréflexion et un manque de vraie philosophie, il peut être à propos d'examiner la maxime en question comme une simple idée, comme une pure théorie, à la lumière de la seule raison. C'est ce que nous allons entreprendre; et nous espérons qu'il résultera de cet examen que cette doctrine n'est pas seulement raisonnable et morale, mais qu'elle est la seule raisonnable et la seule vraiment morale; ce sera tout l'objet de ce discours.

Et avant tout, rendons-nous bien compte de la difficulté qu'on nous propose. « Une doctrine, dit-on, qui enseigne qu'on ne peut mériter le salut, une doctrine qui nie la suffisance et par conséquent la nécessité des bonnes œuvres, est directement contradictoire à l'idée de morale; car la morale est la science du devoir; et dans la doctrine que l'on attaque il n'y a point de place pour le devoir. De plus cette doctrine est contradictoire à l'Evangile; car à toutes ses pages l'Evangile recommande les bonnes œuvres; et cette doctrine les exclut. » Recueillons, mes frères, cette objection; et à ceux qui nous l'adressent, adressons nous-mêmes quelques questions.

S'il y a une morale religieuse, c'est-à-dire, un système de devoirs envers le Créateur, il faut, n'est-il pas vrai, un mobile quelconque en nous pour nous porter à la pratique de ces devoirs ? On en convient. Peut-il y avoir un autre mobile que l'un des deux suivants, l'intérêt et le dévouement ? Non, il n'est pas possible d'en concevoir un troisième. Eh bien ! à ces deux mobiles répondent deux systèmes que nous allons examiner.

D'après le prèmier de ces systèmes, chaque homme arrive dans le monde avec des facultés entières, des obligations qui y correspondent, et l'attente d'un sort proportionné à la manière dont il aura employé ces facultés et rempli ces obligations. Il y a un contrat tacite entre Dieu et lui, il y a un engagement réciproque. L'homme promet l'obéissance, et Dieu promet le bonheur. Qui fera le bien sera récompensé, qui fera le mal sera puni. C'en est assez pour nous faire pratiquer tous nos devoirs.

L'*intérêt*, donc, est, dans ce premier système, le mobile qu'on nous propose ; un intérêt sans doute très-élevé, et le plus immense de tous, mais un intérêt enfin. Or, qui ne voit du premier regard combien ce mobile est insuffisant et défectueux ? Et d'abord ce principe introduit dans la morale un élément étranger, on peut même dire hostile, puisque la vertu est essentiellement le sacrifice du *moi*. Ce principe ne manifeste pas d'abord tout ce qu'il a de contraire à la morale ; mais laissez-le agir, et bientôt il aura tout envahi ; bientôt il vous fera connaître que le résultat fait toute la valeur des actions ; que le produit net ou la perte définitive leur donne leur caractère essentiel ; le bien n'est plus bien par lui-même : il n'est bien qu'en tant qu'il assure le bonheur ; le vice également n'est plus vice en lui-même : il n'est

vice qu'en tant qu'il expose au malheur. On n'a qu'à attacher des promesses au vice, il deviendra vertu ; des menaces à la vertu, elle deviendra vice. Et pourtant, si la morale n'est pas un vain mot, il faut que la vertu, détachée de ses espérances, soit encore quelque chose ; que le vice, détaché de ses dangers, soit encore quelque chose. Ce n'est pas tout : n'oublions pas qu'il s'agit d'une morale religieuse, de devoirs dont Dieu est l'objet ; mais le premier de tous ces devoirs, le seul, à bien dire, c'est l'amour ; la loi n'est accomplie que par l'amour : or, jamais l'intérêt porté à sa plus haute puissance, jamais l'égoïsme le plus perfectionné ne s'élèvera jusqu'à l'amour ; on peut calculer des actions ; on peut calculer la vie extérieure ; on peut, par intérêt, donner tout son bien pour la nourriture des pauvres et son corps pour être brûlé ; mais on ne peut pas plus, par calcul, se décider à aimer, qu'on ne saurait du choc de deux glaçons tirer la moindre étincelle.

Dégoûtés de cette morale tout égoïste, d'autres esprits ont rêvé un autre système. Ils ont absolument exclu l'intérêt, et ont prétendu cultiver la vertu pour la vertu même. « La vertu, disent-ils, n'est-elle pas, indépendamment des biens qu'elle procure, digne de recevoir tous nos hommages et d'occuper toutes nos pensées ? Dieu qui est la vérité, la beauté, la bonté suprême, a-t-il besoin de nous encourager par des promesses, de nous effrayer par des menaces pour obtenir notre obéissance ? Nous rougirions, en le servant, de céder à d'autres impulsions que celles qui résultent de ses perfections mêmes. »

Eh bien, mes frères, qui de nous osera dire que ceux-ci n'ont pas raison ? Qui ne souscrira de bon cœur à ce

système élevé? Mais, d'un autre côté, qui le réalisera? Il est beau ce système, il est noble, et même dans un sens il est vrai; il n'a qu'un seul défaut, c'est d'être impraticable. Trève aux raisonnements, et laissons parler les faits. Où sont-ils ceux qui servent Dieu par pur amour? Que dis-je? où sont-ils ceux qui aiment Dieu? Ne cherchons point à nous abuser: ces émotions fugitives que nous fait éprouver la pensée du Créateur ou la vue de ses œuvres merveilleuses, ces impressions superficielles, étrangères d'ailleurs à tant de cœurs, tout cela n'est point de l'amour. Si nous n'aimons Dieu que quand nous nous plaisons à lui surbordonner nos pensées, nos affections, nos vœux, notre vie entière; si nous ne l'aimons que lorsque nous avons perdu, noyé notre volonté dans la sienne; si nous ne l'aimons que lorsque l'offenser nous paraît, dès ici-bas, le plus grand des malheurs, l'unique malheur, et lui plaire la plus grande, la seule félicité; si nous ne l'aimons que lorsque notre cœur met entre les créatures et lui la même distance qu'il y a mise lui-même... répondez, ô vous qui m'écoutez, qui est-ce qui l'aime? Il est vrai que le mondain s'écrie assez souvent: J'aime Dieu sans doute; et qui est-ce qui ne l'aime pas? mais rien précisément ne marque mieux l'égarement de notre cœur que la témérité de cette prétention. Celui qui commence à aimer Dieu est le premier à s'effrayer de son indifférence pour Dieu. Nous aimons Dieu! ah! ne nous hâtons pas de le dire. Quand nous aurons pour lui la dixième, la centième partie de l'affection que nous avons pour un parent, pour un ami, pour un bienfaiteur terrestre, il sera temps peut-être de dire que nous l'aimons. Jusque-là taisons-nous, et rentrons dans la poussière.

Et si nous ne l'aimons point, que devient cette morale désintéressée que nous avions raison de préférer? Que devient ce système épuré dont nous étions si fiers?

Il est vrai qu'il y a dans le monde des hommes qui ont entrepris de servir Dieu. Ils se sont dit qu'il avait droit à être servi; ils ont senti intérieurement l'obligation de lui consacrer leur vie. Mais à quoi cet essai a-t-il abouti, sinon à leur prouver qu'en effet ils n'aimaient point Dieu? Le mondain, l'homme léger pourra vous dire avec assurance qu'il aime Dieu; mais allez demander à ces cœurs travaillés et chargés, qui traînent avec effort et gémissement la longue chaîne des préceptes de la loi, allez leur demander s'ils ont dans le cœur cet amour. Ah! ce n'est pas d'amour qu'ils vous parleront, mais de crainte, c'est-à-dire, encore d'intérêt. Ils vous parleront de la majesté de la loi divine, de son inviolabilité, de ses menaces. Ils vous diront que leurs péchés sont un fardeau plus grand qu'ils ne le peuvent porter. Ils vous diront qu'au lieu du Père qu'ils cherchaient, ils n'ont trouvé qu'un maître et un juge, et que sa colère leur a voilé sa bonté, et que la crainte n'a point laissé de place à l'amour, et qu'avant d'aimer, il faut qu'ils espèrent.

Entendez-le bien, mes chers auditeurs; avant d'aimer, il faut qu'ils espèrent. Et c'est là précisément le système de l'Evangile. Il nous reste à le développer.

Vous avez vu que l'intérêt n'est point digne de servir de mobile à notre conduite morale. Vous avez vu, d'une autre part, qu'une obéissance fondée sur le seul amour ne trouve point de place dans le cœur de l'homme naturel. Nous éprouvons donc ici un double embarras: il faut écarter l'intérêt, il faut produire l'amour; mais comment écarter l'intérêt, et comment produire l'amour?

L'Evangile se charge de répondre à ces deux questions.

Faites ceci et vous vivrez, nous disent la plupart des moralistes, et même les Ecritures de l'Ancien-Testament ; c'est-à-dire (si nous avons égard à la spiritualité, à la perfection de la loi), faites l'impossible, et vous vivrez ; faites l'impossible, si vous ne voulez périr.

Il fallait bien, mes frères, qu'une telle morale fût enseignée dans le monde ; il fallait même que Dieu la fît prêcher dans l'ancienne alliance ; il faut encore de nos jours qu'elle soit prêchée parmi ceux qui résistent à l'Evangile ; parce qu'il faut qu'on apprécie le bienfait par le besoin et le remède par le mal. Il faut que ceux qui repoussent Jésus-Christ apprennent combien ils sont loin de remplir les conditions de leur existence, et combien ils ont besoin qu'il y soit pourvu par Celui qui seul peut pourvoir à tout, qui seul peut combler les abîmes, qui seul enfin peut créer, puisqu'il ne s'agit pas de moins que d'une création. De cette manière, la loi ou la morale est vraiment *un précepteur qui conduit à Christ*.

Mais pour celui que le sentiment de ses péchés et de son impuissance a mené à Christ, commence un autre régime, naît une autre morale. La loi avait dit : *faites ces choses et vous vivrez* ; l'Evangile lui dit : *vous vivez, faites donc ces choses*. En deux mots, mes frères, dans la morale ordinaire, l'obéissance ouvre le ciel ; dans la morale de l'Evangile, la récompense, le ciel ouvert produit l'obéissance.

Le remarquez-vous, mes frères ? cette simple transposition a tout concilié. Nous ne savions que faire de l'intérêt, ni où prendre l'amour. L'intérêt et l'amour trouvent place l'un et l'autre dans ce système, mais dans un ordre et dans un rapport nouveaux. Oserai-je le

dire? l'Evangile se débarrasse de notre égoïsme en le rassasiant, l'épuise en lui donnant tout; l'Evangile efface le *moi* en l'exilant tout entier sur la première ligne. On fait, dès l'abord, mais une fois pour toutes, la plus large part à l'intérêt, ou plutôt on ne lui fait point sa part, car d'avance on lui donne tout, tout ce qui peut remplir la capacité du cœur des hommes et des anges : la vie éternelle, la paix de Dieu, le bonheur dans la plus vaste, la plus complète acception du mot. On commence par nous déclarer que nous sommes aimés, non à cause de nos œuvres, mais indépendamment de nos œuvres, et à titre absolument gratuit. On nous soulage par là de l'intolérable fardeau que faisaient peser sur nous les obligations et les terreurs de la loi. On met notre cœur à l'aise et au large. On lui rend la liberté. Et de cette liberté quel usage fait-il? C'est ici qu'est la beauté du système évangélique. Joyeux de ses terreurs dissipées, heureux de son affranchissement, tranquille sur son avenir, mais surtout admis enfin à contempler Dieu dans la complète manifestation de son amour, sûr de Dieu dont la bonté ne connaît point de repentir, disons tout en un mot, conquis par la reconnaissance, il se sent saisi du désir de tout faire pour celui qui l'a aimé le premier, et qui s'est donné lui-même pour lui. *Il aime beaucoup parce qu'il lui a été beaucoup pardonné.* Négligera-t-il la loi? Moins que jamais; elle lui deviendra au contraire plus chère et plus sacrée; seulement il la cultivera dans un autre esprit, comme la loi d'amour d'un père et d'un sauveur; il reconnaîtra qu'elle est parfaite, plus douce que le miel, et qu'elle restaure l'âme; il en fera ses délices; il la pratiquera par devoir sans doute, mais aussi par inclination, et bientôt par instinct; et plus il la cultivera,

plus les doux fruits qu'elle porte la lui feront chérir. Il ne sera plus nécessaire de lui dire : Au nom de vos intérêts éternels, au nom des terreurs du jugement, faites ceci et vous vivrez; car il a été pourvu à ses intérêts éternels, et la sentence qui le condamne a été clouée à la croix; mais on lui dira : « Marchez dans les bonnes » œuvres pour lesquelles vous avez été créé en Jésus-» Christ; vous avez été racheté à grand prix : glorifiez » Dieu dans votre corps et dans votre esprit qui lui ap-» partiennent; » ou, comme l'Apôtre dans mon texte : « Je vous exhorte, au nom des compassions de Dieu, à » offrir vos corps en sacrifice vivant, saint et agréable à » Dieu, ce qui est votre service raisonnable. »

Sans doute, mes frères, cette plénitude de confiance n'est pas, au même degré, départie à tous les chrétiens; et si plusieurs la possèdent dès le premier moment de leur conversion, d'autres n'y parviennent que par une lente et laborieuse progression, et pour d'autres, enfin, il y a, jusqu'au terme, du tremblement dans la joie. Mais veuillez prendre garde à deux observations : d'abord, il est certain que, pour tous ceux à qui le Saint-Esprit a donné de croire à l'œuvre miséricordieuse du Sauveur, Dieu est amour. Ils se savent, ils se sentent aimés; ils reconnaissent que les desseins de Dieu à leur égard sont salut et paix ; et cette conviction qui fait apparaître à leur âme un autre Dieu que celui que le monde connaît, les pénètre aussi d'autres dispositions que celles du monde; ils aiment ce Dieu qui les a personnellement et intimement aimés; c'en est assez pour que l'amour devienne le principe de leur vie morale. D'ailleurs l'Evangile, infatigable à leur déclarer que leurs œuvres ne les sauraient sauver, les rejetant incessamment vers l'idée du salut gra-

tuit, les chasse continuellement vers l'amour divin, et force toutes leurs pensées à se concentrer sur ce grand objet : la miséricorde du Seigneur. Avec ces persuasions, avec cette direction constante de l'esprit, il est impossible que la vie ne devienne pas une vie selon Dieu. Ces chrétiens donc ne font point exception à la maxime que nous avons posée. Mais ce n'est pas tout encore.

La foi sincère est en réalité pleine d'espérance. L'âme qui croit fermement que le sang de la nouvelle alliance a été répandu pour elle, ne peut admettre que Celui qui lui a donné de croire lui a fait un don illusoire et vain. Elle ne peut se nier à elle-même la fidélité de Dieu. Et si quelquefois le sentiment ineffaçable de sa propre indignité, la vue de la loi de la chair qui combat dans ses membres contre la loi de l'Esprit, la vue de tant d'infidélités déplorables dans le sein même de l'Eglise, peuvent pour quelque temps obscurcir son espérance, ces mêmes choses la font recourir avec une ferveur redoublée à Celui qui, ne trouvant rien en nous qui nous fût propre, veut et saura mettre en nous tout ce qui plaît à ses yeux. N'exigez pas impérieusement de cette âme chrétienne une triomphante assurance, dont le Seigneur n'a pas fait le privilége de tous les fidèles ; elle ne l'a pas, peut-être ; mais elle aime, elle a renoncé à mériter, elle n'attend rien d'elle-même, et tout de son Père ; je vous demande si elle n'est pas dans les termes de l'Evangile ; je vous demande si, lorsqu'elle obéit par amour, sans espoir en soi-même, sans vues mercenaires et sordides, je vous demande si ce principe de moralité chrétienne, dont nous avons essayé d'établir la supériorité, lui est étranger, et si les nuages passagers de son espérance affaiblissent en rien le système que nous avons exposé. Se savoir,

se sentir aimé, n'est-ce pas assez ? Le petit enfant endormi sur le sein maternel peut faire de mauvais rêves; mais qu'il ouvre les yeux, il se voit dans les bras de celle qui l'aime plus qu'elle-même, et il sourit de sa propre frayeur.

Il est vrai que l'Evangile lui-même parle de récompense, de prix, de couronne. Il n'y a qu'une vérité ; mais la vérité peut avoir deux faces. Il est très-vrai que la foi produit l'amour, que l'amour produit l'obéissance, et une obéissance qui ne calcule point; mais il est vrai aussi que les œuvres d'une telle obéissance sont de bonnes œuvres ; que de telles œuvres amènent à leur suite le bonheur comme une conséquence nécessaire ; que Dieu n'a voulu, n'a pu vouloir la restauration de l'homme, que dans le dessein de le rendre heureux ; et que, sous ce rapport, l'Evangile a pu, au nom de Dieu, parler de récompense et de couronne. Nous trouvons donc ici, dans la même vérité, deux idées, non pas contradictoires, mais corrélatives : la foi donnée gratuitement, et les fruits de la foi récompensés ; le fidèle ne travaillant point pour la récompense, mais Dieu le traitant comme s'il lui devait quelque chose ; le salut précédant l'obéissance, puisque la croix, moyen de salut, a précédé les œuvres du fidèle, et dans un autre sens, c'est à dire, dans l'ordre des temps, l'obéissance précédant le salut, puisque la pleine jouissance des biens promis au fidèle ne commence pour lui qu'après qu'il a fini son œuvre. Il n'y a donc point contradiction, mais correspondance mutuelle, entre les diverses déclarations de l'Evangile, et tout ce qu'il renferme de passages sur les récompenses du fidèle ne saurait ébranler le grand principe, le principe vital de l'Evangile, savoir : que l'obéissance

est le fruit de l'amour, et que la foi au salut gratuit est la seule racine de l'amour. Au reste, qu'avons-nous besoin de secouer toutes ces idées, quand les faits ont un langage si clair? Cherchez parmi les hommes qui font profession de christianisme, ceux pour qui le christianisme est réel, vivant, efficace, ceux qui ont pris l'Evangile au sérieux, et qui l'appliquent avec fidélité dans leur vie : puisque leurs œuvres sont manifestes, demandez-leur compte du principe de leurs œuvres; pas un seul qui ne vous réponde: J'obéis parce que j'aime, j'aime parce que Dieu m'a pardonné.

Mes frères, quand la morale ordinaire, j'entends celle qui repousse le dogme de la médiation, serait en état de produire les mêmes effets, les mêmes œuvres que la morale évangélique, celle-ci n'en aurait pas moins un caractère éclatant de supériorité; car, ainsi que l'a judicieusement remarqué un écrivain moderne, la vertu, dans l'une, n'est que le moyen, dans l'autre elle est le but. Dans l'une, Dieu est servi comme moyen de bonheur; dans l'autre, il est adoré pour lui-même. Dans l'une, nous ne pouvons nous dégager de vues mercenaires; dans l'autre, nous obéissons à une impulsion généreuse et pure. Dans l'une, il y a crainte servile; dans l'autre, il y a crainte filiale; ce qui est bien exprimé dans cette parole de saint Paul : « Ayant de telles promesses... » achevons notre sanctification dans la crainte du Sei- » gneur. » Dans l'une, il y a intérêt, par conséquent esclavage; dans l'autre, tout est amour, c'est-à-dire, liberté.

Après ces réflexions, il vous sera facile d'apprécier la critique que nous avons rapportée au commencement de ce discours. Vous pouvez juger si c'est une doctrine

immorale que celle qui enseigne que tous nos efforts ne sauraient nous obtenir le salut, et qu'il n'y a rien à faire, je ne dis pas pour y *répondre*, mais pour le *mériter*. Vous savez maintenant que cette doctrine est celle de l'amour, et de l'amour en deux sens à la fois : d'un amour de miséricorde de la part de Dieu, d'un amour de reconnaissance de la part de l'homme. Ce n'est pas un marché, c'est une libre alliance entre Dieu, qui nous a aimés le premier, et nous qui l'aimons à cause de son amour même. Quoi ! le devoir nous est-il moins sacré depuis que nous aimons celui qui nous l'impose ? Quoi ! la loi nous est-elle moins connue depuis que nous connaissons mieux celui qui nous la donne ? Quoi ! haïssons-nous moins le péché depuis que son abolition a coûté le sang le plus pur de l'univers ! Quoi ! nous sentirons-nous moins obligés d'obéir depuis que nous connaissons toute l'immensité de l'amour du Père ? Une doctrine qui double la gravité de tous les devoirs, l'énergie de tous les préceptes, l'instance de tous les motifs, est-elle une doctrine immorale ? ou n'est-elle pas plutôt, comme nous l'avons dit en commençant, la meilleure, la seule bonne morale ?

Que la grâce de Dieu puisse être tournée en dissolution, nous ne songeons point à le nier. Que cette insulte à la majesté de Dieu, à la majesté de la charité divine, l'emporte en noirceur sur toutes les autres, c'est ce qu'il faut bien reconnaître ; et il faut bien confesser à cette occasion que la plus grande manifestation de la bonté de Dieu donne lieu à la plus grande manifestation de la méchanceté humaine. Si Dieu avait dû se prescrire de n'employer, pour notre bien, que des moyens dont il nous fût impossible d'abuser, nous ne

serions pas tombés si bas que tout nous le révèle, ou plutôt, nous ne serions pas tombés. Les effets que nous avons décrits, nous les avons présentés comme naturels, et sans doute ils le sont, mais non comme assurés en eux-mêmes ; la volonté de Dieu, la grâce de son Esprit, est la seule qui les assure. Ainsi donc, oui, plusieurs ont abusé, plusieurs abuseront de la gratuité du salut ; mais ils en abuseront à leur perte, et ceux qui en auront usé, en auront usé à leur grand profit. Les seconds auront bien raisonné, bien conclu ; les premiers déplorablement mal ; et, dans tous les cas, ce qui tranche toute difficulté, n'y en eût-il qu'un petit nombre qui eussent, à la fois, accepté et bien compris la grâce, toujours est-il que la morale naturelle n'eût sauvé personne, puisqu'elle ne peut régénérer personne ; et toujours est-il que la seule dispensation qui se soit montrée efficace pour sauver, est celle dont nous vous avons rendu compte. Ce qui change le cœur, ce qui fait naître à la véritable vie, ce qui revêt toutes les obligations d'une empreinte sacrée, et transporte à tous les moindres devoirs un caractère de religion ; ce qui seul, enfin, élève la morale jusqu'à la région de l'absolu et de la perfection, c'est cette dispensation, ce n'est, ce ne peut être qu'elle. Combien donc sont loin, infiniment loin de la vérité et de de la justice, ceux qui qualifient d'immorale la doctrine que nous exposons !

Cette doctrine, qu'on nous signale au XIXe siècle, comme un paradoxe choquant, est la même qu'ont professée tous les vrais adorateurs depuis Jésus-Christ, la morale de saint Paul et de saint Jean, la morale de Fénelon et de Pascal, la morale de Newton et d'Oberlin, la morale chrétienne. On vous parle dans vos temples du

salut par la foi, et vous accueillez cette expression ; eh bien ! cette morale n'est autre chose que le salut par la foi, ou la guérison de l'âme par la confiance à la divine miséricorde ; et jusqu'où ceci ne fait-il pas remonter cette doctrine ? Déjà, sous l'ancienne alliance, les fidèles d'entre les Juifs vivaient de cette foi à la miséricorde gratuite du Seigneur : d'une génération remontant à l'autre, vous les verrez tous boire de l'eau du rocher spirituel qui est Christ ; vous voyez Moïse préférer l'opprobre du Christ aux délices de l'Egypte ; vous voyez cette divine promesse jeter sa lueur consolante et pure sur le triste sentier de nos premiers parents sortant des ombrages du paradis. C'est cette morale à laquelle Dieu prépara pendant quatre mille ans l'humanité malade et déchue ; c'est cette morale dont la mort du Christ a mis en lumière les majestueux fondements depuis longtemps préparés dans l'ombre ; c'est la morale de l'avenir, c'est la morale de l'humanité, qui n'en peut supporter aucune autre. Oh ! s'il est parmi vous, mes chers auditeurs, quelqu'un que retiennent encore loin de l'Evangile des préjugés pareils à ceux qui nous ont donné la matière de ce discours, qu'il étudie, nous l'en conjurons, ce système de l'Evangile ; et qu'après en avoir admiré la beauté, la convenance et l'harmonie, il se demande si des hommes ont pu l'inventer ; qu'il cherche s'il n'y a pas là mieux qu'un système, s'il n'y a pas là un fait immense et divin, le plus grand de toute l'histoire de l'univers ; que la croix devienne pour lui une réalité, Jésus-Christ un sauveur, l'Evangile un message authentique du Père céleste ; et qu'il adopte cette morale de la foi et de l'amour, seule digne de Dieu, seule appropriée à nos besoins, et seule capable de nous régénérer.

LA NÉCESSITÉ DE DEVENIR ENFANTS.

MATTH. XVII, 3.

« Je vous le dis, en vérité, que si vous n'êtes changés, et si vous ne devenez comme des enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. »

Mes chers auditeurs, j'ai cherché dans les discours qui précèdent à rendre le christianisme recommandable à votre raison; j'ai constamment rattaché aux données immuables de la nature la chaîne de mes raisonnements; j'en ai appelé de vous à vous-mêmes; je vous ai, en quelque sorte, érigés en un tribunal, devant lequel la religion de Jésus-Christ a comparu pour être jugée. Ce que j'ai fait, il m'était, je crois, permis de le faire. Prêcher sera toujours partir d'un point convenu de tous, pour arriver ensemble à un point qui ne l'est pas; avec des hommes convaincus de la vérité du christianisme, on part des déclarations mêmes de l'Evangile; avec ceux qui ne le sont pas, il faut nécessairement partir d'un point plus éloigné, et ce point ne saurait être que quelqu'une de ces convictions communes à tous nos auditeurs, ou données par la nature, ou acquises par le moyen de l'étude. Nous n'avons donc aucun regret à la marche que nous avons suivie; mais nous avouons que l'attitude que nous avons été forcé de faire prendre au christianisme, cette attitude, oserons-nous le dire? d'ac-

cusé par rapport à vous, de client par rapport à nous, n'est pas celle que nous lui donnerions de préférence ; nous n'avons pu non plus méconnaître, et pour vous et pour nous, le danger presque inséparable de cette méthode. En invoquant sans cesse le témoignage de votre raison, nous avions à craindre et d'enorgueillir cette raison même, et de donner nous-même à la révélation chrétienne un faux air de système philosophique et de théorie. Nous avons pu aussi laisser croire à quelques-uns que l'œuvre de la conversion au christianisme s'accomplissait tout entière par ces procédés humains ; qu'on ne devenait pas disciple de Jésus-Christ d'une autre manière qu'on devient disciple de Platon; que, dans cette merveilleuse transformation, la raison et la philosophie font tout, et qu'enfin l'orgueilleux penseur peut faire ce long et important trajet, du monde au christianisme, sans rien perdre en route et sans rien céder.

C'est cette impression que nous chercherons à détruire aujourd'hui, si nous l'avons laissée se former en vous. Le christianisme, qui nous a vus patiemment débattre ses droits à notre petit tribunal, le christianisme va reprendre dès ce moment l'accent qui lui convient, et dissiper les illusions que vous auriez pu vous faire sur sa position et sur la vôtre. Avez-vous pensé peut-être qu'il ne voulait que votre adhésion, et que, trop content de l'avoir obtenue, il allait vous laisser en repos, comme après une affaire réglée à l'amiable entre vous et lui ? Avez-vous pensé qu'en déclarant ses prétentions recevables, en prononçant pour ainsi dire sa sentence d'acquittement, vous avez fait tout ce qu'il peut exiger, et que vos rapports avec lui vont continuer sur ce même pied d'égalité où ils ont paru commencer? Certes, vous

seriez grandement trompés. Pour avoir cédé peut-être à l'évidence historique, philosophique et morale dont le christianisme rayonne de toutes parts, il ne faut pas croire que vous soyez convertis ; cette œuvre, à la prendre dans sa vraie nature, n'est pas même commencée ; tout ce que nous avons dit, tout ce que vous avez cru, en est à peine la préface ; vous n'avez pas lu encore une syllabe du livre lui-même. Le chemin du royaume des cieux vous a été indiqué ; mais vous n'êtes pas entrés dans le royaume ; tels que vous êtes naturellement, vous n'y sauriez entrer : « Si vous n'êtes » changés, vous dit le Maître lui-même, et si vous ne de- » venez comme des enfants, vous n'entrerez point dans » le royaume des cieux. »

Rappelez-vous la réponse d'Archimède à son disciple le tyran de Sicile, qu'impatientait la lenteur de sa méthode ou la difficulté de ses théorèmes : « Il n'y a point » de chemin royal pour arriver à la science. » Nous vous le disons, dans notre sujet, avec plus de raison : le christianisme n'offre, ne connaît point, pour arriver à lui, de route privilégiée. Aussi longtemps, je l'avoue, que vous vous enquérez de la vérité de la révélation chrétienne, la nature de ces recherches préliminaires vous laisse le sentiment de votre indépendance et de votre dignité. Cette partie de la route est large ; il y a de la place pour toutes vos prétentions ; vous pouvez, à l'aise, vous y élargir et vous y étendre, et l'occuper tout entière du somptueux étalage de votre science. Mais cette route, si large qu'elle soit, aboutit pour vous comme pour tout le monde à une porte si étroite et si basse que, loin d'y pouvoir faire passer avec vous toutes vos magnificences, vous n'y pouvez pénétrer vous-

mêmes qu'à la charge de vous rapetisser, et d'échanger, s'il était possible, votre taille d'homme fait contre celle d'un petit enfant. « Si vous n'êtes changés, et si » vous ne devenez semblables à des enfants, vous n'en- » trerez point au royaume des cieux. »

Est-ce à dire qu'à ce moment décisif, d'où dépend l'entrée dans le royaume des cieux, l'homme soit appelé à se dessaisir de sa raison, à reconnaître comme nulles et non avenues les connaissances qu'il a acquises; et cette enfance, dont on lui fait une condition d'admission, ne serait-elle autre chose que l'ignorance et la stupidité? Ceux qui pourraient le croire oublieraient que l'Evangile suppose partout le contraire, que la religion chrétienne renferme en elle-même la plus riche source de développement intellectuel; que, la première, elle a popularisé les plus hautes pensées, que les apôtres n'ont pas craint de dire à des hommes déjà convertis : « Nous vous par- » lons comme à des personnes raisonnables; » et qu'enfin c'est dans l'Evangile que se trouve cette remarquable antithèse : « Ne soyez pas des enfants en intelli- » gence, mais soyez des enfants à l'égard de la malice; » et pour ce qui est de l'intelligence soyez des hommes » faits » (1 Cor. XIV, 20).

Homme fait pour la raison, enfant par le cœur, voilà donc ce que doit être le chrétien, voilà avec quelles qualités on entre dans le royaume des cieux. Je vous suppose la première; avez-vous la seconde?

Tant que vous n'en avez été qu'à examiner, du haut de votre raison, les preuves du christianisme, ses titres, ses témoignages, on vous a permis tout ce qui est permis à des hommes faits; vous n'étiez pas tenus d'être autre chose; mais lorsque, à la suite de ces recherches

indépendantes, votre conviction vous a liés à la doctrine de Christ; lorsque vous avez, par une méthode quelconque, acquis la certitude que Christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs, desquels chacun de vous peut bien se dire le premier; articulons mieux, quand ce grand penseur, ce génie subtil, ce savant, a reconnu qu'il a été ramassé sur les sentiers du monde, comme un orphelin abandonné, sans asile, sans vêtement et sans pain, sans force même pour avancer dans sa route, sans voix pour demander son chemin, lui conviendra-t-il d'affecter les airs d'un être d'importance, et ne devra-t-il pas se donner pour un enfant, se laisser traiter comme tel, devenir tel en réalité ?

Qu'est donc, aux yeux de Dieu, celui que le monde honore comme savant? qu'est-il, sinon un ignorant? qu'est-il ce fort entre les hommes, sinon la débilité même? qu'est-il cet intelligent, sinon un stupide? qu'est-il ce riche, sinon un pauvre? Quand il aurait découvert de nouveaux cieux, ou fondé un empire sur la terre, qu'est-il aux yeux de Dieu qu'un insensé qui a désappris la première des vérités; incapable d'épeler la première syllabe du nom dont les cieux retentissent et que les anges adorent; hors d'état de remplir, d'aborder même le premier, le plus saint et le plus simple de ses devoirs; et, parmi toute sa science de la nature, si éloigné de la nature même, qu'il adore ce qu'il devrait mépriser, et qu'il méprise ce qu'il devrait adorer?

Ce qu'est le petit enfant par rapport aux connaissances que cet homme possède, il l'est lui-même par rapport à la connaissance de Dieu; mais ce qu'a l'enfant, il ne l'a pas: l'enfant a pour toute force le sentiment de sa faiblesse; pour toute science le sentiment de

son ignorance, pour toute sagesse l'instinct qui le porte vers ses protecteurs naturels. L'homme du monde n'a pas cette sagesse; il veut se lever seul du berceau où gît sa débilité; il veut chercher lui-même son chemin sur un terrain qu'il ignore; il repousse la main qui s'offre à le soutenir, et, toujours préoccupé de son rôle d'homme fait, il ne veut pas se souvenir qu'il n'est qu'un enfant.

Cette disposition, qui est naturelle et générale hors des convictions chrétiennes, on la voit très-souvent se prolonger chez ceux mêmes dont l'Evangile a soumis la raison. Ils veulent bien, en leur qualité d'hommes faits, signer l'acte de reconnaissance de l'Evangile, mais ils ne peuvent se résoudre à devenir enfants, c'est-à-dire à devenir chrétiens. C'est ici que se rencontre la grande pierre d'achoppement que leur sagesse n'avait pas prévue. C'est ici qu'ils s'arrêtent déconcertés, comme si on les eût fait donner dans un piége. Ce n'était pas dans cette perspective qu'ils avaient embrassé le christianisme; on les a trompés; on les a menés plus loin qu'ils ne voulaient aller; ils ne reculeront pas, c'est désormais impossible, mais ils n'avanceront pas.

Il faut avancer; il faut mettre son cœur d'accord avec son esprit. Le christianisme n'est pas un système au dehors de nous, c'est une vie au dedans de nous. Le christianisme est un renouvellement de l'âme; il n'est rien de moins. Un chrétien n'est pas un homme qui a chassé de son esprit une théorie pour faire place à une autre, c'est un pécheur humilié, qui sent qu'il ne subsiste que par miséricorde, qui adore et bénit cette miséricorde; qui se nourrit des promesses de Dieu comme de son unique espérance, qui se dépouille incessamment de lui-même, s'offre tous les jours en sa-

crifice à son Sauveur et ne vit plus lui-même, mais laisse Christ vivre en lui, et ce qui lui reste à vivre dans la chair, le veut vivre dans la foi au Fils de Dieu qui l'a aimé.

Il serait plus agréable, sans doute, et plus flatteur pour l'amour-propre, de se présenter au monde comme un homme qui, entre tous les systèmes, a fait son choix, et qui est prêt à donner témoignage de sa judiciaire en rendant compte des raisons qui l'ont amené à professer le christianisme comme une religion éminemment rationnelle. Mais il s'agit d'autre chose, à ne considérer que la profession même. Voyez l'enfant; non-seulement il ne rougit pas d'avouer son père, mais il s'en glorifie; il ne vient pas à la pensée de ce jeune être que le père qu'il respecte ne soit pas respectable à tous; il le place dans son opinion bien au-dessus de tous les hommes; il lui témoigne respect et obéissance en tous lieux; là même où son père est obligé de prendre une attitude humiliée, il ne s'aperçoit pas que son père n'est pas pour tout le monde ce qu'il est pour lui; ou, s'il s'en aperçoit, il s'en étonne, il s'en afflige et le dit tout haut. Demandez à celui qui n'est encore que philosophe chrétien ces témoignages, ces aveux, cette profession ouverte et naïve; attendez de lui qu'il déclare sans embarras et sans détour, en tous les lieux également, sa confiance exclusive dans le sang de la nouvelle alliance; qu'il se fasse, au pied de la croix, humble, petit, misérable; que, plein de l'amour de son Père, saisi d'admiration pour cette glorieuse bonté, sentant que rien n'est grand ni beau à côté de cette œuvre divine, il donne librement passage aux sentiments de son cœur, et parle de la nouvelle du salut comme d'une nouvelle toujours fraîche,

toujours intéressante, à laquelle l'attention doit s'attacher par choix au milieu de toutes les nouvelles... Vous le lui demanderez en vain ; il n'a pas cru qu'il s'agissait de cela ; était-ce ainsi qu'on l'entendait? En vérité, vous l'étonnez fort.

Un petit enfant a sur les relations de la société des vues plus philosophiques qu'aucun philosophe. Pour lui, des hommes sont des hommes ; l'habit ne leur communique, dans son esprit, aucune qualité nouvelle ; il les aime s'ils sont bons ; il les aime s'ils aiment son père. Le chrétien est enfant à cet égard ; il laisse subsister, il accepte les distinctions sociales pour l'usage temporel ; il s'y conforme par sagesse chrétienne, mais son cœur aplanit intérieurement toutes ces distinctions ; l'amour chrétien est le grand niveleur. Il ne craint pas de traiter tous les hommes comme frères ; car il voit en eux les enfants de son Père ; et s'il en est vers qui son cœur le porte de préférence, ce sont ceux dont son Père est aimé. Non-seulement les différences de rang n'arrêtent pas son amour ; mais des barrières plus difficiles à franchir, celles qu'élève la différence de culture, d'intelligence et de caractère, il les franchit également. Il a toujours quelque chose à dire au simple, quelque chose à apprendre de l'ignorant, quelque sympathie avec les caractères les plus différents du sien. L'ennui ni le dégoût ne l'accompagnent dans des sociétés aussi disparates. Un grand intérêt commun rapproche les distances des esprits. On se sent tous également savants, également ignorants, également insensés, également sages. Les différences qui subsistent dans une autre sphère ne se laissent pas remarquer ; elles ont, par rapport au dernier but de la vie, trop peu d'importance. Là où le chrétien

rencontre un chrétien, il a trouvé un égal. Rien, au contraire, n'est plus étranger au chrétien de système. Pour lien commun avec le chrétien, il lui faut plus que le christianisme; il lui faut, sinon l'égalité de rang, du moins l'égalité de culture; il n'a rien à dire au chrétien sans instruction, il se sent mal à l'aise dans sa compagnie, il la redoute. Il lui faut encore la similitude des vues; une nuance le dérange; il ne se met pas au-dessus de l'impression que peut lui faire une opinion peu rationnelle; il ne sait pas faire abstraction des formes pour s'attacher au fond, qui est le christianisme même. Il cherche des égaux et des semblables plutôt qu'il ne cherche des frères.

Un petit enfant ne peut rien par lui-même, mais il attend tout de son père. Il sait qu'il en est aimé et que rien ne lui sera refusé de ce qui lui est nécessaire. Il prie; la vie du petit enfant est une prière. Que de raisons l'homme n'a-t-il pas de penser et d'agir de même! Mais prier, dit cet homme sage, prier! voilà qui ne me vient pas naturellement au cœur; tout ce qu'on peut dire sur la prière, je le sais, je le tiens pour vrai; mais malgré cela je ne me sens pas porté à le faire : il semble que ce me soit chose étrangère, l'affaire d'un autre; je me paraîtrais singulier en priant, comme si je faisais une chose apprise ou copiée. Avais-je pensé à tout cela en me faisant chrétien?

Un petit enfant croit ce que lui dit son père. C'est son père; ne sait-il pas tout ce que l'enfant a besoin de savoir, et voudrait-il le tromper? Cet instinct aimable est l'instinct du chrétien. Il sait que son Père a parlé : ce lui est assez; il ne soumettra pas au contrôle de la sagesse humaine les communications authentiques de la sagesse divine. Après avoir cru que l'Evangile est de

Dieu, il croira ce que dit l'Evangile. — Le chrétien de système est poursuivi par l'orgueil de la raison jusque dans l'enceinte aux portes de laquelle elle aurait dû s'arrêter; il veut encore juger, choisir, adapter à son usage, prescrire à Dieu ce que Dieu doit dire, réformer les axiomes de la doctrine révélée, refaire la Bible après l'avoir acceptée. Lui parle-t-on de soumission, lui rappelle-t-on qu'il l'a promise, qu'il faut du moins laisser en paix des mystères dont il a reconnu d'avance l'inviolabilité? sa raison, accoutumée à entrer partout, s'étonne qu'une porte lui soit fermée; il n'avait pas mesuré la portée de ses engagements; il en éprouve du dépit; et, sentant à la fois l'impossibilité de reculer et celle d'avancer, poussé par l'orgueil, retenu par la crainte, il reste immobile et inactif sur la limite précise qui sépare le christianisme et le monde.

Le passage de la connaissance à la possession, de la croyance à la vie, voilà ce qu'a représenté notre Seigneur par l'image, si singulière au premier coup-d'œil, du retour de l'âge mûr à l'enfance. Tandis que, dans le monde, le précepteur dit à l'enfant : Allons, conduisez-vous en homme, Jésus-Christ, notre divin précepteur, dit à l'homme : Conduisez-vous en enfant. Soyez par le cœur, dans vos rapports avec Dieu et avec les hommes, ce qu'est un petit enfant pour son père et pour toutes les personnes qui l'entourent. L'enfance du cœur est le trait qui distingue le chrétien de fait du chrétien de théorie. Mais cette enfance du cœur, qu'est-elle autre chose que l'humilité? Qu'est-ce qui distingue l'enfant de l'homme, si ce n'est une sorte d'humilité naturelle? C'est donc l'humilité qui trace la ligne de démarcation entre le chrétien croyant et le chrétien vivant; c'est donc

l'humilité qui manque au premier, c'est l'humilité qui lui reste à acquérir pour entrer dans le royaume des cieux.

Expliquons-nous bien, mes frères; ne donnons pas lieu de croire qu'une vertu est, plus qu'une autre, une condition de salut. Jésus-Christ a seulement voulu nous faire entendre que sa religion est d'une telle nature, qu'à moins de consentir à s'humilier on ne peut lui appartenir véritablement. Il eût pu dire également, qu'à moins d'aimer on ne peut lui appartenir; il l'a dit aussi, et ses disciples l'ont répété. Mais l'humilité elle-même est une preuve que l'on aime : celui qui aime n'a pas de peine à s'humilier; celui qui ne s'humilie pas n'aime pas. Celui qui a pu voir le Fils de Dieu descendre du ciel en terre, entrer en partage de toutes nos infortunes, se dégrader au rang des malfaiteurs, et boire l'opprobre comme l'eau, pour que lui pécheur pût jouir d'une gloire éternelle au sein du Père; celui qui a vu ces choses, qui les croit, et qui s'imagine encore que le disciple est plus que son maître, et le serviteur plus que son seigneur; celui qui ne peut se résoudre à boire une goutte du calice où Jésus-Christ a bu à longs traits; celui qui ne peut déposer aux pieds de la croix ses frivoles prétentions, son indépendance d'esprit, sa confiance en lui-même, sa petite gloire, sa vanité; celui qui prétend rester sur un trône en présence de Jésus attaché au poteau infâme, celui-là sans doute n'aime pas. Et, en retour, celui que tant de dévouement n'a pu toucher, celui qui peut y croire sans l'aimer, celui dont le cœur ne s'est pas laissé prendre à ce piége de la miséricorde, celui-là sans doute ne s'humiliera point. Tour à tour principes l'un de l'autre, l'amour et l'humilité n'existent point séparément

dans l'âme : descendez-y, vous les y trouverez réunis, confondus en un seul sentiment dont les différentes qualités se déploient ensemble par un même mouvement et une même vertu.

Mais si la raison nous dit que l'Evangile est d'une telle nature qu'on ne peut, à moins de devenir enfant, le recevoir en effet et en vérité, la raison ne fait rien de plus ; elle nous abandonne en cette affaire comme en tant d'autres au point où la vraie difficulté commence. La raison n'est la cause efficiente d'aucun des sentiments qui peuvent naître en nous ; tout ce qu'elle peut, c'est de nous conduire en face des faits ; puis elle se retire, et c'est aux faits à nous modifier. C'est ainsi qu'elle nous place en présence du fait de la rédemption, fait qui renferme cette singularité, c'est que, tout propre qu'il paraît par sa nature à toucher notre cœur, il rencontre dans notre cœur même les plus redoutables obstacles. En théorie, nous nous disons que tout, dans ce fait, est combiné de manière à enlever le cœur ; en pratique, il semblerait qu'il n'est propre qu'à le révolter. Aussi l'Evangile n'attribue point à nos facultés naturelles la puissance d'y croire et de se l'approprier. « Nul ne peut croire, nous dit-il, que Jésus-Christ est le Fils de Dieu, sinon par le Saint-Esprit. » Ce qui veut dire sans doute que nul ne peut, sans le secours du Saint-Esprit, revêtir les dispositions d'un vrai disciple de Jésus-Christ. Nul, pour parler avec notre texte, ne peut entrer dans le royaume des cieux, à moins d'*avoir été changé* et d'*être devenu enfant.*

Ainsi cette transformation en enfants ne vous appartient pas même ; tout ce que vous trouvez en vous, c'est la conviction que, superbes et indépendants de nature,

il faut demander à Dieu d'abattre cette hauteur, de vous rabaisser à la mesure des petits enfants, de vous donner leur cœur. Et ce n'est pas vous seulement, savants, hommes de génie, qui avez besoin de le demander ; votre orgueil ne surpasse pas celui des autres hommes autant que vos talents surpassent les leurs. Eux aussi, dans leur médiocrité, sont hauts et fiers, car ils sont hommes, humbles peut-être et modestes par rapport aux hommes, hauts et fiers par rapport à Dieu. Leur raison n'a pas de moindres prétentions que la vôtre ; leur dignité n'est pas moins difficultueuse ; il leur en coûte autant de s'abaisser que s'ils avaient, comme vous, la tête dans les nues. Être enfants, petits enfants, marcher à la lisière, ne pouvoir quitter d'un pas la main qui les dirige, dépendre de sa miséricorde pour leurs besoins de chaque jour, marcher avec les humbles, être vu dans la compagnie des petits, s'égaler aux simples d'esprit ! quel abaissement, quelle honte ! Heureux pourtant qui l'aura acceptée cette honte, et qui s'en sera couvert ! La honte de la terre est la gloire du ciel. Si elle vous répugne encore, mes frères, s'il ne vous plaît pas de devenir enfants avec les enfants de Dieu, comptez que, malgré la sincérité de votre profession, vous n'êtes point encore dans le royaume des cieux ; vous êtes sur le seuil d'une porte ouverte à vos regards, mais interdite à vos pas. Il faut demander à Dieu qu'il brise votre orgueil en vous donnant un vif sentiment de votre état de péché, une vue profonde de votre misère, une haine implacable de vous-mêmes tels que le péché vous a faits, une sérieuse conviction de votre danger. Dites-lui de vous terrasser, de vous mettre si bas dans votre propre estime que vous vous trouviez trop heureux de re-

naître simples enfants sous sa main paternelle. Alors seulement les convictions religieuses que vous avez acquises vous profiteront ; elles ne seront plus pour vous un fardeau, un embarras, une pensée importune qui est de trop partout où vous la traînez ; elles seront la base de votre paix, le fondement de votre bonheur, une vie dans votre vie, une vie dans votre mort, votre espérance dans le temps, votre gloire dans l'éternité.

LE CHRÉTIEN DANS LA VIE ACTIVE.

COLOSS. III, 2.

« Attachez-vous aux choses qui sont en haut et non à celles qui sont sur la terre. »

Ce précepte et une foule de déclarations analogues répandues dans les Ecritures sont un sujet de scandale pour bien des lecteurs. Ils y voient la providence de Dieu contredite par sa parole. C'est Dieu lui-même qui nous a placés sur la terre, et c'est lui qui veut que toutes nos pensées soient dans le ciel. C'est Dieu qui nous a mis, par notre corps, par nos besoins, par nos facultés, dans une relation étroite et nécessaire avec ce monde, et c'est lui qui veut lier notre cœur à l'éternité par des liens indestructibles. C'est lui qui n'admet point de partage, point de transaction, et qui nous propose le choix entre le ciel et la terre comme une option entre la vie et la mort.

Faut-il s'étonner, disent les lecteurs superficiels de l'Evangile, faut-il s'étonner que, pressés entre deux nécessités contradictoires, nous nous décidions, après quelque incertitude, ou à jeter toute notre vie dans l'avenir, ou à l'engloutir tout entière dans le présent? Si des esprits, frappés de l'instabilité du monde, s'empressent de fuir de dessous les voûtes d'un édifice ruineux, se retirent dans la solitude profonde de leurs pensées, se concentrent dans une seule idée, celle de l'éternité,

et renoncent à l'activité de la vie sociale pour vaquer uniquement au soin de leur salut; si d'autres esprits, livrés à la puissance des impressions extérieures, esprits mobiles, actifs, curieux, dominés par l'instinct de la sociabilité et par le charme de vivre, s'engagent, corps et âme, dans le mouvement des affaires humaines, et ne laissent échapper aucune de leurs pensées vers le monde invisible et vers les choses éternelles, nous le demandons encore, faut-il s'en étonner?

Hélas! non, mes frères, il ne faut pas s'en étonner. Il ne faut pas s'étonner de voir la déraison humaine altérer et tordre à son gré les simples doctrines de l'Evangile. Mais, dans le fait, si l'on embrasse l'ensemble de ses instructions, on n'y trouve rien qui conduise, même de loin, à la séparation, au divorce de nos deux vies, à la mutilation de notre double nature. On n'y apprend pas que Dieu, en nous donnant l'Evangile, ait eu pour objet de déchirer violemment notre nature, et de mettre aux prises deux nécessités également impérieuses. On se persuade au contraire, en lisant avec intention ce divin livre, que Dieu a voulu établir dans notre vie une parfaite et inaltérable unité, faire des deux principes dont l'homme se compose un seul être; non point détruire une activité au profit de l'autre, mais donner à toutes un seul but et à la vie entière une seule signification; non point tuer l'homme, mais le régénérer.

L'anachorète des anciens temps, le fidèle peu éclairé qui voudrait de nos jours retrouver la vie de l'anachorète, méconnaissent tous deux le dessein de l'Eternel. Si la perfection chrétienne eût exigé la retraite hors de ce monde, Dieu leur eût fait un monde à part, où les nécessités du corps, les préoccupations de l'existence

physique et les engagements de la société n'auraient jamais troublé le cours de leurs paisibles contemplations. Dieu ne l'a point fait. Par des liens invincibles il les a attachés au monde des sens et aux relations de la société. Il les a forcés à travailler pour leurs semblables et leurs semblables pour eux ; et il n'en a pas moins exigé qu'ils travaillassent à leur salut.

En vérité, mes frères, notre condition serait favorable et notre tâche facile, s'il ne s'agissait que de sortir du monde pour trouver Dieu ! si Dieu ne nous laissait ni respirer la poussière de l'arène ni entendre le bruit du combat ! si nous pouvions triompher sans avoir combattu ! si le bénéfice de la religion consistait non à surmonter les tentations, mais à n'en rencontrer aucune ! s'il nous était permis, pour devenir saints, de cesser d'être hommes ! et si nous pouvions jeter loin de nous notre part de *ce noble fardeau du genre humain*, comme s'exprimait jadis un grand orateur ! [1]

Que le monde, dans sa constitution actuelle, ait ses tentations, ses dangers et ses piéges, c'est ce dont il n'est pas permis de douter. Qu'il soit sage de fuir la dissipation, d'éviter même toutes les agitations inutiles, de chercher, autant qu'on le peut, le repos de la vie retirée pour y rafraîchir son âme, et très-souvent la retraite du cabinet pour s'y recueillir devant Dieu, ce sont des maximes dont il importe de se pénétrer. La paisible uniformité de la vie pastorale ne dispensait pas Abraham de chercher un lieu propice à la prière sous l'ombre des chênes de Mamré ; et combien de fois, pour élever son âme pure vers son Père et le nôtre, Jésus notre

[1] Voir la *Note* à la fin du discours.

Sauveur se retira sur la montagne ! Mais autant ces précautions sont conformes à la sagesse chrétienne, autant est chimérique l'idée, qu'il ne s'agit pour fuir le monde que d'éviter le contact de la société.

Vaine espérance ! dans le fond des déserts et dans la plus muette solitude, nous retrouverions encore le monde. Il n'est pas tout entier dans le tracas des affaires, dans les agitations de la société : il est au fond de notre cœur. Le monde, ce sont nos passions, que la solitude n'éteint pas, auxquelles parfois elle prête de nouvelles forces ; tous les maux et les troubles de la vie ne viennent pas, pour emprunter ici les expressions d'un grand philosophe, *de ne savoir pas rester dans sa chambre* : ils viennent de ne pouvoir sortir de sa corruption naturelle ; cette corruption nous suit au fond des forêts et des déserts, comme elle nous accompagne dans les rues et dans les places de nos villes ; tandis qu'au sein des affaires les plus compliquées et les plus épineuses, et dans le trouble même des grands emplois, le chrétien trouve dans son cœur une solitude, un monde tranquille, une retraite plus inaccessible que celle de son cabinet, où il vit par son âme lorsque son corps se donne à mille travaux, où il se recueille en paix lorsque sa personne semble se répandre et se dissiper. Maint ermite vit dans le monde ; maint homme du monde vit dans la solitude.

Renier les nécessités de notre séjour terrestre, envisager toute l'activité temporelle comme une perdition, c'est faire injure à la sagesse de Dieu qui nous a imposé ces nécessités, ces relations, cette activité. Quoi ! il aurait créé un monde dont le nécessaire effet serait de l'outrager ! Quoi ! la nature, la société, le travail, institutions de sa providence, seraient autant de choses qu'il

aurait maudites ! Le monde, dans la variété de ses aspects et de ses mouvements, ne serait pas, au contraire, un temple dont toutes les parties sont destinées à sa gloire ! Quoi ! l'oisiveté, l'apathie, l'isolement, l'inutilité l'honoreraient seuls ! Loin de nous une telle pensée ! ce n'est pas en demeurant immobiles dans les cieux que les astres célèbrent sa grandeur et son pouvoir : c'est en y parcourant à grands pas leurs orbites immenses ; et c'est aussi de notre activité, du libre et vaste déploiement de nos forces que Dieu a voulu tirer sa gloire.

Il y a des dangers dans la vie sociale ! Certes, je le crois : il y en a à faire trembler ; mais Dieu ne l'ignore pas, sans doute ; ce n'est pas sans doute pour rien qu'il nous a promis son Esprit de sainteté ; ce n'est pas pour rien que Jésus a dit à ses disciples : *Vous aurez des afflictions dans le monde ; mais prenez courage : j'ai vaincu le monde.* Puisqu'il a plu à Dieu de nous placer dans ces relations redoutables, est-il permis de douter que sa grâce pourvoie à des besoins qui sont son ouvrage ? Croire le contraire, ce serait révoquer en doute la bonté de Dieu et peut-être aussi sa justice.

Liens de la famille et de la patrie, culture des arts et de l'intelligence, activité industrielle et sociale, vous êtes une condition indispensable de notre existence, vous êtes le chemin par où il nous faut passer ; mais vous n'êtes point le but lui-même : le but est le ciel. Or, l'erreur est de confondre le chemin avec le terme, et le moyen avec le but. L'erreur est de s'attacher à la terre, qui est le chemin ; non au ciel, qui est le but.

Cette distinction est conforme à notre texte. Il ne dit point : Ne vous occupez pas des choses de la terre ; mais : Ne vous affectionnez pas aux choses de la terre.

Conduisez-vous comme des voyageurs qui donnent à leurs affaires toute l'attention convenable, mais qui ont hâte de revoir leur patrie. Agissez, mais pour le ciel; travaillez, mais pour Dieu.

Travaillez pour Dieu, parce que c'est votre vocation primitive et immuable, votre suprême devoir, le premier et le dernier but de votre existence. Hélas! de toutes les idées, la plus insensée est aussi la plus répandue. Comme si nous existions par nous-mêmes, nous voulons vivre pour nous-mêmes. Créatures dépendantes par tous les points de notre être, nous nous faisons notre propre loi et notre propre objet à nous-mêmes! Sacriléges de tous les jours, nous nous enlevons nous-mêmes à notre Créateur! Oh! c'est là que se marque, même dans les âmes d'élite, la profonde et générale déchéance de la famille humaine. Là est le sceau de notre réprobation, que nous ayons oublié pourquoi et pour qui nous fûmes envoyés dans le monde. Tout mal vient de là, et tout péché particulier disparaît dans ce grand et premier péché. Chrétiens, je vous adjure par votre nom même: vivez pour celui qui vous a aimés. Il avait sur nous des droits infinis comme Créateur; mais, par un prodige de son amour, il a ajouté l'infini à l'infini. Il a consenti que le sang du juste coulât pour vous; il a livré aux angoisses de la mort celui en qui sa sainteté se réfléchissait comme dans le plus pur miroir; à la voix suppliante de son Fils, sa colère s'est détournée de vous pour tomber sur ce Fils lui-même: Christ a été fait péché afin que vos péchés fussent oubliés; et, grâces à lui, vous pouvez, créatures dégénérées, flétries, race adultère et déshonorée, vous pouvez rentrer, la joie et la gloire sur le front, dans la maison de votre céleste époux, vous parer de

nouveau de son beau nom, et partager avec les anges eux-mêmes des destinées d'honneur et de paix. Après cela, faut-il vous dire : Chrétiens, travaillez pour Dieu, attachez-vous aux choses qui sont en haut? Ah! si ce nom que vous portez ne vous a pas tout dit, toutes les paroles du monde ne vous diront rien.

Travaillez pour Dieu, attachez-vous aux choses qui sont en haut, parce qu'une telle activité est la seule qui offre à vos forces un emploi digne d'elles. En restant au point de vue du monde, quel usage pouvez-vous faire de ces forces qui leur soit véritablement proportionné? Quoi que vous fassiez, vous restez toujours en deçà de votre puissance, et un monde entier jeté dans votre âme ne saurait en combler l'abîme. Vous pouvez remplir votre temps, attacher une œuvre à chacune de vos heures; mais remplir son temps, est-ce remplir la vie? La vie! eh quoi! n'a-t-elle qu'une dimension? n'est-elle qu'une ligne sans largeur, qu'une chaîne où il faut prendre garde seulement de ne point laisser de lacune? Et lorsque chaque heure d'un long âge a été marquée par une occupation ou par une pensée, s'ensuit-il de là qu'on ait vécu? O créatures immortelles, ô créatures de Dieu, la *vie* est dans l'emploi de toutes vos forces, et vous avez des forces divines; la *vie* est dans l'accomplissement de votre destination, et votre destination est le ciel. Ne me dites pas que vous avez vécu, vous qui aviez une âme pour aspirer à l'infini, et qui l'avez enchaînée aux objets finis; un cœur pour aimer Dieu, et qui ne l'avez pas aimé; une intelligence pour le servir, et qui ne l'avez pas servi. Vous avez passé dans la vie à côté de ceux qui vivaient, mais vous n'avez pas vécu. Vivre, mes frères, c'est faire une œuvre qui dure, c'est rassembler

autre chose que de vains souvenirs, c'est convertir tout son présent en avenir, c'est préparer sa mort : c'est la faire d'avance triomphante, glorieuse, pleine d'immortalité; vivre, c'est se conduire sur la terre en citoyen du ciel.

Mais, au terme de sa carrière, être réduit à se dire : J'ai travaillé, et j'ai déjà recueilli toute ma récompense; pour une œuvre périssable, j'ai reçu du monde un salaire périssable; le monde a mon travail, et le garde; j'ai reçu son paiement et ne puis le garder, car je m'en vais. Je m'en vais les mains vides, les forces épuisées, l'âme indigente, le cœur altéré; je m'en vais, et je ne sais où je vais. Hélas! pourquoi ai-je vécu? qu'avais-je affaire de vivre? ai-je vécu véritablement? n'est-ce point un rêve? Etait-ce donc à me consumer pour néant que mon Créateur m'avait destiné en me donnant la vie? Ne sentais-je pas en moi quelque chose de plus grand que tout ce que j'ai vu, que tout ce que j'ai éprouvé, que tout ce que j'ai fait? Mon âme ne m'a-t-elle pas dit cent fois de prendre mon essor par-delà toutes les choses sensibles? Et cependant, qu'ai-je fait que prostituer cette âme aux choses sensibles, et à tout ce que ma conscience réveillée appelle aujourd'hui vanité? O déception, ô illusions, ô misère, ô vie perdue, ô âme prodiguée, dissipée, avilie en vaines pensées! O passé malheureux sans gage d'avenir!

Je ne vous dis rien des remords qui devraient toujours couronner une vie ainsi perdue, mais qui ne la couronnent pas toujours. Sévère et dernier bienfait, ou prélude et avant-goût de plus grandes amertumes, les remords n'assistent pas toujours, nous le savons, à cette revue solennelle et triste que fait involontairement de sa vie

passée le mondain qui s'en va mourir. Suppléez, sur ce dernier et terrible sujet, ce que je ne dis point, ce qu'on ne peut dire que faiblement; représentez-vous l'activité mondaine arrivant, épuisée et haletante, avec la longue chaîne de ces misérables travaux, aux pieds du tribunal éternel; et, pénétrés de l'horreur de ce tableau, vous ne nous laisserez plus dire, mais vous direz vous-mêmes: Travaillons pour Dieu; attachons-nous aux choses qui sont en haut et non à celles qui sont sur la terre.

Je sais, mes frères, ce que vous pouvez nous dire: On ne saurait soigner convenablement les choses de la terre, si l'on n'y porte un certain intérêt. On ne saurait réussir dans un état sans une certaine inclination pour les choses de cet état, ni dans une étude sans le goût de cette étude, ni dans une carrière quelconque à moins de l'aimer. Croit-on que l'intérêt du ciel puisse tenir lieu de tous ces intérêts? croit-on que le simple sentiment du devoir soit un stimulant suffisant? et ne faut-il pas prévoir, au contraire, que plus on s'attachera aux choses du ciel, moins on aura d'aptitude aux choses de la terre? Et que devient alors cette conciliation qu'on nous a vantée?

L'objection, mes frères, a du poids; et je désire que personne ne s'en dissimule la force. Il est sûr que si nous nous bornions à mettre en présence deux devoirs, celui de s'occuper assidûment des choses terrestres, et celui d'aimer uniquement les choses célestes, nous ne ferions qu'augmenter la difficulté au lieu de la résoudre. Mais, avec un peu d'attention, vous verrez, je l'espère, que l'objection repose sur une erreur. Et en quoi consiste cette erreur? Elle consiste à prendre dans un sens trop peu spirituel ces mots de l'Apôtre : *Les choses qui sont en*

haut. Les choses qui sont en haut, ce ne sont pas précisément les choses d'un autre monde, mais les choses d'une autre sphère que la sphère habituelle de nos pensées; ce ne sont pas les choses au-dessus de nos têtes, mais celles qui sont au-dessus de nos sentiments naturels. Les choses qui sont en haut sont ici-bas si nous le voulons; les choses qui sont en haut, ce sont les dispositions d'un cœur renouvelé par l'Esprit d'en haut; ce sont tous les sentiments, les motifs, les impulsions qui sont propres à une âme régénérée. S'affectionner aux choses qui sont en haut, c'est s'affectionner à Dieu même; c'est lui subordonner notre vie; c'est chercher et trouver Dieu en toutes choses.

Et qui vous empêchera, mon cher auditeur, de le trouver dans la nature dont vous étudiez les secrets avec tant de persévérance, dans les fonctions que vous remplissez avec tant d'intérêt, dans cet art que vous cultivez avec tant d'ardeur? Quoi, Dieu n'est-il pas dans tout ce qui est vrai, beau, grand et utile; n'est-il pas partout, excepté dans le mal? Tout ce qui est bon n'est-ce pas lui-même? Et en cultivant les différents domaines de la nature, des arts et de la vie civile, n'est-ce pas de Dieu même que le chrétien s'occupe? et dans chacune des choses qui l'intéressent, n'est-ce pas Dieu même qu'il admire et qu'il aime?

Aimer Dieu, mes chers frères, voilà donc le secret de tout concilier. Voilà le secret de s'occuper avec intérêt des choses de la terre sans cesser d'aimer les choses du ciel. Aimer Dieu, c'est aimer et la vie qu'il a faite et la mort qu'il a ordonnée. Aimer Dieu, c'est avoir trouvé le secret de vivre. Or, maintenant, cœurs partagés, qui avez rêvé un accommodement entre le ciel et

la terre, et qu'on voit incessamment tourmentés de craintes et de scrupules; connaissez la cause de votre état : vous craignez Dieu, mais vous ne l'aimez pas. La piété sans doute a aussi ses scrupules, mais gardons-nous de confondre les scrupules d'un amour délicat qui craint de ne pas donner tout à son objet avec les appréhensions d'un cœur égoïste à qui manquent également deux courages, celui de se donner entièrement à Dieu, et celui de se donner entièrement au monde. « Ceci est-il permis? ceci ne l'est-il pas? Ceci est-il mondain? ceci est-il chrétien? Peut-on voir telle société, former telle entreprise, se livrer à telle étude? » Cela signifie dans la bouche du fils : Comment ferai-je pour garder tout mon cœur à mon père? mais dans la bouche de l'esclave : Jusqu'où pourrai-je bien suivre les désirs de mon cœur sans irriter mon maître? Tristes et vaines discussions, dont le principe est aisé à démêler! Qu'est-ce que ce marchandement perpétuel entre l'homme et Dieu? Qu'est-ce que ce chrétien occupé à faire minutieusement la part de Dieu et la sienne, et tout rempli de la crainte de faire la sienne trop petite? Qu'est-ce que ce fidèle qui prétend se partager en deux, le mondain et le fidèle, comme s'il ne fallait pas de toute nécessité que le mondain fût tout mondain et le fidèle tout fidèle? Qu'est-ce que cet homme qui a deux cœurs, l'un pour le monde, l'autre pour Dieu? Qu'est-ce que ce dévouement qui fait ses conditions, qui prend ses réserves, qui stipule ses indemnités? Oh! l'amour est un meilleur casuiste. L'amour a bientôt tranché la difficulté. Tout pour Dieu et rien pour moi, voilà sa devise. Tout pour Dieu, pourvu que Dieu soit à moi. Qu'alors il enrichisse ou dépouille ma vie, qu'il étende ou resserre mon activité, qu'il sa-

tisfasse mes goûts ou qu'il les contrarie, si j'ai mon Dieu, j'ai tout à la fois. C'est lui que je veux servir, c'est à lui que je veux plaire; le reste est indifférent.

Si vous aimez Dieu, vous verrez bien d'abord quelles sont les occupations incompatibles avec son service. L'amour de Dieu vous douera d'un sens nouveau, d'un tact sûr et délicat, au moyen duquel vous reconnaîtrez sans peine les œuvres qui lui plaisent et celles dont il détourne les yeux ; car toutes les activités ne sont pas bonnes. C'est le premier effet de l'amour de Dieu : il en a un autre. Il donne à l'âme une plus grande liberté. Il rend légitimes une foule d'œuvres qui ne l'eussent pas été sans lui. Si vous aimez Dieu, vous pouvez entrer dans le mouvement du monde, dans le soin des affaires publiques, dans la culture des sciences et des arts ; car tout cela, vous le faites pour Dieu, pour sa gloire, avec reconnaissance, avec soumission; tout cela vous mène à Dieu au lieu de vous en éloigner; et, je puis le dire, vos courses en apparence les plus aventurées ne vous éloignent jamais du port. Les fonctions les plus relevées et les offices les plus vils, les grandes entreprises et les plus petits détails, l'œuvre d'une année et l'œuvre d'un jour, tout a été fait pour le Seigneur ; par conséquent tout est permis, tout est bien. Mais hors de ce point de vue et de cette direction, tout est mal, même ce qui passe le plus généralement pour légitime et louable; tout est mal, parce que Dieu n'y est pas. Vous pouvez encore être utile, obtenir et mériter l'estime; mais par rapport à Dieu, à vous-mêmes, à l'éternité, vous avez fait une œuvre vaine, ingrate et malheureuse.

Casuistes mal instruits, dont la délicatesse *coule le moucheron et avale le chameau*, laissez, laissez des scrupules

oiseux qui s'attachent à quelques actions isolées, à quelques détails de votre vie, et mettez une fois en question votre vie tout entière. C'est de son ensemble, de son caractère général, de l'esprit qui l'anime, qu'il importe, avant tout, de vous rendre compte. Ce ne sont pas quelques bonnes œuvres, ce n'est pas une vertu factice, laborieusement étudiée, laborieusement imitée, qui vous qualifiera pour le ciel. Ce n'est pas d'après telle ou telle observance négligée ou pratiquée, d'après telle action permise, défendue ou soi-disant indifférente, que se balanceront les chances de votre éternité. Sans doute que chacune de vos actions a sa valeur morale, son caractère, sa couleur ; mais chacune aussi n'est que le produit naturel d'un principe, chacune est bien moins une valeur en soi qu'elle ne représente votre valeur à vous-mêmes. C'est cette valeur intérieure qu'il faut connaître, c'est elle aussi que Dieu connaît, et d'après laquelle il vous apprécie et vous juge. Et sa mesure, mes frères, la connaissez-vous ? Il vous mesure à votre amour pour lui. Il s'enquiert d'une seule chose : êtes-vous à lui par le cœur ? Or, sa mesure doit être la vôtre ; et dans cette question : Est-ce que j'agis pour Dieu ? est-ce que mon désir est de faire sa volonté ? doit se renfermer toute votre casuistique.

Regardez donc quel vent souffle dans vos voiles, et vous saurez où vous allez. Demandez-vous compte du sentiment qui domine votre vie, et vous saurez ce qu'elle vaut. Tout le monde est en état de se donner là-dessus une réponse précise, voici d'ailleurs deux épreuves après lesquelles il ne vous restera plus d'incertitude.

Au milieu des occupations et des soins qui vous

lient nécessairement à la terre, aimez-vous à vous occuper des choses du ciel ? Avez-vous du goût pour la Parole de Dieu ? Vous plaisez-vous à la consulter, à agrandir par son moyen le point de vue de toutes vos affaires ; à étendre, pour ainsi dire, par-dessus l'horizon borné de votre vie terrestre, l'horizon infini de l'éternité? Plusieurs, mes frères, lorsque leur regard rapproche involontairement ces deux vues, ne trouvent entre elles aucun rapport, aucune harmonie, mais bien plutôt une sorte de contrariété. L'aspect du ciel et des choses divines les trouble dans leurs travaux ; il les dérange, il les désenchante; il les chagrine et les oppresse. Ils voudraient n'avoir pas jeté les yeux de ce côté; car ce qu'ils ont entrevu leur a fait craindre un moment que leur vie, qui leur avait paru jusqu'alors si bien remplie, ne fût en effet remplie que de vanité. Ils évitent dès lors cette vue et ces réflexions; et pour mettre leurs travaux à l'abri de ce contrôle sévère, ils se plongent tout entiers dans le présent. A mesure que cette vision des choses divines s'affaiblit et s'efface, ils reprennent bientôt leur première ardeur; mais ils ne sont actifs et persévérants dans les choses de leur profession qu'à condition de songer le moins possible à leur vocation céleste. Et cependant cette vocation céleste, ils ne prétendent pas y renoncer, ils sont bien aises d'avoir en réserve un point de repos et un asile; et pareils à l'enfant prodigue errant dans les chemins du monde, il leur plaît de penser de loin en loin à la maison de leur père, mais il ne leur plaît pas d'y habiter. Il leur plaît de croire; ils craindraient de perdre leur conviction religieuse, mais ils craindraient encore plus de la voir devenir trop forte ; ils redoutent ces moments imprévus, ménagés par Dieu même,

où la vérité de la religion apparaît soudainement toute rayonnante d'évidence et toute puissante de réalité. Ils craignent cette tyrannie d'une foi vive qui bouleverserait leur vie, déconcerterait leurs plans, donnerait un autre cours à leur activité, et détruirait la position qu'ils se sont donnée dans le monde. Effrayés de cet éclair, ils se hâtent de fermer les yeux, et par une contradiction étrange, ils craignent tout ensemble et l'incrédulité et la foi. Mes frères, ces gens travaillent-ils pour la terre ou travaillent-ils pour le ciel ?

J'ai parlé d'une autre pierre de touche. C'est la pensée de la mort. Quelqu'un est-il en doute sur la légitimité de ses efforts, sur l'emploi de sa vie : qu'il se mette en présence de la mort. Que d'un œil ferme il considère sa dernière heure, cette heure où, comme on l'a dit avec raison, « il ne nous reste plus rien que ce que nous avons » donné. » Que, pour un moment, il n'appartienne plus à la terre ; qu'il se couche sur son lit funèbre ; qu'il prête l'oreille à cet avertissement solennel : *Fils des hommes, retournez ; rendez compte de votre administration.* Qu'il se dise que, dans quelques heures, couché sous la terre, il sera aussi étranger à ce qui se passe six pieds au-dessus de lui que s'il n'eût jamais fait partie du nombre des vivants. Qu'il voie s'évanouir et s'éteindre et l'éclat de la renommée et la puissance du crédit, et l'influence personnelle, et ses biens, et son nom, et son souvenir ; et que, procédant à son dernier inventaire, il fasse le compte de ce qui lui reste, c'est-à-dire, je le répète, de ce qu'il a donné. Eh bien ! cette activité, ces travaux, ces services, cette fortune ou cette pauvreté, comme on le voudra, a-t-il donné à Dieu tout cela ? a-t-il fait des *œuvres* qui puissent *le suivre* ? Peut-il bien emporter avec lui dans

l'autre monde et déposer aux pieds de son Maître tous ses travaux, toutes ses études, toute sa vie? Est-ce pour Dieu qu'il a exercé un état, rempli une charge, cultivé son esprit, augmenté sa fortune? Sa vie est-elle de ce côté ou de l'autre; apparente dans le monde ou *cachée avec Christ en Dieu?* va-t-il se séparer de tout ou va-t-il tout retrouver? Va-t-il mourir ou va-t-il vivre? Si, en présence de cette grave pensée de la mort, il ne sent point sa vie passée comme un fardeau qui le gêne, mais comme une richesse qui le sert; si la pensée de l'activité qu'il va interrompre lui inspire non du regret, mais des espérances, alors cette activité est bonne; il peut s'y livrer sans crainte: car en s'occupant des choses de la terre, il travaille pour celles du ciel.

Voilà, mes frères, ce que nous voudrions graver dans l'esprit de vous tous et dans le nôtre. Il n'y a point de plus importante vérité. Infailliblement il viendra un moment où elle nous semblera évidente; mais il faudrait devancer ce moment; car la même vérité, salutaire aujourd'hui, peut être accablante demain. Salutaire pendant que la vie nous appartient encore, elle est accablante quand la vie va nous quitter. Si donc notre vie a besoin d'être réformée, réformons-la; c'est-à-dire réformons notre cœur; car *c'est du cœur que procèdent les sources de la vie.*

Réformons notre cœur! Quelle parole, mes frères! Ah! quand on entendra du sein de leur tombeau les morts s'écrier: Vivons, il sera permis aux hommes pécheurs de s'écrier aussi: Réformons notre cœur. Aimer le Seigneur par-dessus toutes choses, n'aimer aucune chose que selon le Seigneur, soumettre toute notre vie à un seul principe, et notre conduite à une seule impul-

sion, est-ce bien là, mes frères, l'effet d'un simple acte de notre volonté? Consultons là-dessus notre propre expérience : elle nous déclare notre profonde incapacité à déplacer nous-mêmes le centre de notre vie; consultons l'expérience des fidèles : elle nous apprend que c'est dans la foi au Sauveur crucifié et glorifié qu'ils en ont trouvé la force; consultons l'Evangile : il nous enseigne que, dans cette grande œuvre, *c'est Dieu qui produit en nous le vouloir et l'exécution selon son bon plaisir*. Ne cherchons pas à nous faire illusion; ne vantons pas quelques réformes extérieures dont nous nous sommes trouvés capables : la réforme des habitudes n'est rien sans la réforme du cœur. Reconnaissons franchement notre faiblesse; demandons, sollicitons, prions sans relâche, jusqu'à ce que le secours vienne, jusqu'à ce *que notre cœur soit tout entier où est notre trésor*; jusqu'à ce que nous soyons un de pensée et d'affection avec Jésus, qui n'eut qu'un but dans sa vie : le service et la gloire du Père qui l'avait envoyé. Que le Seigneur répande, à cet effet, sur nous tous son Esprit de prière et de supplication!

Note relative à la page 178.

Il y a eu dans l'antiquité un peuple célèbre (celui de Sparte) dont une partie était parvenue à subjuguer l'autre, et à lui faire accepter les lois les plus dures. Les vaincus et les vainqueurs continuèrent d'habiter le même sol et de former, si l'on veut, un seul peuple; mais la différence de leur position respective se montrait par la différence de leurs occupations. Les vainqueurs s'étaient proposé de parvenir, comme peuple, à une perfection idéale et sans exemple. En conséquence, les exercices militaires, la régularité la plus sévère, les privations les plus dures devinrent le fond de leur vie; il n'était permis à aucun des membres de cette association de sortir des bornes de la république, ni à aucun étranger de pénétrer sur ce territoire sacré; on eût dit un monastère guerrier soumis à la plus dure des règles. Mais comme au milieu de toute cette sublime discipline, il fallait vivre pourtant, la race vain-

cue fut chargée d'y pourvoir ; c'est à elle qu'on imposa la tâche vulgaire mais indispensable de cultiver la terre, d'exercer des métiers, en un mot de fournir à toutes les nécessités matérielles que les esprits même les plus élevés ne peuvent s'empêcher de sentir. Ainsi, d'un côté le perfectionnement, de l'autre le travail; d'un côté la vie intellectuelle et morale, de l'autre la vie matérielle et les occupations mécaniques; d'un côté la politique devenue une espèce de religion, de l'autre l'industrie sans la liberté et presque sans la pensée : telle était l'organisation de ce peuple étrange. Cet état de choses est une faible image, mais une image pourtant du système que nous combattons. En effet, ce système partage aussi l'humanité en deux classes, en deux peuples: les uns qui se sauvent en se soustrayant aux charges de la société, les autres qui se damnent en s'y soumettant; les uns poursuivant la nourriture permanente en vie éternelle, les autres se consumant pour la nourriture qui périt; et enfin, ce qui n'est pas seulement étrange, mais odieux, les uns travaillant aux dépens de leur salut pour que les autres puissent en repos faire leur salut; car enfin il en est ainsi. Quelque spirituel qu'on soit, on a un corps, on a des intérêts, on a une famille. On a besoin des produits de la nature pour se nourrir, des produits des arts pour se vêtir, des lois pour vivre en paix, de la force publique pour être protégé ; et tous ces besoins, en les réduisant même au strict nécessaire, supposent un développement de connaissances, une masse d'études dont il est difficile au premier coup-d'œil de se faire une idée. La possession de telle denrée grossière et de première nécessité, qui rend presque impossible le retour de la famine, se rattache, sans qu'on s'en doute, aux plus hautes spéculations de la science et aux inventions les plus ingénieuses des arts. En sorte qu'à moins qu'il ne soit possible de vivre sans nourriture, sans vêtements et sans lois, il faut de toute nécessité, dans le système dont il est question, qu'une partie du genre humain se damne pour assurer l'existence de celle qui se sauve.

RECHERCHE DE LA GLOIRE HUMAINE

INCOMPATIBLE AVEC LA FOI.

JEAN V, 44.

« Comment pourriez-vous croire, vu que vous aimez à recevoir de la gloire les uns des autres, et que vous ne recherchez point la gloire qui vient de Dieu seul? »

La gloire! que ce mot est beau! que de cœurs il a fait tressaillir! Est-il quelqu'un dans cette assemblée qui ait pu, dans tous les cas possibles, l'entendre ou le prononcer sans émotion? Penchant primitif et indestructible de la nature humaine, l'amour de la gloire vit dans tous les cœurs, se trouve dans toutes les conditions, prend une place dans toutes les entreprises, et peut se comparer à ce souffle aimé des navigateurs sans lequel la rame et l'aviron fatigueraient vainement une mer immobile.

Interrogez les hommes sincères, efforcez-vous d'atteindre jusqu'au fond des consciences plus voilées, vous apprendrez quel pouvoir exerce la présence, l'attente et le seul nom de la gloire sur tous ces hommes animés en apparence par d'autres motifs. Dans les efforts du patriote, dans le dévouement du héros, dans la persévérance du philanthrope, dans l'ardeur du savant, que dis-je? dans les spéculations de l'homme d'affaires, l'amour de la gloire a presque toujours une place, et bien souvent la première.

« Eh quoi ! va me dire, le front tout couvert de la sueur de son travail, ce pauvre et obscur artisan, eh quoi ! je prétends à la gloire ! tenez pour sûr que je n'y songeai jamais. » — Oui, peut-être lorsque, forcé de vous donner tout entier au soin de votre subsistance, vous n'aviez de pensée que pour les premières nécessités de la vie ; alors cet indestructible amour de la gloire dormait dans votre sein. Mais, les premiers besoins apaisés, qu'il sera prompt à se réveiller ! Ne vous y trompez pas : ce qui s'appelle amour de la gloire chez les héros, les politiques et les grands esprits, sera, sous un autre nom, un de vos principaux mobiles. Quelles sont les jouissances que vous attendez de cet or que votre industrie amasse? De l'aisance, dites-vous, de la sécurité, des avantages matériels? Je le veux ; mais, pour être sincère, comptez-y encore le plaisir de passer pour riche, et d'obtenir cette espèce de considération qu'on ne refuse pas à l'aisance. C'est déjà de la gloire.

Il y a, mes frères, dans toute âme un impérieux besoin, un violent désir d'ajouter à sa vie individuelle une vie étrangère, si je puis parler ainsi, une vie hors de soi : et le siége de cette vie est dans l'opinion d'autrui. Etre vanté, admiré, ou tout au moins estimé, c'est la secrète ambition de tout être que la misère ne force pas à se réduire à une ambition plus basse, ou qu'un profond abrutissement n'a pas rendu insensible à l'opinion de ses semblables. Ce n'est pas que nous n'ayons déjà en nous-mêmes un juge très-bienveillant de nos qualités et de notre conduite ; mais ce juge ne nous suffit pas. Il semble qu'invinciblement repoussés vers le sentiment de notre néant, craignant de nous surprendre un jour à nous méconnaître nous-mêmes, nous ayons besoin d'ap-

peler les autres hommes au secours de notre amour-propre et de tirer d'eux un supplément de vie que nous ne trouverons pas en nous. Et il est si vrai, mes frères, que cette recherche tient à un sentiment de notre faiblesse, que de tous les hommes celui qui paraîtrait le plus orgueilleux serait l'homme à qui, sur ce point, sa propre opinion suffirait.

Ne vous y trompez donc pas : riches ou pauvres, grands ou petits, nous aimons tous la gloire. Ce besoin de l'estime des autres nous suit comme notre ombre; il se glisse partout avec nous; chassé sous une forme, il se reproduit sous une autre; de retraite en retraite, de recoins en recoins, il poursuit avec acharnement l'humilité, sa timide ennemie. Croit-elle enfin s'en être débarrassée, elle lève les yeux et le voit devant elle. L'amour de la gloire sait retrouver une place jusque dans les aveux mortifiants de la pénitence, jusque dans les larmes du repentir; il anime secrètement la voix du moraliste qui tonne contre la gloire; hélas! et quelquefois il accompagne dans la chaire le prédicateur qui la condamne.

Nous ne pouvons pas nier que, dans une certaine mesure, l'estime d'autrui ne soit un besoin réel de chaque individu. Premièrement, la privation de cette estime entraînerait pour nous la privation de la plupart des avantages attachés à l'état social; ce qu'est le crédit pour un négociant, la bonne réputation l'est au même degré pour tout membre de la société. En second lieu, sans un peu de bienveillance mutuelle, la société ne serait pas supportable, et la bienveillance est inséparablement attachée à l'estime. Enfin, la confiance publique est, dans beaucoup de cas, la première condition du bien que nous désirons faire; le refus de cette confiance paralyserait nos meil-

leures intentions : il faut donc l'obtenir et la conserver. Toutes ces choses expliquent et justifient le sentiment naturel qui nous fait placer la bonne réputation au nombre et même au premier rang des biens temporels. Elle a droit, sous ces différents rapports, aux mêmes soins que nous donnons à notre santé ; elle a droit à des soins d'autant plus assidus, qu'elle n'est pas notre bien seulement, mais celui de notre famille. Je vais même plus loin : je reconnais qu'en dehors du christianisme l'amour de l'estime est une des meilleures choses qui se puissent rencontrer dans l'homme déchu ; elle est, dans l'absence du digne objet de nos hommages, un hommage indirect aux idées morales dont la société n'a pu encore se dessaisir, et le meilleur des éléments de sociabilité qui tiennent les hommes unis entre eux. Mais combien, de ce soin nécessaire d'un bien temporel, dont nous devons rendre grâces à Dieu comme de tous les autres, diffère cette recherche de la gloire, en qui nous voyons saillir deux caractères bien prononcés : le premier, de faire de l'estime des hommes la règle de nos actions ; le second, de chercher, au-delà de la bonne réputation, les éloges, le bruit et la célébrité ! Voilà ce qui est condamné dans notre texte : les éloges des hommes donnés pour but à nos actions, leur approbation préférée à celle de Dieu, la gloire qui vient des hommes ambitionnée, celle qui vient de Dieu négligée.

Remarquez bien, mes frères, que mon texte ne dit pas seulement : « Vous aimez à recevoir la gloire les uns des autres ; » il ajoute encore : « Vous ne recherchez point la gloire qui vient de Dieu seul. » La gloire qui vient de Dieu seul est donc une chose à rechercher. Ces paroles de Jésus-Christ servent de complément à celles qu'il

prononça dans une autre occasion : « Il n'y a personne qui ait quitté maison, ou frère, ou sœur, ou père, ou mère, ou enfants, ou des terres, pour l'amour de moi et l'Evangile, qui n'en reçoive dès à présent cent fois autant » (Marc X, 29, 30). Pareillement, il n'y a personne qui ait renoncé, pour l'amour de Jésus-Christ, à la gloire humaine, qui n'en reçoive cent fois autant de Celui qui a commandé ce sacrifice. Il n'y a donc, dans le règne de Dieu, aucun sacrifice sans compensation, et les compensations de Dieu sont infinies. Il n'y a donc, dans notre âme, aucun besoin que Dieu ne satisfasse, mais à sa manière, c'est-à-dire, en nous donnant, au lieu de l'aliment grossier que recherche notre faim trompée, un aliment épuré qu'elle ne connaissait pas. Nous sommes nés pour la gloire : eh bien! il nous invite à la rechercher. La même invitation est abondamment reproduite dans l'Evangile; la gloire nous y est représentée comme un objet digne de notre poursuite, comme la récompense finale de nos travaux, comme le prix du sang de Jésus-Christ; les bénédictions du ciel sont offertes *à ceux qui, persévérant dans les bonnes œuvres, cherchent l'honneur, la gloire et l'immortalité.*

Ici, ce n'est plus l'homme qui loue l'homme; ce n'est plus la misère flattant la misère : c'est l'âme humaine se rassasiant de la vraie gloire dans le sein du Dieu de gloire; c'est le chrétien attendant et obtenant de la bouche du seul témoin dont il a cherché les regards ces nobles et douces paroles : *Cela va bien, bon serviteur; tu as été fidèle en peu de choses : je t'établirai sur beaucoup.* C'est cette gloire qu'il faut désirer, cette gloire qui doit être le but de la vie, cette gloire dont on ne peut se passer sans crime; c'est la gloire qui vient de Dieu seul.

Mais quant à la gloire humaine, Jésus-Christ est si

éloigné d'en autoriser la recherche, qu'il la déclare incompatible avec la foi chrétienne. *Comment pourriez-vous croire*, dit-il, *vu que vous aimez à recevoir la gloire les uns des autres, et que vous ne recherchez point la gloire qui vient de Dieu seul?*

Et voilà, en effet, un des principaux écueils de la foi chrétienne : l'amour de la gloire qui vient des hommes. On a plus facilement et plus tôt vaincu tous les autres obstacles que celui-là. Quand l'âme troublée par le sentiment de ses péchés et soucieuse de son avenir se tourne du côté de la religion, elle rencontre en son chemin de nombreux ennemis de son salut. L'orgueilleuse raison est là qui lui oppose l'obscurité des dogmes chrétiens, et l'invite à rejeter ce qui ne se peut comprendre; l'indolence la détourne de la conquête d'un royaume qui *veut être forcé*, et que *les violents seuls emportent :* la sensualité lui fait peur d'une vie austère et chaste; mais quand tous ces conseillers perfides ont été successivement écartés, plus dangereuse encore, plus sûre d'être écoutée, la gloire humaine se présente.

Sans doute, mes frères, que si *croire* était seulement reconnaître pour vrais certains faits, certains dogmes de l'Evangile, si la foi n'était qu'un acte de l'esprit où le cœur n'a point de part, on ne verrait pas bien comment le désir de la gloire humaine peut empêcher de *croire*. Mais croire en Jésus-Christ est autre chose : c'est l'accepter, le vouloir, l'embrasser avec tous les caractères qui lui sont attribués dans l'Evangile ; c'est lui soumettre son cœur, sa volonté, sa vie; c'est devenir le sujet, l'esclave de ce divin maître. Or, il y a telle disposition d'âme où, l'esprit étant subjugué, le cœur est encore indécis ou rebelle. On voudrait croire, et l'on ne peut; ou

plutôt, l'on croit et l'on ne croit pas. On est bien, quant à la conviction, dans les termes exacts de l'Evangile, mais on n'est pas dans l'Evangile. On le possède comme un trésor dont on n'a pas la clef, où l'on ne puise pas, dont on ne vit pas. *On a le nom de vivre, et l'on est mort.*

Je crois important, mes frères, d'insister sur cet état singulier de l'âme, parce qu'il est fréquent et peu observé. D'incrédules, proprement dits, qui se rendent compte de leur incrédulité, il n'y en a peut-être pas beaucoup parmi nous ; mais il y a parmi nous beaucoup de personnes dont l'esprit croit et dont le cœur est incrédule. Etonnés eux-mêmes de la discordance qu'ils observent entre leurs opinions et leurs sentiments, ils en cherchent la cause et ne la peuvent concevoir. S'ils la cherchaient bien, mes frères, ils la trouveraient dans la conservation illicite, dans le ménagement coupable d'une idole qu'ils n'ont pas eu le courage de sacrifier. C'est à l'ordinaire un penchant malheureux qui frappe leur christianisme de paralysie et de stérilité ; c'est un interdit, obstinément gardé dans leur tente, et qui y fait reposer la malédiction ; voilà le secret de tant de demi-conversions de tant de christianismes manqués ; voilà expliqué le sort de ces hommes qui, selon l'expression remarquable d'un apôtre, *apprennent sans cesse sans parvenir jamais à la connaissance de la vérité*. On dit que, sur le point de lancer à la mer un puissant navire, lorsque tout est prêt, lorsque le dernier coup de hache a fait tomber le dernier pilotis, on a vu souvent avec surprise le majestueux bâtiment demeurer immobile sur sa base glissante; l'œil curieux cherche partout la cause mystérieuse de cette immobilité, et ce n'est que longtemps après qu'on découvre sous sa carène un simple caillou qui résiste à

toute la puissance du navire colossal. Vous donc à qui échappe le secret de vos lenteurs et de vos irrésolutions sur le chemin de la vérité, cherchez bien, et dans quelque cachette ignorée de l'âme vous apercevrez quelque penchant favori, quelque habitude invétérée, quelque passion qui a honte de paraître, mais qui, de sa retraite obscure, s'oppose à l'élan généreux qui vous porte vers le Seigneur.

Appliquons cette observation générale à la gloire humaine, et saisissons une vérité qui se présente à l'entrée même du sujet. La loi morale est une loi de perfection, c'est ce dont tout le monde convient sans difficulté; or, pour que la recherche de la gloire ne contredise pas en nous l'observation de cette loi, il faut que l'être de qui nous attendons la gloire soit parfait d'inclination, de principe et de fait. S'il ne l'est point, non-seulement il n'exigera pas de nous la perfection en retour ou en gage de son approbation; il ne mettra pas à si haut prix, vous pouvez le croire, son admiration et ses éloges : mais il y a plus, il souffrira difficilement d'être surpassé; la perfection, la seule tendance à la perfection, offusquera ses yeux jaloux; il niera la nécessité de cette tendance, ou bien il en niera la sincérité dans votre cœur; il travestira vos intentions; il appellera le bien mal, et la candeur hypocrisie. Ce que je dis là, je ne le dis pas de tel ou tel individu, ni même d'aucun en particulier; il serait absurde de prétendre qu'un homme ne puisse consentir à trouver son supérieur dans un autre homme; l'admiration, l'enthousiasme, renferment tacitement l'aveu d'une infériorité. Je parle du monde en général, de ses tendances, de ses maximes; je mets sa morale en face de la loi de perfection, et je vois qu'elle en est séparée

par un abîme; je reconnais que, dans tous les temps, la tendance à la perfection a coûté à ceux qui l'ont franchement avouée le repos, ou la fortune, ou l'honneur, ou même la vie; et j'en conclus que celui qui voudra la gloire qui vient du monde devra s'abaisser à la mesure du monde, en épouser les maximes, se garder au moins d'en professer, je ne dis pas d'opposées, mais seulement de plus hautes.

Comme il ne faut point laisser d'équivoque dans ce sujet, répondons à ceux qui alléguraient l'enthousiasme universel excité par des actions généreuses, les acclamations spontanées qui saluent l'apparition d'un grand caractère, que rien, dans des faits pareils, ne contredit ce que nous avons avancé. Que l'homme n'ait pas perdu la faculté d'admirer le beau moral; que la poésie de la vertu ait pour lui du charme; que ces vifs éclairs l'éblouissent; que, jusque dans la personne d'un adversaire ou d'un ennemi, certains traits de véracité, de fidélité, d'abnégation, de miséricorde, s'emparent irrésistiblement de son cœur : qui peut, mes frères, et qui voudrait le nier? Mais j'ai parlé de la loi; de la loi qui embrasse toutes ces choses, mais qui les enferme sous la notion de l'obéissance; de la loi qui est à ces manifestations éparses ce que la lumière est à l'éclair; de la loi accomplie, mais non absorbée par l'amour; de la loi, système dans lequel l'homme ne relève pas de lui-même, ne se choisit pas ses vertus, ne consulte pas sa nature, ne prend pas ses impressions pour guide, n'aboutit point à soi, mais dans lequel il se subordonne à la règle, s'efface devant la règle, conserve dans la liberté de l'amour toute la soumission de la crainte, et dans une fidélité intelligente tout le scrupule de l'obéissance aveugle.

La perfection est là et n'est point ailleurs; elle ne se trouverait pas même dans la pratique de toutes les vertus, si toutes ces vertus n'étaient rassemblées en un faisceau sous le lien de l'obéissance. Or, cette loi est-elle celle du monde? Le monde l'impose-t-il? Le monde l'a-t-il acceptée? Le monde la peut-il supporter? Et s'il n'est dans sa nature ni de l'accepter, ni de la supporter, réserve-t-il ses suffrages, ses applaudissements à ceux qui en ont fait leur loi?

Et il ne s'agit pas de savoir si, dans le fond de la conscience humaine, cette vertu parfaite dans son principe ne reçoit pas peut-être un silencieux hommage; si, intérieurement, et pour ainsi dire à leur insu, bien des gens ne décernent pas le premier rang à cette vertu qui ne sait qu'obéir et veut obéir toujours. Je le crois, mes frères; mais où vont les applaudissements du monde? A qui prépare-t-il des couronnes? A qui élève-t-il des trônes? Et, pour présenter la même question sous une autre face, si quelqu'un de ces serviteurs de la loi parfaite obtient les hommages du monde, à quel titre les obtient-il? A quelle partie de son être et de sa vie sont-ils adressés? N'est-ce pas à ce qui peut s'isoler, se détacher du principe fondamental de sa conduite? N'est-ce pas, en lui, l'homme naturel qu'on prétend admirer? L'homme surnaturel, l'homme nouveau, l'homme de Dieu et de la loi, a-t-il aucune part à ces hommages? Vous le savez aussi bien que moi; vous reconnaîtrez sans peine qu'ici l'exception confirme la règle; et vous conclurez que, pour s'assurer la gloire qui vient des hommes, il faut se prêter à leurs maximes, se proportionner à leur taille; qu'il n'est pas permis de surpasser, c'est-à-dire, d'humilier ceux de qui l'on attend la gloire,

et, réciproquement, que, pour être parfait, il faut absolument rechercher les regards et ambitionner l'approbation d'un être parfait.

Maintenant, passons de cette idée générale de la loi parfaite aux doctrines particulières, aux faits de l'Evangile.

Comment croirait en Jésus d'une foi réelle et efficace l'âme qui préfère à la gloire qui vient de Dieu seul la gloire qui vient des hommes? Elle a été contrainte de reconnaître Jésus pour le Fils de Dieu; mais le monde lui refuse ce titre auguste; le monde, depuis l'apparition de ce divin chef de l'humanité, a versé à pleines mains l'opprobre et le ridicule sur les adorateurs de Jésus. L'adhésion extérieure et de forme a été permise en considération des circonstances; mais la foi sérieuse et conséquente a presque toujours exposé à la dérision. Est-il si facile à celui qui met du prix à l'opinion des hommes de confesser ce Dieu encore conspué, encore flagellé comme au Prétoire, encore crucifié comme en Golgotha? Et ne faut-il pas, pour rester prosterné à ses pieds, avoir dit adieu tout de bon à l'estime et à l'approbation de cette foule qui le repousse?

Celui qui dit qu'il croit en Jésus-Christ doit vivre comme Jésus-Christ a vécu. Or, comment a-t il vécu, je vous le demande? D'une manière si différente des idées reçues, qu'on peut dire que sa religion est justement l'opposé de la religion du monde. Car le monde a sa religion, où toutes les passions de la chair sont érigées en divinités. Ici l'orgueil : et il s'agit de suivre les traces de Celui qui fut *doux et humble de cœur*; ici la sensualité : et il faut se régler en esprit sur Celui qui n'*eut pas un lieu où reposer sa tête*; ici l'indépendance : et il faut ressembler à Celui qui *vint sur la terre pour servir et non pour être servi*; ici l'égoïsme :

et il faut revêtir les dispositions de Celui qui *donna sa vie pour ses amis*. En un mot, il faut embrasser une vie dont certaines vertus plaisent au monde parce qu'elles le servent, mais dont l'ensemble le blesse et le condamne. Comment fera toutes ces choses celui qui tient à l'approbation du monde?

Comment, par exemple, usera-t-il d'une franchise chrétienne, celui qui a peur que cette franchise ne passe pour de la présomption et de l'arrogance? comment réglera-t-il sa vie et ses mœurs sur la simplicité évangélique, celui qui craint de s'entendre taxer de parcimonie et de petitesse? Comment persévérera-t-il dans les exercices de la dévotion chrétienne, celui qui craint de voir tomber sur sa famille et sur lui quelqu'une de ces épithètes insultantes que l'ignorance et l'envie prodiguent à la piété? Mille considérations de ce genre forment autour de lui comme un réseau qui l'enserre et le captive. A chaque pas qu'il veut faire, il est retenu par quelque peur nouvelle; chagrin, il mesure de la place qu'il n'ose quitter la carrière qu'il devrait parcourir; au milieu d'élans sans cesse réprimés et de repentirs qui usent l'âme, il achève une vie incertaine et décolorée, et il arrive au tombeau sans avoir connu la liberté joyeuse de la foi.

Mais quand même, en suivant l'attrait de la gloire humaine, on ne risquerait pas de s'écarter du sentier de la vertu, cette recherche, mes frères, n'en serait pas moins incompatible avec l'esprit de l'Evangile. En effet, d'après l'Evangile, il y a une seule règle de notre conduite, la volonté de Dieu; une seule gloire à rechercher, la gloire qui vient de Dieu : or, soit que nous préférions à cette gloire la gloire qui vient des hommes, soit que nous nous

contentions de les associer, nous attentons aux droits éternels de Dieu fortement établis dans l'Evangile, en élevant insolemment le tribunal des hommes à côté ou au-dessus de son tribunal.

Le Dieu de l'Evangile, mes frères, est un Dieu jaloux; ce Dieu jaloux ne souffre point de partage ni dans l'adoration, ni dans l'obéissance. Chercher ailleurs qu'en lui notre loi, c'est renier notre législateur; chercher ailleurs qu'en lui notre gloire, c'est renier notre rémunérateur. Et certes! comme il doit se tenir honoré des rivaux que nous lui donnons! Des vers de terre, des créatures d'un jour, de pauvres pécheurs, égalés dans notre estime, mêlés dans nos hommages au Seigneur éternel, roi de l'immensité, souverain maître des cœurs, source adorable de sainteté! Le jugement chancelant d'une intelligence débile préféré au jugement infaillible du Dieu de vérité! La gloire demandée à l'opprobre, et l'opprobre jeté sur la gloire! Car il n'y a pas d'égalité; on n'égale pas la créature au Créateur: on la met au-dessus; dès le moment où la seule idée de comparaison est conçue, l'outrage est consommé, le Créateur est ravalé au-dessous de la créature; parce que, dans un rapprochement pareil, partager c'est exclure, hésiter c'est choisir.

Et qui pourrait imaginer encore à quelle gloire nous immolons les droits de notre Créateur! Si c'était à une éclatante illustration, aux suffrages de tout un peuple et de tout un siècle, nous n'en serions pas moins coupables; cependant on nous concevrait. Mais nous n'allons pas chercher si haut des prétextes d'outrager Dieu! C'est au contraire tout bas, dans la poussière, que nous allons mendier des hommages. C'est à la langue médisante d'un voisin, au sourire flatteur d'un bel esprit, à la familiarité

d'un grand de la terre, c'est à la peur d'un petit ridicule, à de prétendues convenances sociales, à une mode passagère, au plaisir de faire un peu de bruit dans le cercle de nos connaissances, que nous livrons de gaîté de cœur l'honneur du gouvernement de Dieu et le respect de son nom! Voilà la gloire humaine que nous préférons à la gloire de Dieu! Certes, mes frères, il serait difficile de s'étendre sur ce sujet sans entrer peu à peu dans un profond mépris de nous-mêmes.

Concluons, mes frères : la recherche de la gloire humaine empêchant de croire en Jésus-Christ, ou, ce qui est la même chose, d'appliquer sa foi, est incompatible avec le christianisme.

Il n'y a qu'une approbation qu'on puisse chercher sans danger : c'est, dans le ciel, celle de Dieu ; sur la terre, celle de ses saints. Et encore ne faut-il chercher celle-ci que comme une manifestation de celle-là. En général, les réprimandes des justes valent mieux que leurs louanges. N'oublions pas ces belles paroles de David : *Que le juste me frappe, ce me sera une faveur, et qu'il me reprenne, ce me sera un baume excellent* (Ps. CXLI) ; il n'a pas ainsi parlé des louanges du juste.

Et qu'on ne nous oppose pas des passages tels que ceux-ci : *Que toutes les choses où il y a quelque bonne réputation occupent vos pensées* (Philipp. IV, 8). *Ayez soin de faire ce qui est bon non-seulement devant le Seigneur, mais devant les hommes* (2 Cor. VIII, 21). Ces passages, dont le vrai sens est assez établi par l'esprit général de l'Evangile, sont expliqués d'une manière authentique dans ces belles paroles du Maître : *Faites luire votre lumière devant les hommes, afin que, voyant vos bonnes œuvres, ils glorifient votre Père qui est dans les cieux.* Il s'agit ici de glorifier non la créature, mais le

Créateur ; et l'estime des hommes n'est présentée au chrétien ni comme son but, ni même comme un encouragement. Que toute gloire retourne au Seigneur, et qu'ensuite le Seigneur nous *donne de ce qui est à lui ;* que le Seigneur nous glorifie, s'il le trouve bon : telle est sur cette matière le sentiment du vrai chrétien. Notre doctrine demeure donc entière : la recherche de la gloire humaine est incompatible avec la profession du chrétien ; il ne doit ambitionner que la gloire qui vient de Dieu.

Mes frères, s'il ne s'agissait, pour se conformer à un précepte et pour suivre un conseil, que d'en reconnaître la vérité, vous en auriez assez entendu. Vous n'avez pas besoin de nos raisonnements pour vous persuader que l'approbation de Dieu est seule digne d'être poursuivie. Vous n'avez, pour cela, qu'à franchir par la pensée les limites du temps, et à vous transporter au dernier jour, et devant le tribunal du Seigneur. Là vous saurez ce que valait l'opinion humaine. La gloire du monde, jadis si éclatante à vos yeux, vous apparaîtra comme un de ces feux trompeurs qui, le soir, sortent des marais, et ne doivent un moment de pâle lueur qu'aux ténèbres d'une épaisse nuit. Cette renommée qui devait, disait-on, traverser tous les âges, et lever un tribut perpétuel sur l'admiration de la postérité, ne vous semblera plus que la puérile chimère d'un délire vaniteux. Le prix infini que vous attachiez à l'opinion de vos compagnons d'épreuve vous semblera une méprise inexprimablement ridicule. Vos gloires immortelles, ainsi qu'il vous plaît d'appeler vos célébrités d'un jour, seront dissoutes, absorbées dans une gloire vraiment immortelle, la gloire de Dieu et de ses saints. Vous sentirez alors (et que ce ne soit pas avec amertume !) que ces simples mots du

Père céleste : *Cela va bien, bon serviteur, tu as été fidèle en peu de choses*, font pâlir les termes pompeux dont vous remplissiez vos panégyriques, lorsque vous dérobiez avec audace les titres du Créateur pour en décorer la créature. *Cela va bien, bon serviteur, tu as été fidèle en peu de choses!* Qui est-ce qui se contenterait, sur la terre, d'une si chétive louange? mais dans le ciel, mais dans la bouche du Seigneur, cette louange est d'une valeur immense; et jamais l'adulation la plus effrénée, jamais l'enthousiasme le plus ivre ne remplirent celui qui en était l'objet d'un transport comparable à celui que puisera dans ces simples paroles le fidèle glorifié.

Voilà ce que vous pouvez vous dire à vous-mêmes. Et vous pouvez vous dire encore que, déjà sur cette terre, les triomphes de l'amour-propre sont vains et tristes; qu'ils ne remplissent point le cœur; qu'ils ne font qu'en approfondir toujours davantage le vide immense et dévorant; que le premier effet d'un triomphe est d'en faire désirer un autre; que les retours de l'opinion sont excessifs et cruels; qu'il est insensé de mettre son bonheur à la merci de cette opinion volage et inconséquente. Vous vous direz que, lorsque ce besoin d'estime et d'applaudissements s'est emparé d'une âme, il n'y laisse rien subsister à côté de lui; qu'il n'y a plus de place pour l'amour dans une âme que remplit la gloire; que rien ne dessèche plus le cœur que cette funeste passion, et qu'elle nous enlève les plus pures jouissances et les plus nobles émotions dont notre âme est susceptible.

Je le répète donc, mes frères : si, pour se conformer à la vérité, il ne fallait que la connaître, vous pourriez vous en reposer sur vous-mêmes du succès de cette

prédication. Mais l'expérience vous a démontré le contraire. Il est mille vérités qui ont subjugué votre esprit sans soumettre votre vie. Sachez donc que cette œuvre n'est pas la vôtre, et que ce n'est pas vous qui vous affranchirez. Ah! vous le sentez peut-être. Renoncer à l'estime du monde, cesser d'en faire son but, sa règle, ne chercher plus que les regards de Dieu, c'est un miracle qu'il n'appartient qu'à Dieu d'opérer en vous; à vous il appartient de le demander. Puissiez-vous, puissions-nous tous le lui demander avec instance, persévérance et sincérité! Puissions-nous, par sa grâce, voir se former dans notre âme une sainte tranquillité sur les jugements des hommes! Puissions-nous, dégagés des lourdes chaînes de l'opinion, nous sentir libres de croire, d'aimer, d'obéir, jusqu'au jour où, affranchis pour jamais de cette vision importune de la gloire humaine, nous nous réjouirons aux rayons de la véritable gloire, dans le sein de notre Dieu et de son Christ!

LES MEMBRES FAIBLES DE L'ÉGLISE.

(POUR LE JOUR DE LA PENTECÔTE.)

1 Cor. XII, 20, 21, 22.

« Il y a plusieurs membres, mais il n'y a qu'un seul corps. Et l'œil ne peut pas dire à la main : Je n'ai pas besoin de toi; ni aussi la tête aux pieds : Je n'ai pas besoin de vous. Mais bien loin de cela, les membres du corps qui paraissent les plus faibles sont les plus nécessaires. »

« *Le règne de Dieu ne viendra point avec éclat.* » C'est par ces paroles, et plusieurs autres semblables, que Jésus-Christ détournait les regards des Juifs de leur perspective accoutumée de gloire, de splendeur et de puissance pour les ramener vers celle de l'Evangile, qui se compose de tout autres aspects. Mais l'ami des simples et des débonnaires, le Dieu des pauvres en esprit, le prince des petits et des faibles ne put se faire comprendre d'une multitude d'Israélites charnels, épris d'une fausse grandeur. Il en va de même en nos jours : son humilité le voile à nos cœurs orgueilleux ; et nous ferions volontiers un choix dans son Evangile, lui laissant à lui la bassesse qu'il a choisie, et prenant pour nous la pompe qu'il a dédaignée. Et ici je ne parle pas seulement de la pompe extérieure, dont il est aisé de reconnaître le néant ; je parle aussi de l'éclat de certains dons spirituels qui distinguent un chrétien sans le secours des choses du dehors, et qui peuvent nous paraître dignes de notre am-

bition. Mais il n'est pas d'ambition, de quelque beau nom qu'elle se pare, que l'Evangile ne refoule; et nous en trouvons la preuve dans le passage où saint Paul met en parallèle les dons divers que l'Esprit de Dieu venait de répandre sur l'Eglise : *Il y a plusieurs membres; mais il n'y a qu'un seul corps. Et l'œil ne peut pas dire à la main : Je n'ai pas besoin de toi ; ni aussi la tête aux pieds : Je n'ai pas besoin de vous. Mais bien loin de cela, les membres du corps qui paraissent les plus faibles sont les plus nécessaires.*

Mes frères, ce fut, aux yeux mêmes de la chair, un grand jour que celui de la Pentecôte. Ce bruit de tempête, ces langues de feu, ces dons miraculeux soudainement départis aux Apôtres, cette énergie extraordinaire qui en fait des hommes nouveaux; tout cela est admirable sans doute. Cependant la fête du Saint-Esprit renferme de plus grandes choses; et l'Evangile qui nous raconte aujourd'hui l'effusion des dons éclatants, nous autorise, par la voix de saint Paul, à proclamer la supériorité de quelques autres dons, plus obscurs et moins considérables en apparence, dont l'Esprit saint est également l'auteur. C'est ce que nous allons faire aujourd'hui en expliquant ces dernières paroles de l'Apôtre : *Les membres du corps qui paraissent les plus faibles sont les plus nécessaires.*

Le mot grec qui a été rendu par *faible* dans nos versions de la Bible ne désigne pas dans cet endroit la *faiblesse* proprement dite, mais l'*infériorité*. Les *membres les plus faibles*, ce sont les moins remarquables, les moins distingués. Du reste, si l'on s'est servi du même mot pour désigner deux idées différentes, c'est que ces deux idées ont un rapport, du moins dans l'opinion vulgaire. Il est si ordinaire, quand on a de la force, de la montrer, et même

d'en faire parade, qu'une vie obscure, cachée, modeste, fait presque toujours supposer de la timidité et de la faiblesse. Si cette opinion est souvent fondée dans le monde, elle ne l'est pas dans l'Eglise ; et c'est de l'Eglise qu'il est question dans notre texte ; ce *corps*, c'est elle ; ces *membres*, ce sont les membres de l'Eglise; ces membres *plus faibles*, ce sont tous ceux qui ont reçu du Saint-Esprit des dons moins éclatants et, en apparence, moins relevés. Ce sont ces membres faibles que Paul nous représente comme les plus nécessaires. Mais comme l'Apôtre, dans tout ce chapitre, a parlé des dons du Saint-Esprit, comme c'est sous le point de vue de ces dons qu'il distingue les membres de l'Eglise en forts et en faibles, nous croyons pouvoir vous présenter la pensée de l'Apôtre sous cette forme : Les dons les plus faibles du Saint-Esprit sont aussi les plus nécessaires.

Les dons du premier rang, je veux dire les dons éclatants, sont de deux espèces. Les uns sont surnaturels, comme celui de parler des langues étrangères, celui de guérir les malades, celui d'annoncer l'avenir ; les autres sont les dons que nous appelons naturels, parce que nous n'y voyons point une interruption des lois connues de la nature ; c'est, relativement au cœur, une joie triomphante, une foi changée pour ainsi dire en vue, une espèce d'anticipation sur les priviléges de la cité céleste ; c'est, quant à l'esprit, le don d'enseigner et de convaincre, l'éloquence entraînante, l'intelligence profonde des Ecritures, et en général tous les talents qui peuvent être appliqués au service de la religion. Voilà les dons de la première espèce ; mais, dans nos jours, nous ne pouvons plus comprendre avec certitude dans cette énumération que les talents naturels de l'esprit et les sentiments

distingués que la grâce fait naître dans une âme chrétienne.

A la suite de ces dons viennent des dons plus faibles, pour parler comme l'Apôtre. C'est l'humilité, par laquelle le fidèle s'anéantit tous les jours devant Dieu, et regarde les autres comme plus excellents que lui-même; c'est la fidélité, qui ne veut pas plus être injuste dans les petites choses que dans les grandes; c'est la pureté des mœurs et des pensées qui conserve intact le temple où le Saint-Esprit daigne résider; c'est la vérité, qui, pour le plus grand intérêt, n'ouvrirait pas ses lèvres au plus léger mensonge; c'est le contentement d'esprit, qui supporte toutes les pertes sans murmures, parce que le vrai trésor ne lui peut être enlevé; c'est l'activité, qui se souvient toujours que le règne de Dieu ne consiste pas en paroles, mais en œuvres; c'est la charité, enfin, non une charité factice, empruntée, apprise par cœur, mais un véritable amour, une tendresse d'âme, qui tour à tour compatit, console, soulage, prie; qui ne sait ni médire ni mépriser; qui souffre tout et excuse tout; qui ne se réjouit point de l'injustice, mais se réjouit de la vérité.

Mes frères, n'estimeriez-vous pas souverainement heureux celui qui aurait reçu de la bonté du Seigneur tous ces dons réunis? Eh bien! on peut les posséder tous et ne jeter aucun éclat dans le monde. Un assez grand nombre de personnes ont cet ensemble de dons vraiment divins, sans qu'on le remarque, sans qu'on le soupçonne. Et dans quelles cavernes, me direz-vous, dans quels déserts sont-elles cachées, ces personnes excellentes? Dans quels déserts? Dans vos villes, dans vos villages, au milieu de vous, avec qui elles entretiennent

des rapports d'affaires et d'amitié : dans le monde, où elles ont comme vous une profession, un poste, des devoirs. Si vous ne savez pas les discerner, prenez-vous-en à vous-mêmes : vous avez l'œil de la chair, qui voit les corps, vous avez l'œil de l'amour-propre, qui voit les défauts : vous n'avez pas l'œil spirituel qui cherche avec complaisance dans toute âme, non les vices et les faiblesses, mais les traces glorieuses et chères de la présence de l'Esprit divin. Et comment d'ailleurs remarqueriez-vous ces personnes ? Elles n'ont ni la vanité qui porte à se mettre en avant, ni les talents qui mettent bon gré mal gré en évidence. Voulez-vous que je vous le dise ? Des hommes avancés dans l'ordre spirituel s'y trompent quelquefois. Involontairement ils cherchent l'éclat et la force, et rien là ne leur révèle ni force ni éclat. Cette âme fidèle que je vous ai décrite, elle ne sait peut-être pas rendre compte de ses pensées ; elle a à peine la conscience de son état ; elle a l'air de chercher longtemps après qu'elle a trouvé ; elle paraît en arrière de ceux qu'elle devance. Sa foi n'est pas toujours un système très-bien lié ; il y a des lacunes, des inconséquences apparentes ; fidèle dans le fond, elle erre quelquefois dans la forme. Cette joie même, qui semble inséparable du christianisme, ne paraît d'une manière prononcée ni dans son air, ni dans ses discours ; cet enthousiasme qui brille sur le front de quelques-uns est étranger à son caractère, effarouche peut-être son humilité craintive. En un mot, sa vie est une vie cachée en Dieu, que Dieu seul connaît et que Dieu seul apprécie.

Or, mes frères, ces dons obscurs sont ceux que Paul relève dans mon texte, et qu'il proclame les plus né-

cessaires. Et cela est vrai, premièrement par rapport à l'individu qui les possède. De quoi s'agit-il pour lui? Quel est son suprême intérêt? C'est le rétablissement de l'image de Dieu en lui; c'est la régénération : car la régénération c'est le salut. Eh bien! cette régénération est tout entière dans les dons obscurs ou faibles dont nous avons parlé. Les autres dons que Dieu peut faire à une âme sont, à le bien prendre, de divines largesses par où Dieu veut faire connaître sa grandeur; ce sont des magnificences qu'il sème de loin en loin selon qu'il le juge nécessaire, des priviléges qui servent à indiquer déjà sur la terre à quelle gloire une âme régénérée peut parvenir dans le ciel. Mais ce n'est pas à cette condition qu'elle est régénérée et sauvée; et il n'y a pas même entre les dons éclatants et les dons obscurs toute la différence qu'on pourrait croire. Quand le soleil répand sur notre globe ses bienfaisants rayons, il pénètre à la fois dans des palais et dans des chaumières; mais dans les palais ses feux sont réfléchis par les cristaux et par le luxe des dorures; dans les chaumières, il tombe sur des surfaces ternes qui ne lui rendent point de reflets; n'importe : dans la chaumière comme dans le palais il a répandu la chaleur et la vie; et dans l'humble réduit du pauvre, ainsi que dans la maison royale, ce qui a pénétré, c'est bien l'astre du jour, le roi du ciel, et l'âme de la nature. De même dans le chrétien obscur, c'est bien l'Esprit-Saint, l'Esprit de Dieu qui réside : s'il ne s'y déploie pas avec autant d'éclat, il n'y réside pas moins tout entier, et avec tous ses caractères essentiels. Ce qui caractérise une âme chrétienne, ce n'est pas précisément l'enthousiasme et l'ardeur, encore moins le talent et l'éloquence : c'est la foi humble, la foi qui sait attendre, c'est

l'humilité, c'est surtout l'amour. Avec ces dons, on est passé de la mort à la vie : que faut-il davantage ?

Davantage, mes frères ? Ah ! Dieu sans doute a montré sa sagesse en accordant rarement davantage. Il y a un danger attaché à toute élévation, et il ne faut pas en excepter l'élévation spirituelle. Les dons intérieurs ont ceci de particulier, qu'incorporés à notre être ils semblent faire partie de nous-mêmes. Nous oublions trop aisément que nous ne les possédons que par la grâce, et qu'il est absurde de se glorifier de ce qu'on a reçu. L'orgueil, qui fermente sourdement dans le fond de notre âme, en prend occasion de l'envahir tout entière ; et souvent on a vu ces ferveurs brûlantes, ces talents extraordinaires ouvrir passage à un orgueil spirituel qui, comme tout orgueil, marche devant l'écrasement. Ce danger est tellement réel et tellement grand, que souvent le Seigneur prend soin de ménager quelque humiliation intérieure à ceux que, sans cela, leurs priviléges élèveraient trop haut. Saint Paul, sans s'expliquer davantage, nous parle d'une *écharde dans la chair*, qui sans doute l'avertissait de sa misère primitive, et le préservait de s'enorgueillir. Et à combien de chrétiens distingués Dieu ne s'est-il pas à dessein montré avare de quelque grâce dont la possession eût rendu leur gloire trop complète et leur position trop périlleuse ? Chez combien de chrétiens la nécessité de lutter avec un penchant opiniâtre, ou la présence de quelque doute obstiné, n'ont, elles pas servi de contrepoids à cette présomption qui naît du sentiment de la force ? Par où nous pouvons juger combien est sage ce précepte du grand apôtre : *N'aspirez point aux choses élevées ; mais marchez avec les humbles.*

Ces dons obscurs et faibles sont aussi les plus nécessaires à l'Eglise. Toutes les grâces de Dieu, éclatantes ou obscures, ont servi l'Eglise ; mais Dieu, ayant multiplié les chrétiens faibles et seulement clairsemé les chrétiens forts, a montré assez par là l'importance qu'il attache aux premiers. S'il a, dans la primitive Eglise, accordé aux fidèles des dons extraordinaires, ce n'a été qu'avec mesure et pour un temps : en général il a semblé vouloir humilier la force, en réservant les triomphes à la faiblesse. *Il a choisi les choses folles du monde pour confondre les sages, les choses faibles pour confondre les fortes, les choses viles et méprisées, même celles qui ne sont point, pour anéantir celles qui sont.* Il a mis en présence la richesse et la pauvreté, le savoir et l'ignorance, la philosophie et la rusticité : et la pauvreté, la rusticité, l'ignorance, ont vaincu. De temps en temps, il a appelé à lui le génie et la puissance, et leur a permis de concourir à son œuvre; mais lorsqu'il l'a voulu, la fronde du jeune fils d'Isaï a suffi pour renverser Goliath, et la petitesse des moyens n'a fait que relever la puissance de celui qui les emploie. En tout temps, l'Eglise a suffi à l'Eglise, la vérité à la vérité. L'éloquence et l'enthousiasme n'ont pas fait autant pour cette cause sacrée que les vertus modestes, l'activité uniforme et les prières patientes de milliers de fidèles dont les noms nous sont inconnus.

La vue des grands mouvements qui se sont opérés au sein de l'Eglise chrétienne a pu conduire quelques personnes à un jugement différent. Ce n'étaient pas, sans doute, des membres faibles de l'Eglise qu'un Paul, un Augustin, un Luther. De tels hommes, ou plutôt de telles puissances ont été ordonnées de Dieu dans le cours des temps pour préparer le terrain de l'Eglise, pour ouvrir

à la vie chrétienne un terrain plus favorable et plus large; et à Dieu ne plaise que nous méconnaissions l'importance de ces grandes apparitions ! Mais si le règne de Dieu sur la terre n'est autre chose que son règne dans chacune des âmes qui composent l'Eglise ; si la prospérité de l'Eglise a pour mesure le nombre et la solidité des conversions individuelles ; si Dieu est plus glorifié dans les sentiments intimes des âmes subjuguées par la grâce que dans la proclamation publique et solennelle des dogmes de la religion révélée, convenons ensemble d'une vérité : c'est que les membres faibles de l'Eglise contribuent proportionnellement pour beaucoup plus au règne de Dieu que les membres forts dont nous avons parlé. Quant à ces derniers, il nous semble assez ordinairement que l'admiration nous dispense de l'imitation; semés de loin en loin, ils n'ont pas été en contact avec nous tous; leurs écrits, leur mémoire ne peuvent, à cet égard, remplacer qu'imparfaitement leur vie; c'est par les côtés faibles, par les détails ordinaires et familiers, qu'ils auraient pu faire sur nous une impression intime; la vie aurait agi sur la vie; mais, isolés de nous par les circonstances, par leur grandeur même, par leur éclat, ils ne peuvent exercer sur nous qu'un effet indirect et général, favorable sans doute et salutaire, mais qui va jusqu'où il peut aller lorsqu'il nous prédispose à observer, à étudier les membres faibles de ce troupeau duquel il faut faire partie pour appartenir à Dieu. Ces derniers modèles nous semblent plus à notre portée, quoique leurs dons ne soient en réalité ni moins précieux ni moins divins que ceux de la première classe de chrétiens; nous sentons que rien ne nous dispense de les posséder, que rien ne peut les suppléer, qu'on peut

n'être ni savant, ni éloquent, ni ravi au troisième ciel par l'extase religieuse, mais qu'il faut être saint ; que c'est la vocation naturelle de toute âme, et le dessein de Dieu sur nous tous. Cette sainteté, proportionnée à notre stature, appliquée à une sphère d'activité qui ne dépasse point la nôtre, nous attire par sa simplicité en même temps qu'elle nous frappe par sa beauté; mystérieuse dans son origine, étonnante par sa nature, miraculeuse enfin si l'on considère les changements qu'elle apporte, elle n'en est pas moins humaine, accessible, maniable ; c'est la prose du royaume céleste que chacun est tenu de parler. Oui, ces vies habituellement empreintes de christianisme, d'une seule et même teneur, d'une conséquence sévère, d'un sérieux uni, d'une sérénité douce, d'une activité infatigable et tranquille, d'un zèle qui fait beaucoup et dit peu, ces vies dont le caractère chrétien paraît peut-être d'autant plus incontestable que l'enthousiasme y prend une place moins grande que la charité, voilà ce qui gagne le plus de cœurs, voilà la salutaire contagion qui agit perpétuellement dans l'Eglise, qui, dans les temps les plus malheureux, a conservé tant d'âmes au Seigneur et les multiplie abondamment dans des époques bénies.

Ces observations prouvent assez que la piété sincère et humble est la plus grande des forces, et que les membres les plus faibles de l'Eglise lui sont les plus nécessaires pour son établissement et pour ses conquêtes. Il n'est pas plus difficile de s'assurer que ce sont de tels membres qui sont les plus nécessaires à la société civile. C'est un dernier trait à ajouter ; car on ne doit pas perdre de vue que le vrai chrétien est citoyen, et que tout ce qu'il a reçu d'en-haut lui a été donné

pour être exercé dans la société. Nous avons distingué deux sortes de supériorité éclatante : l'une qui tient à l'âme, l'autre qui tient à l'esprit. Quant à la première, elle a produit quelquefois de grands effets, mais plutôt dans le sein même de l'Eglise et dans les relations spirituelles que dans les relations de la vie ordinaire, et, quant à la seconde, qui consiste dans les talents de l'esprit, elle n'est vraiment bienfaisante que lorsqu'un esprit de piété l'anime et la sanctifie. Mais ce qui est nécessaire à la société, c'est la piété même. La piété n'a pas son domaine circonscrit dans l'enceinte des méditations, de la vie intérieure et du culte religieux : *la piété est utile à toutes choses*, la piété s'applique à tout. Mais nous allons plus loin, et nous disons : la piété est le seul principe de vie des Etats, et le seul remède de la société malade. Voyez, avec tout cet appareil de vertus humaines et de talents brillants, quel aspect elle présente. Elevez-vous un peu plus haut que le cercle borné de vos relations domestiques, quoique déjà dans ces relations vous puissiez trouver d'une manière ou d'une autre la preuve de ce que j'avance ; contemplez ce vaste horizon de la société ; prêtez l'oreille à cet effroyable tumulte de toutes les passions déchaînées ; plongez vos regards dans l'ensemble et dans les derniers recoins de ce labyrinthe fangeux ; en un mot, pour quelques instants, considérez le monde. Certes, vous n'avez pas l'œil scrutateur de Celui qui sonde les cœurs et les reins ; vous ne pouvez pas remuer ce fond révoltant d'iniquité qui repose caché dans les cœurs ; s'il pouvait tout à la fois se découvrir à vous... ; mes frères, on ne pouvait voir la gloire de Dieu sans mourir : pourrait-on sans mourir contempler l'iniquité humaine ? Mais vous avez vu la surface, cela suffit.

Jugez maintenant si les plus beaux talents seraient capables d'établir l'harmonie dans ce chaos et la paix dans ce tumulte; jugez si la vue d'un petit nombre d'hommes pleins de joie chrétienne et d'une ferveur enthousiaste, et par là même inintelligibles pour la masse, y pourrait exercer une influence sensible. Oh ! le vrai levain dans cette masse, c'est la vertu humble, tranquille, obscure, active de ces milliers de fidèles répandus dans tous les coins de la société, luttant par leur exemple et par leurs prières contre la dépravation générale, et faisant doucement luire leur lumière devant les hommes de manière à ramener au moins quelques âmes. Ce sont eux que le Seigneur a jetés dans le monde comme une semence dont un grain en produira vingt, un autre trente et un autre cent. Ce sont les prémices de la grande moisson qui mûrit dans le champ du monde, et qui, nous en avons l'assurance, couvrira un jour de ses épis la face entière de la société.

Ce jour n'est pas encore arrivé, et les circonstances qui doivent nous l'amener se développent avec lenteur. Tout dans le monde a une marche plus rapide que les progrès de ce règne d'amour et de paix. Que de perfectionnements avant que l'homme daigne songer à celui de son âme ! N'est-il pas étrange de le voir penser à s'assurer toutes choses, excepté son salut? restaurer toutes choses, excepté sa conscience? spéculer sur toutes choses, excepté sur l'éternité? Siècle admirable, mes frères, où rien ne manque, sinon *la seule chose nécessaire!* La société politique s'asseoit sur de nouvelles bases, les droits de l'homme sont garantis, et je m'en réjouis : mais au milieu de ces combinaisons admirables de la politique je cherche le Saint-Esprit, cet es-

prit d'équité, de conciliation, de support; où est-il? L'industrie fait d'immenses progrès; l'art double les forces de la nature, la richesse du monde s'accroît, l'aisance, dit-on, se répand, et je m'en réjouis : mais au milieu de ce développement des arts et de l'opulence je cherche le Saint-Esprit, cet esprit de modération, de désintéressement et de pureté, où est-il? Les sciences, les lettres, l'instruction publique étendent leur domaine; la culture se répand dans des lieux et dans des conditions d'où elle était bannie; l'intelligence est toujours plus honorée, et certes je m'en réjouis : mais dans ces triomphes de la pensée humaine je cherche le Saint-Esprit, cet esprit d'humilité, de piété et de charité; où est-il? Ah! mes frères, il s'en faut encore que ce divin Consolateur ait tout consolé, que cette force ait tout dompté, que cette vie ait tout animé. Luttez par la prière pour que ce beau jour arrive; combattez pour Jésus-Christ qui a combattu pour vous; demandez avec ardeur que son règne vienne; demandez *qu'à son nom tout genou se ploie et toute langue confesse qu'il est le Seigneur à la gloire de Dieu son père;* demandez, non pas les dons extraordinaires qui, dans le jour que nous célébrons, se répandirent sur les Apôtres; mais demandez que l'Esprit de Dieu multiplie parmi vous le nombre de ces membres faibles, c'est-à-dire, de ces chrétiens humbles et fidèles qui sont la force et l'espérance de l'Eglise. Demandons-le tous ensemble au Père des lumières, et supplions-le d'ajouter déjà en ce jour quelques âmes à l'Eglise pour être sauvées.

L'INTOLÉRANCE DE L'ÉVANGILE.

MATTH. XII, 30.

« Celui qui n'est pas avec moi, est contre moi. »

Ces paroles furent prononcées par Jésus-Christ à l'occasion d'un de ses miracles les plus éclatants. Les Pharisiens prétendant qu'il l'avait opéré par la puissance du démon, Jésus-Christ leur représenta combien il était absurde de supposer que le démon concourût à l'établissement d'une religion opposée à ses intérêts. Satan, dit-il, se diviserait-il contre lui-même? Puis, poussant plus loin sa pensée, notre Seigneur ajouta que, si Satan n'était pas son aide, ainsi que le supposaient les Pharisiens, il s'ensuivait que Satan était son adversaire. Et pourquoi? C'est qu'à l'égard de Jésus-Christ il faut, de toute nécessité, être l'un ou l'autre, et que quiconque n'est pas pour lui est par là même contre lui.

C'est ainsi, mes frères, qu'à l'occasion d'un fait particulier Jésus-Christ proclama une grande vérité qui, sans doute, est répandue dans tout l'Evangile, et résulte de tout l'ensemble de la doctrine chrétienne, mais qui n'avait point reçu encore une expression aussi précise et aussi solennelle. C'est cette déclaration du Sauveur qui va nous occuper aujourd'hui. Notre dessein est d'en développer les preuves; mais il faut, avant tout, en expliquer les termes principaux.

Qu'est-ce qu'un homme qui est contre Jésus-Christ? Chacun comprend assez que notre Seigneur désigne par là tout homme pour qui l'Evangile est un objet d'aversion et de haine, soit qu'il renferme ces sentiments dans son cœur, soit qu'il les manifeste par des paroles ou par des actions. Qu'est-ce qu'un homme qui n'est pas avec Jésus-Christ ou pour Jésus-Christ? Nous n'avons pas besoin d'en rassembler les traits par l'imagination. Le monde est plein de ces personnes qui ne sont pas pour Jésus-Christ. Nous les reconnaissons dans tous ces membres de l'Eglise chrétienne qui ne lui appartiennent que par la naissance et par quelques habitudes extérieures, mais dont la vie entière prouve que cette Eglise ne leur inspire aucun intérêt. Ils ont accepté une religion comme on accepte une patrie, non point par un choix libre, mais par un effet de la nécessité. Chrétiens de naissance, ils ne le sont pas d'affection. N'ayant examiné ni les preuves qui établissent la vérité du christianisme, ni les objections par lesquelles on l'attaque, ils croient sur la foi d'autrui; ils ont quelques notions générales des doctrines de la révélation, et, une fois pour toutes, ils les ont admises pour n'y plus revenir. En un mot, la religion est pour eux une haute convenance, un fait considérable, une nécessité sociale, mais rien de plus; elle n'est point la règle de leur vie, ni un de leurs intérêts. Ils ne concourent, ni par des vœux, ni par des efforts, à l'avancement du règne de Dieu; ils ne s'informent pas même s'il avance ou s'il recule; tout a pour eux plus d'importance que les succès de cette grande cause. Voilà les principaux traits du caractère des indifférents.

Or, que dit à leur sujet le Sauveur des hommes? *Ceux qui ne sont pas pour moi sont contre moi.* Nous ne sau-

rions mieux établir la vérité de cette déclaration qu'en montrant la fausseté de la proposition contraire, que voici : « On peut n'être pas pour Jésus-Christ, et cependant n'être pas contre lui; on peut n'être ni son ami ni son ennemi; on peut observer à son égard une espèce de neutralité. » Voyons si cette neutralité est possible.

J'observe d'abord, mes frères, qu'une véritable neutralité est tout ce qu'il y a de plus rare dans le monde. L'homme n'est pas fait pour l'indifférence; il peut, sans doute, ne ressentir ni haine ni amour pour les choses qui lui sont complètement étrangères, et vers lesquelles aucune circonstance ne dirige son attention. Mais tout ce qui le touche de près, tout ce qui peut influer sur son sort, ou seulement tout ce qu'il voit exciter un intérêt général, devient pour lui l'objet d'un sentiment quelconque. Ses goûts peuvent changer; mais, pareil au pendule, il oscille perpétuellement de l'affection à l'aversion, et de l'aversion à l'affection, sans s'arrêter jamais dans l'espace intermédiaire. Son âme étant faite pour sentir, sentir étant sa vie, elle est pour ainsi dire contrainte d'aimer ou de haïr, et fuit l'indifférence comme une espèce de mort. Chacun de nous, en se repliant sur soi-même et en consultant ses souvenirs, y reconnaîtra sans peine cette disposition, et cela suffira pour le mettre en garde contre cette opinion : qu'on peut n'être pas pour Jésus-Christ sans être contre Jésus-Christ.

Mais si l'observation que nous venons de faire est vraie en général, combien ne le paraîtra-t-elle pas dans le domaine de la religion! Une religion est une opinion, une religion est un système; mais ce qui la distingue de toutes les opinions et de tous les systèmes, c'est qu'elle prétend être l'œuvre de Dieu et le tout de l'homme.

Toute religion qui prétendrait moins se démentirait elle-même, et ne mériterait pas le nom de religion. Il en résulte que, si une religion est vraie, il faut l'aimer de tout son cœur; que, si elle est fausse, il faut la détester de tout son cœur, car il s'agit d'une chose de toute excellence ou d'une imposture criminelle, de l'œuvre de Dieu ou de celle du démon; d'une chose propre à nous perdre ou propre à nous sauver. La neutralité, dans un tel cas, est-elle bien possible? Peut-on rester sans aucun sentiment vis-à-vis d'un fait dominant, absorbant, immense, qui sollicite sans relâche une décision? Et n'est-ce pas ici du moins que l'indifférence doit trouver son écueil?

Mais je vais plus loin : je dis que, quand on resterait indifférent, on n'en aurait pas moins, sans le vouloir, fait un choix. Et comment cela, mes frères? C'est que la vraie religion ne méritant rien de moins que tout notre amour, c'est être contre elle que de ne pas nous dévouer à elle; et qu'une religion fausse ne méritant rien de moins que toute notre haine, c'est être pour elle que de ne pas la combattre. Ici, tout milieu est impossible, et l'indifférent doit entendre, d'un côté, la religion fausse lui dire : Puisque vous n'êtes pas contre moi, vous êtes pour moi; et de l'autre côté, la religion vraie lui crier : Puisque vous n'êtes pas pour moi, vous êtes contre moi.

Et, pour vous rendre cette dernière vérité plus sensible, supposez que Dieu, manifesté en chair, soit descendu sur la terre, en la personne d'un être semblable à vous; que le caractère de cet être soit l'idéal de la perfection; son œuvre, le salut du genre humain; ses préceptes, la sainteté même; ses sentiments pour vous, une charité immense. Vous lui reconnaissez tous ces attributs, et vous lui dites : Puisque tu es l'idéal de la perfection, la

règle de la sainteté, Dieu même manifesté en chair; puisque tu as répandu sur la croix tout ton sang pour le salut de mon âme..... je ne saurais être contre toi; mais je ne serai pas pour toi. Et pour qui donc, grand Dieu! car il faut être pour quelqu'un, il faut que le cœur s'attache à quelque chose; le cœur ne vit que de ce qu'il aime. Pour qui voulez-vous être, puisque vous ne voulez pas être pour Dieu? Apparemment pour vous, je le suppose? Mais qu'est-ce que ce *vous*, séparé de Dieu, sinon la chair dans toute sa corruption et le péché dans toute sa difformité? Et quand on est *pour* ces choses, on n'est pas *contre* Dieu? et quand on est pour sa volonté dépravée, on n'est pas contre Dieu? et quand on est pour le démon, on n'est pas contre Dieu? Non, mes frères, il n'y a dans le monde que deux empires, et je n'ai pas besoin de les nommer; mais je dis que qui n'est pas dans l'un est nécessairement dans l'autre; qui n'est pas avec Jésus-Christ est contre Jésus-Christ. — Voilà la neutralité de l'indifférent.

Pour mieux apprécier cette neutralité, entrons dans le cœur de l'indifférent, et rendons-nous compte des sentiments qui y règnent. Il n'a, dit-il, point de haine. Passons; cette haine, nous saurons bien la retrouver. Mais y a-t-il dans son cœur de l'amour et de l'obéissance? De l'amour pour Jésus-Christ! Assurément non, puisqu'il n'est pas pour Jésus-Christ. Eh bien! refuser l'amour à Jésus-Christ, je dis que c'est lui faire tout le mal qu'un ennemi déclaré pourrait lui faire ou du moins lui vouloir. Si Jésus-Christ était venu dans le monde, comme un roi dans une province révoltée, pour y étouffer la rébellion et y faire régner le silence de la terreur, il pourrait nous tenir compte d'une soumission tremblante, et nous savoir

gré du mal que nous ne lui ferions pas. Mais cette soumission, mes frères, il n'en a pas voulu, il n'en veut pas; ce qu'il a uniquement voulu, ce qui l'a fait descendre sur la terre, le but auquel il a rapporté tous ses travaux, c'est la conquête de nos cœurs; auprès de ce triomphe, tout autre ne lui est rien; et si, au lieu de notre amour qu'il demande, nous lui offrons dérisoirement une soumission passive qu'il ne demande pas; si, au lieu du culte de reconnaissance qu'il a mérité par tout son sang, nous lui offrons, comme par grâce, de lui épargner nos outrages, cela même n'est-il pas le plus cruel des outrages, le seul même auquel il puisse être sensible? car notre haine, qu'est-elle à ses yeux, que l'expression plus prononcée et plus franche du divorce qui existe entre nous et lui, une forme un peu plus distincte de l'outrage que notre ingratitude lui adresse perpétuellement? Ou bien, est-ce que peut-être vous verriez quelque chose de plus grave à l'attaquer, à le combattre? En vérité, vous vous flattez! Qu'est-ce qu'ajouteraient au crime de votre ingratitude vos misérables attaques? Ah! dès que vous avez le malheur de ne pas l'aimer, attaquez, combattez, guerroyez, on vous le permet. L'Eternel a bien affaire d'être ému de la rébellion d'un insecte! Agitez-vous, débattez-vous dans votre poussière; soulevez même, s'il se peut, un monde entier contre le Roi des mondes : vous ne retarderez pas d'une minute, ni ne reculerez de l'épaisseur d'un cheveu la marche des desseins éternels; ce n'est que parce qu'il voit tout que le Seigneur apercevra vos ridicules efforts; mais ce qu'il a vu, avant tout, c'est que vous ne l'aimez pas, et c'est là ce qui vous range parmi ses ennemis.

Nous avons parlé de l'amour : et l'obéissance? Y a-t-il

de l'obéissance chez l'indifférent? Non, sans doute; car celui qui n'aime pas n'obéit pas. Il est vrai qu'une crainte servile peut faire accomplir quelques devoirs extérieurs et produire une obéissance matérielle; mais l'Evangile demande une obéissance spirituelle, qui n'est possible qu'à l'amour. Vaincre ses passions, user du monde comme n'en usant pas, vivre dans l'humilité et dans la charité, consacrer toutes ses forces à l'avancement du règne de Dieu, voilà ce que l'indifférent ne fera pas, voilà ce qu'il ne peut pas faire : il vit donc dans la désobéissance. Or, je vous le demande, comment serait considéré, dans un état, l'homme qui n'obéirait pas aux lois? Certainement comme un ennemi, lors même qu'il n'aurait jamais pris les armes contre l'état; un sujet rebelle n'est-il pas un ennemi? Et comment sera considéré celui qui ne se soucie pas plus des lois spirituelles de Jésus-Christ que si Jésus-Christ ne les eût jamais données? Certainement aussi comme un ennemi. D'où il suit que celui qui n'est pas pour Jésus-Christ est par là même contre Jésus-Christ.

Mais, mes frères, nous ne nous contenterons pas d'avoir montré qu'*en principe* l'indifférent est un véritable ennemi de Jésus-Christ. Nous ferons voir encore que, quand les circonstances le voudront, il deviendra ennemi positivement et *de fait*. Qu'est-ce, en effet, que cette indifférence, sinon, comme nous l'avons vu, un secret éloignement pour Jésus-Christ et pour sa doctrine, un désaccord entre l'âme et Jésus, une inimitié endormie? Aussi longtemps que les circonstances ne la stimulent pas, elle reste endormie, elle n'a pas conscience d'elle-même, elle ne sent pas qu'elle hait; et chez quelques personnes elle dure toute la vie sous cette forme, la plus funeste

peut-être. Mais chez beaucoup d'autres, des circonstances imprévues la réveillent et la font apparaître sous ses véritables traits. Tantôt, c'est une vue plus claire de la vérité qui la réveille. Cette vérité, dont on détournait ses regards, vient un jour à frapper les yeux avec une vivacité inattendue; on s'avise tout à coup que c'est une chose sérieuse que l'Evangile, qu'il y va de tout de l'accepter ou de le rejeter; on se représente tout le temps qu'on a péché sans réflexion; mais surtout on sent combien on a le cœur éloigné de goûter les maximes austères et la saveur spirituelle de l'Evangile; on sent que, si une fois on le prenait au sérieux, cela n'irait pas à moins qu'à nous obliger de changer de vie : alors les renoncements, les privations, les sacrifices se présentent en foule; la mauvaise humeur pénètre dans l'âme; mais, au lieu de se porter contre nous, dont la conduite condamne la loi, elle se porte injustement contre la loi, qui condamne notre conduite. Dès lors il ne faut plus parler de neutralité ni d'indifférence; le voile est déchiré, la blessure est faite, la haine est éveillée. Dès lors nous sommes directement contre Jésus-Christ.

Quelquefois aussi ce passage de l'inimitié à sa vraie forme est occasionné par le réveil religieux des personnes qui nous entourent. Ce sont des personnes qui se sont aussi trouvées dans la situation que nous venons de décrire; la vérité les a aussi percées d'une atteinte imprévue; mais après un moment d'indécision, leur mauvaise humeur, qui ne savait où se prendre, s'est tournée contre elles-mêmes. Dans la nécessité de se haïr ou de haïr l'Evangile, elle ont préféré se haïr. Et de la haine d'elles-mêmes elles sont naturellement passées à l'amour de Jésus-Christ. Dès lors, régénérées par l'Esprit d'en-

haut, elles ont vécu d'une nouvelle vie; et malgré leur humilité et leur réserve, il y a tant de différence, même extérieurement, entre vivre selon le monde et vivre selon Dieu, que ce changement a dû frapper leurs entours. Leur vie est devenue comme un Evangile vivant. Les indifférents et les neutres ont lu alors l'Evangile, non point en caractères morts sur des feuilles inanimées, mais en lettres vivantes dans des cœurs d'hommes. Ç'a été, si l'on me permet de m'exprimer ainsi, une nouvelle édition de la Parole de Dieu, avec les commentaires du Saint-Esprit. Alors s'est produite, dans le cœur des indifférents, cette même lutte que nous avons décrite; alors l'évidence de l'Evangile, et la divinité de Christ, et le sérieux infini de la vie, ont, en quelque sorte, ébloui les yeux et accablé l'âme; alors il n'a plus été possible de se renfermer dans un système de froide neutralité. L'âme, trop vivement pressée, devait prendre un parti, hélas! elle a pris un parti : elle hait. Mais, en dépit des apparences, sa position n'est point essentiellement changée; c'est bien toujours le même éloignement pour l'Evangile; mais cet éloignement, elle en a la conscience, le vif sentiment; et tout ce qu'on peut dire, c'est qu'alors se vérifie la prédiction du vieillard Siméon, lorsque, tenant Jésus enfant dans ses bras, il disait : « A son sujet, les pensées du cœur de plusieurs seront manifestées. »

Haïr Jésus-Christ, tel est donc le terme où vient aboutir la neutralité de l'indifférent. Haïr Jésus-Christ! quels mots sommes-nous réduits à prononcer! L'incrédule le plus enraciné ne voudrait point passer pour haïr Jésus-Christ. Mais ce sentiment, qui fait horreur à l'incrédule, indifférents! c'est le sentiment habituel de votre âme. Or, afin qu'au moins vous sachiez ce que vous faites en

haïssant Jésus, venez et voyez. Ce docteur, plein de grâce et de vérité, qui va semant partout la Parole de la réconciliation; ce médecin compatissant, dont aucune misère n'approcha sans être soulagée; cet ami qui chercha à vous rassembler de devant le mal comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, c'est celui-là que vous haïssez. Ce modèle de pureté et de charité, cet homme en qui ses plus furieux ennemis ne purent découvrir l'ombre d'un péché, c'est celui-là que vous haïssez. Ce héros céleste, qui, dans le jardin de Gethsémané, se chargeant de la conscience du genre humain, accablé sous le fardeau des péchés de toute la terre, épuisant pour vous le calice de la colère divine, gémit dans la poussière et dans une sueur de sang, c'est celui-là que vous haïssez. Cette victime qui, pour vous, gravit sur le Calvaire; qui, pour vous, se laisse attacher à la croix; qui, pour vous, réunit en sa personne tout ce que l'imagination peut concevoir de douleurs, et dont le dernier soupir est une prière pour ses bourreaux, c'est celui-là que vous haïssez. Ne vous soulevez pas contre cette assertion : si vous n'êtes rien pour celui qui a été tout pour vous, si vous ne donnez pas un battement de cœur à celui qui vous a prodigué sa vie, si votre vie est une résistance perpétuelle à ses lois, vous êtes ses ennemis ; si vous ne l'aimez pas, vous le haïssez ; et si vous ne le combattez pas encore, vous le combattrez.

Je suis arrivé au terme d'une démonstration pénible, et que je n'ai entreprise, je dois l'avouer, qu'avec répugnance. Mais, connaissant trop bien l'état que j'ai décrit, persuadé depuis longtemps qu'en effet, si l'on n'est pas avec Jésus-Christ, on est contre lui, j'ai dû signaler à mes frères les dangers d'une neutralité sur laquelle plu-

sieurs s'abusent peut-être, et leur dire, à l'exemple de Josué : *Choisissez qui vous voulez servir*. Ceux-là ont choisi qui, d'un pas lent et pénible, mais sans irrésolution, se sont mis en marche vers le pays des découvertes infinies; qui, ne possédant pas encore toute la vérité, la cherchent avec bonne foi et patience; qui, sollicités par la chair et par le monde, se tournent en gémissant vers Dieu qui peut les aider, et qui, tous les jours, offrent au Seigneur leur bonne volonté, ne pouvant lui offrir autre chose. Dieu nous préserve de décourager personne, et « d'écraser, comme dit le poëte, le germe naissant d'où pouvait sortir un ange ! » Mais il en est d'autres qui n'ont pas choisi, et qui ne songent pas à choisir. Il en est qui se persuadent que, pourvu qu'ils ne soient ni pour ni contre Jésus-Christ, Jésus-Christ pareillement ne sera ni pour ni contre eux. Ceux-là, il fallait leur montrer que la neutralité où ils se renferment est une véritable inimitié, et qu'elle sera jugée comme telle; ceux-là, il fallait les réveiller par nos avertissements, et nous l'avons tenté dans notre faiblesse. Bénis, Seigneur, ces avertissements donnés en ton nom; fais-les pénétrer, fais-les « recevoir avec douceur » dans l'âme de tous ceux qui ont besoin de les entendre; dans l'âme de nous tous, Seigneur ! car qui n'a besoin d'être averti ? Inspire-nous à tous le sincère désir de t'appartenir en Jésus-Christ entièrement et pour jamais.

LA TOLÉRANCE DE L'ÉVANGILE.

LUC IX, 50.

« Celui qui n'est pas contre nous est pour nous. »

Il y a quelques jours, mes frères, que nous vous développâmes le sens de ces paroles du Seigneur : *Celui qui n'est pas avec moi est contre moi*. C'était vous montrer l'Evangile dans toute son intolérance. Car l'Evangile a son intolérance, quoiqu'il ne sympathise pas avec les persécuteurs, et qu'il respire la plus entière liberté religieuse; l'Evangile a son intolérance, puisqu'il répute pour ennemi quiconque n'est pas son ami. Nous tâchâmes de faire sentir combien cette intolérance est raisonnable, conforme à la nature des choses, et digne de Dieu. Aujourd'hui, mes frères, nous essayons de développer ces paroles, qui sont aussi du Sauveur : *Celui qui n'est pas contre nous est pour nous*. Rien, au premier coup-d'œil, de plus contradictoire que ces deux maximes. Mais la contradiction n'est qu'apparente; et ces maximes, au lieu de s'exclure, se complètent l'une l'autre, s'expliquent naturellement, et ne sont, à le bien prendre, que deux aspects d'une même vérité. Si notre texte précédent nous a montré l'intolérance de l'Evangile, celui-ci nous montre la limite de cette intolérance. Si le premier nous a fait connaître ce que l'Evangile ne supporte pas, le second nous apprend ce que l'Evangile supporte. Si l'un établit l'intolérance de Dieu, l'autre attaque et réprouve

l'intolérance des hommes. Ces deux paroles, ces deux vérités se donnent la main, et tiennent tellement l'une à l'autre, qu'en traitant la première il y a quelques jours, nous nous engagions pour ainsi dire à traiter la seconde aujourd'hui. C'est ce que nous allons faire, sans nous dissimuler toutefois que, si notre premier sujet était délicat, celui-ci l'est davantage encore. Vous le sentirez tous plus ou moins, mes frères, et par là même vous comprendrez combien, dans une telle matière, nous avons besoin que le Saint-Esprit, qui a purifié notre intention, éclaire notre entendement et dirige nos paroles. Demandez-le-lui pour nous, mes frères, et demandez-lui pour vous-mêmes un esprit attentif, un cœur docile, et cette vive intelligence des choses spirituelles qui ne peut être donnée que par l'Esprit de Dieu.

Pendant que Jésus, accompagné de quelques disciples qu'il a choisis exerce dans la Judée son ministère de miséricorde, un homme chasse les démons en son nom. Les disciples veulent l'en empêcher parce qu'il ne suit point Jésus avec eux. Mais le Seigneur réprime ce zèle indiscret en leur disant : *Ne l'en empêchez point; celui qui n'est pas contre nous est pour nous.*

Celui qui n'est pas contre nous est pour nous. Dans le point de vue du texte que nous avons expliqué l'autre jour, ces paroles seraient fausses ; car nous avons vu alors qu'à moins d'être positivement l'ami de Jésus, on est son ennemi. Mais prenons garde de qui il est question dans les paroles que nous expliquons aujourd'hui : il est question d'un homme qui chasse les démons au nom de Jésus ; seulement il ne suit pas Jésus-Christ avec les disciples.

Or, un tel homme, bien qu'il ne fît pas partie du cor-

tége de Jésus-Christ, n'était pas contre Jésus-Christ ; il était pour Jésus-Christ autant et plus peut-être que les disciples eux-mêmes. Que fallait-il en effet pour être pour Jésus-Christ? Confesser son nom et faire son œuvre ; et ces deux conditions se réunissaient dans l'homme dont il s'agit.

Il confessait le nom de Jésus-Christ ; car, nous apprend l'Evangile, c'est au nom de Jésus qu'il chassait les démons. Ainsi Jésus était pour lui ce qu'il est pour tous les chrétiens, celui qui a été envoyé pour détruire l'empire du démon, celui devant qui les puissances des ténèbres et l'empire du mal doivent fléchir et s'abattre, celui dont le nom seul, invoqué avec foi, est un bouclier impénétrable contre les dards enflammés du malin ; que dirons-nous de plus? le Sauveur, puisqu'il nous sauve de notre plus cruel, de notre seul véritable ennemi.

Non-seulement cet homme confessait le nom adorable de Jésus, mais il faisait son œuvre, il chassait les démons. Il combattait sous la bannière et pour la cause de Jésus. Il avançait, selon son pouvoir, le triomphe de son maître. Il faisait des ennemis de Jésus ses ennemis, et de la grande affaire de Jésus son intérêt. Que faisaient de plus les disciples de Jésus-Christ, ceux qui l'accompagnaient dans toutes ses courses? Voici ce que nous lisons dans le même chapitre d'où notre texte est tiré (v. 39-41) : « Un homme de la troupe s'écria, disant : » Maître, je te prie, jette les yeux sur mon fils; car je » n'ai que celui-là. Et voici, un esprit le saisit, qui aus- » sitôt le fait crier et l'agite avec violence en le faisant » écumer, et à grand'peine il se retire de lui après l'avoir » brisé. Or, j'ai prié tes disciples de le chasser dehors,

» mais ils n'ont pu. Jésus répondant, dit : O race incré-
» dule et perverse, jusques à quand serai-je avec vous,
» et vous supporterai-je ? » A votre avis, mes frères, à qui s'adressaient ces termes accablants : *Race incrédule et perverse?* à qui, si ce n'est aux disciples ? avec qui Jésus-Christ est-il las de se trouver, si ce n'est avec les disciples ? Et ce sont ces mêmes disciples, dépourvus de la foi nécessaire pour faire l'œuvre de leur maître, ce sont eux qui s'opposent aux travaux de cet homme inconnu ! et pourquoi ? parce qu'il ne suit pas Jésus avec eux.

Voilà, en effet, toute la différence qui se manifeste entre cet homme et les disciples ; et il faut convenir qu'au premier coup-d'œil elle est frappante. Comment peut-on être pour Jésus-Christ et ne pas le suivre ? Mais sans rechercher par le chemin des suppositions gratuites les raisons qui tenaient cet homme à l'écart et l'obligeaient à servir Jésus loin de Jésus, observons, mes frères, qu'à cette époque notre Seigneur n'était entouré que de ceux qu'il avait expressément appelés, les arrachant d'autorité à leurs travaux et à leurs familles pour les préparer à un glorieux apostolat. C'est ainsi qu'il avait ordonné à Pierre de laisser ses filets et de le suivre, à Matthieu de quitter sa banque et de le suivre ; mais sans doute qu'un tel appel n'avait pas été adressé à cet homme. Ce ne fut que plus tard (Matth. X), que soixante-dix disciples furent associés aux douze apôtres ; et qui sait si dans ce nombre cet adorateur du nom de Jésus ne prit pas alors une des premières places ?

Mais tout ceci n'a pas l'importance de la réflexion que nous allons vous présenter. Qu'est-ce que suivre Jésus-Christ ? Selon les apôtres, encore mal éclairés,

c'est accompagner en tous lieux la personne du Sauveur, et c'est ainsi qu'ils le suivaient eux-mêmes. Mais cette vue est grossière et charnelle, et nous en appelons là-dessus aux apôtres eux-mêmes. L'un deux, organe en ceci du sentiment de tous, l'a clairement exprimé en disant : *Si nous avons autrefois connu Christ selon la chair, nous ne la connaissons plus de cette manière* (2 Cor. V, 16). Et l'apôtre a bien dit : car connaître Jésus-Christ, ce n'est pas l'avoir vu dans sa chair ; suivre Jésus-Christ, ce n'est pas marcher après sa personne ; le connaître et le suivre, c'est découvrir en lui Dieu même manifesté en chair ; c'est s'appuyer sur ses promesses, c'est être pénétré de son esprit ; et dans ce sens on peut le suivre, bien que séparé de lui par mille lieues et par mille années.

Voyons, d'après cela, de quelle manière le suivaient les apôtres à l'époque où se rapporte mon texte. L'imagination se plaît à se représenter ce cortége d'amis accompagnant Jésus en tous lieux ; c'est qu'elle les voit tels qu'ils furent depuis, non tels qu'ils étaient alors. Ces hommes, que Jésus avait choisis non pour ce qu'ils étaient en eux-mêmes, mais, on peut le dire, pour ce qu'ils n'étaient pas, afin de mieux faire éclater en eux sa puissance, suivaient-ils réellement Jésus-Christ ? Le suivaient-ils, lorsqu'ils disputaient entre eux à qui occuperait les premières places dans le ciel (Marc IX, 33, 34) ? Le suivaient-ils, lorsqu'ils le suppliaient de faire descendre la foudre sur une ville incrédule (Luc IX, 54)? Le suivaient-ils, lorsque, doutant s'ils avaient bien fait de s'attacher à lui, ils exigeaient de lui des indemnités et des garanties pour un sacrifice à peine commencé ? (Marc X, 28.) Ah ! combien de fois, au milieu de ce cor-

tége d'apôtres, le Fils de l'homme fut seul ! combien de fois, seul confident de ses desseins, seul auditeur de ses divines pensées, il chercha vainement autour de lui une âme qui le comprît, un cœur qui l'aimât comme il voulait être aimé ! Sous ce point de vue, sa solitude fut profonde ; elle fut l'une des plus douloureuses épreuves de sa vie, comme elle devait être le fiel le plus amer de sa mort. Que prétendaient donc les disciples lorsqu'ils disaient : *Cet homme ne te suit pas avec nous?* Quelle différence cette circonstance établissait-elle en leur faveur ? et comment pouvaient-ils savoir si cet inconnu ne suivait pas mieux Jésus-Christ qu'ils ne le suivaient eux-mêmes ?

Oh ! qu'ici comme en tout l'intolérance se montre bien la compagne fidèle de la faiblesse, et la tolérance le partage de la grandeur ! Jésus est le plus tolérant des êtres parce qu'il en est le plus saint. Tout ce qui s'adresse à sa personne, en tant qu'homme, ne l'atteint point, ne le blesse point ; il n'est intolérant que pour la cause de la vérité et de Dieu. Que lui importe que cet homme ne le suive point avec les douze ? cet homme chasse les démons, cet homme les chasse au nom du Fils de Dieu ; il suffit : cet homme est pour lui.

Voyez, au contraire, ces apôtres encore si infirmes dans la foi : leur disposition est l'inverse de celle de Jésus. Ce qui les blesse, ce n'est pas ce qui nuit à la cause de Dieu, c'est ce qui offense la personne de leur maître en tant qu'homme ; que dis-je ? la personne de leur maître ! disons plutôt la leur. Quel est en effet leur grief ? *Il ne te suit pas avec nous* ; il n'est pas des nôtres. Il est vrai qu'il confesse le nom de Jésus, il est vrai qu'il chasse les démons ; mais il ne suit pas Jésus avec nous :

il suffit ; il est contre Jésus. Vous avez vu la tolérance de Dieu ; voilà l'intolérance de l'homme.

Il s'agit maintenant de savoir, mes frères, si la parole de Jésus-Christ ne se rapporte qu'au cas particulier où elle fut prononcée, et si elle est sans application à nos temps, au monde actuel. Y a-t-il dans nos temps des personnes qui veulent empêcher qu'on ne chasse les démons au nom de Jésus, parce qu'on ne le suit point avec eux ? Mes frères, en admettant quelques différences produites par la différence des temps, en donnant à quelques-unes des expressions de Jésus un sens plus général, nous rencontrons dans nos jours le même genre d'intolérance qui mérita la censure de notre Seigneur, et nous retrouvons pour les paroles du divin Maître une application directe et journalière.

Empêcher un homme de chasser les démons au nom de Jésus, c'est ce que nous ne pouvons pas toujours faire ; mais le repousser, l'exclure, le condamner, nous le pouvons. *Chasser les démons*, comme les chassait cet homme, c'est ce qui, de nos jours, n'a peut-être pas lieu; mais s'opposer à la puissance du démon, en repoussant ses funestes inspirations, en évitant les piéges qu'il tend à notre âme, en extirpant de nos cœurs et de celui des autres les germes de vice et d'erreur qu'il y a déposés, c'est ce qui est possible de nos jours comme du temps des apôtres, et c'est ce que, grâces à Dieu, nous voyons fréquemment. Enfin, condamner, rejeter, exclure un homme qui, bien qu'il ne suive pas Jésus avec nous, fait cependant au nom de Jésus les œuvres que nous venons d'indiquer, cela se voit encore, cela se voit tous les jours ; et cela fournit une application perpétuelle à ces paroles pleines de bénignité du Sauveur :

Pourquoi l'empêchez-vous? celui qui n'est pas contre nous est pour nous.

Jésus a disparu de la terre, on ne peut plus suivre sa personne; mais dans le sens spirituel que nous avons expliqué, on est facilement porté à croire qu'on le suit mieux que d'autres ne le suivent; telle église, telle communauté se flatte d'être plus près de lui que toutes les autres; telle église, telle communauté croit que pour suivre Jésus il faut être *avec elle*, faire partie de son corps, se joindre à la société qu'elle forme, épouser ses intérêts, arborer sa bannière; telle église, telle communauté semble dire encore, comme du temps d'Esaïe, ces paroles pleines de présomption et d'aigreur: *Retirez-vous, n'approchez point de nous, car nous sommes plus saints que vous* (Es. LXV, 1); et, du plus au moins, on voit mettre en pratique cette proposition qui nous révolte si fort dans les doctrines d'une communion dont nous nous sommes séparés: Hors de *notre* église, point de salut.

Et cependant, mes frères, il est certain d'abord qu'aucune église ne peut se flatter d'être exempte de taches et d'imperfections; aucune église ne peut s'offrir pour modèle accompli à toutes les autres; aucune église, par conséquent, ne peut prétendre que hors de son sein il ne soit pas possible d'appartenir à Jésus. Il faut donc de toute nécessité que, pour juger ceux qui ne sont pas de son corps, elle recoure à une tout autre épreuve qu'à l'épreuve grossière d'ouvrir ses registres, et de voir si tel nom s'y trouve ou ne s'y trouve pas.

Que si elle était parfaite, et qu'il lui fût permis de le croire, elle ne serait pas encore pour cela en droit de condamner ceux qui ne lui appartiennent pas. Et pour-

quoi cela, mes frères ? C'est que la perfection en doctrine et en morale ne saurait être le partage de tous ; que quelques erreurs particulières, quelques imperfections de détail n'empêchent pas qu'un homme ne soit pour l'essentiel dans la bonne voie; qu'il y a en tout une marche progressive, à la nécessité de laquelle on ne saurait guère se soustraire ; qu'on ne peut, en général, arriver du premier coup à ce qu'il y a de meilleur en théorie et en pratique; et que tout ce que l'homme peut raisonnablement prétendre de l'homme, c'est de suivre la route qui y conduit.

Ce que je viens de dire n'est fait ni pour réjouir les relâchés ni pour alarmer les sévères. Car, d'abord, il est certain que l'Evangile ne demande rien de moins à tous ses disciples que la perfection, soit dans la foi, soit dans les mœurs; et ensuite il a si nettement tracé la limite en deçà de laquelle il n'y a qu'erreur et condamnation, qu'il est impossible de se faire là-dessus la moindre illusion. Quel est cet homme qui ne suit pas le Sauveur avec ses apôtres, et qui toutefois est pour Jésus, selon la déclaration de Jésus lui-même ? C'est un homme qui chassait les démons au nom de Jésus.

Je dis donc à toute communauté intolérante : Vous condamnez cet homme parce qu'il ne suit pas Jésus avec vous; mais est-il nécessaire d'être avec vous pour confesser le nom de Jésus ? et c'est évidemment ce que fait l'homme que vous condamnez. J'accorde qu'il n'a pas aussi bien approfondi que vous le système de la religion : qu'il n'en lie pas si exactement les différentes parties ; qu'il ne possède pas si bien que vous les Ecritures ; les dons du Saint-Esprit lui ont été départis avec mesure, et apparemment selon ses besoins ; mais il confesse le nom de Jésus. Le

sentiment de sa misère l'a mené à Christ ; il s'est jeté dans les bras de ce Sauveur, il l'a aimé de tout l'amour dont son cœur est capable; c'est vers lui qu'il cherche un asile contre la colère à venir, un reconfort dans ses misères, une ressource dans ses besoins ; c'est par lui qu'il invoque le Père céleste ; et ce nom de Jésus qu'il aime à réclamer dans le silence du cabinet, il se plaît aussi à l'honorer devant les hommes comme le seul nom par lequel il puisse être sauvé. Que lui faut-il davantage ? Quoi ! se joindre à vous ? Quoi ! confesser votre nom à l'égal de celui du divin Sauveur ? Quoi ! arborer votre bannière à côté de celle de l'Agneau ? Mais qui vous l'a dit, je vous prie ? De qui le tenez-vous que de vous-mêmes ? Je pense que tout ce que vous pouvez prétendre (mon texte vous l'apprend), c'est qu'il ne soit pas contre vous, qu'il ne vous rejette et ne vous condamne pas. Que dis-je ? se déclarât-il même contre vous par prévention et par erreur, il ne ferait que ce que vous faites à son égard. S'il ne doit pas le faire, pourquoi le faites-vous vous-mêmes ? et si vous pouvez le faire, pourquoi ne le ferait-il pas ? Le tort est réciproque ; et vous avez, et lui et vous, à rentrer dans les bornes de l'équité.

Cependant, je l'avoue, ce n'est pas tout que de confesser ce nom de Jésus et de l'invoquer. *Tous ceux qui lui disent : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas dans le royaume des cieux.* Il faut encore, au nom de Jésus, chasser les démons, c'est-à-dire, se sanctifier. Et c'est ce que fait précisément, sous le bon vouloir du Saint-Esprit, cet homme que vous condamnez. Je veux croire qu'il est encore bien en arrière, mais il marche ; je veux croire que vous l'avez de beaucoup devancé, mais il vous suit ;

je veux croire que vous avez trouvé des moyens d'édification qu'il ignore ; j'admets que, s'il était plus éclairé, il profiterait des ressources que vous avez trouvées, et qu'il se joindrait à vous. Néanmoins, il a compris (et sa conduite le prouve) que quiconque dit qu'il est de Christ doit vivre comme Christ a vécu ; que le sacrifice du vieil homme et de ses convoitises est le seul hommage digne d'être offert au Sauveur ; qu'il faut chasser en son nom tous ces démons de l'orgueil, de la sensualité, de l'égoïsme, de la propre justice, qui infestent avec acharnement le cœur de l'homme ; qu'il faut combattre contre eux par la vigilance et la prière, et que, si nous ne renaissons de nouveau avec Christ, nous ne saurions voir le royaume des cieux. Je vous le dis : Dieu seul peut demander davantage ; et néanmoins je crois qu'il abaisse un regard de bienveillance et de paix sur ce serviteur qui a été fidèle en peu de choses, mais enfin qui a été fidèle. Est-ce à vous qu'il appartient de le condamner ?

Que de fois n'ai-je pas vu, portant le faix du jour et pliant sous la croix de son Sauveur, un homme à qui l'intolérance accordait à peine le titre de chrétien ? Aux prises avec d'anciennes faiblesses, si dures à déraciner, courbé sous les habitudes d'une longue vie, il conservait encore l'empreinte visible de ses fers ; et des coutumes, des usages invétérés trahissaient en lui le vieil homme. Toutefois il avait entendu l'appel de la grâce, et selon la mesure de force qui lui avait été donnée, il cheminait hors de cette vallée de l'ombre de la mort par un pénible sentier, mouillé de sa sueur et de ses larmes. Il confessait Jésus avec candeur ; mais dans le sentiment d'une misère à peine guérie, il ne se comptait qu'avec

timidité parmi ces brebis que Jésus connaît, que Jésus aime, et que sa houlette guide aux pâturages de la vie. Et j'ai vu des hommes s'autoriser de l'incohérence de ses discours, d'un reste de ses anciennes habitudes, de la faiblesse de son caractère, pour lui refuser un titre qu'ils s'accordaient à eux-mêmes, et lui disputer sa part dans leurs communes espérances ! Et ces hommes se disaient chrétiens ! Et ils l'étaient en effet ; mais un reste aussi du vieil homme leur persuadait que, pour suivre Jésus, il fallait le suivre *avec eux*, rechercher leur commerce, goûter leurs entretiens, adopter leurs pratiques. Et je me suis consolé en me rappelant qu'autrefois ils étaient plus exclusifs encore, que le christianisme avait déjà dompté en partie leur intolérance native, et en pensant qu'à mesure qu'ils auraient mieux goûté le don de Dieu, ils revêtiraient aussi davantage ces entrailles de charité, de miséricorde et de douceur qui conviennent aux élus de Dieu, ses saints et ses bien-aimés ; car la tolérance, je l'ai déjà dit, est toujours en proportion de la sainteté.

Ah ! si nous n'avions de nos jours à nous plaindre que de l'intolérance des chrétiens, nous serions tranquilles. La foi, qui en est l'occasion, en est aussi le remède. Mais s'il est une intolérance redoutable, c'est celle de l'incrédulité ou de la foi morte. Nous avons vu (et nous en avons gémi) des communautés chrétiennes condamner des hommes, *quoiqu'*ils chassassent les démons au nom de Jésus : nous verrons les incrédules et les formalistes en condamner d'autres précisément *parce qu'*ils chassent les démons au nom de Jésus. Tolérants envers l'indifférence et la tiédeur, c'est pour le zèle et la foi vivante qu'ils réservent leur intolérance. Et, chose remarquable, ce n'est pas parce qu'ils croient avoir le dé-

pôt de la vérité et la vraie règle des mœurs, mais, tout au contraire, parce qu'ils sentent qu'ils ne l'ont pas, et qu'ils ne peuvent souffrir que d'autres possèdent un bien dont ils sont eux-mêmes privés. Et non-seulement ils condamnent par leurs paroles, mais ils *empêchent* quand ils le peuvent, ils interdisent, ils persécutent. Et non-seulement la lettre et l'esprit de l'Evangile, mais les droits les plus sacrés de l'espèce humaine, ils les méconnaissent et les foulent aux pieds. Et les progrès immenses des lumières ne sont pas suffisants pour réprimer ces excès, et la raison publique en est à peine révoltée.

Mes frères, mes bien-aimés frères, priez avec moi pour la paix de Jérusalem ; priez pour que les ténèbres ne s'opposent pas plus longtemps au règne de la lumière; priez pour que les consciences ne reçoivent d'autre impulsion que celle du Saint-Esprit; priez surtout pour que le christianisme, s'épurant dans toutes les âmes qui l'ont reçu, donne en tous lieux l'exemple de cette divine tolérance qui brilla dans la personne de son adorable fondateur; priez pour que tous les chrétiens deviennent de plus en plus dignes de la bannière sous laquelle ils se sont rangés et dont la devise est : Amour. Et toi, Eternel, père de notre Seigneur Jésus-Christ, toi qui, revêtu de toutes les perfections et ayant les yeux trop purs pour voir le mal, es cependant plein de support et de longue attente, inspire ton indulgence à ceux qui en ont eux-mêmes un si grand besoin; apprends la tolérance à ceux que tu tolères; donne-nous les dispositions de Jésus-Christ, qui, content d'une intention pure et d'une bonne volonté, attendait longtemps ce qu'il eût pu exiger à l'instant même. Apprends-nous à regarder

comme lui au cœur, à l'essentiel et non à des circonstances vaines. Elargis notre cœur, arrache les préjugés et l'orgueil qui en rétrécissent l'entrée, et que tous ceux que tu nous as donnés pour frères y trouvent ensemble une place et un asile !

L'ENTRÉE DE JÉSUS A JÉRUSALEM.

(POUR LE DIMANCHE DES RAMEAUX.)

LUC XIX, 37, 38.

« Et lorsqu'il approchait de la descente de la montagne des Oliviers, toute la multitude des disciples, transportée de joie, se mit à louer Dieu à haute voix pour tous les miracles qu'ils avaient vus. Et ils disaient : Béni soit le roi qui vient au nom du Seigneur ! Paix dans le ciel, et gloire dans les lieux très-hauts ! »

Telles sont les acclamations dont la multitude ravie frappait les airs à l'entrée de Jésus-Christ dans Jérusalem. Tel est le triomphe qu'elle décernait à ce roi paisible, qui ne lui avait révélé sa puissance que par des bienfaits. Multitude obscure et pauvre, incapable de déployer un somptueux appareil en l'honneur de celui qu'elle aimait, elle se borne à répandre des rameaux sur les pas de l'humble monture de Jésus ; quelques-uns se dépouillent de leurs vêtements, et les étendent sur le passage du fils de David ; et tous, dans un transport de joie et d'adoration, s'écrient à sa vue : Béni soit le roi qui vient au nom du Seigneur ! paix dans les cieux, et gloire dans les lieux très-hauts !

Si Jésus a voulu que l'action de cette femme qui versa du parfum sur ses pieds fût racontée dans tout l'univers, quoi d'étonnant que l'Evangile nous ait conservé la mémoire d'un hommage plus éclatant, d'un hommage rendu

à Jésus par une multitude ! Ce fait, perpétué dans le souvenir des hommes, a même pris place dans nos institutions chrétiennes ; nous le célébrons huit jours avant Pâques, en un jour que nous appelons le Dimanche des Rameaux ; nous assistons par la pensée à l'entrée triomphale de Jésus dans la ville de David ; par la pensée nous semons de palmes le chemin du Christ ; et nous disons avec les disciples : Béni soit le roi qui vient au nom du Seigneur ! paix dans le ciel, et gloire dans les lieux très-hauts !

Mais, avant de répéter ces paroles et de nous les approprier pour ainsi dire, n'est-il pas nécessaire de les comprendre ? Ne faut-il pas être sûr que, lorsque la bouche les dit, le cœur aussi les prononce ? Ce ne sont point en effet de ces paroles d'un sens confus, de ces expressions vagues qu'on puisse prononcer sans conséquence et sans responsabilité. Ce sont des paroles qui, dans l'esprit des disciples, avaient un sens particulier et une intention précise. C'est ce sens, mes frères, c'est cette intention qu'avant tout il importe de fixer.

Nous pouvons supposer que la multitude au milieu de laquelle Jésus-Christ s'avançait à Jérusalem était composée de personnes assez différentes. Les uns, témoins des miracles bienfaisants de Jésus, ou guéris par lui de quelque maladie, se pressaient avec émotion autour d'un bienfaiteur dont peut-être ils n'avaient pas approfondi la nature et la mission. D'autres, impatients du joug qui pesait sur la nation juive, se réjouissaient de voir paraître ce roi tant promis par les prophètes, ce libérateur par qui le peuple vaincu devait remonter à sa première indépendance. Mais d'autres, mes frères, d'autres

reconnaissaient dans sa maturité celui que Siméon avait reconnu au berceau ; ils voyaient en Jésus autre chose qu'un bienfaiteur terrestre, autre chose qu'un monarque de ce monde. Que voyaient-ils donc en lui ? Leurs paroles vous l'apprennent, mes frères ; ils disent : Béni soit le roi qui vient au nom du Seigneur ! paix dans les cieux, et gloire dans les lieux très-hauts !

Pauvre aveugle, à qui Jésus a ouvert les yeux à cause de ta foi ; pauvre lépreux, à qui Jésus a dit en te guérissant : « Ta foi t'a sauvé, va-t'en en paix ; » si vous êtes parmi cette multitude, venez, et dites-nous le sens de ces paroles magnifiques, par lesquelles vous saluez l'entrée de Jésus dans la cité royale. Béni soit, dites-vous, le roi qui vient au nom du Seigneur ! Mais d'autres peuvent le dire sans y attacher peut-être la même idée que vous. Ils attendent un puissant prince, qui, au nom du Seigneur, comme autrefois Cyrus, relève les remparts de Sion, et la rétablisse dans ses premiers honneurs. Est-ce là celui que vous attendez ? — Pour toute réponse, on me montre ce prince débonnaire, son humble monture, ses simples vêtements, son pauvre et pacifique cortége. Je comprends que c'est d'une autre royauté qu'il s'agit, d'un règne qui n'est pas de ce monde, et que ce roi, venu au nom du Seigneur, n'est pas un compétiteur d'Hérode ni un rival des Romains.

Achevez donc, sujet de ce roi débonnaire, et faites-moi comprendre toute votre pensée. — Elle est, me répond l'ami de Jésus, tout entière dans ce que j'ai dit, et mes premières paroles s'expliquent par les dernières : « Paix dans les cieux, et gloire dans les lieux très-hauts ! » Parlerais-je de paix, s'il s'agissait d'un roi de ce monde se préparant à reprendre sur des usurpateurs le royaume

de ses ancêtres? C'est la guerre que j'annoncerais, et non pas la paix. Et s'il était possible qu'en de telles circonstances un roi vînt nous apporter la paix, il ne s'agirait encore que de la terre; et j'ai dit: « Paix dans les cieux! » Croyez-vous qu'il soit question d'un roi de ce monde?

Ah! la paix que mon cœur célèbre est une paix conclue et scellée dans les cieux; la paix que mon cœur célèbre est une paix entre les hommes et l'Eternel. Et vous et moi, et tous les hommes, nous avons transgressé sa loi sainte, effacé en nous son image. Nous nous sommes bannis de son cœur; nous avons renoncé au titre de ses enfants; il a cessé d'être notre Père. Une guerre impie s'est déclarée sur la terre contre le souverain des cieux; une révolte du cœur, de l'esprit, des sens, de toutes les facultés, une insurrection générale de la race humaine contre son Créateur s'est organisée dans le monde. Les sens mutilés ont dit: « Rompons ses liens et jetons loin de nous ses cordes; » la raison, ivre et chancelante, a dit à son tour: « Où est la promesse de son avénement? » l'égoïsme et l'orgueil, ligués ensemble, se sont écriés: « Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous. » Au fond de mon cœur endurci, mille voix criaient les mêmes choses; mais une voix grave, importune, perçant ce tumultueux concert, s'obstinait à me reprocher mes égarements, me rappelait les droits de Dieu, sa justice, mon avenir, et me faisait clairement connaître qu'il n'y a point de paix pour le méchant. Tel était mon état, plein d'incertitude, de trouble, et souvent d'angoisse. Or, voici l'Agnèau de Dieu qui ôte les péchés du monde. Voici le gage, le moyen, l'auteur de la réconciliation. Voici le médiateur qui veut s'interposer entre son Père et nous, et qui peut sauver parfaitement tous ceux qui s'approchent de Dieu.

par lui. La guerre cesse entre mon Créateur et moi : la paix est signée dans le palais du Très-Haut; et mon cœur transporté s'écrie : Paix dans les cieux !

Mais cette paix, dont mon âme se réjouit, est-elle peut-être une concession indigne de la majesté divine; et dans cette lutte impie que j'ai entreprise, la sainteté de Dieu aurait-elle été vaincue? M'a-t-il pardonné par lassitude, par faiblesse, par indifférence ! Ah ! loin de mon esprit de pareils blasphèmes ! Le roi du ciel ne peut signer que des paix glorieuses. Quand il daigne pardonner, ce ne peut être aux dépens de sa justice ni de sa sainteté. L'honneur de son gouvernement n'a souffert aucune atteinte. Une dispensation prodigieuse, un sacrifice immense, proclament jusqu'aux dernières limites de la création que l'ordre éternel ne saurait être impunément violé. Ce fils de David n'entre dans Jérusalem que pour y mourir; et sur la croix qui l'attend, il sera le représentant à la fois et d'une divine colère et d'un divin amour. Il y a plus encore : de cette croix où il est attaché, il attirera beaucoup d'hommes à lui; cette croix va prêcher le monde; cette croix, instrument de mort, devient un instrument de régénération : la sainteté de Dieu reparaît sur la terre; et à cette vue, les anges émus répètent dans les demeures célestes ce même cri que nous faisons entendre sur la terre : Gloire à Dieu dans les lieux très-hauts !

Ainsi me parlera l'un de ces petits selon la chair, qui, sur les bords du lac de Génézareth, dans les murs de Capernaüm ou sur les chemins de Jéricho, ont entendu le Sauveur et cru à sa parole.[1] Ainsi s'expliqueront pour moi ces transports d'allégresse qu'ils font éclater à la

[1] Voir la *Note* à la fin du discours.

vue de Jésus montant vers la cité sainte. Si nous nous mettons à leur place, mes frères (et faut-il tant de peine pour nous y mettre?), nous comprendrons leurs transports. Nous sentirons même qu'aucune parole n'était égale à leurs idées, aucune expression proportionnée à leurs sentiments, et que jamais joie comme la leur n'a inondé des cœurs d'hommes. Mes frères, l'histoire nous rapporte que la ville d'Antioche, l'une des principales de l'empire romain, et la métropole de l'Orient, ayant souffert qu'on renversât dans son enceinte les images de l'empereur Théodose, ce prince l'accabla du poids terrible de ses vengeances. Un arrêt de proscription l'enveloppa tout entière. Les prisons se remplirent de captifs destinés à l'échafaud. Chaque jour apportait de nouvelles violences et de nouvelles terreurs; et le ressentiment du prince outragé semblait ne pouvoir être apaisé que par l'entière destruction de cette cité célèbre. L'évêque Flavien, se dévouant alors pour son troupeau, va dans Constantinople affronter la colère du prince et faire appel à sa miséricorde. Bonheur inespéré! sa chrétienne éloquence amollit cette âme irritée; le mot de pardon, tant imploré, sort de la bouche de Théodose. Un messager est aussitôt envoyé vers Antioche. Il presse sa marche, il arrive; il trouve aux portes de la ville les citoyens rassemblés; le pardon brille dans ses yeux avant d'être prononcé par ses lèvres; il le proclame enfin; et ce mot, ce seul mot, rend la vie à cent mille âmes désespérées.

Que ces images sont touchantes, mes frères! Après quinze siècles elles nous émeuvent; et, faisant passer dans nos âmes une partie de la joie des habitants d'Antioche, elles perpétuent parmi nous les impressions de ce beau jour. Mais il y a un nom pour de telles joies : il

n'y en a point pour celle dont l'expression solennelle retentit aux portes de Jérusalem. Cet homme qui, dans un humble appareil, y monte avec la multitude, apporte aussi une nouvelle, mais quelle nouvelle! aussi une grâce, mais quelle grâce ! Il ne dit point comme le messager de Flavien : Vous vivrez encore quelques jours sur cette terre d'exil ; il dit : Vous vivrez éternellement ! Il ne dit pas : Vous verrez encore le soleil ; il dit : Vous verrez Dieu ! Il ne dit pas : Vous goûterez les biens de ce monde avant de mourir ; il dit : Vous goûterez une paix qui surpasse toute intelligence ; vous vous associerez par vos sentiments et par vos vertus à la divinité même ; et après quelques jours donnés à l'exercice de votre foi, quittant pour jamais les champs de Babylone, vous aborderez dans le pays du salut, dans l'immortelle Canaan.

Et ce messager, qui leur apporte ces promesses, quel est-il ? Celui qui seul peut les accomplir ; celui qui veut les accomplir ; celui par qui tous ces biens leur sont acquis ; celui qui, pour prix de sa vie, a demandé à Dieu toutes les nations en héritage, et qui les a obtenues ; la grande victime, le grand prophète, le grand roi !

A présent, mes frères, je viens à vous. Qu'êtes-vous venus faire dans ce temple ? Vous êtes venus célébrer, de même que la multitude des disciples, l'entrée de Jésus-Christ à Jérusalem. Vous êtes venus joindre vos acclamations à leurs acclamations, et répandre, comme eux, des palmes sur le chemin de votre Sauveur. Ce jour, qui fut une fête pour eux, en est aussi une pour vous, avec cette seule différence que vous avez à célébrer de plus qu'eux dix-huit siècles de triomphe de la religion de Jésus-Christ.

C'est une fête ; oui, c'est une fête. Mais toute vraie fête

cles. S'ils se réjouissent donc, leur joie est fausse; et nous pouvons leur adresser ces paroles d'un apôtre : « Que votre ris se change en deuil et votre joie en tristesse. »

Oui, mes frères, les sentiments d'un chrétien ne sont tout entiers que dans ces paroles tout entières : « Béni » soit le roi qui vieut au nom du Seigneur! paix dans les » cieux et gloire dans les lieux très-hauts! » Hors de ces sentiments, cette fête et toutes nos fêtes ne sont que de vaines cérémonies. Ah! si notre cœur est étranger à ces sentiments, désertons plutôt ces fêtes sacrées, n'abordons plus ces temples, supprimons des formes vides de sens; que notre vie soit profane, mais conséquente. Ou plutôt, aspirons à revêtir ces dispositions avec lesquelles le culte est un vrai culte, et les fêtes vraiment des fêtes. Demandons à Dieu de nous pénétrer de ces sentiments qui donnent seuls du repos à l'âme et du prix à la vie. Recevons Christ ainsi que les disciples le recevaient, comme le vrai Dieu et la vie éternelle. Sages de la terre, il est la clef de vos problèmes, le complément de cette philosophie que vous recommencez sans cesse et que vous n'achèverez jamais; âmes troublées, votre paix; heureux du siècle, votre vrai trésor; hommes, le mot de l'énigme de la vie et le vainqueur de la mort. Lui seul nous rattache à l'auteur de notre être et à l'ordre universel; sans lui, errant dans la vie entre un passé inconnu et un insondable avenir, jouets tour à tour de nos passions et de notre raison, en proie à des désirs infinis que rien ne peut satisfaire, réduits à nous construire industrieusement de pauvres imitations de bonheur, fatigués de vivre et tremblant de mourir, tremblant surtout d'être jugés, nous nous approcherions sans guide et sans appui

de cette limite effrayante où la terre manquera sous nos pieds. Allons donc au consommateur de notre salut; réjouissons-nous de sa venue; répandons à ses pieds des pleurs et des palmes; ces pleurs seront essuyés par sa main divine; ces palmes deviendront notre couronne dans la cité de la paix, alors que, désaltérés à la source de toute perfection et de toute félicité, nous redirons ces acclamations des anciens fidèles : Béni soit le roi venu au nom du Seigneur! Paix dans les cieux et gloire dans les lieux très-hauts!

Note relative à la page 253.

On a trouvé que nous faisions tenir à cet homme de l'antique Judée un langage tout moderne. Ce serait une grande faute de goût dans une fiction dont le principal objet serait de captiver l'imagination; mais le contenu de ce discours n'est pas une fiction poétique. Nous avons représenté le chrétien de l'an 33 de Jésus-Christ, et nous croyons que ce chrétien ne diffère pas essentiellement de celui de l'an 1832. C'est pourquoi, sans nous soucier beaucoup de la couleur locale et du costume du temps, nous avons mis dans sa bouche l'expression générale des sentiments des vrais chrétiens de tous les âges. Si notre phraséologie est du XIXe siècle, c'est que nous n'avions pas le talent et ne sentions pas non plus la nécessité de faire parler cet homme comme il a pu parler alors; l'eussions-nous fait, et même avec succès, c'eût été probablement au préjudice de la clarté.

Nous abondons dans le sens du critique lorsqu'il désapprouve cette reconstruction arbitraire du passé que se permettent quelques écrivains religieux de notre époque. Nous n'aimons pas plus que lui la témérité avec laquelle on remplit certaines lacunes des récits évangéliques; ces récits ne sont pas si pauvres qu'il faille leur faire l'aumône d'une foule de conjectures romanesques. Les habiles font mieux; ils trouvent assez de richesses dans le texte sans exploiter aucune hypothèse; ils s'en abstiendraient par bon goût, quand même ils oublieraient combien ces sortes d'interpolations profanent le texte auquel on les impose.

Si l'on croyait que j'ai prêté au disciple de Jésus-Christ non un langage seulement, mais des idées qu'il ne pouvait pas avoir, je répondrai que je n'ai fait qu'ajouter, autant que je l'ai pu, à la précision de ces idées, mais que ces idées mêmes sont antiques. La théologie chrétienne des disciples d'alors, même des plus spirituels, n'était probable-

ment pas très-exacte; mais si elle ressemblait à celle de Siméon, elle ne différait pas essentiellement de celle du fidèle que j'ai fait parler; Saurin m'encourage à le croire. Il a développé le discours ou plutôt l'hymne de Siméon dans un sens tout à fait pareil à celui que j'attribue aux acclamations de la multitude dans le jour des Palmes.

LES IDOLES FAVORITES.

MATTH. XIX, 16-23.

« Et voici, quelqu'un s'approchant, lui dit : Mon bon maître, que dois-je faire pour avoir la vie éternelle? Il lui dit : Pourquoi m'appelles-tu bon? Il n'y a qu'un seul bon, c'est Dieu. Que si tu veux entrer dans la vie, garde les commandements. Il lui dit : Quels commandements? Et Jésus lui répondit : Tu ne tueras point. Tu ne commettras point d'adultère. Tu ne dérobe-ras point. Tu ne diras point de faux témoignage. Honore ton père et ta mère. Et tu aimeras ton prochain comme toi-même. Le jeune homme lui dit : J'ai observé ces choses-là dès ma jeunesse; que me manque-t-il encore? Mais Jésus lui dit : Si tu veux être parfait, vends ce que tu as et le donne aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel; après cela viens et suis-moi. Mais quand le jeune homme eut entendu cette parole, il s'en alla tout triste, car il possédait de grands biens.

Mes frères, nous ne serions pas étonnés si quelques personnes trouvaient singulière et exorbitante la condition que Jésus-Christ impose à ce jeune homme. Après avoir observé tous les commandements de la loi dès sa jeunesse, il devait, ce semble, s'attendre moins qu'un autre à se voir imposer un si nouveau et si rigoureux devoir que celui de vendre tous ses biens pour en donner le produit aux pauvres. Et pourquoi faut-il qu'il fasse ce que ni la loi, ni Jésus-Christ lui-même n'ont recommandé nulle part d'une manière générale, et ce qui peut tout au plus devenir un devoir dans des circonstances extraordinaires que le cours des temps et des choses ne ramène

que rarement? Si quelqu'un s'adresse ces questions, il n'ira pas en chercher bien loin la réponse. Un coup-d'œil sur le récit de l'Evangéliste éclaircira ces difficultés : « Si » tu veux être parfait, dit Jésus-Christ, vends tout ce » que tu as et le donne aux pauvres. » Si tu ne veux point être parfait, tu peux t'en tenir à ce que tu as fait jusqu'à ce jour; mais si tu aspires à la perfection, il faut que tu saches te détacher de tout; et pour m'en donner la preuve, je t'appelle à me faire le sacrifice de tes biens; je pourrais te demander autre chose, je pourrais te demander davantage; mais il suffit que tu te montres prêt à tout ce qu'il me plaira de t'ordonner. Tu ignores pourquoi je te demande tes biens; mais est-il nécessaire que tu le saches? N'est-ce pas assez que tu saches que je suis ton Seigneur? Tu t'es adressé à moi comme à ton *bon* maître; tu m'as donné le titre qui ne convient qu'à Dieu; suis-je ou non ton maître? Ai-je droit ou non sur tout ce qui est à toi? M'appartiens-tu sans réserve? C'est ce que je veux éprouver avant de te recevoir au nombre de mes disciples; car il me faut des cœurs qui ne soient point partagés, des cœurs qui veuillent être parfaits; celui qui, ayant mis la main à la charrue, regarde en arrière, ne saurait me suivre; celui qui n'est pas prêt à se charger de sa croix n'est pas digne de moi; je renvoie les mondains vers leur monde, et les morts auprès de leurs morts.

Expliquée de cette manière, c'est-à-dire par elle-même, la réponse du Sauveur n'a plus rien de bizarre ni d'exagéré. D'ailleurs il est plus que probable, par la suite du récit, que le choix de cette condition n'était nullement arbitraire. Ce jeune homme était riche, et, à ce qu'il paraît, fort attaché à ses biens. Que savons-nous? Peut-être

eût-il facilement sacrifié à Jésus son temps, ses forces, sa vie elle-même ; mais renoncer à ses biens, à la considération, à la consistance qu'ils lui procuraient, voir s'adresser ailleurs les hommages que lui valait sa richesse, se trouver tout-à-coup un homme de rien après avoir été un personnage d'importance, dépendre des autres après avoir vu les autres dépendre de lui, descendre dans cette espèce de néant qui est le partage du pauvre, tout cela, en écartant même toute vue d'avarice et de sensualité (que nous supposons volontiers au-dessous de lui), tout cela met ses bonnes intentions à la plus pénible des épreuves. Que ne lui demandait-on sa vie ? Elle lui est moins chère. Mais c'est pour cela que Jésus-Christ ne la lui a pas demandée. Ce sont ses biens et non autre chose qu'il veut, parce que le sacrifice le plus pénible est aussi le plus propre à mettre hors de doute le dévouement. Ou, pour mieux dire, ce ne sont pas des biens que Jésus demande, c'est un cœur qu'il somme de prendre parti : il faut que ce cœur se décide entre une richesse périssable et le Seigneur ; si cette richesse retient la moindre partie de ce cœur incertain, le Seigneur n'en veut pas : tout homme qui veut être parfait doit donner à Dieu tout son cœur.

L'importance de la sommation se montre sous un jour nouveau, si l'on réfléchit à tout ce qu'emportent ces mots : *Si tu veux être parfait*. Personne n'ignore qu'ils reviennent à ceux-ci : Si tu veux être sauvé. Non pas, mes frères, que le salut soit le prix, le paiement d'un dévouement quelconque ; mais ce dévouement est le signe qu'on est entré dans la voie de la foi, de l'amour, et, par conséquent, du salut. En sorte que la parole de Jésus se peut aisément traduire de cette manière : Tu viens à

moi avec une grande promptitude d'esprit ; tu veux m'adopter pour maître ; tu te soucies de la vie éternelle ; mais voyons si tout est réel dans ce que tu avances. Veux-tu être parfait ? Es-tu prêt à me sacrifier tout ? Préfères-tu mon service à toutes choses ? S'il en est ainsi, viens ; je vois que tu m'aimes. Mais si, m'ayant d'ailleurs tout cédé, tu retiens pour toi, pour ta chair, pour ton *homme naturel* quoi que ce soit ; s'il y a une chose au monde que tu me refuses, la foi ne t'a pas encore renouvelé, tu es encore le vieil homme, tu es encore éloigné du royaume des cieux et de la vie éternelle.

Ce que Jésus-Christ dit à ce jeune homme, il le dit à nous tous ; et nous en tirons une leçon pour ces chrétiens, beaucoup trop nombreux, qui prétendent mettre des bornes à leur dévouement, et, après avoir élevé publiquement un autel au vrai Dieu, gardent dans un coin obscur de leur maison quelque idole secrète, quelque Baal dont ils n'ont pas le courage de se détacher. Le jeune homme, en s'éloignant tout triste après la réponse de Jésus, montra qu'il y avait au moins une chose qu'il ne pouvait se résoudre à sacrifier. Beaucoup de chrétiens, après s'être mis extérieurement au service de Jésus-Christ, après avoir en apparence réglé leur vie sur son exemple et sur ses commandements, persistent dans quelque habitude ou dans quelque penchant contraire à l'Evangile, ou bien, ce qui est au fond la même chose, s'affectionnent tellement à des choses innocentes en elles-mêmes et légitimes, que, lorsque le moment vient où le service du Seigneur en exigerait le sacrifice, ils s'en trouvent incapables, et démentent toutes leurs concessions précédentes par un honteux refus.

Telle est la ruse du prince des ténèbres. Il feint de re-

culer devant la puissance de l'Esprit divin. Il abandonne un poste après l'autre ; mais sa défaite n'est qu'apparente. Sur la limite même qu'il semble prêt à franchir en fugitif, il trouve une forteresse qu'il se hâte d'occuper et d'où il domine tout le pays. On peut, mes frères, avoir signalé son zèle par une foule de réformes, avoir fait une foule de sacrifices, et néanmoins n'avoir rien perdu. Chacun de nous a plusieurs penchants, plusieurs habitudes, plusieurs vices peut-être ; mais il y a toujours un penchant qui l'emporte sur tous les autres en vivacité et en profondeur ; un goût, un besoin auquel dans l'occasion nous serions prêts à sacrifier tous les autres. Et de même qu'un arbre presque entièrement sorti de terre tire toute sa vie d'une racine ; de même que, dans une paralysie générale ou dans une mort presque complète de tous les membres, la vie opiniâtre se réfugie, se concentre et tient bon dans son organe principal ; de même, réduite à une seule habitude, à une seule branche de son égoïsme, l'âme y vit de toute la plénitude de sa vie, et regagne en intensité ce qu'elle a perdu en étendue. Quand on a sacrifié tous ses goûts accessoires, on n'est point malheureux si l'on peut satisfaire sa passion dominante, et les jouissances qu'elle donne deviennent d'autant plus vives que l'âme, ne se livrant à aucun autre penchant, ne connaît aucune diversion. En sorte qu'il n'y a pas de risque à affirmer que les hommes les plus heureux, à parler charnellement, sont ceux qui n'ont qu'un seul goût et qui savent tout lui subordonner.

Il ne faut donc pas légèrement admirer tel homme qui, à son début dans la carrière chrétienne, émonde sa vie à grands coups de serpe, et se fait comme un plaisir

de ces sacrifices ; c'est qu'il s'est réservé, sans se l'avouer peut-être, ou sous des prétextes spécieux, tel goût charnel, telle habitude mondaine, telle partie du vieil homme, à laquelle il a toujours attaché plus de prix qu'à tout le reste. Une fois qu'on a donné le change à sa conscience sur cette inclination ou sur cette habitude, on s'y livre avec abandon ; on s'y complaît, on la caresse comme le dernier asile de l'homme naturel ; il est si doux d'être mondain en sûreté de conscience, de jouir du monde et de le condamner, et d'être à la fois les élus du ciel et les heureux de la terre ! D'ailleurs le goût que l'on conserve nuit si peu aux autres devoirs, il laisse à la disposition du Seigneur tant de choses, qu'il y aurait un excès de rigueur à s'en priver.

Imprudent ! comment n'avez-vous pas compris qu'une inclination que vous ne captivez pas vous captive, et qu'en chaque chose où vous n'êtes pas maître vous êtes esclave ? S'il est un penchant que vous ne puissiez vous résoudre à sacrifier, vous êtes à lui, vous n'êtes plus à vous. Est-ce que l'amour du monde n'est pas tout entier dans chacun de ces goûts particuliers ? Est-ce que ce n'est pas la même chose d'être attaché par une chaîne que par mille, quand une chaîne est aussi difficile à rompre que mille ? Est-ce qu'à l'heure des sacrifices, à l'heure de la mort, qui est le résumé de tous les sacrifices, ces attachements ne pèseront pas sur vos ailes comme tout un monde ? Ce peu de chose est donc une grande chose ; et quoi que vous disiez du peu d'importance de cet attachement, toute votre liberté y périt.

Mais c'est par rapport à Dieu et à ses droits qu'il importe surtout d'examiner la question. Et voici, sous ce nouveau rapport, comment elle se pose.

Quand Jésus-Christ demandait au jeune homme l'abandon de tous ses biens, nous devons bien le comprendre : il lui demandait de ne conserver aucun attachement qui pût contrebalancer l'amour qu'une âme doit avoir pour lui. Pareillement ce qu'il nous demande, c'est de ne rien aimer tellement que nous ne soyons prêts à le lui abandonner par amour.

Or, si nous le lui refusons, combien ne sommes-nous pas coupables ?

Premièrement, ce que Jésus-Christ nous demande, il nous le demande au nom de Dieu, comme Dieu, et pour Dieu. Et si nous le refusons, nous le refusons à Dieu, c'est-à-dire que nous le refusons à celui de qui nous tenons tout, à qui nous devons tout, et hors de qui nous ne sommes rien. Cette considération met à néant toute espèce de justification que nous voudrions fonder sur le petit nombre ou le peu d'importance des objets que nous refusons. Il est fort égal de refuser à Dieu un monde ou un de nos cheveux. Il importe peu que nous cédions à Dieu sur mille points, si nous lui résistons sur un seul. Une seule désobéissance préméditée ou volontaire efface toutes nos obéissances. Dès que nous croyons pouvoir retenir quelque chose à Dieu, il est clair qu'il n'est pas Dieu pour nous. Car ce nom saint et sacré appose sur la moindre de nos obligations un cachet aussi inviolable que sur tout l'ensemble de nos devoirs. Et c'est ici le cas d'appliquer l'excellent raisonnement de saint Jacques : « Quiconque aura observé toute la loi, s'il vient à pécher en un seul commandement, est coupable comme s'il les avait tous violés. Car celui qui a dit : Tu ne commettras point adultère, est le même qui a dit : Tu ne tueras point. » Le plus petit devoir, si l'on consi-

dère Celui qui l'impose, est au même rang que toute la morale.

Qu'est-ce qu'emporte notre refus sur un seul point, fût-ce même le plus insignifiant? Rien autre, mes frères, que ceci : c'est que nous refusons à Dieu notre cœur. Si notre cœur était à Dieu, nous ne saurions lui refuser nulle chose. Or, ce n'est ni de nos actes ni de nos habitudes en elles-mêmes qu'il se soucie, mais des dispositions que nos actes lui révèlent. En lui refusant une chose quelconque, nous lui refusons notre cœur; en lui refusant notre cœur, nous lui refusons tout.

Mais nous faisons davantage, mes frères, veuillez y prendre garde. Non-seulement nous refusons notre cœur à Dieu, mais nous le donnons à un autre. Il y a donc un autre objet que nous préférons à Dieu. Or, l'objet que nous préférons à Dieu est évidemment Dieu pour nous; et l'adoration que nous refusons à Dieu, nous la transportons à cet autre objet. Cet objet est dès lors celui de notre culte, une idole que nous opposons insolemment au seul vrai Dieu, béni éternellement; et le culte extérieur que nous continuons à rendre à l'Eternel n'est plus qu'une dérision folle, outrageuse et impie.

Répéterez-vous encore que vous avez pourtant fait à Dieu bien des sacrifices? Allez-vous faire l'énumération de toutes les réformes que vous avez entreprises et accomplies pour l'amour de lui? Pour l'amour de lui! dites pour l'amour de vous. Pressés entre l'amour du monde et le souci de votre salut, et n'ayant pas le courage de choisir, vous avez ramassé tout ce dont le sacrifice coûtait le moins à votre cœur; tout ce dont vous pouviez vous séparer sans déchirement; vous avez fait de ces rebuts entassés un holocauste au Seigneur; mais

vous avez serré dans votre sein la brebis chérie que vous aviez juré en vous-même d'épargner. Votre christianisme est une transaction conclue entre Dieu et le monde sans l'aveu de Dieu; mais ne parlez pas d'amour; car si c'était l'amour qui vous eût dicté vos premiers sacrifices, il vous eût également inspiré le dernier. Faut-il le dire? le dernier sacrifice eût été le premier dans l'ordre de vos offrandes. C'est sur la brebis chérie que vous eussiez tout premièrement porté le couteau; car le premier mouvement de votre amour eût été de chercher pour Dieu le plus digne hommage, et le reste aurait suivi sans doute; on ne regrette pas quelques brins de paille après avoir donné des gerbes. Ne vous seriez-vous pas dit: Le Dieu que j'aime veut mon cœur; eh bien! mon cœur est là, dans ce goût, dans cette passion, dans cette habitude; c'est donc la première chose que je lui offrirai. Au lieu de cela, qu'avez-vous fait? Vous avez dit: Voici à quoi j'attache le moins de prix; ce sera la part de Dieu; mais ce qui m'intéresse, ce qui me captive et me charme, ce sera ma part. Malheureux! ce que vous estimez le plus, c'est aussi à quoi Dieu met le plus de prix; ce que vous voulez garder, c'est précisément ce qu'il veut avoir. Mesurez là-dessus la gravité de votre offense.

Si un païen raisonnait comme vous, on le jugerait sévèrement. Mais de la part d'un chrétien, un tel raisonnement est le comble de l'ingratitude. Qu'il réfléchisse un moment à la conduite de Dieu à l'égard de ses créatures. Elles étaient coupables; il ne leur devait rien; il leur a donné quelque chose. Et quoi donc, mes frères? A-t-il été chercher aux extrémités de la création, et sur les limites du néant, quelque objet de nul prix dont il eût

lui-même détourné ses regards? supposition indigne, que nous n'aborderons point. Mais encore : pour éclairer notre horizon d'une plus brillante lumière, a-t-il pris dans les profondeurs des cieux quelqu'un de ces mille soleils dont il a semé avec profusion les lambris de son palais immortel? sa bonté dédaigne de pareils présents, et nous avions besoin d'une autre lumière que de celle du soleil. Eh bien! a-t-il détaché du milieu des séraphins quelque ange pour nous visiter, partager nos misères, et nous apprendre les vérités éternelles? O glorieux messager! ô bienheureux message! ô divine bonté! mais ce n'est rien encore. Il nous a donné ce qu'il avait de meilleur; il nous a sacrifié son bien-aimé. Celui en qui habite toute la plénitude de la divinité, celui en qui Dieu prend plaisir dès avant la naissance du monde, Jésus-Christ est venu sur la terre, et nous a enseignés; ce n'est pas assez, il a souffert; ce n'est pas assez, il est mort sous nos coups; et après sa mort, il est encore perpétuellement auprès de nous par son esprit. Voilà ce que Dieu nous a donné. Et nous, en retour, nous lui regrettons, nous lui pleurons... quoi? une poussière, un néant, mais enfin ce que nous aimons le mieux, et ce dont le sacrifice équivaudrait au sacrifice de notre cœur, la seule chose qu'il nous demande et que nous puissions lui offrir.

Et tout cela, retenez-le bien, mes frères, se fait sous le manteau du christianisme, avec la prétention d'être chrétien, avec la persuasion de l'être en effet. Et ceux qui se conduisent de la sorte s'imaginent avoir surgi au port, et du sein des eaux tranquilles où, l'ancre jetée et les voiles pliées, repose leur immobile navire, ils regardent avec compassion, sur la pleine mer, des vaisseaux qui se fatiguent et crient sous le courroux des vents. Ah! plus

heureux peut-être sont ces navires que les vagues tourmentent ! Celui qui, sollicité de devenir chrétien, s'est assis d'abord, a calculé ce qu'il lui en coûterait de peines et de sacrifices, et, effrayé de toutes les exigences de la religion, s'est pour un temps replongé dans le monde, il est à plaindre sans doute ; mais au moins il a, sous un rapport, compris le christianisme, il sait tout ce qu'exige la loi parfaite, il a une vue et un sentiment de la perfection chrétienne : ce sentiment le poursuivra peut-être, et peut-être on le verra entrer par la loi dans le domaine de la grâce. Mais celui qui imaginant un accommodement chimérique entre ses passions et la loi de Dieu, est parvenu par un art malheureux à river ses vices dans le christianisme, à faire un seul tout de l'esprit et de la chair, du monde et du ciel, celui qui vit tranquille dans des rapports si faux et si trompeurs, celui-là, mes frères, est à plaindre plus qu'on ne peut dire ; mieux vaut cent fois l'angoisse des enfants du siècle que cette fatale sécurité ; et ce qu'on peut souhaiter de mieux, c'est qu'elle ne tarde pas à être troublée.

Dieu y pourvoit quelquefois ; il place quelquefois les sectateurs de ce christianisme commode et doux dans une position telle qu'il faut nécessairement opter, et que le sacrifice de leur idole favorite est la seule preuve non équivoque qu'ils puissent donner à Dieu de la réalité de leur christianisme. Alors le rideau se déchire, l'illusion se dissipe ; alors le christianisme se montrant avec un cortége de nécessités pénibles et de sacrifices imprévus, le christianisme portant la main sur notre bien-aimé, *notre unique*, le christianisme apparaît sous son vrai jour, comprenez-moi bien, sous le jour qu'il doit apparaître à un véritable mondain. Alors on ne le trouve plus si

beau ; on ne se sent plus pressé de le défendre ; on n'est plus tant l'ennemi de ceux qui l'attaquent ; on prend quelque chose de leur mauvaise humeur ; on se plaint aussi de l'exagération des chrétiens trop conséquents ; on fait de l'opposition contre eux, ou, si l'on n'ose pas à ce point démentir sa conduite précédente, on renferme son chagrin, et l'on ne prouve que d'une manière négative, c'est-à-dire, par de l'indifférence et de la tiédeur, qu'on est effectivement changé. Quoi qu'il en soit, dans de telles occasions Dieu nous révèle à nous-mêmes ; et ce désabusement soudain peut nous ramener par un détour ou par une halte à refaire notre religion, et à mettre le vin nouveau du christianisme dans le vaisseau neuf d'une âme régénérée.

C'est à vous, mes frères, à voir maintenant si l'histoire du jeune homme riche s'applique à vous. Jésus-Christ ne vous dit pas comme à lui : Va, vends tout ce que tu as et le donne aux pauvres ; mais il vous dit : Etes-vous prêts à le faire ? Y a-t-il quelque chose que vous aimiez plus que moi, ou m'aimez-vous par-dessus toute chose ? S'il fallait, pour confirmer votre foi, sacrifier vos avantages sociaux, les priviléges de votre rang, le plaisir, la bonne compagnie, seriez-vous encore chrétiens ? S'il fallait avoir une nourriture moins délicate, une demeure plus humble, des habitudes gênantes, seriez-vous encore chrétiens ? S'il fallait renoncer aux affaires publiques, rentrer dans l'obscurité d'une vie sans influence, seriez-vous encore chrétiens ? S'il fallait refuser à votre esprit le plaisir d'études attrayantes, les jouissances d'une curiosité savante, seriez-vous encore chrétiens ? S'il fallait, de chrétien distingué, de conducteur des âmes, de lumière des petits, descendre vous-même au rang des

petits, être humilié par vos inférieurs, conseillé par les simples, repris par les pauvres, seriez-vous encore chrétien? S'il fallait faire cause commune avec des hommes que le monde n'aime pas, et qui, singuliers peut-être par leurs formes, sont respectables par leur zèle et leur piété, seriez-vous encore chrétien? S'il fallait une fois vous prononcer dans des sociétés que vous aimez à voir, rompre en visière à un incrédule que vous redoutez, confesser la rédemption dans une assemblée de beaux-esprits déistes, seriez-vous encore chrétien? Voilà des questions que nous devons tous nous adresser à nous-mêmes afin de nous connaître. N'hésitons pas à le faire.

Souvent cette inclination mondaine, cette idole intérieure est mal aisée à découvrir; on peut l'adorer longtemps sans la voir, on lui rend un culte dont on n'a pas conscience. Mais si, au milieu d'une profession sincère du christianisme, on observe en soi de la froideur. de l'indifférence, du dégoût, une sorte d'incohérence de la vie, c'est un symptôme qu'il ne faut pas négliger. Il annonce qu'il y a de l'interdit sous notre toit, ce qui fait que la bénédiction de Dieu ne peut y descendre; il révèle la présence d'une idole sur l'autel de notre cœur, idole qui empêche le Saint-Esprit d'y habiter; il dénonce un amour qui repousse l'amour de Dieu. Si toute la plante meurt, cherchez sous l'écorce le ver imperceptible qui la ronge; cherchez dans votre âme ce dernier péché qui l'infecte. Hâtez-vous d'offrir un dernier sacrifice à votre maître, afin que sa faveur revienne tout entière : ou plutôt sentez que, puisque vous avez pu donner dans votre cœur l'hospitalité à un ennemi de votre Dieu, vous êtes vous-même son ennemi; reconnaissez que vous ne l'aimiez

pas. Après avoir triomphé en élu, humiliez-vous en pécheur ; avouez que toute l'œuvre qui vous semblait si avancée est à recommencer, et chargez-en l'infatigable miséricorde du Seigneur ; elle ne vous manquera point ; elle se prodigue aux cœurs brisés, et fait succéder pour jamais aux vains et funestes triomphes de la propre justice, de la fausse paix et du pharisaïsme, les triomphes de l'humilité, du repentir, de l'abandon filial et de la pauvreté d'esprit.

LE CHRÉTIEN DE NOM

ACCUSÉ PAR SES PENSÉES.

Rom. II, 15.

« Leurs pensées les accusent ou les défendent. »

Il y a, mes frères, deux manières fort différentes de recevoir et de pratiquer le christianisme, et ces deux manières peuvent être désignées par deux expressions bien simples : pour les uns, le christianisme est tout; pour les autres, il est quelque chose. Les uns l'ont reçu comme une puissance souveraine à laquelle tout doit être soumis; ils lui ont élevé un trône dans leur âme; ils ont livré leur vie à sa merci. Croire en Jésus-Christ, l'aimer et le servir, est pour eux la seule chose nécessaire, le tout de l'homme : ils ont choisi Jésus-Christ pour le centre de toutes leurs pensées, l'appui de toute leur vie, la règle de toutes leurs actions, le modérateur de tous leurs sentiments. Voilà les chrétiens déterminés et complets. Pour les autres, le christianisme est seulement quelque chose; son excellence intérieure, l'autorité des siècles, la force de l'exemple les ont traînés sous ses bannières; ils y sont même, jusqu'à un certain point, de bon cœur; ils ne déposeraient pas volontiers le titre de chrétiens; le leur refuse-t-on, ils s'émeuvent et s'indignent; mais le christianisme ne fait que partager leur

cœur avec d'autres objets qu'ils n'estiment pas moins; ils n'ont rien chassé pour le recevoir; leurs autres intérêts n'ont fait que se ranger un peu pour lui faire place, et la meilleure partie est restée à la porte de leur cœur. Un peu de crainte de la mort, un peu de respect pour la sainteté de Dieu, un peu de confiance en sa miséricorde, un peu d'affection pour Jésus-Christ, se sont glissés pour ainsi dire dans les intervalles que laissait libres une âme déjà si bien remplie. Et se sachant bon gré d'avoir ainsi tout accordé, satisfaits de voir cette grande affaire si bien réglée, ils se remettent à vivre à peu près comme ils ont toujours vécu, et vont tranquillement à la rencontre de ce Dieu qui veut que nous l'aimions de tout notre cœur, de toute notre âme, de toutes nos forces, et de toute notre pensée.

Vous savez, mes frères, combien sont nombreux ces membres honoraires de l'Eglise chrétienne, ces simples amateurs de christianisme. Vous savez également combien leur illusion est grande, combien leur erreur est funeste, et que le Dieu jaloux dont ils ont traité les commandements comme des prétentions usuraires avec lesquelles il est permis de marchander, tiendra pour nulle cette religion de condescendance, ce christianisme avare et sordide, et rejettera loin de lui de prétendus serviteurs qui ne furent jamais à lui.

Que ces chrétiens ne soient pas des chrétiens, c'est donc ce que nous n'avons pas besoin de vous prouver. Notre but aujourd'hui est de tirer cet aveu de leur propre bouche en les opposant eux-mêmes à eux-mêmes; en d'autres termes, notre but est de prouver que leurs propres pensées les accusent.

Les paroles qui nous servent de texte s'appliquent,

dans l'intention de saint Paul, aux païens, ou en général à tous les hommes, en tant qu'ils sont réduits à leurs seules lumières naturelles. La loi, dit l'Apôtre, est gravée dans leurs cœurs; chacun d'eux peut la lire au dedans de lui; en sorte que, sans le secours d'aucune révélation, il peut, s'il le veut, s'accuser lui-même ou se défendre.

Aussi n'est-ce pas pour donner aux hommes la loi que Jésus-Christ est venu dans le monde, que Jésus-Christ est mort sur la croix. Cette loi, ils l'avaient déjà ; et les développements qu'il y aurait ajoutés, la supériorité de ses enseignements et la beauté de sa vie, qu'eussent-elles fait autre chose qu'éclairer davantage les hommes sur leur état de péché, les rendre plus inexcusables, les *tuer*, suivant l'énergique expression de saint Paul, qui estime, avec raison, que la loi, en survenant, apporte la mort et non pas la vie? La loi, qui siége perpétuellement sur le tribunal de notre cœur pour nous accuser ou nous défendre, n'eût reçu des mains de Jésus-Christ qu'un glaive plus acéré, une balance plus sévère.

Mais quoi qu'il en soit (car cette question n'appartient point à notre sujet), il reste certain que l'homme naturel, ayant la loi écrite au dedans de lui, a de quoi se condamner lui-même. Or, cela n'est pas moins vrai de cette classe de chrétiens que nous avons caractérisée. « Les » pensées de leur cœur les accusent également. » Oui, lorsque, sous le nom de chrétiens, ils sont du monde et vivent pour le monde, je dis que les principes qu'ils se font honneur de professer dans les différentes relations de la vie renferment la condamnation de leur prétendu christianisme; je dis que, s'ils appliquent à leur culte les maximes générales qu'ils appliquent à toute autre chose, ils seront forcés de convenir que leur religion n'est pas

un hommage, mais une injure au Dieu qu'ils prétendent servir. Pour rendre cette vérité sensible, adressons-nous d'abord quelques questions.

Lorsque le cœur éprouve une affection innocente et légitime, n'est-il pas généralement reconnu qu'il est beau de s'y livrer? Si l'objet qui nous l'inspire est aussi digne de respect que d'amour, n'est-il pas beau de lui vouer de l'enthousiasme? Et dans un cas semblable, l'exagération n'est-elle pas pardonnée beaucoup plus facilement que la tiédeur?

Lorsque nous avons reçu quelque bienfait d'un de nos semblables, n'est-il pas généralement convenu que la reconnaissance doit se proportionner au bienfait? N'est-il pas beau de ne point la mesurer trop exactement? Ne doit-elle pas, s'il se peut, surpasser le service rendu? Et ne doit-elle pas saisir avec empressement toutes les occasions de se manifester par des faits?

Enfin, lorsque nous avons jugé quelqu'un digne de notre affection et de notre estime, n'est-il pas généralement reconnu que nous devons nous honorer devant le monde des sentiments que cet être nous inspire? N'est-il pas beau de faire connaître, et, si nous le pouvons, de faire partager à tous cette affection et ce respect? Et ne devons-nous pas, alors même qu'il serait pour les autres un objet d'aversion ou de mépris, alors même, et surtout alors, nous confesser ses amis, et le défendre par cette expression publique de notre attachement?

Trois questions, mes frères, dont la réponse n'est pas douteuse. Oui, voilà des maximes reçues dans le monde; reçues non-seulement des hommes spirituels, mais des mondains; non-seulement des chrétiens, mais des païens; non-seulement d'une classe de la société, mais de toutes

sans exception. Ce sont des *pensées* que tout le monde avoue, dont tout le monde s'honore, et dont l'absence supposerait une dégradation morale dans laquelle personne ne s'imagine être tombé. Je prends ces *pensées*, dont la vérité, étant universellement admise, est donc admise par les chrétiens de nom qui font le sujet de ce discours, et je leur dis, à eux, que ces pensées renferment leur condamnation.

Un objet a gagné leur cœur par de belles qualités. Ils l'aiment. N'allez pas croire qu'ils se mettent en garde contre un sentiment si doux. Ils trouvent juste, innocent, et même beau, de s'y abandonner. S'ils craignent quelque chose, c'est de ne pas aimer assez. Ils se savent bon gré de leur sensibilité; ils se voudraient du mal de la sentir refroidie. L'exagération ne leur fait guère de peur : trop heureux, pensent-ils, qui peut exagérer ainsi ! On peut trop jouir, trop agir, trop connaître : on ne saurait trop aimer. Cette prétendue exagération est l'âme de toutes les grandes actions, le mobile de toutes les belles vies ; l'enthousiasme pour ce qui est grand et bon est le plus noble état que l'âme puisse connaître, une disposition où il faudrait qu'elle pût se maintenir habituellement ; le fanatisme même a sa grandeur ; et soit qu'on s'enflamme pour la patrie, pour la science, ou pour les beautés de la nature et des arts, on honore par ce transport la nature humaine, qui ne retombe que trop aisément vers les choses communes et vers les intérêts matériels.

Tout pénétré de ces pensées, tout avide d'aimer et d'admirer, on vous place devant le modèle accompli de tout ce qui mérita jamais l'admiration et l'amour. Loin, bien loin toutes les fictions les plus sublimes ! C'est la

plus sublime des réalités. Loin, bien loin tous les sages, tous les héros, tous les prophètes, tous les hommes! C'est un Dieu; et, ô profondeur! c'est un Dieu-martyr. Avez-vous admiré l'homme patient? C'est la patience même. Avez-vous respecté l'homme pur? C'est la pureté même. Avez-vous aimé l'homme aimant? Eh bien! c'est la charité même. Avez-vous prêté une oreille avide aux discours de la sagesse? Jamais homme n'a parlé comme cet homme. Toute la philosophie antique, toute la science moderne s'inclinent devant cette sagesse incarnée, qui donne au génie des pensées d'enfant, à l'enfant des pensées de génie. Combien de fois, préoccupé d'un idéal de perfection humaine, vous en avez cherché la réalité parmi les hommes? Combien de fois vous avez été trompés! Toujours l'homme se trahissait par quelque endroit. Tantôt un vice obscurcissait les bonnes qualités; tantôt ces bonnes qualités elles-mêmes, méconnaissant leurs limites, devenaient des vices. Même dans ces fictions où se déploie librement l'imagination de l'homme, il ne vous est pas donné de tracer des caractères parfaits, soit qu'une espèce de bon goût répugne à cette falsification, soit qu'en effet un être imparfait et borné ne puisse peindre avec succès que des êtres bornés et imparfaits comme lui. Mais le divin héros de l'Evangile est accompli de tout point. Aucune nuance de péché, aucune vertu qui s'avance en usurpatrice sur le terrain d'une autre vertu. Il en est de son caractère comme de son œuvre : la justice et la miséricorde s'y sont entrebaisées; la force et la douceur se sont réconciliées; l'autorité et l'humilité ont brillé de concert; en un mot, tous les éléments dont se compose l'idée de la perfection se sont combinés dans la plus ravissante harmonie. Que faut-il donc de plus

pour gagner votre cœur? Aurez-vous encore le droit d'admirer quoi que ce soit si vous n'admirez pas Jésus? Ne serez-vous pas même souverainement injustes s'il y a chose au monde que vous admiriez ou que vous aimiez autant que Jésus? Car vous ne sauriez le nier. Le problème est résolu; vous avez enfin trouvé l'*Admirable*, ainsi que l'appelle justement l'Ecriture; et si vous ne l'admirez pas plus que tous les autres êtres à la fois, on sera forcé de conclure ou que cette prétendue soif du bon et du beau n'était qu'une pure hypocrisie, ou que votre goût sans culture est incapable de discerner ce qui est vraiment bon et beau, ou que votre vanité trouve mieux son compte à admirer l'imperfection, parce que l'imperfection ne vous humilie pas. Eh bien! il est ainsi pourtant. Non pas qu'il vous en coûte quelque chose de convenir que Jésus-Christ est l'être le plus parfait, et même le seul parfait qui ait vécu parmi les hommes. Mais que ce sentiment est froid en comparaison de celui que vous accordez souvent à des créatures! Que dis-je? ce sentiment si pur et si ennoblissant, vous le redoutez comme un dangereux sentiment; vous semblez lui appliquer la même règle de prudence morale qui nous prescrit de nous défier de toutes nos passions charnelles, illimitées par leur nature, et capables de dévorer l'âme entière! Vous traitez ce sentiment avec la sévérité qui est due aux convoitises mondaines qui font la guerre à nos âmes! Et tandis que vous laissez un libre cours à des torrents dévastateurs que vous devriez borner de toutes parts, vous resserrez de tout votre pouvoir ce fleuve d'amour qui, en coulant dans l'âme, en y débordant s'il était possible, n'y pourrait jamais porter que la fertilité, l'abondance et la vie! Et vous êtes chrétiens! et ce qui serait injustice chez

des païens même à qui l'Evangile serait connu, vous vous le permettez comme chrétiens ! On passe aux incrédules de prodiguer leur âme à des objets créés et imparfaits, de vouer à des hommes pécheurs, que dis-je ? à des inventions humaines, à des ouvrages de l'art, un enthousiasme voisin du délire : l'âme a besoin d'être remplie ; et, hors des inspirations de la sagesse d'en haut, elle n'est peut-être pas libre de choisir ; mais que des chrétiens accordent (et cela se voit tous les jours) à un homme, à un système, à un livre, à une statue, beaucoup plus d'intérêt et d'admiration que Jésus-Christ ne leur en inspire ; qu'ils craignent même d'avoir trop d'affection, trop de zèle, trop d'enthousiasme pour Celui à qui ils ne feraient que rendre justice en l'aimant de toutes les forces de leur âme ; c'est certainement le comble de l'inconséquence et de l'égarement.

Mais le fanatisme, direz-vous, le fanatisme n'est-il pas proche voisin du sentiment qu'on exige de nous ? C'est connaître mal le fanatisme : sous quelque forme qu'il se présente, il n'est pas né de l'amour. L'amour de Jésus, c'est-à-dire, l'amour de la vérité et de la vertu réalisées, ne peut vous conduire qu'à la vertu et à la vérité. Défiez-vous de l'imagination, de la propre volonté et de l'orgueil : voilà les sources du fanatisme ; mais aimez sans crainte ; tant que vous vous bornerez à aimer, à aimer Jésus-Christ, vous ne ferez rien de contraire à l'esprit de Jésus-Christ, et vous ne serez pas plus fanatiques que Jésus l'a été lui-même.

Premier point, mes frères, sur lequel les chrétiens de nom sont condamnés par leurs propres pensées, c'est-à-dire par leurs principes. Voyons si leur condamnation ne sortira pas de quelque autre de leurs pensées.

Ils font grand cas de la reconnaissance, et avec raison : car si la reconnaissance, prise en elle-même, n'est pas précisément une vertu, elle est du moins le sentiment le plus désintéressé que l'homme puisse éprouver. La morale humaine, que les hommes ont déjà tant mutilée, pourra souffrir encore bien des atteintes avant que la reconnaissance ait perdu son crédit. C'est, de tous les sentiments peut-être, celui à la gloire duquel on renonce le moins. Toute autre chose peut trouver une excuse, l'ingratitude avérée n'en trouve jamais. Après cela, je ne dirai pas que tout le monde est reconnaissant; je ne parle pas des habitudes de la société, mais de ses maximes, et des maximes que les chrétiens de nom reçoivent comme tout le reste des hommes. Tous font de la reconnaissance un devoir sacré : tous veulent qu'elle se produise par des faits ; tous approuvent qu'elle aille au-delà des services rendus.

Ici je m'adresse encore aux chrétiens de nom, et je leur dis : Voici une belle occasion d'appliquer vos principes : un grand bienfait vous a été accordé. Il va plus loin que votre corps, il touche votre âme ; plus loin que cette vie, il embrasse l'éternité ; plus haut que vos pensées, il les surpasse beaucoup plus que les cieux ne surpassent la terre. Ce bienfait est le salut ; et si un bienfait infini en lui-même peut devoir à quelque circonstance un nouveau prix, regardez au bienfaiteur : c'est celui que vous avez offensé ; regardez à la condition du bienfait : c'est la mort du juste ; regardez à cette mort : elle fut volontaire. Tout l'ordre des choses semble avoir été renversé afin que vous fussiez sauvés ; et quand l'Eternel aurait, en votre faveur, étendu de nouveaux cieux dans l'espace, ou quand il aurait anéanti des mondes par milliers, ou

quand il aurait fait violence à toutes les lois de la nature, il aurait fait pour vous infiniment moins qu'en envoyant dans le monde le petit enfant de Bethléem. Si vous ne croyez pas à la réalité de cette grande œuvre de miséricorde, n'en parlons plus ; que la créature retourne à la créature, à qui, pour des bienfaits bornés, il lui sera libre d'offrir une reconnaissance bornée. Mais si vous y croyez ! si vous y croyez, il est évident, d'après vos principes mêmes, que vous ne vous appartenez plus, que ce n'est plus vous qui devez vivre, mais Christ qui doit vivre en vous, et que ce que vous vivez encore dans la chair, vous le vivez dans la foi au Fils de Dieu qui vous a aimés. Nul ne s'étonnera si vous vous écriez : Où sont ces chaînes, que je les porte ? Où est cette croix, que je m'en charge ? Où sont ces fatigues, que je succombe avec joie sous leur glorieux fardeau ? Je n'ai que deux bras, une tête, un cœur : ah ! dans ce cercle borné de facultés, mon amour est à l'étroit, ma reconnaissance prisonnière ; ma condition est disproportionnée à mes sentiments ; à peine l'intelligence et les ailes de l'ange suffiraient à l'essor de ma reconnaissance et à l'accomplissement de mes vœux !—Mais ce langage, mes frères, ressemble trop à l'ironie ; laissons-le donc ; et que les œuvres de ces chrétiens nous parlent pour eux.

Ah ! mes frères, que répondront à cet appel les chrétiens de nom, lorsque les chrétiens réels se sentent plus ou moins accusés par leurs pensées, et que, trop souvent, la seule marque de reconnaissance qu'ils consentent à avouer, c'est de gémir plus profondément de leur ingratitude ! Et cependant qui voudrait nier qu'il n'y ait parmi eux du dévouement et de la reconnaissance ? Mais si les vies les plus saintes offrent encore des

lacunes affligeantes, que sera-ce de la vie des chrétiens de nom ! Quelle indifférence ! quelle langueur ! quelle oisiveté ! Où sont ces violents, qui seuls, a dit Jésus-Christ, emportent le royaume des cieux ? Le Seigneur, séjournant dans la maison de Lazare, préféra Marie, humblement assise à ses pieds et recueillant avidement ses paroles, à Marthe qui se donnait beaucoup de mouvement pour le bien recevoir. Hélas ! si, à défaut de Maries, à défaut de ces cœurs si rares que la profondeur de leur vie intérieure enlève par moments à toutes les préoccupations du monde, nous avions au moins beaucoup de ces Marthes qui vont, qui viennent, qui agissent pour le service du Seigneur ! Chrétiens de nom, nous ne vous demandons pas un cœur où la pensée de Dieu habite continuellement, et qui fait de la méditation des choses divines ses délices les plus chères. Mais montrez-nous du moins vos œuvres, des œuvres faites pour l'amour de Jésus-Christ, par zèle pour sa gloire. Montrez-nous en quoi votre justice surpasse la justice de ceux qui ne l'ont point reçu. Vous êtes appelés, c'est lui-même qui l'a dit, à accomplir des choses extraordinaires ; le chrétien n'a pas une nature à suivre, mais une nature à dompter, ni à faire ce qui plaît au monde ; mais, dans l'occasion, aussi ce qui lui déplaît ; ni à remplir ses devoirs, mais à les dépasser ; ni à atteindre certaines limites, mais à franchir toutes les limites. Or, si le cercle dans lequel il s'enferme est aussi étroit, l'esprit dans lequel il agit aussi terrestre, les règles de conduite qu'il professe aussi communes que pour les hommes qui n'ont pas la même foi que lui ; si l'on ne peut distinguer à l'ensemble de la vie, à son cachet, ce chrétien de l'homme naturel, je le demande, où est sa reconnais-

sance ? Pour le démêler dans la foule mondaine suffira-t-il de constater qu'il fréquente les temples, qu'il communie, qu'il profite, en un mot, des institutions de l'Eglise ? Sans rechercher dans quel esprit il fait ces choses, disons qu'elles prouvent bien peu en sa faveur. Il s'agit de reconnaissance : y en a-t-il à suivre des usages encore honorés ? y en a-t-il à profiter de quelques grâces extérieures de Dieu ? Accepter de a main divine des bienfaits dont on ne cherche pas d'ailleurs à tirer du fruit, est-ce de la reconnaissance ? alléguer en preuve de christianisme, des faits de ce genre, n'est-ce pas retomber dans les funestes erreurs que notre Seigneur reprochait aux pharisiens, et se jeter sous la même condamnation dont il les accablait, lorsque sa voix charitable les frappait des noms terribles d'hypocrites et de race de vipères ?

Mais au lieu de beaucoup de preuves diverses de reconnaissance, n'en demandons qu'une, mes frères, une toute particulière ; encore ici nous allons prouver aux chrétiens de nom que leurs pensées les accusent.

Nous l'avons dit : ce n'est pas un véritable amour qu'un amour dont on rougit ; il faut ou renoncer à notre affection ou la confesser hardiment, et la confesser surtout lorsque la personne pour qui nous l'éprouvons est méconnue dans le monde. Ces maximes, ce n'est pas nous qui les inventons, ce n'est pas le christianisme qui les a apportées sur la terre ; nous en faisons honneur au monde lui-même ; et comme maximes universellement admises, elles appartiennent aussi aux chrétiens de nom.

Sont-ils, sur ce dernier point, accusés ou défendus par leurs pensées ? Quelle question ! dira-t-on : le nom

même qu'ils portent et qu'ils acceptent y répond péremptoirement ; puisqu'ils se disent chrétiens, ils ne rougissent pas de Jésus-Christ.

Mes frères, il y a dans le monde deux Jésus-Christ : un Jésus-Christ honoré et considéré, un Jésus-Christ humilié et conspué comme jadis au prétoire. Le premier est le fondateur d'une église qui, comme la vigne du prophète, a étendu ses vastes et fructueux rameaux sur toutes les parties du globe, le fondateur d'une civilisation qui a laissé bien loin derrière elle la civilisation menteuse de l'antiquité, le fondateur enfin d'une morale qui arrache aux ennemis mêmes du christianisme d'involontaires hommages. Avoué par le monde, adopté par la philosophie, ce Jésus-Christ n'est pas celui qu'il s'agit de *confesser*. L'autre, mes frères, c'est l'agneau immolé dès la fondation du monde pour l'amour des enfants d'Adam; c'est celui dont il faut manger la chair et boire le sang pour avoir la vie ; c'est celui devant lequel il faut nous dépouiller de toutes nos justices pour être trouvés vêtus; c'est celui qu'on ne peut suivre que comme Simon de Cyrène, en partageant avec lui le fardeau de sa croix ; c'est le Dieu des petits, des humbles et des enfants. Ce Jésus-Christ, mes frères, est la part du chrétien, et c'est celui-là qu'il s'agit de confesser, parce que celui-là est notre bienfaiteur, et que celui-là a des ennemis. Dites, ou laissez dire, que vous êtes chrétiens ; allez dans les églises, communiez même ; tout cela n'apprend pas encore auquel de ces deux Jésus vous appartenez ; et si vous ne vous expliquez pas davantage, on croira que c'est au premier, opinion qui ne peut aujourd'hui compromettre personne. Mais confessez, à temps et hors de temps, Jésus-Christ le sauveur, l'agneau de Dieu, qui

ôte les péchés du monde, et qui a ôté les vôtres ; confessez que vous êtes sauvés par grâce, par le moyen de la foi; confessez, ce qui revient au même, toutes les conséquences pratiques qui découlent de cette profession; introduisez le christianisme tout vivant dans votre vie, et vous verrez s'il n'en coûte rien de confesser Jésus-Christ. Alors véritablement vous l'aurez confessé; alors seulement *vos pensées ne vous accuseront pas.*

Le devoir ainsi caractérisé, mes chers auditeurs, il n'est pas trop nécessaire que nous cherchions s'il est rempli ou négligé. Rempli, mes frères ! mais cela veut dire que la société entière, société chrétienne, elle le dit du moins, retentit incessamment du nom de Jésus-Christ ; cela veut dire que le souvenir de ses bienfaits est le fond visible ou caché de tous les entretiens ; l'idée virtuellement présente à toutes les entreprises, le point d'où tout part, le terme où tout se dirige ; cela veut dire que, de toutes les nouvelles, aucune n'intéresse autant que les nouvelles du royaume de Dieu, que de tous les projets aucun ne préoccupe aussi vivement que ceux qui se rapportent à l'extension de son règne, que de tous les intérêts aucun n'osera prendre le pas sur l'intérêt de sa gloire. Quel mouvement, mes frères, quelle sainte agitation, quelles vastes mesures, quel vaste concert, pour affermir la puissance du Bien-Aimé, pour la relever où elle est ébranlée, pour l'introduire où elle n'a pas pénétré ! Quel bruit qui couvre tous les bruits ! quel nom qui efface tous les noms ! quel silence de tous les intérêts et de toutes les vies devant le témoignage éclatant et solennel rendu au Seigneur par cette multitude, dont chaque membre a confessé ne devoir son éternité qu'à l'amour

dont Christ l'a aimé ! Mais s'il y a un silence, mes frères, savez-vous qui se tait ? C'est la foi, la joie et l'amour ! Cette foi n'a rien à déclarer, cette joie rien à chanter, cet amour rien à bénir ! Et si un ange, nouveau-venu sur la terre, et ignorant de quelle sorte nous vivons, la parcourait pour y contempler les effets, pour y recueillir l'écho du grand événement qui l'a sauvée, à moins qu'il n'entrât le dimanche dans nos temples, il pourrait s'imaginer qu'il s'est trompé dans sa route, que ce n'est point là le globe de la terre, ou que c'est sur quelque autre planète que l'Homme-Dieu est venu subir, loin des regards de son père, l'opprobre, l'agonie et la mort !

Je suis prêt à convenir que le nom de Jésus est si saint qu'il ne devrait être proféré qu'avec un sentiment de respect et d'amour, sentiment qui n'est pas assez vif à tous les instants pour qu'à tous les instants ce beau nom puisse convenablement sortir de nos lèvres. Je suis prêt à convenir que, par une juste et redoutable punition, l'habitude indiscrète de certains mots réagit d'une manière funeste sur les idées qu'ils expriment, et que l'abus du langage religieux dénote une familiarité indécente qui ne doit trouver aucune place dans nos rapports avec Dieu. Je reconnais que tous les sentiments intimes et sérieux demandent, comme certaines plantes, plus d'ombre que de soleil, et, pour me servir d'une expression souvent répétée, que le sentiment chrétien a sa pudeur. Mais prenez garde qu'il y a deux pudeurs, et n'allez pas les confondre ; toutes deux sont fondées sur le respect, mais l'une sur le respect religieux et l'autre sur le respect humain. Et quel est le chrétien, hélas ! quel est même le vrai croyant, qui ne compte parmi ses souvenirs celui de quelque infidèle

silence alors qu'il eût fallu parler, et de quelque lâche dissimulation alors que le temps commandait une franchise austère ! A combien de chrétiens de nom la seule présence d'un moqueur, ô indigne empire ! n'impose-t-elle pas, à tel point que les lèvres se ferment, et que les paroles fidèles redescendent dans son sein, non par crainte de la profanation, comme on le prétend, mais par crainte du profanateur ? Et qui observerait, en pareil cas, la gêne, l'embarras, ou les timides insinuations, ou le langage couvert et les confessions succinctes et rougissantes de ces chrétiens de nom, ne serait-il pas tenté de croire que leur religion est une pauvre hérésie, une fantaisie de l'imagination, une prédilection bizarre, une faiblesse dont ils rougissent sans pouvoir en guérir, une incongruité de pensées que les bienséances sociales refoulent dans les conciliabules d'adeptes, et ne permettent pas de produire ouvertement au sein d'une société cultivée ?

Mais la profession que nous demandons, cet aveu, ce témoignage, consiste-t-il donc essentiellement en paroles ? N'est-on chrétien qu'à la charge de faire de la dogmatique chrétienne, et n'y a-t-il pas mille autres manières, meilleures que les discours, de dire aux autres : Je suis chrétien ? Sauf les occasions, assez peu nombreuses, où l'on peut être appelé à rendre compte de sa foi et qui, pour la plupart, n'exigent que peu de paroles, est-on bien souvent appelé, autorisé même à parler religion ? Même entre les fidèles, les entretiens purement religieux peuvent-ils sans inconvénient être fréquents et prolongés ? Mais l'occasion de parler de religion d'une autre manière se présente tous les jours. Il ne faut pas s'y tromper : la vie du chrétien est une langue distincte,

car c'est une vie à part ; il ne saurait se présenter en aucun lieu sans y porter le parfum de l'Evangile ; et dût-il passer toutes ses années sans déclarer, par une seule phrase, les sentiments qui le lient au Sauveur, n'en doutez pas, sa vie le dénoncerait. Il y aurait toujours dans ses règles de conduite, dans le choix de ses relations, dans celui de ses plaisirs, dans ce qu'il dit et dans ce qu'il ne dit pas, dans ses jugements et dans son silence, dans ses refus et dans ses concessions, dans sa réserve et dans son abandon, dans l'expression générale de son être, enfin jusque dans des détails qui se laissent à peine prévoir ou nommer, il y aurait toujours une profession ouverte de christianisme et par là même une adhésion et un hommage de gratitude à son Sauveur. Or, mes frères, même ce témoignage silencieux, indirect, même cette profession quelquefois négative, Jésus-Christ a de la peine à l'obtenir du chrétien de nom, parce qu'elle n'est au fond pas moins intelligible que l'autre. Ce genre de témoignage, si avantageux en soi, parce que, tout franc qu'il est, il n'est ni blessant ni provocateur, avantageux encore parce qu'il est plus authentique que tout autre, et enfin parce qu'il est répandu sur toute la vie comme une couleur uniforme ; ce témoignage aussi est refusé ; la vie se tait comme les lèvres ; on ne laisse pas transpirer sa foi dans les faits ; on la cache soigneusement ; hélas ! que dis-je ? cache-t-on vraiment quelque chose ? pouvons-nous bien appeler foi un sentiment qui, à l'opposé de toutes les autres affections de l'âme, au lieu de chercher l'occasion de se montrer, met toute son application à se dissimuler ? et n'est-il pas évident qu'on ne dissimule si bien que les croyances qu'on n'a pas ? Et le monde privé de ces té-

moignages multipliés, qui devaient lui recommander Jésus-Christ et l'amener vers Jésus-Christ, est réduit aux professions de foi courageuses et cordiales d'un petit nombre de chrétiens vivants, mais qui, de leur côté, pressés par l'obscurité générale de faire luire leur lumière, et par ce grand silence de faire entendre leurs voix, ne donnent que trop naturellement à leur lumière les traits flamboyants de l'éclair et à leur voix l'accent redouté du tonnerre. Prophètes affectueux et charitables, mais dont la parole, si l'on peut s'exprimer ainsi, se grossit de toutes les voix qui manquent à la soutenir, éclate avec une sainte rudesse dans l'universel silence, et, calomniant les tendres sentiments qu'ils portent dans le cœur et qui les ont pressés de parler, transforme trop souvent un hommage de reconnaissance et un cri de charité en menaces et en anathèmes !

Tout ce que nous avons exposé, mes frères, établit que les chrétiens de nom tiennent en commun avec les hommes du monde certaines maximes, générales; qu'ils se piquent d'y être fidèles dans les choses du monde; mais que, au fait du christianisme, ils sont tranquillement infidèles à ces mêmes maximes, ensorte que nous pouvons dire d'eux, en empruntant l'expression de saint Paul, que leurs propres pensées les accusent et les condamnent.

Je les supplie maintenant de ne faire qu'une réflexion : cela est-il vrai ou cela est-il faux ? et de ne point considérer autre chose. Peu importe d'où cette vérité leur vienne, pourvu qu'elle soit vérité. S'il fallait au prédicateur une autorité personnelle pour la leur dire, ce n'était pas à moi à parler. Les traits dont j'ai pu blesser leur cœur, je les ai sentis retomber sur le mien ; et si ce

que j'ai déclaré les humilie, je ne suis pas étranger à leur confusion. Mais qu'avons-nous à faire, eux et moi, que de baisser la tête devant la vérité, et de recevoir d'elle, selon ce que nous pouvons être, la parole de paix ou de sévérité! Ecoutons ensemble la verge de la parole; et pour en retirer du fruit, prêtons l'oreille à une dernière instruction, qui va se renfermer en peu de mots.

Nous avons trouvé l'homme, au fait du christianisme, étrangement inconséquent. Il l'est moins, beaucoup moins dans les autres choses. D'où vient ce singulier phénomène?

Je n'en sais, pour ma part, d'autre explication que celle-ci : c'est qu'il est naturel d'être touché pour ses amis, de reconnaître des services rendus, de s'honorer d'un choix que le cœur a fait, mais qu'il n'est pas naturel d'être chrétien. Chrétien dans le sens vague et général dont nous avons parlé, il est naturel de l'être; chrétien conséquent, chrétien au sérieux, cela n'est pas naturel. Comment donc est-il des hommes qui deviennent solidement chrétiens, si cela n'est pas naturel? Par une force surnaturelle, qui se voile, qui se cache le plus souvent dans les moyens naturels, qui coule dans l'âme par les mêmes canaux que nos idées ordinaires, mais qui n'en est pas moins surnaturelle dans sa source et dans son principe. Dans le sens spirituel et vrai, il est certain que nul ne peut dire que Jésus-Christ est le Fils de Dieu, sinon par le Saint-Esprit. C'est Dieu qui en a persuadé par son Esprit tant de personnes qui n'étaient, ni par le cœur ni par l'esprit, plus disposées que d'autres à le croire. C'est Dieu qui amène pour l'homme, au milieu du bonheur ou du malheur terrestre, ce besoin inconnu du ciel, cette soif de perfection et d'harmonie, ces nobles et

saintes détresses d'un cœur à qui Dieu manquait encore, ce commencement de tendresse pour un Sauveur qui ne lui avait inspiré jusqu'alors qu'une froide admiration, enfin cette vue si vraie du monde et de la vie qui demande pour centre et pour point d'appui de l'univers ébranlé l'amour et la sainteté réunis en un Dieu suprême. Mais qui pourrait compter toutes les routes du royaume céleste? Qui voudrait tracer aux âmes un itinéraire unique vers la cité de la paix? La bonté de Dieu est riche en conseils et diverse en moyens. Jamais nous ne connaîtrons toutes les ruses de cette bonté paternelle; jamais nous n'aurons mesuré l'immensité de cet amour. O bonté, qui embrasses et qui enserres tous les êtres créés; ô amour! chargez-vous de faire croire à l'amour! contraignez, par les nobles moyens qui vous glorifient et qui nous honorent, contraignez l'âme humaine à incliner sa liberté sous votre joug bienfaisant! Persuadez l'esprit par le cœur, le cœur par l'esprit! faites éclater toute la beauté de votre œuvre à ceux qui n'en connaissent encore que l'accablante grandeur et la mystérieuse obscurité! transformez en chrétiens véritables et ces chrétiens de nom, et ces esprits incrédules, et ces cœurs incertains, et toutes ces créatures immortelles pour qui le dévouement du premier-né plaide avec puissance auprès de vous depuis les premiers jours du monde!

LES CONSOLATIONS DU CHRIST

ET LES CONSOLATIONS DU CHRÉTIEN.

ESAÏE XLIX, 1-7.

« Iles, écoutez-moi, et vous, peuples éloignés, soyez attentifs. L'Eternel m'a appelé dès ma naissance; il a fait mention de mon nom dès les entrailles de ma mère. Et il a rendu ma bouche semblable à une épée aiguë; il m'a protégé sous l'ombre de sa main, et il m'a rendu semblable à une flèche bien polie; il m'a serré dans son carquois. Et il m'a dit : Tu es mon serviteur; Israël est celui en qui je me glorifierai par toi. Et moi j'ai dit : Je travaille en vain; j'ai consumé ma force inutilement et sans fruit; toutefois mon droit est auprès de l'Eternel, et mon œuvre est auprès de mon Dieu. Maintenant donc l'Eternel, qui m'a formé dès ma naissance pour être son serviteur, m'a dit que je ramène Jacob à lui, et Israël ne se rassemble point; mais je serai glorifié aux yeux de l'Eternel, et mon Dieu sera ma force. Et il m'a dit : C'est peu de chose que tu sois mon serviteur pour rétablir les tribus de Jacob et pour ramener les restes d'Israël; mais je t'ai donné pour être la lumière des nations et mon salut jusqu'au bout de la terre. Ainsi a dit l'Eternel, le rédempteur et le saint d'Israël, à celui qui est méprisé, à la nation qui est détestée, à celui qui est esclave de ceux qui dominent : Les rois le verront et se lèveront, et les principaux se prosterneront devant lui pour l'amour de l'Eternel qui est fidèle, et du Saint d'Israël qui t'a élu. »

Ce fut un peuple extraordinaire que celui dans le sein duquel naquirent les Esaïe, les Ezéchiel et les Jérémie. Extraordinaire, en effet, puisqu'il a fourni, pendant une longue suite de générations, une longue suite d'hommes inspirés, confidents des mystères des cieux, spectateurs

et interprètes des ineffables scènes de l'éternité. Ici, mes frères, quel majestueux tableau se présente à nos regards! Le Père éternel, le Fils éternel, dans l'auguste intimité de leur confidence, échangeant quelques paroles solennelles où tout le destin de l'univers est enfermé! Le Fils épanchant dans le sein de son Père une sainte douleur qui devance les siècles; le Père consolant cette douleur divine par de nouvelles promesses; l'avenir du monde irrévocablement gravé dans ces paroles puissantes que rien ne peut démentir et dont chacune est une inébranlable réalité! Et le prophète prosterné, prêtant l'oreille à ces divins discours qui passent muets à travers les mondes pour arriver à lui seul! Et la voix d'Esaïe dénonçant aux Hébreux leur future incrédulité! Et les siècles, fidèles à la prophétie, la réalisant de point en point d'une manière à la fois terrible et consolante! Et notre siècle, enfin, voyant de ses yeux, touchant de ses mains, pour ainsi dire, ces merveilles qu'annonça la voix prophétique! Quels objets, mes frères, quel aspect pour des yeux mortels! quelle source adorable de contemplation, de trouble et d'amour!

La consolation du Christ, voilà le sujet qui s'offre immédiatement à la pensée dans les paroles de mon texte. Mais les motifs de consolation qui sont présentés au Chef et au Consommateur de notre foi, s'appliquent également au chrétien, lorsqu'une tristesse semblable à celle de Jésus vient à pénétrer dans son âme. Ce texte nous offre donc à la fois la consolation du Christ et la consolation du chrétien, et c'est sous ces points de vue que nous nous proposons de l'envisager.

Tu es mon serviteur, dit l'Eternel au Messie; *Israël est*

celui en qui je me glorifierai par toi. Or, écoutez la plainte de Christ dans le prophète : *Je travaille en vain, j'ai consumé ma force inutilement et sans fruit... L'Eternel m'a dit de ramener Jacob, et Israël ne se rassemble point.* Ainsi gémissait à l'avance le Fils unique du Père sur l'endurcissement de la race au milieu de laquelle il devait paraître dans une chair mortelle. L'événement ne démentit point cette prévision douloureuse. A peine Jésus-Christ eut mis la main à l'œuvre pour laquelle Dieu l'avait formé dès sa naissance, qu'il éprouva toutes les amertumes dont il parle dans notre texte. Nous n'avons pas dessein, mes frères, de vous retracer à cette occasion la longue histoire de ses souffrances ; une seule chose nous occupera : c'est la douleur que fit éprouver à l'âme de Jésus l'opiniâtre incrédulité du peuple juif. Pour s'en faire une idée, il faut se représenter tout ce que versent d'amertume dans l'âme un grand travail inutile et un grand amour trompé. D'un côté, Jésus vit échouer contre la dureté de ses compatriotes toutes les mesures qu'il avait prises pour s'en faire accueillir et croire. Il s'était fait annoncer longtemps d'avance par la voix des prophètes. Lui-même avait confirmé sa mission par des prodiges nombreux, en sorte qu'il avait pu dire publiquement au peuple de la Judée : *Si vous ne croyez pas à mes paroles, croyez du moins aux œuvres que je fais.* Son caractère avait été un plus éclatant prodige. Pur de toute tache, il avait réuni en lui tout ce qu'il y a de parfait, d'attrayant et d'aimable. Il n'avait élevé aucune prétention qui pût effaroucher le peuple ou les grands; il avait fui une royauté temporelle; il avait déclaré que *son règne n'était pas de ce monde;* il avait voulu qu'*on rendît à César ce qui appartient à César.* « On exige de lui, » dit le prophète ;

mais lui n'exige rien de personne, rien que ce qui, donné, n'appauvrit personne, le repentir, la foi, l'amour. Mais c'était trop demander encore; le peuple eût livré plus volontiers ses trésors que son avarice, ses titres que son orgueil, le monde entier que son cœur. Il avait courbé la tête sous le joug des Césars, mais il ne pouvait la courber sous le joug de Dieu; et toutes les tyrannies du monde lui paraissaient plus supportables que l'empire légitime et doux du Seigneur. Il repoussa donc les invitations de Jésus; il les repoussa avec fureur, et sa résistance accomplit ce que Jésus avait prédit de lui-même dans le prophète : *J'ai tout le jour étendu mes mains vers un peuple rebelle et contredisant.*

Ainsi un vaste plan de grâce anéanti par la méchanceté d'Israël, premier sujet d'une sainte douleur pour le Fils de Dieu. Mais cette douleur a sa principale source dans un amour trompé. Et qui de nous aurait concentré non-seulement tous ses efforts, mais toute son affection sur un seul objet; qui de nous aurait fait d'aimer cet objet la seule affaire de sa vie, et ne sentirait pas son cœur déchiré, je ne dis point par l'ingratitude, mais par la simple indifférence de ce qu'il aime? Et que sera-ce d'un être qui ne respire qu'amour, qui ne vit que pour aimer, d'un être qui est l'amour même personnifié sous des formes sensibles? Quand la haine répond à son affection, et les cris de la fureur aux touchants appels de sa bonté, que se passe-t-il dans son âme? La vie n'en est-elle pas en quelque manière déracinée? Ne meurt-elle pas à tous les moments dans le vide affreux dont elle se sent entourée? Telle est la situation de Jésus. Mais ce n'est pas tout encore. Son amour, que la haine ne saurait éteindre, s'émeut à la vue des maux terribles que ses

ennemis se préparent. Il embrasse, d'un regard tristement prophétique, la chaîne des calamités qui menacent Jérusalem. Ces Juifs, qu'il aime comme compatriotes, comme enfants de la promesse, comme hommes surtout, il les voit s'avancer en aveugles au-devant d'une terrible catastrophe, qui, suivant leur crime de bien près, annoncera à la terre qu'un tel peuple ne peut plus subsister devant l'Eternel. Il voit Jérusalem en feu, ses habitants égorgés, le temple aboli, une destruction comme il n'y en eut jamais sur la terre. Il ne peut détourner, même au prix de son sang, ce triomphe de la justice divine ; et, dans une douleur que rien ne peut sonder, il s'écrie en gémissant : *Jérusalem, qui tues les prophètes, combien de fois n'ai-je pas voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et vous ne l'avez pas voulu !* Rien ne le distrait de cet amer sujet de tristesse, ni les approches de son heure, ni les outrages du prétoire, ni le fardeau de la croix. Courbé sous le bois infâme, il est encore plus accablé sous cette lugubre pensée. Et lorsque des femmes, en le voyant passer, répandent des larmes de compassion et de douleur, lui, insensible à ses propres tourments, ne voit que la mort prochaine de sa patrie : *Filles de Jérusalem,* dit-il, *ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants ; car les jours viendront où on dira : Heureuses les stériles, les femmes qui n'ont point enfanté et les mamelles qui n'ont point allaité ! Alors ils se mettront à dire aux montagnes : Tombez sur nous, et aux coteaux : Couvrez-nous.* Suivez-le jusqu'au sommet de la montagne du sacrifice. Ecoutez jusqu'au bout ses divines paroles. L'amour et la pitié, victorieux de l'agonie, remplissent encore ses pensées, inspirent ses derniers discours. *Mon Père pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font !* Ce ne sont pas pour

lui des ennemis et des bourreaux; il ne sent pas leur haine, il ne sent que leur infortune; il ne se plaint pas de leur fureur, il déplore leur aveuglement. Du sein de son agonie, il contemple l'agonie de ce malheureux peuple; il voudrait la prévenir et ne peut; plus faible, à ce moment, que le dernier des fils des hommes, hors d'état de les instruire, incapable de les sauver, mesurant de loin avec détresse les effroyables suites de ce forfait national, il a encore pour eux ce cri de douleur, d'angoisse et de supplication : *Mon Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font!*

Voilà, autant que peuvent le peindre de faibles, de mortes paroles, voilà la douleur de notre Jésus. Hâtons-nous de tourner les yeux vers les consolations qui lui sont prodiguées. Elles se renferment en deux consolations générales. La première, il se la donne à lui-même : *Toutefois, mon droit est auprès de l'Eternel, et mon œuvre est auprès de mon Dieu; je serai glorifié aux yeux de l'Eternel, et mon Dieu sera ma force.* La seconde lui est présentée par son Père : *C'est peu de chose que tu sois mon serviteur pour rassembler les tribus de Jacob, et pour ramener les restes d'Israël; je t'ai donné pour être la lumière des nations et mon salut jusqu'au bout de la terre.*

Mon droit est auprès de l'Eternel et mon œuvre est auprès de mon Dieu. C'est la première consolation de Jésus. Il n'y a pas d'œuvre si petite que Dieu ne recueille et ne serre dans ses trésors, lorsqu'elle a pour principe un sentiment d'amour pour lui. Et cette certitude suffit au bonheur. Dans le sentiment de la fidélité de Dieu s'engloutissent toutes les amères pensées et s'adoucissent tous les regrets. Or, si cela est vrai du simple fidèle, combien plus de Jésus, parfait en sainteté, en amour, en obéis-

sance ! Aussi, dans ce moment solennel où, voyant s'approcher son heure, il prenait congé de ses disciples, et leur léguait ses dernières instructions, le sentiment de l'approbation de son Père, de sa fidélité à son Père, de sa communion avec son Père, l'éleva au-dessus des impressions de douleur qui assiégaient son âme, et, dans un saint ravissement, déjà étranger à la terre, déjà de retour dans sa patrie, *il leva les yeux vers le ciel, et il dit : Mon Père, l'heure est venue ; glorifie ton Fils. Je t'ai glorifié sur la terre ; j'ai achevé l'œuvre que tu m'avais donnée à faire. Et maintenant glorifie-moi, toi, mon Père, auprès de toi-même, de la gloire que j'ai eue auprès de toi avant que le monde fût fait.* Et si, étant encore sur la terre, au milieu de tant d'objets qui lui rappelaient l'injustice et l'ingratitude des hommes, parmi les préparatifs de sa mort, et à cette table même où il venait d'ordonner la commémoration perpétuelle de ses souffrances, si alors déjà Jésus ressentit cette paix triomphante d'une âme où le dévouement règne sans partage, comment décrire les consolations de son âme rendue à son premier élément, réunie à son Père, rentrée en possession de la gloire dont elle jouit avant que le monde fût fait ? mais son Père lui donne une autre consolation.

C'est peu de chose, dit-il, *que tu sois mon serviteur pour rétablir les tribus de Jacob et pour ramener les restes d'Israël ; je t'ai donné pour être la lumière des nations et mon salut jusqu'au bout de la terre.* Qu'Israël ne se rassemble pas à la voix du bon berger, quoi de plus digne de compassion ? Mais ce n'est pas pour Israël seulement que le Sauveur est venu. Dès l'origine des temps il a demandé, il a obtenu davantage. *Demande-moi,* lui a dit l'Eternel, *et je te donnerai pour héritage les nations, et pour ta possession les bouts de la*

terre. L'ingratitude et la haine des Juifs serviront même à l'accomplissement de cette grande promesse. *Quand je serai élevé de terre*, dit Jésus, *j'attirerai tous les hommes à moi*. C'est sur la croix que Jésus sera entendu et compris. C'est de la croix qu'il régnera sur le monde. Glorifié sur le Thabor, il a moins de puissance que crucifié en Golgotha. Il n'a qu'à monter sur ce bois infâme pour voir les peuples à ses pieds. Un bruit s'épand dans le monde qu'un homme a été pendu au bois. Le monde s'étonne, le monde écoute, le monde pleure, le monde croit. Les empires de la terre s'ouvrent pour faire place au christianisme ; il traverse les continents, il franchit les montagnes, il vole sur les mers. Comme un oiseau à l'aile gigantesque et puissante, il renverse et rase les temples et les autels ; les religions de la terre font place à la religion du ciel ; les dieux s'en vont ; et Dieu, le Dieu fort et jaloux, le Dieu des armées, le Dieu saint, traite alliance avec ses bien-aimés. A quoi bon, mes frères, vous décrire plus amplement ces merveilles ? elles sont écrites dans l'histoire, gravées dans vos souvenirs et dans vos lois ; ces murs vous les raconteraient au besoin. Nous ne vous parlerons point encore de l'avenir du christianisme ; mais ce que vous savez du moins, c'est qu'aucune religion ne lui succédera sur la terre ; hors de lui, l'homme ne peut plus croire qu'à une chose, à la mort. Ainsi, à travers mille vicissitudes s'est accomplie la promesse du Père : *Son salut a été vu jusqu'au bout de la terre*.

Mais nous l'avons dit, mes frères, ce n'est pas à Jésus-Christ seulement, c'est au chrétien que notre texte s'applique. Dans notre texte, c'est le chrétien aussi qui gémit, le chrétien aussi qui est consolé.

Le chrétien qui gémit. Et de quoi donc, mes frères ? Peut-il dire comme Jésus : *J'ai consumé ma force inutilement et sans fruit. L'Eternel m'a dit que je rassemble Jacob, et Jacob ne se rassemble point* ? Généralement non, mes chers frères, mais la vue de l'Eglise et de l'humanité peut lui fournir souvent des sujets de tristesse. Arrêtons-nous à ceux qui sont plus particuliers à l'époque présente. De quoi, dans nos jours, le chrétien peut-il s'affliger ?

Ce n'est pas principalement de ce que les talents et le savoir désertent en foule le christianisme ; de ce qu'en certains pays c'est comme une chose entendue qu'on ne peut être à la fois savant et chrétien ; de ce que tous les genres de supériorité sociale semblent se préparer à dire adieu à la religion, en sorte que saint Paul pourrait dire encore : *Considérez qui vous êtes ; il n'y a pas parmi vous beaucoup de sages selon la chair, beaucoup de puissants ni beaucoup de nobles.* Cela est affligeant ; mais ce n'est pas la principale plaie du christianisme. On se laisse trop aller à lui souhaiter l'adhésion et les suffrages de ceux qui sont grands selon le monde. Il ne se glorifie pas plus des grands que des petits. Pour Christ, une âme est une âme, et rien de plus. Il cherche indifféremment ses disciples dans tous les rangs de la société. Quand le christianisme serait exclusivement la religion des pauvres, il n'en serait pas moins la religion de Dieu et de l'éternité. C'est un de ses plus beaux caractères d'ignorer complètement nos distinctions sociales ; et ce caractère, il l'a eu le premier. Jusqu'à lui, de toutes les religions, de toutes les philosophies, l'écorce était jetée au peuple ; le fond même, la moelle était réservée aux gens d'esprit et de savoir. Mais lorsque Jean-Baptiste, informé de l'apparition de Jésus, lui fit demander : *Es-tu celui qui devait*

venir, ou devons-nous en attendre un autre? il lui fut répondu : *L'Evangile est annoncé aux pauvres.* Ah! si tous les pauvres, si tous les ignorants étaient chrétiens, nous ne gémirions pas sur l'état religieux de notre âge ; nous ne gémirions que sur les grands esprits, qui sont trop savants pour songer à se sauver.

Je ne vous dirai pas non plus que peu à peu la politique se sépare du christianisme ; qu'on l'écarte plus ou moins respectueusement du domaine des affaires publiques. Nous comprenons qu'on regrette le temps où ces deux sphères n'en faisaient qu'une ; où le citoyen et le chrétien ne faisaient qu'un homme ; où le christianisme était la foi des sociétés comme celle des individus. Mais il sera beau de voir la religion de Dieu livrée à elle-même, prouvant sa force d'une manière incontestable dans l'absence de tout appui terrestre, se développant avec l'indépendance qui lui convient, et exerçant toutefois sur les institutions publiques autant d'influence pour le moins que lorsqu'elle leur était unie. On s'est trop accoutumé de nos jours à considérer la religion exclusivement dans ses rapports avec la société. La religion chrétienne fait du bien dans toutes les sphères; mais son but essentiel est le salut des âmes. Jésus n'est pas mort pour les sociétés, mais pour les individus. La religion fleurit là où beaucoup d'hommes croient et vivent de leur foi. Tous les effets extérieurs qui en résultent sont bien dignes d'être admirés ; mais il ne faut pas perdre de vue le principal pour l'accessoire ; c'est pourquoi, mes frères, je ne regarde pas cette séparation de la religion et de la politique comme une des choses qui doivent contrister l'âme du chrétien.

Ce qui doit la contrister, mes frères, vous nous le di-

rez vous-mêmes. Si vous êtes convaincus, comme je le crois, que la religion est le tout de l'homme ; que mettre quelque chose au-dessus d'elle ou seulement à côté d'elle, c'est la détrôner ; qu'elle prétend sur toutes nos affections, sur toute notre vie, un empire souverain..... voyez et jugez. Embrassez d'un regard, je ne dis pas le monde entier, où tant de superstitions végètent encore, mais ce lumineux Occident que vous habitez, d'où le soleil de la civilisation se lève sur l'univers, et où, si l'on en croit un premier coup-d'œil, le christianisme règne sans concurrence. Vous jugerez convenable, sans doute, d'écarter tout ce qui n'est qu'extérieur, simple nom, vaine apparence ; et vous ne voudrez rien donner au christianisme que ce qui est de son domaine réel et incontestable. Vous retrancherez donc ce paganisme hideux qui, sous l'invocation trompeuse de la croix, anéantit l'honneur de la croix, et sert de garantie et de sanction à toutes les passions humaines. Vous retrancherez cette incrédulité ouverte et déterminée qui porte la hache à la base même de la religion, l'incrédulité plus timide qui la mine sourdement par des insinuations malignes, l'incrédulité déguisée qui, avec les formes du respect, la dépouille de tout ce qu'elle a de positif et de divin, pour la réduire aux proportions mesquines d'un système de morale humaine. Vous retrancherez cet indifférentisme superbe qui se soumet à la religion comme à une convenance sociale, lui accorde quelques démonstrations extérieures, mais lui refuse son affection et ses pensées ; hypocrisie publique, avouée entre les habiles, et dont à peine ils font plus de mystère qu'ils ne s'en font de scrupule. Vous retrancherez cette prétendue fidélité qui souscrit à toutes les promesses de l'Evan-

gile, et ne rejette que leurs conséquences pratiques. Vous retrancherez cette orthodoxie étrange qui signe hardiment toutes les confessions de foi, mais qui ne souffre pas que l'on confesse Jésus-Christ dans le monde; qui ne veut pas que *de l'abondance du cœur la bouche parle;* qui accepte le christianisme pourvu qu'il reste muet; qui le tolère plutôt qu'il ne l'accepte; qui ne lui permet pas de passer de l'Evangile dans les chaires, ou des chaires dans les écrits, ou des écrits dans la vie; christianisme inconséquent et dérisoire, christianisme païen, arbre qui n'a plus que l'écorce, et dont la moelle est tombée en pourriture. Vous retrancherez cette incrédulité pratique, qui laisse flotter les étendards du Christ, mais qui répugne à voir les peuples se presser sous leur ombre, qui assigne à la religion un séjour dans les nuages et loin de toutes les réalités, qui ne souffre qu'à peine que son nom soit prononcé dans les affaires, qui voudrait maintenir les mœurs, les opinions, la vie à l'abri du christianisme, comme d'une contagion..... Et quand vous aurez retranché toutes ces choses, vous nous direz, mes frères, ce qui reste.

Puis vous chercherez dans la vie des nations ce que vous avez cherché dans la vie des individus; vous vous demanderez, par exemple, pour combien est entré dans le mouvement des peuples vers les réformes sociales, ce christianisme qui, de votre aveu, doit envelopper toutes les relations de l'humanité, et pénétrer toute la vie des nations; et quand vous aurez en vain attendu le nom du Sauveur au milieu des éclats de l'enthousiasme populaire, quand vous n'aurez découvert dans ce culte nouveau de l'homme d'autre divinité que l'homme lui-même, vous saurez à quoi vous en tenir sur la place

qu'occupe la religion dans les pensées de l'humanité.

Les sentiments des adversaires du christianisme ne vous échapperont pas sans doute. Ils chantent, le sourire sur les lèvres, l'hymne funèbre de cette religion qui doit un jour les accabler. Ils voient cet arbre antique courber sa cime dépouillée vers ce sol poudreux et desséché de la vieille Europe qui ne lui fournit plus de sève. Ils s'applaudissent de ce progrès des lumières générales : insensés ! mille fois plus insensés que ces Juifs dont notre texte déplore notre aveuglement, car les Juifs du moins se rattachaient à la religion divine de leurs pères ; eux, à l'éblouissement de leurs propres pensées, aux clartés d'une science orgueilleuse qui apprend tout, hors le secret de vivre et celui de mourir, à des théories dont la plus belle ne saurait calmer une seule des peines de la vie, ni expliquer la destinée humaine, ni jeter le moindre jour sur les muettes ténèbres de l'avenir ! Oh ! n'est-ce pas le cas de s'écrier : « Quand l'impie est arrivé au fond de son abîme, alors il méprise ! »

Ah ! mes frères, je l'ai dit : Vous prononcerez vous-mêmes ; je m'en rapporte à vous ; mais si vos réflexions ne vous conduisent pas à juger que l'époque où nous vivons est une époque critique du christianisme, vous conviendrez du moins, comme on en convenait il y a un siècle, il y a deux siècles, il y a trois siècles, que la tiédeur est grande, l'indifférence répandue, et que, sur le terrain même qui semble lui appartenir, le christianisme a encore de grandes conquêtes à faire.

Mais, mes frères, quand ces temps seraient ceux de la grande défection, les consolations ne manqueront point aux amis de Jésus. Et d'abord, *leur droit est auprès de*

l'Eternel, et leur œuvre auprès de leur Dieu. Ne gémissez pas, leur dirons-nous, ne gémissez pas, au milieu de l'infidélité présente, si vous avez été fidèles ; ne gémissez pas si vous avez généreusement confessé *le seul nom qui ait été donné aux hommes par lequel ils puissent être sauvés ;* ne gémissez pas si vos œuvres ont répandu autour de vous *la bonne odeur de l'Evangile* ; ne gémissez pas si vous avez prié pour les âmes de vos frères ; ne gémissez pas si vous avez gémi, si vous avez combattu devant Dieu par vos larmes et vos supplications, et si vous avez contribué selon votre pouvoir à la propagation de *la vérité qui est selon la piété.*

Et quand l'incrédulité du présent siècle vous afflige, voyez avec reconnaissance les préparatifs imposants du Saint-Esprit ; il glorifie encore une fois les choses faibles de la terre. Voilà qu'au milieu des événements qui préoccupent les yeux de la chair, de plus grands événements se préparent dans l'obscurité et presque dans le silence. *L'épée aiguë, la flèche bien polie* dont parle le prophète, sont fortes encore dans la main des faibles. Le monde parle peu ou parle avec dérision de la Parole de Dieu : son admiration est ailleurs : mais cette Parole, toujours la même, opère, après dix-huit siècles, les mêmes merveilles qu'à son apparition. Elle a secoué la poussière profane dont notre négligence la couvre, et, rejetant sur nous cette poussière en témoignage, elle s'envole du milieu des peuples civilisés vers *ceux qui sont méprisés*, vers *la nation détestée*, vers *celui qui est esclave de ceux qui dominent.* Elle relève du sein de leur abjection des peuples que l'humanité avait honte d'avouer ; elle fait pénétrer la soif de la perfection dans des âmes avilies ; elle affranchit l'esclave en lui montrant les

cieux ; elle éveille dans ce cœur flétri une douleur et une joie sublimes. Partout la même dans ses discours, elle produit partout les mêmes effets ; et tandis que notre histoire religieuse n'est bientôt plus que l'histoire de la vérité se frayant un pénible sentier à travers celle de nos controverses arides et de nos colères dogmatiques ; cette histoire, pour les cœurs recueillis et touchés, se renferme en deux mots, toujours les mêmes et toujours admirables : *Il nous a été beaucoup pardonné, c'est pourquoi nous avons beaucoup aimé.*

Telles sont les prémices de la révolution glorieuse qui s'accomplira lorsque nous dormirons dans la poussière. Telle est l'aurore des beaux jours qui consoleront la terre, quand la plénitude des nations sera entrée dans l'Eglise de Dieu ; car nous avons foi à des promesses dont une grande partie s'est réalisée aux yeux de nos pères et à nos propres yeux ; retenant fermement cette espérance, que le roi sacré par Dieu même obtiendra les nations en héritage, et que *son trône sera comme les jours des cieux* (Ps. LXXXIX, 30).

Attendrons-nous que du sein de ces régions lointaines où nous portons la lumière, elle soit rapportée un jour à notre continent obscurci ? Demanderons-nous secours à ceux qui l'attendent de nous ? Quel jour que celui où l'on verrait l'Indou, le Cafre et l'indigène de la Polynésie aborder avec la croix sur nos rivages profanes, rassembler nos descendants dans ces temples désolés, et faire retentir nos chaires muettes des paroles de la bonne nouvelle, redevenue nouvelle à force d'oubli ! Si cette supposition vous indigne, pensez seulement qu'aujourd'hui nous envoyons l'Evangile à Ephèse, à Corinthe, à Jérusalem d'où il nous vint jadis, et que nous

pourrions le faire annoncer dans Rome. *A vos tentes, Israël ! renforcez vos mains tremblantes et vos genoux qui ploient.* Donnez un glorieux démenti à ceux qui disent que la vieille terre de la civilisation ne peut plus porter le christianisme. Conjurez-vous ensemble pour faire voir à tous les bouts de la terre le salut de votre Dieu. Unissez vos prières, et demandez pour la religion qui vous console la splendeur et la gloire des anciens jours. Mais, avant tout, *que votre lumière luise devant les hommes*; que votre vie prêche l'Evangile, et soyez en paix : l'œuvre du Rocher est ferme, et ceux qui s'attendent à l'Eternel ne seront point confus.

A ce moment où le parallèle entre Jésus-Christ et le chrétien nous échappe et où le fil, pour ainsi parler, se rompt entre nos mains, nous voudrions nous arrêter, mais le pouvons-nous ? Il est des douleurs que Jésus-Christ n'a pas connues et des consolations dont il n'eut jamais besoin. Nous en tairons-nous ? En nous taisant, pourrions-nous vous faire oublier que votre propre infidélité, vos propres défections sont le premier et le plus juste sujet de vos larmes ? N'êtes-vous pas vous-mêmes ce Jacob pour qui le fils du Très-Haut « a consumé inutilement sa force, » cet Israël qu'il devait ramener et qui « ne se rassemble point ? » N'est-ce point de cela surtout que vous avez à vous consoler ? et qui est-ce qui vous consolera ? Irez-vous perdre sur les infortunes de l'univers des larmes dont vous n'avez, dont vous n'aurez jamais assez pour vos propres infidélités ? En un mot, la douleur et la consolation dont nous vous avons entretenus, en quoi vous regardent-elles ?

Nous vous avons parlé comme à des chrétiens. Un chrétien est un homme qui a pleuré et qui a été consolé,

qui pleure encore tous les jours, mais que son Dieu console tous les jours. Son bonheur n'est point sans larmes; ses souvenirs en tiennent la source ouverte, des expériences douloureuses viennent souvent l'élargir. Mais son bonheur est du bonheur pourtant, un bonheur profond, un bonheur dont l'âme est comblée, car il est composé de paix, d'espérance, et d'amour, et les larmes saintes de la componction y tombent comme une rosée. C'est s'il ne pleurait pas qu'il faudrait le plaindre. C'est quand cette source tarit que le vrai malheur commence. Vos larmes donc, si vous êtes chrétiens, les larmes que vous répandez sur vous-mêmes, ne vous empêcheront pas de pleurer avec Christ, et comme Christ a pleuré; ou, si elles vous en empêchent, ce n'est pas à vous que nous avons parlé. Mais si nos paroles ont été bien adressées, nous vous dirons encore : Pleurez et soyez consolés ; pleurez les mêmes larmes sur vous et sur Israël ; acceptez les mêmes consolations pour Israël et pour vous. Appliquez à vos douleurs spirituelles, comme aux détresses de votre charité et aux scandales de votre foi, l'auguste parole du Christ : « Mon droit est auprès de » l'Eternel et mon œuvre auprès de mon Dieu. » Aimez à vous répéter les paroles de son Père : « Je t'ai donné » pour être la lumière des nations et mon salut jusqu'au » bout de la terre. » Dites-vous à vous-mêmes qu'il est votre lumière et votre salut ; rappelez-lui ses promesses et représentez-lui ses gages ; armez-vous du droit qu'il vous a donné de recourir à lui; et lorsque vous sentez une racine d'amertune et d'iniquité germer dans votre cœur, tombez à ses pieds pour lui demander avec toute l'autorité dont il a investi votre humble prière, « que sa » bouche devienne, à votre égard, comme une épée

» aiguë, » que sa parole pénètre, pour vous purifier, jusque dans les dernières divisions de votre âme et de votre esprit, de vos jointures et de vos moelles; que vous soyez cet « Israël en qui Dieu a résolu de se glorifier par lui, » et que vous puissiez, certains de son amour, monuments vivants de sa grâce, livrer tout votre cœur aux nobles sollicitudes du zèle et de la charité.

L'ÉTUDE SANS TERME.

2 Tim. III, 7, 2.

« Apprenant toujours, et ne pouvant jamais parvenir à la connaissance de la vérité. »

—

PREMIER DISCOURS.

—

Les mathématiques admettent la supposition de deux lignes, qui, se rapprochant toujours l'une de l'autre, ne se rencontrent jamais. S'il n'est pas en notre pouvoir, même avec les instruments les plus délicats, de réaliser cette supposition dans le monde visible, aurions-nous le triste avantage de retrouver dans notre existence morale ce que le monde extérieur ne vous offrira jamais ? Saint Paul nous affirme qu'on peut apprendre toujours sans parvenir jamais à la connaissance de la vérité. Cette proposition, qu'il n'applique en cet endroit qu'à certaines femmes « chargées de péchés, possédées de diverses convoitises » n'est pas, vous le pensez bien, exclusivement vraie de l'un des deux sexes. Chez l'un et l'autre, une foule d'individus nous rendent témoins de ce phénomène, étrange au premier coup-d'œil, naturel quand on l'examine de près, et qu'on approfondit les termes dont l'apôtre s'est servi.

La *vérité* dont il parle en cet endroit embrasse à la fois ce que nous sommes et ce que Dieu est ; je dis, d'une part, la connaissance de notre nature, de notre condition morale, de notre situation dans la vie, et, de l'autre, celle de l'œuvre que la miséricorde de Dieu a accomplie pour notre salut. La vérité que saint Paul a en vue n'existe comme vérité que dans la réunion de ces deux parties; qui n'a que la première moitié sans la seconde, ne connaît point la vérité; mais, de plus, qui possède la seconde, et ne la possède que par l'esprit, ne connaît point non plus la vérité. Il y a donc deux manières d'être hors de la vérité; soit qu'on ait fait la première moitié du chemin, et qu'on s'en tienne là, soit qu'on fasse encore la seconde partie de la route, mais sous la conduite de la seule intelligence. Dans l'un et l'autre de ces deux cas, on doit être compté parmi ces hommes dont l'Apôtre nous dit « qu'ils apprennent toujours » sans jamais parvenir à la connaissance de la vérité. » Ils apprennent toujours, parce que chacune de ces moitiés de la vérité est si vaste qu'on la peut dire inépuisable. Ils ne parviennent point à la connaissance de la vérité, parce que la vérité dépend de deux conditions, dont la première manque aux uns, la seconde aux autres : la première, de compléter une des moitiés de la vérité par l'autre; la seconde, de saisir la vérité, non par l'esprit seulement, mais par le cœur, par tout l'homme. Cette distinction partage en deux classes les héritiers d'un malheur commun ou les complices d'une même faute. C'est sur ces deux classes ou sur ces deux états que nous allons successivement appeler votre attention.

Arrêtons-nous un moment, mes frères, en deçà de notre sujet, et donnons un regard à une autre classe

d'hommes, ceux qui ne connaissent en aucune manière aucune portion de la vérité ; ceux qui, bien loin d'apprendre sans cesse, n'apprennent jamais. Comment peut-on, mes frères, homme, ne rien apprendre de l'homme ; vivant, ne rien savoir de la vie ; chrétien de naissance, ne rien connaître de Dieu ? Comment on le peut ? En fermant à la lumière toutes les fenêtres de l'âme, en mettant à chacune de ses portes une sentinelle vigilante et jamais endormie, sous le nom de plaisir, d'affaire et même de devoir ; en ne laissant se former aucun vide dans la chaîne des préoccupations mondaines ; en vivant, avec les apparences peut-être du sérieux, dans l'étourdissement et le délire ; en se rendant fou d'une folie froide et systématique ; en se faisant de la vie une éternité, de la chair un Dieu, de la jouissance une religion. Cela même n'exige pas toujours autant de frais. Si, pour l'ordinaire, il y a du calcul dans cette ignorance, parce qu'à l'ordinaire un instinct confus avait averti l'âme, et d'avance lui avait fait peur de la vérité, souvent aussi une éducation déplorable fait de l'ignorance le climat naturel de l'âme et l'immuable demeure de l'esprit ; le préjugé, sucé avec le lait, sans cesse fortifié par l'exemple, prend toute l'énergie et la vivacité de l'instinct ; les instincts plus profonds et plus vrais sont étouffés avant que de naître, comme une flamme avant d'éclater ; on vit de la vie mondaine, sans se douter seulement qu'il y en ait une autre ; on ne conçoit pas des intérêts d'un ordre plus élevé ; à peine trouve-t-on le temps de les apercevoir ; on n'entend ni les plaintes de la conscience profondément endormie, ni les rires de Satan, qui n'a garde d'insulter sa victime ; on ne vit pas dans son âme, où il faudrait bien finir par se rencontrer soi-même avec tous les

instincts plus excellents dont Dieu l'a munie; on vit dans ses sensations et dans les mille objets qui les suscitent; on vit dans ses désirs, dans ses craintes et dans ses espérances mondaines : non pas toujours, comme vous pourriez le croire, avec les bruyants emportements de la passion, mais avec un air de raison et de calme, avec un ordre et une modération qui nous valent, de la part du monde, le titre d'hommes sérieux et solides, qui écartent de notre propre esprit toute idée de désordre, qui nous rassureraient si nous avions besoin d'être rassurés; dehors trompeurs sous lesquels Dieu seul et ceux qui ont le secret de Dieu peuvent découvrir le désordre et la folie. Car sous ce fond, si calme à nos propres yeux, il y a un déchaînement du mal, un furieux emportement, une orgie, si l'on peut dire ainsi, de tous les principes de péché que récèle notre nature; ainsi que, dans une maison soigneusement fermée, et livrée en apparence au repos de la nuit, mille excès, mille désordres ont lieu, dont l'épaisseur des murs étouffe le bruit et comprime le scandale. Ainsi s'étendent à travers les années, et vont tomber dans l'éternité une multitude de vies, qui, à ce qu'il semble, n'ont pas eu, sur cette pente rapide, un moment pour se reconnaître et pour s'arrêter. Dieu seul connaît, le grand jour dira seul, combien de fois, dans leur cours, la lumière leur fut présentée, combien d'avertissements furent jetés à ces insensés, et combien de fois, s'ils ne se fussent hâtés de souffler sur ces lueurs et de couvrir ces voix, ils eussent pu sortir de leur illusion et rebrousser chemin vers la vérité.

Cette dernière observation, mes frères, nous rapproche de notre sujet. Ces mêmes avertissements, multipliés dans la vie de bien des personnes, et dans les circon-

stances les plus favorables, réussissent souvent à se faire entendre. Et, à vrai dire, ce qui doit étonner, c'est qu'ils ne se fassent pas toujours entendre. Dans les vies les plus ordinaires, il semble que tout soit calculé pour soulever peu à peu le bandeau de dessus nos yeux. Il semble que toutes ces illusions avec lesquelles nous entrons dans le monde ne doivent pas tarder à nous laisser face à face de la vérité. C'est, en effet, ce qui arrive à plusieurs. Ce désabusement, ce désenchantement, n'est même pas uniquement le bénéfice de la vieillesse : la mélancolique lumière se révèle à de plus jeunes regards. Il est même des époques où tout le monde vit plus rapidement, et où la vieillesse de l'âme arrive dans l'âge de l'espérance, comme un hiver prématuré sur la verdure et les fleurs. Successivement on apprend à évaluer le monde, la vie, et soi-même enfin. Il est vrai qu'il n'appartient pas à l'homme de s'enseigner à lui-même, sur ces différents points, la vérité pure, toute la vérité. Ce résultat, plus tardif, ne nous appartient pas, et la connaissance du remède peut seule nous donner la pleine connaissance du mal. Mais il est vrai pourtant qu'avant cette révélation, nous pouvons, par des moyens naturels, apprendre beaucoup sur le monde, sur la vie et sur nous-mêmes. Que cette information, à cause des sources dont elle procède, ne soit pas parfaitement exacte et pure, j'en conviens; que, dans le détail, bien des illusions aient été remplacées par bien des préventions, je n'en doute pas; que cette connaissance soit en général plus négative que positive, qu'elle nous donne moins de vérités qu'elle ne nous ôte d'erreurs, cela est certain : mais, en la réduisant à ce qu'elle est, convenons qu'elle est quelque chose, qu'elle embrasse un champ bien

étendu, qu'elle offre une multitude d'aspects; et ce qui le prouve, c'est que, depuis qu'il y a des moralistes dans le monde, leur aliment principal est précisément l'étude et la peinture des choses dont nous parlons; ce fonds ne s'épuise jamais; il se renouvelle sans cesse; les derniers venus trouvent quelque chose à dire; la littérature presque tout entière repose là-dessus ou s'y rattache; et chacun de nous, sans être moraliste ni écrivain, se nourrit chaque jour, sans l'épuiser jamais, de cette substance amère; en un mot, comme dit l'Apôtre, *nous apprenons sans cesse.*

Le monde, la vie et nous-mêmes, tel est le triple objet de cette connaissance. Cet ordre n'est point arbitraire; c'est celui de nos désabusements. Si nous naissons avec une égale confiance dans ces trois objets, c'est l'un après l'autre que ces trois objets cessent de nous l'inspirer. Avant de juger la vie et de nous juger, nous jugeons le monde et la société. C'est de nos semblables, de nos rapports avec eux, que nous avions d'abord attendu le bonheur; noble tendance d'une âme créée pour l'amour, faite pour unir sa vie à d'autres vies, et pour demander sa félicité au monde invisible. Cette espérance, la première éclose, est la première à se flétrir. Nous avions rêvé la perfection dans les objets de nos attachements, parce que, invinciblement, nous sommes forcés à la rêver quelque part, et que, ne la cherchant pas où elle est, il faut bien la chercher où elle n'est pas. Nous demandions (prétention également injuste et naturelle) un amour infini, que nous-mêmes ne saurions offrir, que, par la même raison, personne ne peut nous donner. Quel est notre désenchantement, lorsqu'au lieu de cet abandon du cœur, nous ne rencontrons qu'une amitié cir-

conspecte, au lieu de la générosité, à peine la justice, et que, de ces amitiés couvées avec tant de soin, nous voyons éclore la haine! Il ne nous vient pas à l'esprit que les observations que nous faisons sur les autres hommes, ils les font toutes à notre égard; que nous sommes l'occasion des mêmes mécomptes, après avoir été les objets des mêmes illusions : nous n'en sommes pas encore à nous connaître, ni par conséquent à nous accuser.

Au-delà du cercle de nos relations personnelles, nous cherchions dans le passé et dans le présent des caractères que nous pussions admirer. Nous avons cru qu'il en existait de pareils; les historiens nous ont aidés à nous tromper; ils ont vu à la distance des siècles des contours épurés par l'effet de la perspective, adoucis par ce demi-nuage qui se répand autour des figures antiques; nous avons embrassé, telles qu'on nous les offrait, ces grandes individualités; une foule d'images idéales d'hommes et de peuples, d'actions et d'événements, de caractères et de mœurs, sont sorties, pour nous, des ombres du passé; vision de gloire qui n'a pas duré. Encore ici, apprendre, c'est compter nos pertes. L'histoire, mieux étudiée, le passé, contrôlé par la vue du présent, nous a, l'une après l'autre, arraché nos idoles; nous sommes devenus plus savants, c'est-à-dire que, dans le portrait de l'humanité, nous avons vu d'heure en heure les ombres s'épaissir; notre idéal envolé erre dans le vide, cherchant où se poser, car c'est la loi de notre nature, mais ne se posant jamais.

Toutefois, la faculté d'espérer, de se flatter, ne se perd pas tout d'un coup; on se prend bien des fois encore au piége des apparences, on mord souvent à l'appât, mais toujours avec moins de confiance et d'abandon; jusqu'à

ce qu'enfin, enseigné par l'expérience, on se fait une philosophie, on prend son parti d'accepter comme exception, comme bénéfice inattendu, ce qu'on avait d'abord prétendu comme règle ; on se désenchante avant, pour ne pas se désenchanter après ; on n'espère plus rien, afin de pouvoir se réjouir de quelque chose. Comme toute cette révolution s'opère insensiblement, elle ne crée pas un état violent de l'âme ; ce qui, resserré dans une description de quelques lignes, ressemble au désespoir, répandu sur des années, n'est qu'un lent refroidissement de nos espérances ; la plupart des hommes s'aperçoivent à peine du changement qui s'est opéré en eux ; il leur semble presque avoir toujours pensé de même ; aucune souffrance bien vive n'accompagne la perte graduelle de leurs illusions ; on appelle cela un esprit qui se calme, une jeunesse qui se passe, un bénéfice de l'âge ; il s'en faut peu qu'on ne s'en félicite et qu'on ne s'en applaudisse. Cependant, pour certaines personnes, les circonstances rendent cette même révolution extrêmement douloureuse, l'indignation bouillonne incessamment dans leur sein, s'imprime et se fixe dans leur accent et dans leurs regards ; un ressentiment amer devient comme le tempérament de leur âme. Ils ont tort dans leur amertume, comme les premiers dans leur résignation. S'il ne faut pas se féliciter de ces mécomptes, il ne faut pas davantage s'en irriter. De quel droit, en effet, s'irriter de ce que les autres hommes sont ce que nous sommes nous-mêmes ? La douleur serait ici à sa place, non pas la colère. Mais dans cette première période de nos expériences, ce que nous connaissons le moins, c'est nous-mêmes ; et nous avons encore un autre désabusement à subir avant d'arriver à ce dernier désabusement.

Par ce jugement de l'humanité, la vie est d'avance jugée. Lorsque le prestige dont nous avions embelli notre espèce est dissipé, lorsque ce n'est plus dans le monde moral, mais dans le temps et dans l'espace, que nous avons à chercher le prix de la vie, il semble que la question est résolue par la manière même dont elle est posée; il semble que, lorsqu'on est réduit à demander à la vie : Qu'as-tu à me donner en années, en richesses, en gloire, en volupté? la réponse est à peu près indifférente. Mais qui est-ce qui voit les choses de si haut? Pour un grand nombre d'hommes aucune autre question n'a précédé celle-là; et ceux mêmes qui ont commencé par demander à la vie un bonheur d'une nature plus élevée, trompés dans leur attente, ne renoncent pas à ce qu'on pourrait appeler les rognures de la vie et la lie du bonheur. Une sorte de malheureuse logique les conduit même à s'abreuver de cette lie, dans laquelle ils boivent l'oubli des rêves qui les ont déçus; il ne manque pas d'exemples du passage de l'enthousiasme au matérialisme, ni de raisons pour s'expliquer combien cette transition est naturelle. Personne n'abandonne sa part du banquet; tout le monde veut vivre, c'est-à-dire que tout le monde se prend à de nouvelles illusions, après la perte des premières.

On pourrait croire, mes frères, que ces nouvelles illusions ne s'évanouissent pas comme les premières. Longtemps après qu'on a cessé de croire à l'humanité, on s'attache au plaisir, à la gloire, à la vie; au plaisir, c'est-à-dire, à la chair; à la gloire, c'est-dire, à l'estime des êtres qu'on a cessé d'estimer; à la vie, c'est-à-dire, à la durée de ce qui passe. L'acharnement avec lequel ces différents objets sont poursuivis, donnerait lieu de pen-

ser qu'ils ont encore notre foi tout entière; mais faisons ici deux observations.

Premièrement, il ne s'agit pas de savoir si l'acharnement dure; mais si du commencement de la carrière au point où vous êtes parvenus, vous n'avez pas laissé tomber, comme le coureur dans les jeux antiques, quelques-unes des fleurs qui couronnaient vos têtes; si vous jugez aujourd'hui la vie comme vous la jugiez au début. La réponse à cette question se présentera bientôt.

En second lieu, la persévérance de la poursuite ne prouve pas, dans ce cas, que la foi aux objets de cette poursuite n'a subi aucune atteinte. Il y a même plus : vous pouvez voir l'ardeur s'accroître à mesure que la foi diminue. Pourquoi ? c'est que l'âme a besoin d'être remplie de quelque chose; c'est qu'après tout il faut vivre, et qu'on se nourrit de ce qu'on trouve. L'enfant prodigue, accoutumé à la délicate abondance de la table de son père, se fût nourri volontiers, dans son exil, des gousses que les pourceaux mangeaient. Quand l'âme n'aurait pas besoin d'un aliment, elle aurait besoin d'une poursuite; et ce besoin d'action la précipite vers tous les buts à la fois. Détrompée, elle n'est pas guérie; elle ne peut pas l'être; le jour qu'elle le serait, il lui faudrait mourir. Elle espère tant qu'elle peut; a-t-elle cessé d'espérer, elle cherche encore. Et il est dans la nécessité des choses qu'à mesure que l'âme tombe, la vitesse de sa chute augmente; qu'en avançant dans la carrière, et voyant incessamment s'appauvrir la vie, elle s'attache plus violemment à ce qui lui en reste. De là vient que les plus désabusés sont si souvent ceux qui le paraissent le moins, et que ceux qui médisent le plus de la vie sem-

blent lui faire la cour la plus empressée. Les plus proches de l'autel sont les contempteurs de l'idole.

Que les apparences ne nous trompent point sur le fait. Le fait, c'est qu'en entrant dans la vie nous comptons sur elle. Fussions-nous même avertis de sa vanité, nous ne laisserions pas de croire en elle ; l'expérience d'autrui ne devient jamais nôtre, et l'autorité la plus haute, les déclarations mêmes de la sagesse divine, ne sauraient nous préserver de toute illusion. Pour connaître la vie il faut avoir vécu ; mais aussi il est difficile de vivre sans apprendre à la connaître. Dans cet ordre de choses, on peut dire, mes frères, que chaque connaissance, à partir de la première, est un désabusement. Etrange science, qui consiste uniquement, non à remplir l'âme, mais à la vider ! D'après cela, n'allez pas vous représenter ce monde comme une collection d'hommes dégoûtés. Dites seulement, qu'à part un certain nombre d'aveugles ou de stupides (et il y a des gens d'esprit parmi ces stupides) tous les hommes sont plus ou moins désabusés ; que c'est en cela proprement que consiste la science de la vie, et, pour répéter ce que nous avons dit, qu'apprendre, c'est compter ses pertes.

Ici, les détails sont superflus ; et personne ici n'a besoin que je lui raconte son histoire. Mais un fait particulier réclame notre attention.

J'ai parlé de plaisirs, de gloire et de durée. N'y a-t-il rien de plus, rien de mieux dans la vie ? Oui, mes frères, il y a la science, il y a la vertu ; ces choses font aussi partie de la vie ; et leur valeur qui n'a point de pareille ici-bas, ne semble pas exposée à subir une réduction. Avons-nous vu pâlir les astres dans les cieux ? Verrons-nous s'affaiblir la splendeur de ces astres du monde moral ?

La science, cet instinct désintéressé, divin, qui, ne se rattachant à rien de charnel, à lui seul nous révèlerait notre éclatante origine ! la science, qui nous détache du monde extérieur, nous distrait de nous-mêmes, nous dégage des liens de la matière, et nous transporte, du milieu des réalités souillées, dans la pure atmosphère de l'*idée !* la science, un des attributs de la Divinité, un des traits de son empreinte dans l'homme ! Je sais, mes frères, qu'elle a noblement dévoré des vies entières ; mais toute âme douée de quelque élévation, c'est-à-dire, de quelque sérieux, n'a pu manquer, dans son estime d'un si noble sujet, de lui chercher un ensemble qui en fût digne : car la science n'est pourtant pas la vie tout entière, elle en est un des éléments ; elle doit chercher à s'y coordonner : il faut, si l'on peut parler ainsi, un front pour cette couronne, et qu'est-ce que le front de l'homme ! un piédestal pour cette statue, et quel piédestal que la vie ! un ciel pour ce soleil, et quel ciel que l'âme humaine ! Partout la disproportion nous frappe ; partout la dignité du détail fait ressortir la misère de l'ensemble ; nous ne savons comment un si noble élément a pu s'égarer dans un si triste chaos ; et la vie, qui déjà nous paraissait petite de sa petitesse propre, nous le paraît davantage de la grandeur même de cet instinct, de cet intérêt, qu'elle devrait contenir et qui la déborde. En sorte que, si nous ne contractons pas directement le dégoût de la science, du moins le sentiment de son déplacement, l'impossibilité de la rattacher dignement à la vie, nous étonne et nous accable ; et combien de génies, mes frères, cette pensée n'a-t-elle pas saisis d'une profonde tristesse ! combien d'hommes, épouvantés des problèmes et des contradictions que soulève la science dans l'état

présent de l'humanité, ont douté au milieu de leur enthousiasme si elle était un don de Dieu ou une tentation du démon ! et n'oublions pas d'ajouter : combien d'hommes, en la voyant corrompue par nos passions, puis à son tour les nourrissant et les irritant, infidèle, ce semble, à son origine et à sa vocation, n'ont pas vu en elle un de nos maux les plus graves, et la source même de tous nos maux !

« Mais la vertu, direz-vous ! laissons dans la vie l'enchantement de la vertu, et la vie entière est sauvée. » Dans un sens, mes frères, il est impossible de cesser de croire à la vertu, je veux dire, à la nécessité, à la sainteté, à l'inviolabilité du devoir ; il est impossible à celui qui l'a une fois exercée, ne fût-ce que dans un acte unique et isolé, il lui est impossible de ne pas trouver, dans l'impression qu'il a reçue de cet acte même, la preuve que la vertu est une réalité, la première des réalités. Mais je dis, mes frères, que plus cette conviction est invincible, plus il est insupportable à l'âme de ne pouvoir se rendre compte des difficultés que soulève la présence de cette grande idée. De même qu'au sujet de la science, de même on se demande au sujet de la vertu : à quoi correspond-elle dans la vie ? La ferez-vous correspondre au bien de la société ? C'est là sans doute un de ses résultats, mais ce ne peut être son but : votre conscience et la notion même de vertu vous le témoignent avec évidence. Sera-ce à l'intérêt de l'individu ! Mais quel intérêt ? si c'est l'intérêt matériel, la vertu consiste à le sacrifier à la première instance du devoir ; si c'est la satisfaction intérieure, le but est noble, mais il l'est trop : cette satisfaction, à moins que ce ne soit l'approbation de l'amour-propre, dont le suffrage ne peut être l'objet

de la vertu, cette satisfaction ne saurait nous suffire; ce qu'on a dit de la conscience est irréfléchi et vain : à la longue son témoignage ne suffit pas; il n'est précieux qu'autant qu'il nous certifie qu'un juge, dont notre conscience n'est que le représentant, est également satisfait; nous avons besoin d'un approbateur, et que cet approbateur soit une personne; nous ne voulons pas être uniquement les serviteurs, les amis, les enfants d'une idée; nous voulons nous attacher à quelque chose de plus vivant que l'*ordre moral*, à un être, à une âme, dans laquelle notre vie aille retentir; et le nom le plus vrai de la satisfaction à laquelle aspire la véritable vertu, c'est la *gloire*. La cherchons-nous chez les hommes? Voilà la vertu altérée dans son principe par cette recherche même. La cherchons-nous ailleurs? Ce ne peut être qu'auprès de Dieu : mais gardons-nous de confondre Dieu avec son nom, de prendre un mot pour un être. Où est Dieu, où est le chemin vers Dieu, afin que nous lui portions l'hommage de nos actions vertueuses? Ce chemin, le cœur seul le trouve: notre cœur l'a-t-il trouvé? Notre cœur est-il porté, porte-t-il avec soi toute sa vie vers Dieu? Cherchons-nous les regards de Dieu? Vivons-nous de sa volonté et de l'espérance de son approbation? En un mot est-ce à lui qu'aboutit notre vertu? Et quand nous avons cru déposer notre offrande sur son autel, nos passions ne viennent-elles pas l'enlever pendant la nuit pour la transporter sur un autre autel, qui, s'il n'est pas celui qu'a choisi notre conscience, est, hélas! celui qu'a préféré notre cœur? Notre vertu, par un chemin détourné, ne revient-elle pas à nous? Ne reprenons-nous pas d'une main ce que nous donnons d'une autre? S'il n'en était

pas ainsi, mes frères, si Dieu était véritablement le premier objet et le dernier terme de la vertu, et son amour le foyer de notre vie morale, je dirais que, par ce seul fait, la vie en effet est sauvée, toutes les illusions remplacées par la vérité, tous les mécomptes écartés à jamais; mais quiconque ne peut se rendre le témoignage d'avoir conçu et pratiqué la vertu dans cet esprit, n'a point été placé par elle hors de la destinée commune : sur la vertu comme sur tout le reste il est condamné au désenchantement; pressé entre la double nécessité de reconnaître la réalité, la souveraineté de la vertu et de ne savoir où la placer; ne trouvant pour elle, dans la vie, aucune place assez large, aucune base assez ferme ; poussé tour à tour vers la vertu et repoussé loin d'elle ; ravi et rebuté tour à tour; croyant au devoir et n'y croyant pas; et par l'incessant retour de cette oscillation, porté bien loin de cette aurore de la vie, où rien n'obscurcissait à ses yeux ni la réalité de la vertu ni la certitude de ses promesses.

Ainsi, mes frères, cela même, ce qu'il y a de plus grand et de plus vrai se détache, comme un fleuron, de cette couronne de convictions et d'espérances qui ceignait notre jeune front; le désabusement de la vertu se compte au nombre de nos pertes, ou, si vous le voulez, s'ajoute à notre science; et de toute cette vie, à laquelle nous avions cru avec une si pleine foi, plus rien d'entier ne nous demeure.

Et quand tout serait demeuré entier, nous n'en sentirions que plus vivement la douleur d'une autre découverte à laquelle nous ne pouvons échapper. Toute parée de ces illusions, cette vie se précipite vers la mort. Elle y court d'un pas incessamment accéléré. On savait bien,

en commençant à vivre, qu'on ne vivrait pas toujours ; mais qui s'attendait à vivre si peu ? Qui ne comptait au moins que les années seraient égales aux années ? Qui eût cru que chacune d'elles serait plus courte que la précédente, que la vitesse du temps s'accroîtrait toujours, et, sans diminuer le nombre de nos ans, réduirait l'étendue de notre carrière ? Personne, mes frères, personne ; et cela est si vrai, que les plus jeunes d'entre mes auditeurs ne m'en croiront pas sur cette fuite des jours ; on n'y croit pas avant de l'avoir éprouvée ; encore une fois, ce n'est qu'en vivant qu'on se détrompe de la vie ; et cette illusion si nécessaire est la dernière qui nous abandonne.

Voilà, mes frères, ce que c'est qu'apprendre. La matière est vaste, et quelque abrégée que soit la vie, la vie entière n'y suffit pas : vécût-on un siècle, on apprendrait sans cesse. Si vous dites que la conclusion logique de tout cela, c'est le désespoir, vous avez raison, peut-être : heureusement l'homme ne met pas sa destinée à la merci de la logique. Le charme de vivre est grand ; dans la privation de tous les biens, vivre est quelque chose encore ; et quelle est d'ailleurs la vie entièrement dépouillée ? La Providence a été si libérale envers l'homme, que l'homme n'a pas pu anéantir tous ses dons : il reste toujours, pour nous attacher à la vie, assez de ces biens qui avaient été destinés à nous attacher à Dieu ; nous nous sentons appauvris plutôt que pauvres, et quoique ce sentiment même soit pire que la pauvreté, comme nous ne l'éprouvons que faiblement et par intervalles, il nous laisse plus de bonheur qu'on ne le croirait ; bonheur qui dure aussi longtemps que nous ignorons que la plupart de nos pertes sont notre propre ouvrage, et que nous valons beaucoup moins que notre destinée. Mais cela

même, nous finissons par l'apprendre; et c'est le troisième sujet de l'enseignement dont j'ai entrepris de vous retracer le cours.

Il faut commencer par observer qu'il y a deux manières de se connaître soi-même, l'une naturelle, l'autre que j'appelle surnaturelle : la première, bornée, incomplète; la seconde, qui va au fond de l'objet et l'épuise : la première plus étendue que profonde, la seconde vaste dans tous les sens. De l'une de ces connaissances à l'autre, il y a un abîme que Dieu seul peut combler; et il le comble en se faisant connaître à l'âme; c'est alors seulement qu'elle se connaît véritablement; car le secret de son mal se trouvant dans sa séparation d'avec son principe, qui est Dieu, sa réunion avec son principe doit être pour elle la suprême révélation en même temps que le souverain remède. Mais jusqu'à ce que ce rayon divin soit tombé dans sa nuit, une lumière vraie, quoique moins vive, pénètre les couches supérieures de ses ténèbres; et, jusqu'à un certain point, l'homme réduit à ses moyens naturels, aux enseignements du temps et de l'expérience, peut parvenir à se connaître. Or, quelle est la nature de cette connaissance? Passe-t-il d'une grande conviction de sa faiblesse à une grande opinion de sa force? ou ses découvertes suivent-elles une marche opposée?

Quel est, mes frères, celui d'entre nous qui, parvenu à l'âge mur (je fais abstraction de l'influence de l'Evangile), se trouve plus fort, meilleur et plus pur qu'il ne se trouvait dans sa jeunesse? Quel est, au contraire, celui d'entre nous qui ne se rappelle amèrement avec quelle confiance en sa propre nature il est entré dans le monde? Alors que peu de passions encore ont pris à notre cœur,

et que peu de responsabilité s'attache à nos actions, aucun obstacle visible ne s'interpose entre nous et la vertu. La vertu, en elle-même si belle, nous apparaît sous ses véritables traits, aussi longtemps que nous n'avons pas d'intérêt à en altérer l'image. L'homme, en effet, ne la hait pas pour elle-même, mais pour les empêchements qu'elle apporte à ses désirs; et si sa présence n'amenait aucune contrainte et son aspect aucune humiliation, il ne cesserait jamais, croyez-le bien, de la trouver belle et de l'aimer. Telle est sa disposition au début de sa carrière, et tel est le principe de sa confiance en lui-même. Il aime la vertu sous bénéfice d'inventaire; et il compte bien que cet inventaire sera à son avantage; car il compte sans ses passions, qu'il ne connaît pas encore. Mais elles viennent, les passions; elles réclament leur part dans la vie, et cette part, c'est le tout; la passion d'un côté, la vertu de l'autre, sont également exigeantes, insatiables; mais la passion, c'est un être vivant, réel, c'est l'homme lui-même; et la vertu, c'est une idée, jusqu'à ce qu'unie dans notre âme à la pensée de Dieu, elle soit devenue, je ne veux pas dire une passion, mais le plus fort, le plus impérieux de tous les amours. Dans cette lutte entre un être et un principe, entre la vie et une idée, c'est l'être, c'est la vie qui doivent l'emporter; et la seule vengeance de l'idée vaincue, c'est d'élever dans l'âme un murmure tour à tour plaintif et menaçant, qui s'affaiblit en se prolongeant dans la vie. Dans les premiers jours de la vie morale, quelle opinion de la sainteté du devoir, et, pour ainsi dire, de l'impossibilité de l'enfreindre! quel goût de la pureté! quel dégoût de tout ce qui la blesse! quel étonnement à la vue de la bassesse et de la perversité humaines! quelle

ignorance de leurs voies ! quelle inintelligence de leurs calculs et même de leur but ! quelle chaleureuse indignation contre le mal ! quels vœux, quelles promesses de le combattre par nos discours, de l'affronter par notre exemple ! quelle certitude d'en demeurer vainqueurs ! quelle révolte à la pensée qu'il pourrait seulement nous tenter ! Le mal pourtant est déjà là ; l'idéal est déjà entamé ; nos premiers pas ont été des chutes : mais à cette époque d'irréflexion, on compte moins les chutes qu'on a faites que celles qu'on ne fera pas. Age fortuné ! fêtes de l'espérance ! que vous êtes prompts à vous obscurcir !

L'une après l'autre, les passions se présentent ; on résiste d'abord, et puis l'on transige. Dans cette discussion inégale, tout ce qu'on obtient pour l'ordinaire, c'est de simplifier sa défaite et sa honte, c'est de succomber sous une seule passion qui prend la place de plusieurs passions incompatibles ; on est vaincu, mais on n'a qu'un vainqueur ; et l'on fait honneur à sa conscience d'un résultat qui n'est que celui de la nécessité ; et l'on ne veut pas voir que la passion à laquelle on a soumis sa vie a hérité de toute la force de toutes les passions qui lui ont cédé leurs droits, en sorte que pourtant on a été vaincu par toutes ensemble ! Mais qu'importe cette misérable illusion ? On est vaincu, et on le sent. Il n'est plus question de nier ses pertes, mais de s'y résigner, de s'accommoder à ce nouveau monde, où l'on a fait son entrée sous les auspices du péché, de s'apprivoiser à ces mœurs qui dégoûtaient naguère, de s'exercer à ces calculs qu'on ne voulait jamais faire, de s'acclimater dans cette société qu'on avait vue et méprisée de si loin, de si haut ! Il faut subir des commerces, des familiarités, une fra-

ternité honteuse. Il faut, précipité des hauteurs de la vie dans les ténèbres où tant d'autres nous ont précédés, voir tous ces morts se lever à notre approche, et les entendre nous crier : « Tu es devenu comme l'un de nous! » Il faut s'exercer (ô la plus dure des épreuves!) à se mépriser soi-même! Il faut se connaître et se supporter!

On se connaît, mes frères; mais comment? Il est intéressant de l'observer. L'homme ne prend pas sitôt son parti de sa dégradation, et ne s'y résigne jamais entièrement. A chaque pas qu'il fait dans la vie, il a besoin de se persuader qu'il marche droit; et du besoin d'illusion naît l'illusion même, qui, impossible quant à l'ensemble, est toujours possible dans le détail. On se connaît bien en général, mais à chaque instant l'on s'ignore. On se méprise dans la somme totale de ses actions, et l'on s'adore dans chacune d'elles. Chacune (je parle de nos actions ordinaires) se fait avec une sorte de conviction; on mêle au péché je ne sais quelle conscience, au mensonge je ne sais quelle bonne foi, qui donne à notre conduite, à nos discours, quelque chose d'aimable ou d'imposant, dont l'impression sur les autres est d'autant plus sûre que nous avons été les premiers à la recevoir.

Mais du moins la connaissance de nous-mêmes, toute générale qu'elle est, n'aura-t-elle pas pour effet de nous raccommoder avec l'humanité et avec la vie, quand nous aurons reconnu que nous partageons les torts de la première, et que c'est nous-mêmes qui ravissons à la seconde la meilleure part de son prix et de sa beauté? La dernière partie de notre douloureuse science n'adoucira-t-elle pas l'impression des deux premières? Cela serait juste, mes frères, mais cela n'est point naturel.

Rien de doux, rien de pur ne saurait sortir de ce qui nous humilie sans nous attendrir. Les torts de la vie et de l'humanité s'agrandissent des nôtres. Plus nous sommes contraints de nous haïr, plus nous haïssons ce qui nous entoure. Notre mécontentement intérieur est un fiel qui se répand sur tous les objets. Ici l'on peut observer combien la logique du cœur réfute puissamment celle de l'esprit. Rien ne serait plus conforme à cette dernière que d'avoir de l'indulgence pour les défauts dont nous nous reconnaissons atteints : mais étudions-nous bien ; nous trouverons que c'est pour ces défauts précisément que nous sommes inexorables. Ce sont ceux-là que nous pénétrons mieux, dont nous saisissons mieux le jeu secret chez notre prochain ; nous les haïssons en lui de toute la haine que nous leur épargnons en nous ; nous arrachons de notre sein et nous retournons contre nos frères le dard dont nous nous sentons percés ; nous poursuivons, nous punissons nos faiblesses en la personne d'autrui ; nos semblables, en dépit d'eux, nous ont pour confidents et pour juges de leurs plus secrets mouvements, que nous devinons, que nous prophétisons, que nous signalons d'avance ; nous pénétrons toute la faute et toutes ses conséquences dans son intention à peine formée ; ainsi, les découvertes que nous avons faites dans notre cœur nous en font faire d'analogues dans le cœur d'autrui ; plus rarement l'observation d'autrui nous aide à nous mieux connaître. Mais, quoi qu'il en soit, le champ de nos investigations s'élargit sans cesse ; chaque jour grossit le trésor de notre amère science ; nous apprenons toujours, toujours, et nous ne parvenons jamais à la connaissance de la vérité.

Car enfin, mes frères, tout cela, ce sont des vérités, j'y consens ; mais ce n'est point la vérité. Il en est de ces vérités comme d'une foule de mots et de phrases répandus et jetés au hasard et sans ordre sur un papier. Peut-être est-ce la totalité des phrases et des mots dont se compose un admirable poème, mais le poème n'est point là, jusqu'à ce que le poète survienne, et de ces éléments disséminés reconstruise son chef-d'œuvre, en leur imprimant l'unité de sa vivante pensée. Ces vérités, que nous avons acquises malgré nous, quelque certaine et claire que chacune puisse paraître, ne forment dans notre esprit qu'un chaos anarchique, un amas de contradictions : ce chaos, ces contradictions, serait-ce la vérité ? La vérité bien connue doit avoir l'un ou l'autre de deux effets opposés : elle doit nous désespérer sans retour ou nous consoler sans mesure, nous rendre tout à fait heureux ou tout à fait malheureux : mais ce que nous avons appris de l'humanité, de la vie et de nous-mêmes, n'a point un caractère assez décidé pour produire l'un ou l'autre de ces deux effets. Il reste quelque chose à cette humanité que nous haïssons, à cette vie que nous dédaignons, à ce cœur même que nous sentons battre pour des sentiments si opposés. Toujours quelque chose vient faire diversion à notre haine, à nos ennuis, à notre humiliation. Toujours se mêle à notre infortune quelque chose qui l'étourdit ou l'endort. On n'est pas heureux, on n'est point satisfait : la conscience, interrogée dans le silence du recueillement, déclare qu'on ne peut vivre de la sorte : on vit néanmoins, on se résigne, on s'habitue ; on respire un air corrompu, mais c'est de l'air enfin ; et le cœur humain, banni de son climat naturel, qui est la certitude et la paix, s'ac-

coutume, comme le vieux nautonnier, à se laisser bercer par l'abîme, et endormir au bruit des orages.

Mais à chaque fois qu'il rentre en lui-même, une voix distincte lui crie qu'après avoir appris tant de choses, il ne connaît point la vérité. Joignons à cette voix de la conscience la voix apostolique de saint Paul. La vérité, pour saint Paul n'a pas les deux faces que lui donne forcément l'ignorance humaine ; pour lui ce n'est pas le désespoir ou la paix, l'infortune ou le bonheur : c'est uniquement le bonheur, uniquement la paix. Pour lui la question est résolue par un fait décisif. La vérité n'a dans sa pensée que des caractères bienfaisants. La vérité pacifie ; et, malgré toutes vos découvertes, vous n'avez pas la paix. La vérité sanctifie ; et, après avoir tant appris, vous n'êtes pas saints. La vérité humilie ; et, toutes vos expériences ne vous ont pas inspiré l'humilité. La vérité affranchit ; et, si savants que vous soyez, vous n'êtes pas libres. La vérité marche avec la charité ; elle inspire, elle commande l'indulgence, et vos tristes études n'ont fait que rendre plus impitoyable la rigueur de vos jugements: et vous n'avez appris, en résultat, à être indulgents que pour vous-mêmes. Comment donc posséderiez-vous la vérité, si ce sont là ses caractères ? Et comment l'apôtre n'aurait-il pas raison de vous dire qu'en apprenant sans cesse, vous ne parvenez point à la vérité ?

La cherchez-vous du moins cette vérité, dont vous sentez si bien l'absence ? Non pas même. Vous avez appris précisément assez pour savoir que vous ne la possédez pas ; la conclusion naturelle, impérieuse de vos acquisitions, c'est de vous faire sentir votre pauvreté ; mais vous voulez bien être pauvres de cette manière,

car à vos yeux la conscience d'une telle pauvreté, c'est de la richesse. L'orgueil, a dit un génie chrétien, l'orgueil contrepèse toutes nos misères; c'est quelque chose, a-t-il dit encore, que de se sentir misérable; mais il n'a pas dit que ce quelque chose soit tout; et combien de gens en paraissent persuadés? Oui, l'orgueil contrepèse toutes nos misères; oui, la déplorable satisfaction d'avoir vu mieux que d'autres la dégradation de notre condition et de notre nature; le plaisir de faire parade de notre infortunée pénétration; la vanité de sortir de la foule des crédules et de prendre place parmi les désabusés; la joie dénaturée d'étaler ses plaies et celles du monde, voilà de quoi nous nous payons à nous-mêmes le sacrifice de la vérité. Or, mes frères, si les louangeurs de l'humanité doivent faire pitié, quel sentiment croyez-vous que doivent inspirer ceux qui, de gaîté de cœur, avec une âpre volupté, en font la satire, et nous traînent, au bruit des sarcasmes et aux éclats d'un rire impie, aux funérailles de l'espérance? De quel nom faut-il appeler ceux qui vous insultent sans nécessité de l'étalage d'une maladie sans remède, et d'une infortune sans consolation? Certes, si jamais l'influence du roi du mal dut paraître vraisemblable, c'est lorsque, versant la lumière sur les côtés les plus affligeants de la condition humaine, y ramenant sans cesse nos regards, y multipliant les découvertes, et enivrant notre orgueil du tableau de notre misère, il nous arrête à la limite qu'il nous est si important de franchir, et réprime la plus noble des curiosités par ce mot fatal, qui scella jadis la condamnation du juste : « Qu'est-ce que la vérité? »

Qu'est-ce que la vérité? Eh bien! quoi qu'en dise une

voix funeste, et quoi que redisent en chœur avec elle les mauvaises passions de notre nature, nous voulons le savoir ; nous voulons connaître la vérité ; nous la voulons posséder véritablement, car elle existe : mais il y a deux manières de la recevoir : sachons, mes frères, quelle est la bonne.

L'ÉTUDE SANS TERME.

2 Tim. III, 7.

« Apprenant toujours, et ne pouvant jamais parvenir à la connaissance de la vérité. »

SECOND DISCOURS.

La *vérité* que nous avons si souvent nommée dans notre discours précédent, mais sans la définir, c'est la vérité évangélique.

Vérité une et complexe, elle réunit la connaissance de nous-mêmes et celle de Dieu ; de nous par rapport à Dieu, de Dieu par rapport à nous : en d'autres termes, la condamnation et le salut, la déchéance et la réhabilitation.

Cette vérité, c'est *la* vérité, c'est la révélation complète de tout ce qu'il nous importe ici-bas de connaître touchant nous-mêmes et touchant Dieu. Elle laisse en dehors d'elle mille objets de connaissance ; mais par rapport à son objet, dont l'importance incomparable anéantit tous les autres objets de la connaissance humaine, elle ne laisse rien d'essentiel à désirer à celui qui l'a reçue. Et, chose admirable ! complète au début de la connaissance, présentée à la fois tout entière, suscepti-

ble d'être embrassée d'un seul coup-d'œil et respirée tout d'une haleine, elle n'en est pas moins progressive; sa lumière s'accroît de jour en jour pendant la plus longue carrière; ses aspects se multiplient par les aspects de la vie; toujours la même, elle est toujours nouvelle; un instant suffit pour la posséder, des siècles ne suffiront pas pour l'approfondir: dans ce sens, elle est aussi une étude sans terme. Elle satisfait donc aux deux besoins les plus opposés de la nature humaine, le besoin de repos et le besoin d'action.

Cette vérité dont la substance est un fait que nous n'avons pu créer, que nous ne pouvons pas même concevoir, nous a été révélée; et de même qu'il ne nous appartient pas de l'inventer, il ne dépend pas de nous de la croire. L'impossibilité de la croire véritablement sans le secours du Saint-Esprit est une partie de cette vérité même et un des objets de la foi chrétienne. Et néanmoins il s'en faut tant qu'elle soit sans contact avec notre nature, qu'au contraire elle correspond, elle s'unit intimement à tout ce que notre nature a de plus profond et de plus inaltérable. Elle y remplit un vide, elle en éclaircit les ténèbres, elle en lie les éléments désunis, elle y crée l'unité; elle ne se fait pas croire seulement, elle se fait sentir; et, quand l'âme se l'est appropriée, elle ne se distingue plus de ses croyances primitives, de cette lumière naturelle que tout homme apporte en venant au monde. En un mot, née dans une région infiniment plus haute que notre raison et que notre nature, elle se rejoint et forme un tout continu avec les vérités invincibles dont notre nature et notre raison nous rendent témoignage; seulement ce ne sont pas nos pensées qui se sont prolongées jusqu'à elle, mais elle qui, des-

cendant du sein de la lumière inaccessible, est venue s'ajouter à nos pensées.

De là, mes frères, il est visible que, dans l'acquisition de la vérité, non-seulement nous ne demeurons point oisifs et neutres, mais que cette acquisition réclame et met en œuvre les parties les plus vives et les plus sensibles de notre nature. L'acquisition de la vérité, bien que toute grâce et toute gloire en doivent être rendues à l'Esprit divin, est pourtant dans notre vie plus qu'un événement, c'est un acte; l'acte le plus moral, le plus profond que nous puissions consommer; un acte qu'il dépend de nous d'accomplir d'une manière plutôt que d'une autre; un acte auquel nous pouvons être exhortés, dans lequel nous pouvons être dirigés, au sujet duquel nous pouvons être approuvés ou repris.

Aussi, mes frères, quand saint Paul nous parle de gens qui apprennent incessamment sans parvenir jamais à la connaissance de la vérité, ce n'est pas seulement un malheur, c'est une faute qu'il signale. Cette faute n'est pas seulement celle des hommes dont nous parlions dans le discours précédent, de ces hommes qui, instruits par des moyens naturels de tant de vérités de détail sur la nature humaine, sur la leur et sur la vie, s'en tiennent à ce commencement de connaissance et s'arrêtent en deçà de la vérité même qui leur est offerte et annoncée : cette faute est encore celle d'une autre classe d'hommes qui, ayant, à ce qu'il semble, pénétré plus avant et franchi la limite qui sépare la révélation naturelle de la révélation surnaturelle, ayant, en un mot, accepté la vérité évangélique, ne l'ont pas saisie comme il eût fallu la saisir; qui, au lieu de l'assimiler à leur être tout entier, ne l'ont appropriée qu'à leur entendement, c'est-à-dire, à ce qu'il y a

de plus extérieur dans l'homme intérieur. Ces hommes, dans une sphère en apparence plus haute que celle des premiers, peuvent, comme ceux-là, beaucoup apprendre, apprendre sans cesse, et ne point parvenir à la connaissance ; en un mot, dans la vérité même, rester étrangers à la vérité.

Que si quelqu'un trouvait étrange qu'on puisse s'être approprié un fait par l'intelligence, et néanmoins ne pas le connaître, nous ne le renverrions pas seulement à l'Evangile, qui partout suppose ce que nous établissons, qui partout désigne sous le nom de *connaissance* quelque chose de plus qu'un acte ou un état de l'esprit : nous en appellerions à la nature des choses et au sens des mots. La connaissance a différents instruments et différents siéges, selon ses différents objets. On connaît par les yeux les choses de la vue, par l'oreille celles de l'ouïe, par le cœur celles du cœur, par l'intelligence les idées de toutes ces choses. L'intelligence ne nous approprie donc que les idées des choses, non leur impression, leur réalité. Et si elle suffit dans la science proprement dite, laquelle n'a pour objet que les idées des choses et leur convenance logique, elle ne suffit pas dans la sphère des faits dont le but est d'être mis en contact immédiat avec les forces vives de l'âme, et qui, hors de ce contact, perdraient leur caractère et jusqu'à la raison de leur existence. Sans doute, en ce genre de connaissance comme en tout autre, l'entendement a des fonctions à remplir, mais la vérité ne s'arrête pas au miroir qu'il lui présente : elle le traverse pour aller se réfléchir dans le miroir le plus intérieur de l'âme ; et l'on peut dire des vérités de cet ordre, qu'elles ne sont perçues, qu'elles ne sont comprises qu'autant qu'elles s'en vont retentir

dans cette partie de nous-mêmes, qui est le siége de nos affections et par conséquent le vrai centre de notre vie.

On s'est accoutumé, dans le monde, à donner au mot de vérité un sens trop particulier et trop étroit; on n'y voit communément que la conformité de la représentation avec l'objet représenté; mais la vérité peut résider dans les faits comme dans les idées. La conformité du moyen avec le but, de l'action avec le principe, de la vie avec l'idée, tout cela c'est aussi la vérité : ce qu'on appelle vertu n'est autre chose que la vérité dans le sentiment et dans l'action. En choses de morale, la vérité ne se sépare point de la vie, elle est la vie même; et si, au lieu de passer dans la vie, elle reste dans la pensée, elle ne mérite point le nom de vérité. Quand on demande si je suis dans la vérité, on ne demande pas ce que je sais, on veut savoir ce que je suis.

En appliquant ces idées à la vérité chrétienne, nous trouvons : qu'être dans la vérité, c'est devenir, par nos affections et par notre conduite, toujours plus semblables à Jésus-Christ; c'est le suivre spirituellement dans tous les événements qu'il a traversés, dans sa mort par notre mort au péché, dans sa résurrection par notre régénération, dans sa gloire invisible par notre vie cachée avec lui en Dieu ; en un mot, il faut que nous revivions spirituellement toute la vie de Jésus-Christ, et cela seulement s'appelle connaître la vérité, être dans la vérité.

Si la religion est autre chose qu'une science, si elle est une vie découlant d'un fait, il est clair qu'elle ne ressortit point à la seule intelligence, et que quiconque ne voit en elle que le corps d'idées qu'elle renferme, demeure en dehors de la vérité. Et donnât-il toute l'attention possi-

ble à chacune de ces idées, à leurs rapports mutuels, à leur ensemble, fît-il chaque jour dans ce domaine quelque découverte nouvelle, tous ces progrès ne l'avanceraient pas d'un seul pas vers la vérité ; ce qu'il a appris peut bien être exactement *vrai*, mais ce n'est pas *la vérité*.

Jetons un regard sur le vaste champ de la spéculation religieuse. Nous y trouvons d'abord des faits à confier à notre mémoire : la religion est entrelacée dans le tissu d'une longue histoire, qui s'étend des premiers jours du monde à travers plusieurs générations d'empires, entraînant avec elle tous les noms et tous les souvenirs, enveloppant l'histoire de l'univers. Que de personnages avec leurs caractères, que d'institutions avec leurs principes, que d'événements avec leurs causes elle produit à nos regards, depuis la destinée du premier couple jusqu'à l'état actuel, si compliqué et si problématique, de la société humaine ! que de faits attachés à chacun de ces faits ! comme les aspects se multiplient sous le regard ! comme la réflexion rajeunit incessamment ce tableau ! Mais cette histoire, sur laquelle la religion est fondée, veut être crue, et par conséquent veut être prouvée. Ici s'ouvre à l'activité de l'esprit une arène plus vaste encore. Les précautions d'une bonne foi sérieuse ont frayé une route que les préventions de l'incrédulité et les doutes involontaires nés de découvertes successives sont venus élargir, et qui, prête à se fermer, se rouvre sans cesse, pour se fermer de nouveau, pour se rouvrir encore. Une objection abandonnée en laisse surgir une autre ; le terrain de la discussion change d'époque en époque ; on attaque la religion dans sa base historique, avec les sciences naturelles, avec les monuments, avec la métaphysique, ou plutôt avec toutes les répugnances du

cœur, aidées de toutes les ressources de l'esprit ; et la vérité, après avoir mis hors de combat mille adversaires qui ne se relèveront plus, en voit mille autres se lever avec des armes nouvelles, ou, pour mieux dire, trempées dans l'esprit d'un siècle nouveau ; en sorte que le croyant, qui tournera de ce côté son activité intellectuelle, y trouvera, s'il le veut, de l'emploi pour sa vie entière. Que si, du domaine de l'apologétique, il passe dans celui de la philosophie chrétienne, quelle immense carrière s'ouvre devant lui ! Le système du christianisme, c'est-à-dire le rapport de ses parties entre elles, et de toutes ensemble à une idée mère, à un seul but ; la comparaison de cette religion avec la nature humaine, sur laquelle, si l'on peut s'exprimer ainsi, Dieu en a pris la mesure et en a tracé le plan ; l'explication, tour à tour, du christianisme par la nature, et de la nature par le christianisme ; la définition de l'esprit chrétien et son application dans les détails de la vie ; le parallèle de ce système avec tous les autres systèmes, dont chacun, hors d'état de tenir ni de rendre compte de tous les faits, a laissé quelque grande lacune que Jésus-Christ a comblée, quelque immense difficulté qu'il a fait disparaître ; en un mot, la conciliation par le christianisme, et par lui seul, de toutes les contradictions, de toutes les dualités désespérantes dont la vie et notre nature même semblent formées : voilà, mes frères, de quoi vous donner une idée, mais bien faible, des spéculations infinies dans lesquelles l'étude de la philosophie chrétienne peut engager un esprit observateur et méditatif ; et ce n'est pas tout encore. La religion peut être envisagée comme un fait prenant place entre tous ceux dont se compose la vie humaine, les dominant, leur imposant son caractère,

les contraignant à l'unité, soit avec elle, soit entre eux; vous la voyez pénétrer, tantôt avec le poids de sa masse, tantôt avec l'énergie de son action, ou l'irrésistible douceur de son influence, dans les plus vastes espaces et dans les derniers recoins de l'existence humaine: sève puissante dont le tronc de l'arbre est inondé, et qui coule imperceptible jusqu'aux extrémités les plus déliées de ses rameaux. La vie privée et la société publique, les lois et les mœurs, la littérature et les arts, tout, jusqu'au gouvernement des intérêts matériels, devient chrétien sous l'influence du christianisme; il convertit toutes choses en sa propre substance; avec lui, toutes choses deviennent de la religion; une conséquence parfaite, logique à la fois et morale, s'établit entre toutes les parties de la vie humaine; cette vie ne perd aucun de ses éléments naturels; elle ne sacrifie que les superfluités dangereuses, déjà condamnées par les sages de tous les temps; elle conserve même plus que n'auraient voulu conserver ces esprits austères, que la faiblesse de leurs moyens a contraints à l'exagération, et qui ont d'autant plus imposé à la nature, qu'ils étaient en état de lui inspirer moins. Que vous dirai-je? Je m'arrête ici, de peur de m'arrêter trop tard; j'irais au-delà de toutes les bornes en entreprenant, je ne dis pas d'indiquer de nouveaux sujets d'étude, mais de rappeler seulement ceux qui depuis longtemps ont été signalés; jugez par là quelle moisson d'idées croît pour l'intelligence dans ce dernier domaine; et, réunissant par la pensée ces sphères dont chacune pourrait absorber un homme tout entier, convenez que l'intelligence, appliquée à la religion, y peut trouver, selon l'expression de saint Paul, de quoi apprendre sans cesse.

Oui, sans cesse apprendre, et ne point parvenir à la connaissance de la vérité! Mais, direz-vous, cela se peut-il? cela se voit-il? Mes frères, les exemples abondent, ils ont abondé dans tous les temps. Ce fait répond à vos deux questions; et si le fait vous paraît inconcevable, je m'étonne à mon tour de votre étonnement; car il est bien clair qu'en lui-même le raisonnement n'aboutit point au sentiment; et lorsque la pensée se préoccupe trop de l'idée d'un fait, l'idée lui reste et le fait lui échappe. Il en est comme d'un homme que la lumière du soleil empêcherait de voir le soleil. En vain les idées qui se rattachent au christianisme sont nombreuses et belles; leur nombre même et leur beauté deviennent un piége qui nous empêche d'aller plus avant, et l'intérêt de la curiosité emporte tous les autres. En vain ces idées sont si voisines de la vérité qu'elles en semblent la substance même; nouveau piége plus considérable que le premier: si elles en étaient plus éloignées, si elles y étaient tout à fait étrangères, l'illusion ne serait pas possible; aussi a-t-on eu l'occasion de remarquer que les travaux les plus éloignés de la spéculation chrétienne, pourvu qu'ils ne soient pas en contradiction avec la morale chrétienne, sont moins propres à distraire l'âme de ce qui doit faire ici-bas son objet principal. Mieux vaut souvent, pour la vie religieuse du cœur, être marchand, artiste, géomètre, que d'être théologien.

Mais qu'est-ce, mes frères, qu'est-ce donc qu'être en dehors de la vérité, sinon être contre la vérité? L'accepter, mais dans un esprit qui n'est pas le sien, qu'est-ce autre chose que lui donner un démenti, la nier de fait en la reconnaissant en principe, et protester tacitement contre les intentions et contre le plan de Dieu? Il a incarné

la vérité, et nous la désincarnons. Il nous a donné des réalités, et nous lui rendons des idées. Il a créé un monde, et nous en faisons un système. Il a fait lever sur nous le soleil de justice qui porte la santé dans ses rayons, et de ce glorieux soleil, qui est à la fois lumière et chaleur, nous refusons la chaleur, et n'acceptons que la lumière. Que dis-je, que nous acceptons la lumière? Dieu a voulu (et c'est là un des traits les plus remarquables de son œuvre) nous ôter l'idée que nous puissions inventer la lumière et tirer la vérité de nos propres pensées; il a voulu nous désabuser de la toute-suffisance de notre raison ; il a voulu que nous nous soumissions à la vérité; mais à force de la considérer avec notre entendement, c'est à nous-mêmes, en définitive, que nous nous soumettons. A force d'appliquer notre intelligence à la révélation, nous en faisons en quelque manière notre œuvre, nous remplaçons la foi par la certitude philosophique, nous nous soumettons, non à cette démonstration de puissance dont le Saint-Esprit est l'auteur, mais à l'argumentation de l'école, et Jésus-Christ trouve en nous des partisans plutôt que des disciples, des sectateurs plutôt que des fidèles. Elaboré par notre intelligence, son Evangile devient notre Evangile, sa révélation une philosophie, ses mystères des nécessités logiques, Jésus-Christ une autre nécessité du même genre, et Dieu lui-même un produit de notre pensée. N'est-ce pas aller à l'encontre des desseins de Dieu, nous inscrire en faux, sinon contre la lettre de ses déclarations, du moins contre leur esprit, être chrétien de la manière la moins chrétienne, et détruire l'Evangile en prétendant l'établir?

Et je pourrais demander encore si ces pensées, à ne les considérer que comme des pensées, sont bien con-

formes à celles de Dieu ; si ces formules que nous avons dressées, et que tout chrétien, je le veux croire, accueillera sans difficulté, signifient dans notre esprit la même chose exactement que dans le sien ? si même, sous cette parfaite similitude de langage, ne se cache pas une grande différence d'idées? Réfléchissons, en effet, que quoiqu'on puisse distinguer dans la vérité religieuse, ainsi que nous l'avons fait, la part de l'esprit et celle du cœur, cette vérité néanmoins est *une*, et ne tire tout son caractère que de la combinaison de la pensée et du sentiment appliqués à un même fait, de telle sorte qu'on n'a tout le sentiment qu'au moyen de toute l'idée, et pareillement toute l'idée qu'au moyen de tout le sentiment. Toute la vérité n'est bien conçue que par tout l'homme ; et quoiqu'il soit bien souvent impossible au chrétien complet et au chrétien de science de démêler en quoi ils diffèrent l'un de l'autre, quoique, en dépit du sentiment confus d'une discordance, ils se trouvent d'accord sur tous les points, quoique le langage manque de signes pour nommer des nuances aussi délicates ; ces nuances, dans leur délicatesse, sont très-importantes, et s'il y avait des mots pour les exprimer, ils verraient bientôt que leur pensée n'est pas exactement pareille, et que, même sous le rapport purement spéculatif, le chrétien de pensée ne possède pas toute la vérité que possède le chrétien complet.

Nous avons, mes frères, un pas de plus à faire ensemble, et peut-être vos réflexions vous l'ont-elles déjà fait faire. L'application exclusive de l'intelligence à la religion non-seulement ne vous avance pas vers la vérité, c'est-à-dire vers la vie, mais elle tend à nous en éloigner toujours plus. Revenons à nos principes : être

dans la vérité, ce n'est pas être spectateurs de la vérité, c'est vivre de la vie de Jésus-Christ; et sans relever ici tous les caractères de cette vie, bornons-nous à dire que c'est une vie de recueillement et d'humilité. Or, la science dissipe, et elle enfle; ce sont là ses effets naturels; mais pour en convenir, il faut appeler dissipation tout ce qui éloigne l'homme du vrai but de la vie, et il faut appeler enflure ou orgueil tout ce qui lui donne une idée exagérée de la force et de l'indépendance de l'homme. Nous comprendrons alors que l'individu le plus sérieux et le plus modeste aux yeux du monde, est orgueilleux et léger aux yeux de la vérité; car, s'il n'oublie point le but auquel aspire la sagesse humaine, il s'écarte de celui que prescrit la sagesse divine; et s'il ne s'élève point volontairement au-dessus des autres hommes, il s'élève avec eux au-dessus de la condition humaine, et, on peut bien le dire, au niveau de Dieu même. Or, je le demande, se peut-il rien de plus contraire à l'esprit de cet Evangile qu'il a étudié et qu'il croit connaître? Et une étude qui, privée d'un contre-poids, livre l'homme à cette double tendance, une étude dont chaque progrès en amène un proportionné dans la dissipation et dans l'orgueil, n'entraîne-t-elle pas de jour en jour plus loin de la vérité, c'est-à-dire, plus loin de la vie?

Les habitudes de la pensée ne sont pas les moins tyranniques, et il arrive un temps où le retour est impossible, même à la plus ferme volonté. Suivons l'histoire morale d'un homme livré à la tendance que nous avons décrite. Le sérieux de l'âme ne fut pas étranger à ses premiers pas; il n'est guère possible d'admettre que, d'entrée, il n'ait vu dans la religion qu'un objet de spécula-

tion philosophique; son premier dessein fut sans doute de l'approprier à son âme, et de lui soumettre sa vie : mais cette impression fut superficielle et fugitive ; la pensée, vivement saisie, se jeta sur cette riche proie, et la détourna tout entière à son profit. Cette inclination devint dominante et tyrannique; tout ce qui était destiné à l'aliment de l'âme, devint la pâture de l'intelligence. Chacun des gains de l'intelligence fut une perte pour l'âme, qui, toujours plus hors de cause, toujours plus condamnée à l'inaction, perdit son ressort dans l'oisiveté. Cet homme, ayant contracté le pli de saisir toutes choses du côté intellectuel, devint peu à peu incapable de les saisir sous un autre aspect. Chose étrange ! il apprit toujours mieux à se rendre compte des effets de la vérité sur une âme, et devint toujours plus incapable de les ressentir lui-même ; il parla, il écrivit peut-être, sur l'*ordre de la grâce*, et son cœur s'endurcit toujours plus aux atteintes de la grâce ; dans toutes ses considérations religieuses, l'idée de la chose se présentait avant la chose, s'interposait comme un obstacle entre le fait et lui ; il n'eut bientôt de tous ces faits que des fantômes, qui en représentaient fidèlement la surface et les contours, mais n'en contenaient point la substance. Il sentit le mal et s'en inquiéta ; il voulut essayer de faire de la religion, si longtemps son *étude*, une *affaire* enfin, et *son* affaire ; il chercha à se placer sous l'action et dans la dépendance de la vérité ; mais, par la force de l'habitude, son esprit venait à chaque fois se substituer à sa conscience ; cherchant en vain une religion dans ce système, il ne trouvait jamais qu'un système dans cette religion. Dans son angoisse, il eût voulu oublier, ignorer ; il portait envie à la crédulité des simples et des enfants ; il eût donné

toute sa science pour un seul de leurs soupirs, et toute son intelligence en échange de leurs cœurs, car le sien avait cessé de battre, le sien était devenu de l'esprit. Il eût désiré que le christianisme fût tout entier sorti de sa mémoire, que l'existence même de cette religion lui devînt inconnue, afin que, se présentant à lui une seconde fois, elle agît sur son âme, de nouveau rajeunie, avec toute l'énergie d'une vérité nouvelle et d'un bienfait inattendu. Vœux superflus ! on ne se redonne pas l'œil qu'on a perdu, on ne se redonne pas la foi, qui est l'œil de l'âme. Etrange état, mes frères, où l'on croit tout ensemble et l'on ne croit pas, où la foi de l'esprit nous aide à sentir la nécessité de la foi du cœur, nous fait gémir de son absence, et ne saurait nous la donner; état de lumière, mais d'une lumière qui n'a d'autre effet que de rendre visibles nos ténèbres ; ignorance dans la science, erreur dans la vérité, incrédulité dans la foi, malédiction sous la forme d'une bénédiction ; situation contradictoire, insensée, que nous reprocherions au pouvoir divin comme un jeu cruel, si l'évidence ne nous contraignait pas de nous l'imputer à nous-mêmes ! Dieu n'est l'auteur d'aucun mal, il est le remède à tous les maux, et la guérison de celui que nous venons de dépeindre n'est pas au-dessus de sa puissance, n'est pas au-dessus de sa bonté.

Ici, mes frères, il me semble que je dois entendre quelques-uns de vous me demander : Mais enfin, n'est-ce donc rien que de savoir ? savoir n'est-il pas le chemin de connaître ! et tout ce qui est vrai ne fait-il pas partie de la vérité ?

Sans doute, mes frères, et si c'en était ici le lieu, j'insisterais sur l'utilité de ces mêmes connaissances dont

je fais aujourd'hui ressortir l'insuffisance; et par cela même que la religion doit être saisie par tout l'homme, je demanderais que l'intelligence entrât en part de cette œuvre; et, considérant la belle ordonnance du système évangélique, sa conséquence parfaite fondée sur sa vérité absolue, et par une suite nécessaire, l'harmonie de cette œuvre de Dieu avec toutes les autres œuvres de la même main, je dirais que, si l'on veut placer l'homme au point de départ de toutes les idées justes, sur le chemin de toutes les vérités pratiques, il est bon de lui faire embrasser la religion chrétienne par les côtés qui intéressent la raison, chose trop négligée peut-être, et qui en ferait pour la masse de la société un instrument de développement intellectuel, non moins que de culture morale.

Mais les idées du christianisme ne sont pas le christianisme; et il faut bien remarquer ici que si du *christianisme réel*, vivant, on redescend presque sans le vouloir aux idées dont se compose son *système*, il s'en faut bien que de ces idées on remonte aussi naturellement à la vie qui est son essence. Encore une fois, ce ne sont que des idées; idées, je l'avoue, relatives à des faits moraux, idées morales, et qui, comme telles, ne se peuvent expliquer que par quelque intervention antérieure de l'être moral, mais qui, toutefois, ne vont pas nécessairement remuer ce dernier fond de l'âme d'où jaillit la véritable vie. En étudiant les phénomènes de l'existence intérieure, on est presque tenté d'admettre dans l'homme deux âmes concentriques, dont la plus extérieure n'est que la contre-épreuve ou le reflet de l'autre; âme superficielle qui reste étrangère à l'obligation, à l'obéissance et à la volonté, mais qui conçoit toutes ces choses, qui

reçoit les confidences de la vraie âme, en possède le secret, en parle le langage, et à la faveur de cette intime intelligence, se donne et se prend pour une âme, bien qu'elle ne soit que la lueur de l'âme dans l'entendement. Quelle que soit la nature de cette faculté et le secret de ses relations avec la vie, nous ne voyons point en elle le siége de la vérité religieuse, puisque, capable de l'admirer et de la dépeindre, elle n'est point en état de l'expérimenter et de la réaliser. Sans doute, cette seconde âme n'existerait point dans l'absence de la première; des idées morales supposent dans celui qui les perçoit une nature morale, et même on a quelque peine à concevoir que chaque idée n'amène pas le sentiment qui lui correspond; mais des faits nombreux sont là, pour prouver que ces idées, pour morales qu'elles soient, ne sont que des idées, qu'elles appartiennent au domaine de l'intelligence, et que ce n'est pas en elles qu'il faut chercher la source de la vie. La vie appartient à cette portion de notre être qui obéit, qui espère et qui aime.

J'ai dit d'abord *obéir*, parce que le sentiment de l'obligation, la *conscience*, est la racine de toute moralité. J'ai dit d'abord *obéir*, parce que la séparation, entre Dieu et l'homme ayant eu pour principe la désobéissance de l'homme, le retour à l'homme vers Dieu, ou la religion, doit commencer par l'obéissance; la religion, qui ne nomme pas autre chose à son terme, ne parle pas d'autre chose à son début. La conscience produit la crainte; la crainte, dissipée par l'offre du salut gratuit, fait place à la joie; la joie ouvre le cœur à l'amour, ; et l'amour c'est la vie, l'amour lui-même est le salut; l'obéissance, qui devait être la raison de notre bonheur, en est devenue l'effet et la conséquence. Telle est la généalogie des

sentiments et des dispositions évangéliques ; elle nous fait voir dans quel esprit nous devons recevoir l'Evangile et comment nous devons nous l'approprier. C'est à la fois avec l'intelligence et avec la conscience qu'il nous faut le lire.

Quoi de plus raisonnable ! quoi de plus conforme à la nature de l'Evangile et au but que Dieu s'est proposé en nous le donnant ! Son but a été d'offrir un remède à l'âme, une règle à la volonté. L'Evangile peut, comme tous les faits, fournir la matière d'une science : mais avant d'être une science, c'est un fait, c'est une action de Dieu. Cette action, il s'agit moins d'en rendre compte que de la subir. Lorsque un père fait du bien à ses enfants, ou lorsque, dans la sphère de ses attributions paternelles, il prend quelque mesure à leur égard, leur affaire, sans doute, n'est pas d'analyser psychologiquement les principes qui le font agir et la convenance du moyen qu'il emploie avec le but qu'il se propose ; leur affaire est de recevoir et de sentir. Une plante, en la supposant douée de raison, ne serait pas fertilisée par la connaissance qu'elle aurait de l'origine et des effets de la pluie, mais par cette pluie elle-même ; l'homme avant de disserter sur les effets de la grâce, qui est la pluie du ciel et qui ne tombe pas en tous les lieux, doit courir où elle tombe, s'en abreuver, s'en laisser pénétrer. Alors seulement revivront et se chargeront de fruits ses branches flétries.

Alors, rafraîchi, fécondé, vivant, qu'il disserte s'il veut ; ce sera sans doute avec humilité, avec respect, et dans le but de rendre honorable la source de sa vie. Sa pensée, imprégnée d'un baume qui prévient toute corruption, communiquera la grâce avec la science. Alors tombera, à l'applaudissement de saint Paul lui-même,

cette parole de saint Paul : « La science enfle, mais la charité édifie, » parce que la science sera devenue charité ; alors saint Paul ne dira plus de vous que vous apprenez sans cesse sans parvenir à la connaissance de la vérité, car vous avez connu, pour ainsi dire, avant d'apprendre, et la grande vérité était dans votre cœur avant que les vérités de spéculation eussent abordé votre esprit. Alors ces vérités elles-mêmes deviendront les parties vivantes de la vérité ; votre théologie, d'un bout à l'autre, sera de la religion ; votre science tout entière du christianisme, votre lumière de la chaleur, votre soleil un vrai soleil ; en faisant de votre intelligence un usage qui vous honore parmi les savants, vous ne provoquerez personne à l'idolâtrie de l'intelligence ; votre raison servira à montrer les bornes et l'insuffisance de la raison ; comme l'arc porte la flèche, chacune de vos pensées portera un sentiment ; instruit tout ensemble et édifié par vous, on se réjouira de comprendre si bien ce qu'on aime, d'aimer ce que l'on comprend, et l'on bénira Celui qui, en envoyant du ciel la paix à nos cœurs troublés, a également envoyé la paix à nos intelligences !

Mais tout cela n'aura pas été votre œuvre ; c'est l'œuvre de Celui dont la grâce, adressée également aux esprits et aux cœurs, répand tour à tour la chaleur dans la lumière et la lumière dans la chaleur. C'est lui que je me sens obligé d'invoquer à la fin de ce discours abstrait, tout composé de ces mêmes spéculations dont j'ai condamné l'abus. Personne, je l'espère, n'aura lieu de m'accuser d'inconséquence. Il faudrait, dans ce cas, en accuser tous les prédicateurs chrétiens, qui, en vous présentant des idées (puisqu'enfin ils n'ont à leur disposition

que les idées des choses), étendent leurs vœux à votre égard bien plus loin que ne va leur puissance. L'écueil que j'ai signalé aujourd'hui, je l'ai rencontré dans ce discours même. J'ai donc besoin de prier Dieu d'humecter ce sol aride, de vivifier ces raisonnements, de réaliser ces idées ; de faire retentir dans votre cœur chacune des paroles que j'adresse à votre esprit. J'élève à lui, du sein de mon infirmité, cette prière qui la changera en puissance. Si vous le priez vous-mêmes, mon vœu sera d'avance accompli, car on ne prie point avec l'intelligence, mais avec le cœur. C'est donc votre cœur qui m'aura écouté. Oh ! puissions-nous, au sortir de ces spéculations, sentir fortifié en nous l'éloignement pour les spéculations stériles ; apprendre à nous sonder pour savoir si nous avons en nous la vérité ou seulement sa formule, si nous savons seulement ou si nous vivons ! puissions-nous tous, quelles que soient la mesure de notre savoir et la portée de notre intelligence, être en droit de nous appliquer avec joie et reconnaissance ces paroles de notre Sauveur : « Je te loue, ô père, Seigneur » du ciel et de la terre, de ce que tu as caché ces choses » aux sages et aux intelligents et que tu les as révélées » aux enfants ! » O bienheureuse enfance ! vraie maturité du cœur, vraie perfection de l'homme, âge immuable des fidèles sur la terre, âge éternel des bienheureux et des anges, puisses-tu nous être donnée à tous avec ta simplicité, ta candeur et ta foi !

LA FOI D'AUTORITÉ.

JEAN IV, 42.

« Et ils disaient à la femme : Ce n'est plus à cause de ce que tu nous as dit que nous croyons, car nous l'avons entendu nous-mêmes, et nous savons que c'est lui qui est véritablement le Christ et le Sauveur du monde. »

Cette parole des Samaritains nous a souvent frappé, mes frères, comme une représentation simple et vive des deux périodes par où la foi de la plupart des chrétiens est assujettie à passer. La plupart ont commencé à croire en Jésus-Christ parce qu'on leur a parlé de lui, et plus tard ils ont cru parce que Jésus-Christ leur a parlé. Nous pouvons observer autour de nous deux espèces de croyance religieuse : l'une d'autorité, de tradition et d'habitude ; l'autre, de conviction immédiate et d'expérience ; et tantôt la première ou la seconde existant seule chez un individu, tantôt ces deux sources de croyance se réunissant et se confondant. Nous entreprenons aujourd'hui de les caractériser l'une et l'autre, d'évaluer leur importance respective, d'indiquer les rapports qui les lient entre elles. En deux mots, le parallèle de la foi d'autorité et de la foi immédiate sera le sujet de ce discours. Ce sujet peut sembler, au premier coup d'œil, plus propre à une école qu'à un temple, et peut-être vous attendez-vous à une dissertation plutôt qu'à un sermon ; mais si l'édification, ou, en d'autres termes,

l'instruction de l'âme, doit être le but et le caractère des discours qu'on apporte dans la chaire chrétienne, ce sujet ne pourra vous y sembler déplacé que par la manière dont je l'aurai traité; puissé-je le traiter avec toute la simplicité dont il est susceptible; ne rien lui ôter de la saveur spirituelle qui lui est propre, et laisser autre chose dans votre oreille que le vain cliquetis des distinctions et des raisonnements de l'école! Au reste, la matière que je propose à votre attention est délicate; les circonstances actuelles lui donnent un intérêt immédiat. Nous avons donc besoin, moi pour vous l'exposer, et vous pour l'appliquer à votre édification, d'une assistance particulière du bon Esprit de Dieu. Demandons-la-lui, mes frères, de tout notre cœur.

La foi d'autorité est la croyance que nous accordons à certains faits, sur le témoignage de personnes que nous jugeons sincères et bien informées. Il n'y a rien là, en soi, de déraisonnable : la déraison consisterait, au contraire, à ne vouloir faire aucun usage de ce moyen d'instruction; une telle prétention, poussée jusqu'à son dernier terme, paralyserait la vie entière. On peut même admettre que la Providence divine, en nous refusant la connaissance immédiate de beaucoup de faits, que pourtant il nous importe de connaître, a voulu nous lier les uns aux autres par ce besoin comme elle nous a liés par tant d'autres; et sans doute il est peu de besoins plus élevés que celui de connaître, et peu de liens plus nobles que celui de la confiance mutuelle. De là, la nécessité réciproque d'être vrai; de là, la sainteté de la parole humaine, et l'une des principales dignités de notre existence. La foi d'autorité repose sur deux bases qui doivent l'honorer à nos yeux : la foi à l'intelligence et la foi

à la moralité. Mais si tel est le principe, voyons l'application. Dans certains cas, et particulièrement dans ceux qui se rapportent directement à notre intérêt, cette application est juste; dans beaucoup d'autres, dans le plus grand nombre peut-être, elle ne l'est point. Quand il s'agit d'une opinion spéculative, l'assentiment du plus grand nombre est déterminé par l'ancienneté de l'opinion, par le nombre de ceux qui la soutiennent, quelquefois (singulier contraste!) par sa nouveauté, par l'isolement de ses partisans; dans bien des cas, par le nom des chefs de cette opinion, par le bruit qu'elle fait dans le monde, par l'audace avec laquelle elle se produit; puis encore par son obscurité, ou par le peu de souci qu'elle semble avoir de se propager. Ainsi, selon notre caractère, les circonstances les plus diverses, les plus opposées déterminent tour à tour notre choix, et un seul trait commun réunit tous ces cas divers : c'est la négligence des vraies sources de la conviction, et des vraies conditions d'un témoignage; la préférence donnée à de simples indices, à des présomptions, sur les preuves positives : car je ne nie pas qu'il n'y ait, tour à tour, dans l'ancienneté d'une opinion, dans la franchise de ceux qui la professent, dans leur modestie, dans leur désintéressement, de quoi prévenir l'esprit, solliciter son attention, et lui inspirer le désir d'aller plus avant et de regarder de plus près; mais, s'arrêter aux indices, s'en tenir à de premières impressions, c'est corrompre un moyen de connaissance légitime en soi; et nul de vous, mes frères, ne niera qu'une foule de convictions, soi-disant individuelles, ne se forment tous les jours de la manière que je viens de dire.

Viciées dans leur source, elles n'en sont pas toujours

pour cela moins fermes et moins énergiques. Chose à jamais étonnante ! L'homme, qui a tant de peine à croire, et chez qui ce seul mot de *croire* éveille l'idée d'un sacrifice et d'un abaissement, l'homme, qui résiste aux preuves les plus décisives, au témoignage même de l'évidence intérieure et de l'instinct, l'homme, après avoir refusé sa foi à l'évidence, la livre, la prostitue à des présomptions vaines ; il se plaît, par une sorte de goût dépravé, à croire ce qu'il n'a point examiné : il le croit même d'autant mieux ; il se perd avec une sorte de délices dans un espace sans barrières ; incrédule où il faudrait croire, il est enthousiaste où la preuve manque, et se montre plus capable de fanatisme que de conviction ; et s'il se trouve qu'il ait en même temps des croyances bien fondées et des opinions qui ne le sont pas, vous le verrez avare envers les premières, prodigue pour les secondes. L'absurde lui plaît, parce qu'il le prend pour le surnaturel et le divin; mais, en revanche, il tient le divin pour absurde. Le même homme renferme souvent le sceptique obstiné et le fanatique aveugle et sourd. Ces croyances téméraires s'incorporent si bien à l'âme qu'elles ne s'en peuvent plus détacher ; c'est une préoccupation, une idée fixe, une folie sérieuse que rien ne déconcerte, que les objections indignent, que l'opposition renforce, que le temps durcit, à qui tout sert de preuve et de confirmation. Tel les fables antiques nous représentent, dans le séjour des Ombres, un infortuné passant des siècles à poursuivre un nuage. Le dévouement ne manque pas à ces convictions d'emprunt : moins elles valent, plus elles coûtent ; elles immolent à leur objet imaginaire les convictions les plus primitives, les sentiments les plus invincibles de la nature humaine, les intérêts les plus chers du cœur et de la vie,

les engagements les plus inviolables, les lois les plus sacrées de la société, les souvenirs et les espérances, le présent et l'avenir, la vie même, qu'elles voudraient pouvoir donner plus d'une fois à une idée qui leur paraît valoir mille vies.

Je n'ai pas besoin de dire que le christianisme repousse avec horreur une foi de cette nature; que, cru de cette manière, il ne s'estime pas cru véritablement, et qu'il aime autant et peut-être mieux l'incrédulité qu'une telle adhésion. Mais nous devons, mes frères, aller plus loin. Je suppose une foi plus raisonnable, une certitude mieux acquise, mais toujours par la voie du témoignage : cette foi ne suffit point encore, elle n'est point encore la vraie. Que vous croyiez à la religion parce que vos pères y ont cru, parce qu'on y croit autour de vous, parce que la charte du pays, parce que le budget y croit (pauvres preuves sans doute) ! ou que vous y croyiez parce que la science vous a développé les preuves de l'authenticité des Ecritures, ou parce que l'Eglise où vous êtes nés vous paraît couler à flots non interrompus du pied de la croix et vous apporter incessamment les eaux de la source elle-même, je dis, dans toutes ces suppositions, que si cette foi est autre chose que la préparation à une foi plus personnelle, si votre conviction n'acquiert pas d'autres bases, si vous ne finissez pas par croire sur le témoignage intérieur ce que vous avez commencé par croire sur le témoignage d'autrui, vous êtes, avec la conviction la plus légitime, la plus ferme, et, à quelques égards, la plus efficace, en dehors des conditions de la véritable foi.

Il faut distinguer dans la conviction religieuse l'acte en lui-même et son objet. L'acte n'est autre chose, dans

la supposition la plus favorable, qu'une soumission raisonnable à des preuves bien administrées ; et, appliqué à des choses de morale et de religion, il suppose une certaine diligence de la raison, une certaine droiture d'intention, un certain sérieux de l'âme. On ne se livre pas à ces recherches, on n'y persiste pas, on ne les poursuit pas jusqu'à un résultat, sans être plus ou moins dans les dispositions que je viens d'indiquer, et ces dispositions sans doute sont une première bénédiction. Elle serait la première et la dernière à la fois, elle serait tout, s'il ne s'agissait pour le croyant que de prouver sa soumission aux révélations quelconques de Dieu, et d'admettre sur le témoignage de la raison des choses qui surpassent la raison. Mais il n'en est point ainsi. En nous donnant des choses à croire, Dieu n'a pas voulu seulement nous faire faire un exercice d'obéissance ou, pour mieux dire, de raison : il a voulu nous mettre en contact avec certains faits destinés à nous modifier, à renouveler tout notre être. Il a voulu créer et enraciner dans notre cœur, par la contemplation de ces faits, certains sentiments par lesquels notre vie entière doit être changée. Par une providence admirable, les faits révélés par l'Evangile sont à la fois hors de nous et en nous, extérieurs et moraux, divins et humains. Nous sommes sauvés par grâce (voilà Dieu), mais par le moyen de la foi (nous voilà nous-mêmes) ; le même fait s'accomplit deux fois tout entier : tout entier sur Golgotha, tout entier dans notre cœur. Nous sommes ouvriers avec Dieu dans l'œuvre de notre salut : il donne la substance et nous le travail ; ou plutôt il donne tout sans réserve ; mais il exécute à la fois son dessein par lui et par nous. En un mot, il y a une vérité hors de nous, mais il faut qu'elle

devienne vérité en nous ; que notre cœur s'y attache, se l'incorpore, la transforme en soi, se transforme en elle. Or, il ne peut être modifié par cette vérité que selon la nature de cette vérité. Il n'est pas renouvelé par la croyance nue, mais par l'objet de la croyance. Ce qu'elle est, il le devient. Voilà, en religion, ce que c'est que croire.

Et comment pourrait-il en être autrement? Comment le but de la religion se trouverait-il dans la simple soumission de l'esprit? Comment y aurait-il un principe de régénération dans ce qui n'atteint point les profondeurs de l'âme, dans ce qui ne la touche que superficiellement? Prenez garde que, dans cette supposition, les dogmes les plus étrangers au christianisme, les plus arbitraires, les plus indifférents, pourvu qu'ils ne fussent pas positivement immoraux, rempliraient l'objet de la religion ; et s'il ne s'agissait que de cette soumission intellectuelle, Dieu sans doute pouvait nous sauver à bien moins de frais. Mais il a voulu donner une religion à notre esprit et à notre cœur ; une religion qui pût devenir une vérité de notre existence intérieure, un état de notre âme, une partie de notre vie. L'*objet* de la foi n'était donc pas indifférent ; et, en conséquence, la foi d'autorité ne devait servir qu'à introduire une foi que j'appelle immédiate, personnelle, et j'ajouterais, si c'en était le lieu, surnaturelle.

Mais le principe humain sur lequel repose la foi d'autorité ne se contient pas aisément dans ses limites. Les hommes aiment que l'on croie pour eux ; car c'est bien ainsi qu'on peut qualifier la foi de la plupart d'entre eux ; elle n'est pas de première main, elle n'est pas à eux ; ils n'ont pas le courage de croire à la vérité : ils croient à ceux qui la croient. Il ne leur suffit pas qu'on leur ait

indiqué les sources de la foi : ils veulent qu'on en règle l'objet. Une autorité, régulière ou irrégulière, se constitue sous les auspices de cette faiblesse; et je crois m'exprimer bien, mes frères, car, en tout genre, ce sont les petits qui font la grandeur des grands, et la force de quelques-uns n'est que le résultat, et, pour ainsi dire, la somme des faiblesses d'un plus grand nombre. L'autorité ne se crée pas elle-même, elle est créée : et quoi que l'on veuille dire de ses instincts usurpateurs, son premier établissement ne fut pas une usurpation. Sous différentes formes, titres ou prétextes, une autorité se constitue, qui, en déterminant le sens de la parole révélée, règle par là même l'objet de la foi. Elle ne prétend pas toujours le régler souverainement, l'imposer aux fidèles : mais cette souveraineté qu'elle ne s'arrogerait pas, on la lui impose ; on la force de commander et de prescrire; on lui demande, non des lumières, mais des lois. Elle ne résiste pas longtemps : s'il est doux aux uns d'obéir, il ne l'est pas moins aux autres de commander ; elle convertit pour elle en pouvoir toute l'indépendance abdiquée par des âmes faibles ; et bientôt son ascendant va au-delà de tous les vœux et dépasse toutes les prévisions. Les vœux de la faiblesse ont l'ambition pour complice.

L'objet de la foi, direz-vous, n'est pas changé pour cela. Je crois que c'est une erreur, une grande erreur ; car je vois que partout où l'autorité religieuse a voulu se donner une base ferme, et, je pourrais dire, une existence rationnelle, elle s'est dite inspirée, et conséquemment infaillible; reconnaissant par ce fait, qu'un corps ou un ordre, ou un homme, devenu chef de doctrine, ne peut se maintenir dans ce caractère qu'à la charge d'in-

dividualiser la vérité, c'est-à-dire de lui imprimer du plus au moins son caractère propre. Mais je suppose que l'objet de la foi reste entier et pur. Qu'importe, si le croyant ne s'en nourrit pas? Qu'importe, s'il a chargé ses mandataires d'y croire à sa place? Qu'importe, si c'est l'Eglise qui croit et non pas ses membres? Qu'importe, si ma foi, toute négative, n'est qu'une fusion, une absorption de moi-même dans tous? Or, c'est ce qui arrive trop souvent, soit par cette espèce de paresse du cœur dont nous avons parlé, soit par cette tendance, naturelle à tout pouvoir, d'étendre et d'exagérer ses attributions. Même involontairement, l'autorité retient à elle la foi et l'empêche d'aller plus avant. C'est moins à la vérité religieuse qu'on a foi, qu'à la personne ou au corps qui en est devenu le dépositaire. En vain direz-vous : En déterminant l'objet de la foi, nous ne l'avons pas célé; nous ne l'avons pas soustrait à la contemplation; chacun peut s'en occuper et s'en nourrir. Prenez garde de faire des concessions que vous ne pourrez confirmer. Il y a dans ce que nous appelons l'objet de la foi, dans les doctrines de l'Evangile, une vertu qui transforme ceux qui les étudient; il en sort une religion complète, munie de ses preuves, de ses titres, de tous ses antécédents comme de toutes ses conséquences, qui peut se passer de vous; la religion, contemplée par le cœur, se prouve, s'interprète elle-même; une fois qu'elle a déployé cette vertu, c'est sans retour; c'est-à-dire qu'une fois émancipé, on ne rentre pas dans la servitude. Si le fidèle alors ne s'empresse pas toujours de briser le joug qu'il a porté, c'est autant qu'il n'en sent pas la nécessité, et que rien ne l'y provoque; mais sans avoir le sentiment de la liberté, il est libre pourtant; comme l'esclave dont on a doucement

détaché la chaîne, et qui, ne s'en étant pas aperçu, se croit encore esclave, mais qui, au premier mouvement qu'il fera, découvrira qu'il ne l'est plus. Aussi, partout où l'autorité est maîtresse et voudra continuer à l'être, elle resserrera en des limites aussi étroites que possible l'indépendance de l'étude de la religion, elle en écartera les divins documents, ou les environnera de documents de sa main, qui, si l'on peut le dire ainsi, émousseront les regards et voileront certaines vérités, celles qui par leur nature pénètrent plus avant dans l'âme et y réveillent plus vivement le sentiment et le besoin de l'indépendance. Se voit-elle menacée, entamée, elle se porte tout entière vers la brèche; elle néglige les vérités internes, et proprement religieuses, dont elle est dépositaire, et s'attache aux dogmes extérieurs, c'est-à-dire, à ceux qui concernent son droit d'enseigner et de prescrire; peu à peu la soumission à l'autorité devient à ses yeux toute la religion, la nécessité de l'autorité toute sa philosophie, la démonstration de l'autorité toute sa théologie : et l'homme, incessamment distrait du principal par l'accessoire, passe sa vie à bâtir une maison qu'il n'habitera jamais. Dans toutes les situations, l'autorité ne verra pas avec plaisir la religion faire elle-même ses affaires, plaider elle-même sa cause, et déployer son évidence interne. Elle ne se plaira pas à lui voir manifester ce caractère hautement rationnel qui éclate dans le surnaturel et même par le surnaturel des faits qu'elle annonce. Fidèle à son point de départ, elle rendrait volontiers, si elle le pouvait, toutes choses plus difficiles à croire qu'elles ne le sont naturellement; elle fera un mérite d'adhérer à ce qui répugne; elle est pressée entre deux nécessités opposées : celle d'encourager la vie reli-

gieuse qui est nécessairement une vie intérieure, et celle d'en réprimer l'essor dans certaines limites; car il est clair que la foi changée en vue détrône l'autorité dans l'âme du fidèle, non pas formellement toujours, mais en principe et en réalité. Celui qui croit de cette manière, quoi qu'on en dise, et quoi qu'il en puisse croire lui-même, a cessé par ce fait de dépendre de l'autorité.

La foi changée en vue! Quand je prononce ces mots, je n'oublie pas la bénédiction prononcée par Jésus-Christ sur ceux qui ont cru sans avoir vu, ni les déclarations de saint Paul, qu'ici-bas nous ne marchons pas par la vue, mais par la foi, et que dans le monde à venir la foi sera changée en vue; ce qui suppose entre la foi et la vue une opposition directe; mais la contradiction n'est qu'apparente. Sans doute c'est un autre monde qui réserve à l'âme régénérée la vue d'un ordre de choses conforme à l'ordre moral rétabli en elle, et en cela consiste ici-bas une partie de son épreuve; sans doute aussi, bien des secrets de la Providence lui seront alors dévoilés; et, dans ce sens, c'est seulement alors qu'elle *verra*. Mais il n'en est pas moins vrai que dès ici-bas la vue est le caractère idéal de la foi; que tout ce qui est au-dessous de ce caractère n'est point rigoureusement la foi; que la foi qui n'est point vue est une chimère, et que, dans un sens moral et spirituel, il faut voir, toucher et goûter pour croire. La foi est, selon l'expression de saint Paul, la vive représentation, ou, pour rendre mieux toute l'énergie de ses expressions, la *substance* de ce qu'on espère. L'Evangile n'est pour nous une vérité que lorsqu'il est pour nous une réalité, lorsque, réveillant en nous des forces endormies, y comblant des lacunes senties, achevant mille données, résolvant

mille énigmes, il donne enfin un sens à notre existence.

Vous rappelez-vous les usages de l'antique hospitalité? Avant de se séparer de l'étranger, le père de famille, brisant un sceau d'argile où certains caractères étaient imprimés, en donnait à son hôte une moitié et conservait l'autre; après des années, ces deux fragments, rapprochés et rejoints, se reconnaissaient pour ainsi dire, opéraient la reconnaissance de ceux qui se les présentaient mutuellement, et, en attestant d'anciennes relations, ils en formaient de nouvelles. Ainsi, dans le livre de notre âme, se rejoint à des lignes commencées leur complément divin; ainsi notre âme ne découvre pas, mais reconnaît la vérité; ainsi elle juge avec évidence qu'une rencontre impossible au hasard, impossible au calcul, est l'œuvre et le secret de Dieu, et c'est seulement alors que nous croyons véritablement. Redisons-le : l'Evangile est cru lorsqu'il a passé pour nous du rang de vérité extérieure au rang de vérité interne, et, si j'ose le dire, d'instinct; lorsqu'il nous est à peine possible de distinguer sa révélation des révélations de la conscience; lorsqu'il est devenu en nous un fait de conscience. Et ces caractères sont si loin de lui donner le moindre rapport avec le fanatisme, qu'au contraire ces caractères l'en distinguent et l'en éloignent. Le fanatisme est tout-à-fait étranger à l'excellente logique de la foi; il n'a point à alléguer aux autres ni à soi-même ces intimes expériences, cette vérification irrécusable des faits par les faits; le fanatique est aveugle; il croit parce qu'il ne voit pas, le chrétien croit parce qu'il a vu.

Voilà, mes frères, où il faut que l'on arrive, soit qu'on ait passé par la foi d'autorité, soit qu'on ait été, par une faveur particulière, exempté de ce noviciat. Cette dis-

pense est accordée à plusieurs. L'Evangile, inopinément rencontré, leur a tout dit, leur a tout appris ; il a été pour eux la première et la dernière autorité. Que si, après cela, une église ou un chef d'opinion leur vient alléguer son autorité, ils peuvent répondre comme on le fait à un serviteur qui a tardé à rendre le message de son maître : « Il fallait venir plus tôt ; dans l'intervalle, votre maître » lui-même est venu, il a tout dit ; vous n'avez plus rien » à m'apprendre. » La réponse serait logique ; pourtant elle ne se fait guère ; on a besoin de se rattacher à une communauté ; on l'accepte avec ses caractères, et même avec ses prétentions, se souciant peu que ces prétentions blessent la notion abstraite de liberté, pourvu qu'elles ne compromettent point la vie qu'on porte en soi ; sous ces apparences de subordination, on ne laisse pas d'être libre, et en réalité on ne relève que de Dieu. D'autres, mes frères, et en plus grand nombre, passent par la foi d'autorité pour arriver à la foi d'expérience, et ils y arrivent avec plus ou moins de promptitude et de bonheur, selon le caractère de l'autorité qui les gouverne. Dans certains cas, ils ne peuvent se réunir à la vérité qu'en se séparant de l'autorité ; dans d'autres l'autorité elle-même les mène à la vérité ; plus souvent enfin, ils sont portés au but sans s'en douter, quoique le déplacement soit réel ; et les plages où ils abordent diffèrent extérieurement si peu de celles qu'ils ont quittées, que rien ne les avertit, au moins pendant longtemps, qu'ils aient changé de lieu. Ils continuent à honorer ce qu'ils ont toujours honoré ; à obéir, sans prévoir qu'un moment peut venir où l'obéissance ne sera plus possible ; libres intérieurement, que leur importe une liberté extérieure ? En quoi les gêne une autorité qui jusqu'ici ne s'est point interposée entre eux et

leur vrai maître? A quoi bon une déclaration de droits et un manifeste d'indépendance? Préoccupés d'intérêts plus sérieux et plus directs, l'idée même d'une semblable démarche ne leur vient point. Edifices vivants, où l'architecte a mis la dernière main, certains et satisfaits de ses regards qui embrassent et pénètrent toutes les parties de son œuvre, ils ne songent point à repousser l'échafaudage désormais inutile, qui a servi à les construire. Soit qu'ils le respectent pour les services qu'il leur a rendus, soit qu'ils ne s'avisent pas qu'ils n'en ont plus besoin, ils le laissent subsister autour d'eux, et même le conservent avec amour.

L'isolement toutefois n'est pas l'état naturel ni de l'homme ni du chrétien. Dans aucun sens, dans aucune sphère, *il n'est bon que l'homme soit seul*. La foi se réchauffe par le contact avec une autre foi; et en s'élevant de la foi d'autorité à la conviction personnelle et d'expérience, le chrétien se trouve en rapport avec tous ceux qui s'y sont élevés avec lui. Une autorité succède à une autre : c'est l'autorité de l'exemple et de l'amour; nommons-la mieux : c'est l'Esprit divin, formant de toutes ces fidélités réunies un foyer sacré sur lequel il souffle sans cesse. Ces chrétiens sont des hommes, ils ont leurs misères, ils les sentent; ils les réunissent en un faisceau; ils se consolent, s'encouragent et se fortifient dans l'unité; en dedans de la fraternité générale qui les lie à tous les enfants d'Adam, ils serrent entre eux le lien d'une fraternité plus spéciale; ainsi naît l'Eglise universelle ou catholique, soutien et colonne de la vérité, unie sous un seul chef, et forte d'une union invincible, parce qu'aucun pouvoir extérieur n'en a été le médiateur. Assise aux pieds du Christ et l'écoutant lui seul, elle dit à toute

église visible, comme autrefois les Samaritains à cette femme : « Ce n'est plus à cause de ce que tu nous as dit que » nous croyons ; car nous l'avons entendu nous-mêmes, » et nous savons que c'est lui qui est véritablement le » Christ, le Sauveur du monde. » Ou encore, comme le saint homme Job : « J'avais ouï parler de toi de mes » oreilles ; mais maintenant mon œil t'a vu » (Job XLII, 5). Et cette voix, mes frères, n'est ici la voix de tous, que parce qu'elle est d'abord la pensée, le sentiment, l'expérience de chacun.

Ne concluons pas toutefois de ce qui précède que l'autorité n'ait aucune place légitime dans le domaine des choses spirituelles, et ne prétendons pas lui enlever tout emploi. D'abord, l'entreprise serait vaine. L'autorité a ses racines dans notre nature et dans la condition générale de l'esprit humain. De même que sous le rapport temporel nous naissons associés, de même sous le rapport spirituel nous naissons en quelque sorte croyants. Nous trouvons, en entrant dans le monde, un gouvernement pour nos pensées aussi bien qu'un gouvernement pour notre liberté. On nous a préparé des croyances comme on nous a préparé une condition civile. Il faut, en attendant mieux, que nous acceptions l'ordre de choses et d'idées au milieu duquel nous commençons à vivre. La première autorité pour nous, et longtemps la seule, est celle de nos parents ; ils nous donnent leur morale, leur religion, comme ils nous donnent notre nourriture. Notre liberté intérieure, la personnalité de notre pensée, ne se développe que lentement ; et, par delà le cercle de famille, elle trouve un autre cercle, qui, plus vaste, n'est pas moins bien fermé. La société est une autre famille, où certaines opinions héréditaires ou

conventionnelles préviennent la formation des nôtres, et s'opposent longtemps à l'essor de notre individualité. On n'a eu que trop de sujets et d'occasions de déplorer l'empire qu'exercent sur la liberté intérieure l'imitation, qui est une transsubstantiation de tous en chacun, et l'habitude, qui nous lie à nous-mêmes et enchaîne despotiquement notre présent à notre passé; et l'on ne peut considérer que comme un symptôme de dégradation le penchant qui nous entraîne tour à tour, ou même à la fois, vers une liberté sauvage et vers une aveugle soumission, comme si l'homme ne savait jamais ni se soumettre, ni s'affranchir à propos. Mais, après tout, il faut se demander ce qu'il adviendrait des passions et des imaginations individuelles, si l'esprit nouveau-né n'était pas couché dans des opinions toutes faites, comme dans un tranquille et commode berceau. On se demande si la foi en l'autorité n'est pas le noviciat nécessaire de toute intelligence et de toute conscience, et si la liberté humaine n'a pas besoin, pour se constater, de subir la rencontre et la résistance de ces opinions de masses, de cette puissance de l'exemple, imposant tour à tour, et avec une espèce d'indifférence, le bien et le mal, l'erreur et la vérité. On se demande si les individus, j'entends les hommes tels que les a faits le péché, ne seraient pas, en les supposant soustraits à cette rencontre, plus mauvais à tout prendre, plus funestes à eux-mêmes et aux autres, qu'ils ne le sont sous l'empire injuste d'une autorité qui, après tout, n'a pu manquer de puiser quelques-unes de ses inspirations dans l'intérêt général.

Grandes questions que nous ne faisons qu'indiquer. Nous aimons mieux, dans un pays chrétien, faire l'éloge de l'autorité en vantant votre bonheur, vous qui avez

respiré en naissant une atmosphère toute chargée des émanations de la vérité ; qui avez sucé avec le lait le respect et peut-être l'amour de la révélation évangélique ; vous qui en avez rencontré partout de vivantes traces dans les institutions et dans les mœurs ; vous à qui la Parole de Dieu fut ouverte dès l'entrée de votre voie ; vous surtout qui avez vu le christianisme réalisé et par là même prouvé dans toute la vie de vos parents. Mais prenez garde, en vous en tenant à ce premier avantage, de le rendre vain. Ne faites pas d'un moyen un obstacle, et d'une bénédiction un malheur. Ne prenez pas le parvis pour le sanctuaire. La foi, mes frères, c'est une vie, et dans cette croyance imposée vous n'avez pas la vie. Fût-elle même le résultat d'un examen approfondi de preuves et de documents, elle n'est point la vie encore. Comptez que vous n'aurez la vie, et par conséquent le salut (car ce sont deux noms d'une même chose), que lorsque votre cœur aura perçu la vérité comme il perçoit la douleur et la joie ; lorsqu'elle sera devenue, non plus seulement une impression que vous recevez par quelque organe, mais un organe même de votre être moral ; lorsqu'elle sera le point de vue de vos jugements, et l'impulsion générale de votre conduite ; lorsque, placée au sommet de votre existence, elle pèsera sur toute sa pente et en déterminera le cours, ainsi qu'une source alimentée par le ciel pèse sur les flots qui jaillissent immédiatement de son sein, et par les premiers sur tous les autres, jusqu'au dernier terme qu'ils doivent atteindre. Tant que vous n'avez pas la conscience d'une telle foi, ne dites point que vous croyez, ne dites point que vous êtes chrétiens ; disposez-vous à de nouveaux progrès, ou plutôt, du siége commode où

vous êtes assis, levez-vous et marchez ; marchez à la recherche de la vérité ; heureux qu'on vous ait montré le chemin ; heureux d'être sûrs de la posséder si vous le voulez réellement !

Une exhortation à la liberté, dans le siècle où nous vivons, offre au premier coup-d'œil quelque chose d'étrange. Peu de gens, ce semble, ont besoin de la recevoir, et attendront qu'on la leur adresse. Je crois pourtant que si les libertés que nous voyons rechercher avec tant de zèle et même d'emportement, se présentaient d'abord toutes hérissées de devoirs, elle auraient beaucoup moins de poursuivants. La liberté qui fait l'objet de ce discours s'annonce d'entrée comme un devoir et une responsabilité. L'action, l'effort et la fatigue sont les premiers caractères qu'elle manifeste ; elle renferme les plus grands assujettissements ; elle est, sous le nom de liberté, la première des servitudes. La soumission à l'autorité, en matière de religion, cache au contraire, sous le nom d'obéissance, une liberté trop réelle ; c'est une liberté bien triste, sans doute, la liberté de ne point voir, de ne point choisir, de ne point avancer par soi-même ; la liberté de rester faible et pauvre, la liberté de ne point veiller sur les trésors de l'âme ; mais si l'on a vu des peuples combattre pour l'esclavage et se dévouer pour le despotisme, s'étonnera-t-on de voir des individus faire des sacrifices pour éloigner d'eux une liberté qui leur en imposerait de plus grands ? Il n'est pas beau, mes frères, mais il est commode peut-être d'avoir quelqu'un qui se charge pour nous de tous les embarras de la liberté, et qui, en retour de quelques observances et de quelques rites, nous exempte de la grande affaire de la régénération. Multipliez ces rites et ces observances,

il n'importe : toutes ensemble pèsent moins que la nécessité d'être saint. Dis-je pourtant que la liberté qu'on repousse n'est pas digne d'envie, n'est pas la liberté ? A Dieu ne plaise ! quiconque l'a goûtée, sait au contraire que c'est la seule chose au monde qui mérite le nom de liberté ; je dis seulement que, tout excellente et glorieuse qu'elle est, cette liberté apparaît à plusieurs comme un esclavage ; ce qui les empêche de s'en emparer quand elle leur est offerte, ou d'en faire usage quand ils s'en sont emparés.

Voilà ce que la vue de l'influence de l'autorité me fait dire à ceux qui l'ont subie. Voici ce que je dis à ceux qui l'exercent :

Vous voulez donner à vos enfants, à vos disciples, à vos ouailles, à vos lecteurs (car j'embrasse d'un même regard tous les genres d'autorité), vous voulez leur donner la vérité, c'est-à-dire, la vie. Je le suppose ; car, si je ne le supposais pas, je n'aurais rien à vous dire. On vous a conseillé, et vous vous conseillez à vous-mêmes, d'user de tous vos moyens. Si l'on ne pense qu'à ceux qui se tirent de votre autorité même, je vous dirai plutôt : N'usez pas de tous vos moyens. La foi est une chose du cœur, et le cœur ne vit que par la liberté ; ménagez donc de l'espace à la liberté. N'usez pas de tout votre ascendant ; gardez-vous d'ajouter à son action naturelle et d'en forcer le ressort. Guidez plutôt que vous ne commandez ; aimez mieux inspirer qu'imposer. Refusez, dans l'occasion, une partie des pouvoirs qu'on vous défère, et sachez rappeler la liberté au respect d'elle-même. Cette liberté est la part de Dieu, et c'est pour laisser quelque chose à faire à Dieu, qu'il ne faut pas que vous vouliez tout faire. Votre affaire principale est d'in-

diquer la source et de la rendre recommandable, désirable, par votre exemple surtout. Votre tâche ensuite est d'enseigner, mais comme hommes et comme à des hommes, n'oubliant jamais que, dans ce domaine d'instruction ainsi que dans tout autre, on ne sait rien si bien que ce que l'on a appris par soi-même. Réprimez les écarts avec l'autorité de la parole, mais avec sa douceur; tenez compte du caractère et de la position de chacun; admettez la nécessité d'une marche progressive et lente, supposez volontiers la bonne foi dans l'erreur, ou, si à la racine de l'erreur vous apercevez la passion et le péché, amenez doucement l'errant à se découvrir à lui-même le principe de son illusion. Sachez à propos vous montrer et vous effacer tour à tour; montrez-vous pour disputer le terrain aux ténèbres; soyez encore plus empressés de vous effacer pour faire place à Dieu. Fiez-vous à lui, défiez-vous de vous-mêmes. Craignez, en imposant la forme avant d'avoir fait comprendre le fond, en attachant l'hérésie à la moindre inexactitude de langage, en multipliant les articles, en renforçant les nuances, en donnant trop à l'appareil systématique, en refusant au sentiment la liberté de se créer sa forme, en exigeant trop tôt toutes les conséquences d'un principe à peine adopté; craignez surtout, en affichant trop votre autorité, de manquer votre but, et, au lieu de la foi que vous vouliez produire, d'avoir cultivé la disposition contraire, sous la double forme de l'incrédulité proprement dite ou de la foi morte. Vous voulez régner pour faire régner Dieu, à la bonne heure, mais veuillez régner sur des vivants et non sur des morts. N'oubliez pas que l'autorité, mal exploitée, a des effets plus malheureux et plus durables que l'absence de toute autorité.

Vous qui voulez former des chrétiens, vous êtes chrétiens sans doute; votre autorité s'appuie donc sur celle de l'Evangile : or, que vous apprend l'Evangile? Il s'est prononcé sur la question par des faits et par des paroles. Par des faits, puisque Jésus-Christ et ses apôtres se sont montrés préoccupés avant tout des intérêts de la liberté, jaloux de ne régner sur les esprits que par la force intrinsèque de la vérité, renvoyant à elle les regards et les hommages qui s'adressaient à eux, avares des signes de puissance avec lesquels ils auraient pu si aisément subjuguer la conviction, réclamant la foi pour leurs paroles bien plus que pour leurs prodiges, et quelquefois même trouvant dans l'incrédulité de leurs auditeurs une raison, non de multiplier les miracles, mais de les épargner. Par leurs paroles : car dans quel autre sens notre Seigneur aurait-il dit : « Croyez ce que je vous dis, SINON » croyez-moi à cause des œuvres que je fais? » N'était-ce pas placer en seconde ligne la foi d'autorité? Dans quelle autre intention aurait-il défendu aux chrétiens d'appeler personne ici-bas leur docteur ou leur père? Pourquoi saint Paul aurait-il repoussé de lui avec tant de force la prétention de dominer sur la foi de ses frères? N'est-ce pas parce que le Sauveur et ses apôtres reconnaissaient à la vérité la force et le droit de se démontrer elle-même, d'être à elle-même sa propre autorité? Je n'indique ici qu'un petit nombre de faits et de passages, mais j'ose assurer qu'on en trouvera dans l'Evangile un grand nombre qui les confirment, aucun qui les démente. Ce trait de conduite dans le maître et dans ses disciples immédiats est digne de plus d'attention qu'il n'en a obtenu peut-être, et se recommande à l'étude et de ceux qui enseignent et de ceux qui sont enseignés.

Que de choses à ajouter! que le sujet est vaste, mes frères! et qu'à mesure que j'y avance je sens combien il est grave, et dans un rapport direct avec les circonstances du temps actuel! Il me semble que je l'ai moins traité que je n'en ai fait ressortir à vos yeux les points principaux. Ce peu de chose ne sera pas sans utilité, avec la bénédiction de Dieu. N'est-ce rien que de dissiper une confiance dangereuse, et de déterminer, avec les vrais caractères de la foi, les vraies conditions de la vie? N'est-ce rien que de susciter dans une âme, dans une seule, un élan vers la liberté? N'est-ce rien que de rompre ou d'élargir une maille de ce filet où nous sommes tous enfermés, dont le réseau, quelquefois grossier, plus souvent subtil et invisible, nous retient captifs à notre insu, et qui, fût-il plongé en pleine vérité, ne nous y placerait pas nous-mêmes, parce que, pour l'âme, il n'y a point de vérité hors de la liberté, parce que la liberté est le commencement de la vérité? Puissent ces convictions avoir été accueillies dans le cœur de quelques-uns de ceux qui nous écoutent, et puissent-elles les bénir selon leurs divers besoins; les uns, en leur faisant mieux sentir et la joie et les obligations d'un affranchissement déjà consommé; les autres, en leur faisant désirer et poursuivre la délivrance!

LE REPENTIR ET LA REPENTANCE.

Ps. LI, 10.

« O Dieu! crée-moi un cœur net, et renouvelle au-dedans de moi un esprit droit. »

On s'étonne quelquefois que la morale chrétienne ait un vocabulaire à part; on demande si chacune des idées qu'elle a exprimées par des termes nouveaux n'avait pas déjà son nom dans le langage usuel; on demande s'il y a au fond deux morales, s'il y a deux natures humaines, et si l'Evangile a pu faire autre chose que consacrer, épurer et consommer toutes les notions qui existaient incontestablement dans la conscience des hommes, puisqu'elles avaient obtenu des noms dans toutes leurs langues.

Ceux qui font cette objection pourraient encore ajouter que les auteurs sacrés, premiers prédicateurs de la morale chrétienne, n'ont point fait usage de mots nouveaux, qu'ils ont adopté les termes de la morale universelle, et que c'est plus tard seulement, et dans la traduction de leurs écrits, que paraissent ces termes spéciaux, cette langue à part, dont plusieurs n'admettent pas la nécessité.

Mais cette observation n'a de force que contre ceux qui la présentent : elle fait ressortir précisément la nécessité qu'elle conteste. Il est vrai que les apôtres, pour être compris, durent accepter les termes usités, ils ne purent

même avoir l'idée d'en employer d'autres; faisant appel, dans l'intérêt de l'Evangile, aux vérités convenues entre tous les hommes, il fallait bien qu'ils désignassent ces vérités par leurs noms vulgaires, autrement elles n'eussent pas été reconnues, on ne se fût pas réciproquement entendu, et le but de ces saints hommes était manqué. Ainsi, les mots de *faute*, de *repentir*, de *compassion*, d'*amour*, figurèrent dans leurs écrits comme dans ceux des écrivains profanes, et en apparence dans le même sens. Mais quiconque, à l'aide de ces mots mêmes, pénétra dans l'intérieur de la doctrine évangélique, ne tarda pas à reconnaître, sous ces termes vulgaires, des idées qui ne l'étaient pas; il vit ces différentes idées se teindre, dans le christianisme, de couleurs nouvelles, se pénétrer d'une nouvelle saveur : il sentit qu'il ne pouvait leur attribuer la même valeur que ceux qui les employaient hors du point de vue chrétien : le besoin d'attacher à ces notions des termes distinctifs se fit sentir, ou plutôt les mots qu'on leur attacha dans les divers idiomes des nations chrétiennes, devinrent chrétiens, sortirent peu à peu, pour n'y plus rentrer,, du langage commun, et formèrent les éléments de cette langue religieuse, qui, au lieu d'être une langue spéciale et pour ainsi dire technique, serait la langue du commun usage et de la conversation, si les principes évangéliques étaient universellement admis. Les mots de *péché*, de *repentance*, de *miséricorde*, de *charité*, réservés à la chaire et aux entretiens de dévotion, devraient être aussi familiers à toutes les bouches que ceux de *faute*, de *repentir*, de *compassion* et d'*amour*, ou, pour mieux dire, ceux-ci devraient, dans tous les esprits, avoir la même valeur que les premiers, et emporter les mêmes idées. Il n'y a deux langues sur ces sujets que

parce qu'il y a deux morales; il n'y a deux morales que parce qu'il y a deux mondes [1].

C'est en comparant, une à une, les expressions qui se correspondent dans ces deux idiomes, en pesant au poids de l'usage la notion que chacune d'elles renferme, qu'on peut se faire une idée de la différence qui existe sous le rapport des principes et de la substance même, entre la morale du monde et celle de Jésus-Christ. Il est impossible de ne pas reconnaître ici plus qu'une nomenclature d'apparat, plus qu'un langage conventionnel, et qu'un moyen de reconnaissance entre des adeptes. Le fond des idées diffère autant et plus que les mots; et si, entre deux termes correspondants, une notion générale demeure en commun, il y a, entre les deux idées représentées par les deux mots, la même différence qu'entre le germe et la plante, entre l'embryon et l'homme fait, entre un fragment et un chef-d'œuvre, entre un chaos et un monde.

Cette vérité ressortira, je crois, avec force de la com-

[1] Cette création d'une langue évangélique ou ascétique était une chose inévitable, et tout le monde y a concouru, amis et ennemis; mais on est allé au-delà du nécessaire. L'inconvénient de ce dialecte chrétien ou de ce langage technique de la religion, se fait voir aujourd'hui surtout : assez souvent, pour se faire entendre, on est obligé d'y renoncer et de nommer les objets du christianisme dans la langue du monde. Outre l'inintelligence, on a à craindre les méprises, qui sont pires peut-être; qu'il nous suffise de rappeler celles dont le mot de *charité* a été l'occasion; bien des choses sont voilées, aux yeux mêmes des personnes les plus chrétiennes, par cette nomenclature exotique; l'aspect naïf des choses en est altéré. Les notions que quelques-uns de ces mots ont revêtues dans la suite de temps, par extension ou par abus, s'attachent aux faits et aux institutions de l'antiquité, que par là même nous voyons sous un faux jour. Il suffirait souvent de les exprimer en langue vulgaire pour les définir de nouveau et en donner à tous les lecteurs de l'Evangile une intuition pure et vive. Notre temps réclame, et il obtiendra sans doute, une réforme partielle du langage de la piété.

paraison que j'entreprends aujourd'hui entre deux mots, ou plutôt entre deux choses, le *repentir* et la *repentance*.

Le repentir (permettez-nous encore cette observation verbale : le langage de l'homme n'est-il pas la révélation naïve de sa pensée et de sa nature?), le repentir est littéralement le retour que fait l'âme sur elle-même pour se punir d'une faute qu'elle a commise ; c'est une peine, un châtiment qu'elle s'inflige intérieurement; c'est le contre-coup naturel, la réaction du péché dans une conscience qui a conservé le sentiment de ses devoirs et de sa destination. Le repentir est donc un hommage tardif à la loi morale, l'hommage du regret; hommage, hélas! que nous mettons si souvent à la place d'un culte plus réel et plus direct; hommage dont nous sommes réduits à nous parer comme on se pare d'un crêpe aux funérailles d'un ami ; mais, quelle différence! l'ami que nous honorons par ce deuil de l'âme, c'est nous qui avons creusé sa tombe : ce devoir trahi, c'est nous qui l'avons trahi : cette bonne œuvre négligée, c'est nous qui l'avons négligée : cette affection violée, c'est par nous qu'elle l'a été! Triste condition de notre nature dégradée, qui sans cesse a besoin de se laver dans les larmes, qui se console par la douleur même, et ne répare sa beauté primitive qu'en gémissant sur sa laideur présente! Mais, d'un autre côté, que penser de l'âme qui ne saurait plus se repentir? Comment une telle douleur serait-elle sans beauté? N'est-il pas des cas où le repentir équivaut et dispute même le prix aux belles actions, où le repentir est une grande œuvre? N'est-ce pas appuyées sur le repentir que des âmes énergiques ont pris l'essor le plus élevé? Le repentir, dans l'état actuel de notre nature, n'est-il pas souvent le plus pur de nos actes moraux et le plus efficace

de nos exemples ? Ne faut-il pas se féliciter et bénir Dieu lorsque, dans l'âme comprimée par le péché, cet énergique ressort se manifeste et repousse un odieux fardeau ? Et de quoi se réjouissent les anges dans le ciel si ce n'est d'un événement qui a pour principe la plus noble des douleurs ?

L'humanité, soigneuse des restes de sa gloire, s'est bien gardée de répudier ou de dédaigner la plus irrécusable, hélas ! et la moins équivoque de ses vertus. On est allé jusqu'à dire : « Dieu fit du repentir la vertu des mortels ; » expression peu exacte sans doute si l'on y veut voir autre chose que le triste aveu de notre indigence, qui nous force à combler avec nos repentirs de tous les jours nos péchés de toutes les heures. Otez, en effet, le repentir de la vie humaine, combien ne sera-t-elle pas dévastée et flétrie, en supposant qu'il puisse rester la moindre place pour la vertu dans une âme où il n'en resterait aucune pour le repentir !

Nous enlever le repentir, ce n'est pas seulement nous dépouiller ; c'est dépouiller tous ceux que nous avons offensés ; notre repentir n'est-il pas leur bien, leur bien chèrement acquis, et trop souvent l'unique indemnité que nous puissions leur offrir ? C'est là seulement qu'ils nous retrouvent tels que nous n'aurions jamais dû cesser d'être pour eux ; c'est là que nous nous retrouvons nous-mêmes, bons, équitables, compatissants, délicats, après avoir été le contraire de tout cela ; c'est là que notre sens moral reparaît dans sa rectitude ; en sorte que si notre vie entière prenait le caractère de ces moments d'une amère douceur, si nous avions, à la rencontre de chaque épreuve, les mêmes dispositions que nous trouvons en nous après l'épreuve subie, notre vie serait aussi douce

à nos entours qu'elle leur est pénible. Qu'elles soient donc bénies ces heures tristes, où nous leur rendons en regrets ce qu'elles auraient dû recevoir de nous en bons offices et en bons procédés! Heureux sommes-nous de sentir en nous ce retour de charité, bien qu'inefficace! Heureux sont-ils de se trouver obligés d'aimer ceux qu'un souvenir amer leur conseillait peut-être de haïr!

Mais après avoir rendu à ce précieux mouvement de l'âme toute la justice qu'il mérite, nous devons signaler ce qui lui manque pour répondre à toute l'étendue des besoins de l'âme humaine.

Remarquons d'abord, si ce n'est à la charge du repentir, du moins à la charge de l'humanité, que le vrai repentir est bien plus rare qu'on ne pense. Son nom est bien souvent appliqué à des états moraux, à des impressions qui en diffèrent essentiellement. Combien de fois n'appelle-t-on pas repentir ce qui n'est que honte ou dépit d'orgueil! Cette méprise est trop facile. L'homme est intéressé de deux manières à l'accomplissement de la loi morale : par la conscience d'abord, puis par le respect de sa propre dignité. La loi morale une fois reconnue, nous en faisons une partie de nous-mêmes, et nous la respectons à ce titre. Nous appliquons notre force et nous mettons notre honneur à la pratiquer exactement. Nous jouissons par amour-propre d'une fidélité qui rend témoignage de notre force; nous souffrons par orgueil d'une infidélité qui nous révèle notre faiblesse. Alors c'est moins à la loi qu'à nous-mêmes que nous faisons amende honorable; mais cette distinction nous échappe; elle se perd dans un vague sentiment de déplaisir et de confusion, que, sans plus d'examen, nous appelons *repentir*. Si nous y regardions de plus près, nous verrions

par quelle facile transition le repentir de l'homme naturel est exposé à s'absorber dans la honte. Le vrai repentir suppose de l'estime, de l'attachement pour la loi ; mais la loi, acceptée uniquement comme loi, ne se présente pas toujours sous l'aspect le plus attrayant; elle peut bien, vue de loin et dans sa généralité, nous inspirer un sentiment qui ressemble à l'amour ; dans ses prescriptions de tous les jours, il n'en est pas de même ; et ses instances continuelles, les prétentions qu'elle élève, elle chose abstraite et invisible, contre les objets visibles et présents de nos passions, sont bien propres à nous la rendre odieuse. Et comme elle ne cesse pas pour cela d'être la loi, c'est-à-dire la nécessité, notre âme, qui ne l'aime pas et qui pourtant ne peut la renier, s'arme contre ses propres répugnances de la ressource de l'orgueil ; nous nous aidons d'un vice pour pratiquer des vertus; nous déguisons la loi, et sous son nom c'est à l'honneur que nous offrons un culte; l'honneur, par où j'entends ici l'estime de nous-mêmes, jouit de nos victoires, pâtit de nos défaites ; et cette souffrance, nous l'appelons repentir.

Le repentir n'est même pas toujours si noblement remplacé. La simple mortification qui suit une espérance trompée se pare quelquefois de son nom. On ose appeler repentir le regret d'un mauvais calcul ; on ose se reprocher de n'avoir pas été heureux. Il semblerait que l'intérêt aussi a sa conscience et l'égoïsme ses remords. Mais, pour être vrai, mes frères, il faut ajouter que, par un effet singulier de notre nature actuelle, souvent l'intérêt avertit la conscience, et le simple regret éveille le repentir. Il y a là comme l'involontaire aveu d'une éternelle vérité : c'est que, dans la pensée et dans la volonté de Dieu, le bonheur est indissolublement uni

à la vertu, et le malheur au péché. Un instinct que rien ne fait taire a révélé à l'homme ce décret de l'éternelle justice ; sa seule erreur, erreur souvent heureuse, est d'en supposer l'accomplissement plus prompt qu'il ne peut l'être. « Parce que la sentence prononcée contre les » mauvaises œuvres ne s'exécute pas incontinent, le » cœur de l'homme, dit l'Ecriture, est rempli de l'envie » de mal faire ; » mais aussi, quand un mauvais dessein aboutit à un mauvais succès, l'homme, sortant tout-à-coup de l'ivresse du bonheur et de l'espérance, reconnaît à l'instant cette justice, cette loi suprême, à laquelle, dans le bon succès, il n'aurait eu garde de songer ; la conscience se fait entendre par l'organe de la destinée; la destinée devient, pour ainsi dire, notre conscience ; quand le sort nous trahit, nous sentons qu'il nous fait justice ; et souvent nous ne reconnaissons tous nos torts que quand nous en avons subi toutes les conséquences. C'est une révélation précieuse, bien qu'obscure, de la vérité ; mais, comme si toute vérité devait se corrompre dans une nature corrompue, nous n'avons pas tardé à faire de celle-ci la plus fatale des erreurs ; et dans la bouche du public comme sous la plume des historiens, le succès est devenu le juge suprême de toutes les actions et de toutes les entreprises.

Quoi qu'il en soit, le repentir de l'homme naturel est sujet, vous le voyez, à être supplanté par des sentiments tout différents. Cela parle déjà contre sa nature ; car si la source d'où il jaillit était plus profonde, plus puissante, il se confondrait moins aisément avec ce qui n'est pas lui. Mais c'est le moindre mal que nous ayons à en dire. Alors même qu'il est réel, authentique, il a des défauts naturels qui le rabaissent, il est exposé à des dangers qui vont jusqu'à l'anéantir.

Le repentir peut s'attacher ou à l'ensemble de notre vie, ou, isolément, à chacune de nos mauvaises actions. Le premier de ces états est, ce semble, la conséquence naturelle du second ; il en est le produit, la somme ; il y est contenu. Je ne le nie pas, et je vois en effet un malaise général sortir comme un brouillard de tous nos péchés ensemble, s'étendre sur toute la vie, envelopper toute l'âme. Mais il est important de remarquer que, de tous ces repentirs particuliers, dont chacun peut-être fut vif et poignant, il ne résulte, ordinairement, quant à l'ensemble de la vie, qu'un mécontentement sourd, à peine reconnu, et presque jamais un jugement sur le fond de notre moralité. Portés à convenir, pour chaque fois, que nous avons failli, nous voulons nous représenter chacune de nos chutes comme un accident ; faibles dans le détail, nous prétendons être forts sur le tout ; ou, si des naufrages trop répétés nous forcent à replier une des voiles de notre orgueil, à reconnaître dans notre caractère un côté décidément imparfait, nous n'allons pas plus avant ; nous ne voulons pas nous avouer qu'un défaut habituel que nous n'avons pu vaincre accuse notre âme entière ; que le centre est atteint dans chacun de ses rayons ; que, quelque partie de notre moralité qui soit en souffrance, c'est au principe même de cette moralité qu'il faut s'en prendre ; qu'un homme n'est pas composé de plusieurs hommes, dont l'un n'a point à se soucier de l'autre ; que l'homme est un, indivisible ; et que tout entier il est responsable de ce qui se passe dans chacune des parties de sa vie morale. Nous ne voulons pas comprendre que nos repentirs sont insuffisants et superficiels ; que nous avons à nous repentir, non de ce que nous avons fait, mais de ce que nous sommes ; et qu'en-

fin ce que l'avenir doit créer en nous, ce n'est pas une nouvelle conduite, mais un nouvel être.

Ainsi, soit que notre repentir s'éveille à chaque nouvelle transgression et y demeure confiné, soit que, se généralisant, il s'étende à notre vie entière, ses sillons, plus ou moins nombreux, plus ou moins larges, ne creusent pas jusqu'à ce fond de l'âme, qui seul peut accueillir et féconder les semences d'une vie nouvelle. Le repentir peut suggérer çà et là quelques bonnes résolutions, opérer quelques réformes, modifier la vie; et gardons-nous de nier la bonté de ces résultats et la beauté de leur principe; un mobile supérieur à tous les mobiles de l'homme naturel s'y manifeste noblement : mais ceux-là même qui ont su faire porter le plus de fruits à leur repentir, seront les premiers à convenir qu'il n'en porte point assez; qu'il faut une réforme plus profonde; que c'est tout le cours et tout le fond de leur vie qui a besoin d'être changé. La joie de ces succès partiels ne tarde pas à être suivie de tristesse; sainte tristesse, préférable à toutes les joies, excepté à celle dont elle est le prélude et le gage dans les cœurs sérieux et sincères!

Mais tant que le repentir n'est pas transformé par une puissance supérieure, il n'est pour l'âme qu'un sentiment pénible, sans charme, sans onction, une humiliation que rien n'attendrit, et que l'âme ne supporte qu'avec impatience. En vain cette humiliation est secrète et n'a pour confident que celui qui l'éprouve; en vain le pouvoir invisible, devant qui elle nous prosterne, est tellement élevé au-dessus de nous, que son idée exclut celle de la protestation ou du murmure; en vain cette autorité, que nous appelons la *loi*, prendrait-elle de nos convictions le saint nom de Dieu : c'est toujours une humiliation; elle est

juste, nous le savons ; mais cette persuasion ne renferme en soi aucun principe de consolation, d'encouragement et de vie ; elle ne nous relève pas, elle nous déprime ; ou si, saisis de la noble émulation de devenir supérieurs à nous-mêmes, et d'opposer notre avenir à notre passé, nous puisons dans cette résolution quelque force et quelque élan, il ne faut pas compter que le repentir d'une nouvelle chute aura la même vertu ; l'âme a perdu une partie de sa foi ; d'une défaite à l'autre elle se repose moins sur elle-même ; la réaction, de jour en jour, est plus faible ; et c'est avec une parfaite raison qu'on a dit que les repentirs fréquents usent l'âme. Chacun de ces efforts infructueux lui enlève quelque chose de son énergie, chacun y laisse un vide, qu'un nouveau mécompte vient creuser davantage. Peu à peu le repentir change de nature ; la voix intérieure continue bien à se faire ouïr, mais elle a perdu son accent ; et de cette justice secrète que l'âme exerce sur elle-même, il ne reste que la formule. Elle l'entend sans tressaillir, elle s'endurcit à l'écouter, elle finit par trouver je ne sais quel effrayant plaisir à s'entendre dire combien elle est coupable, elle oppose je ne sais quelle stupidité réfléchie à la voix qui jadis la remuait dans ses profondeurs, elle perd cette sainte pudeur, ce respect de soi, autrefois si délicat et si susceptible ; elle affronte, elle recherche presque les regards foudroyants de la vérité ; elle se repaît d'un froid et impassible désespoir, et rien ne vient plus animer son œil éteint, sinon, de loin en loin, un sourire amer à la pensée de ses premiers repentirs, de ses premiers efforts, et des rapides progrès de sa décadence.

Mes frères, il est terrible, mais il est nécessaire de le dire : nous avons dit que les repentirs inefficaces usent

l'âme à la longue; mais ce n'est pas assez qu'ils la laissent telle qu'ils l'ont trouvée, ils y déposent, en s'envolant, une semence empoisonnée. C'est la vengeance ordinaire de la vérité maltraitée. L'impatience du mauvais succès, la honte de la défaite, y couvent les germes toujours présents de l'irritation et de la révolte. On s'irrite contre soi-même d'abord, puis secrètement contre la vérité. On se hait de l'avoir mal accueillie, on la hait elle-même de l'injure qu'on lui a faite. Elle cesse de nous paraître aimable, lorsque nos torts l'ont armée d'un grief contre nous, et que de notre amie et de notre guide qu'elle était, elle est forcément devenue notre partie adverse. Toujours la même en soi, elle n'est plus la même pour nous. Du respect et de l'amour, nos propres torts nous font insensiblement tomber à la répugnance et à la haine. Il n'y a pas de milieu, le souffle qui n'a pu éteindre la flamme l'excite et la propage. Les fables antiques nous parlent d'un monstre dont on ne pouvait abattre une tête sans en voir sept autres s'élever à sa place : ce monstre, c'est notre âme, et cette tête coupée est l'image d'un repentir infructueux. Le feu seul, ajoutent les fables, pouvait prévenir cette fatale multiplication des têtes de l'hydre; nous verrons quel est ce feu, mes frères, car ici la fiction suit la vérité jusqu'au bout; mais pourquoi recourir aux fables, quand l'Evangile a lui-même exprimé, sous les images les plus fortes, la vérité que nous vous proposons? N'est-elle pas représentée, dans les paroles mêmes du Sauveur, par cet esprit immonde qui, retournant dans une demeure dont on avait tenté de l'expulser, y rentre avec sept autres démons encore pires que lui (Luc XI, 24-26)?

Eh quoi! vaudrait-il mieux ne point se repentir? A Dieu

ne plaise! à Dieu ne plaise! Et celui qui pourrait le penser aurait prononcé d'avance contre lui-même la plus sévère des condamnations. Quels que soient les défauts du repentir naturel, quelles que puissent être les suites d'un repentir souvent trompé, elles ne peuvent se comparer à l'état d'une âme qui, brutalement et de propos délibéré, choisit les joies du péché et les consolations de l'impénitence, et interdit à sa conscience jusqu'au gémissement et au murmure. Heureux, en comparaison d'un tel homme, heureux celui qui se repent, fût-ce d'un repentir faible et passager! Heureux surtout celui qui, acceptant avec ardeur l'invisible secours offert au repentir sincère, s'appuyant sur sa douleur même, a pris un nouvel élan vers le bien, et qu'une première victoire, quelque superficielle qu'elle puisse être, a rendu insatiable de victoires! Heureux celui qui, ayant goûté, ne fût-ce que du bout des lèvres, à la nourriture des saints, a contracté cette faim et cette soif de justice que le Dieu fidèle a promis de rassasier!

Le monde ne parle point ainsi. Le monde a flétri le repentir. Sensible au bon lorsque le bon se produit sous la forme du beau, il peut, dans les occasions, honorer de son suffrage d'éclatants repentirs, où l'humiliation se tourne en gloire. Mais dans le plus grand nombre des cas, c'est l'obstination qu'il honore; et, jusque dans le mal, il applaudit à la persévérance. Une conduite radicalement mauvaise s'absout dans l'opinion à force de conséquence. Les circonstances du temps où nous vivons ont pu imprimer une nouvelle force à cette tendance de l'opinion. Les variations, la versatilité de tant d'hommes de notre âge, ont manifestement une autre cause que le repentir. L'intérêt, qui en est le mobile à peu près avoué,

les a justement flétries, et a relevé d'autant le prix de la constance, quel qu'en soit d'ailleurs le principe. Il convient à la noblesse de notre nature corrompue, réduite à choisir entre des misères, de préférer hautement celle de l'orgueil à celle de la cupidité. Il en est résulté, grâce à la grossièreté de nos perceptions morales, que le repentir, qui a un faux air d'inconstance, est généralement décrédité. Ne rien désavouer, ne jamais revenir sur ses pas, fait partie aujourd'hui de l'idéal d'un homme fort. On n'est plus en état de voir que c'est dans le repentir qu'est la force. Chacun veut que sa vie ressemble à un livre imprimé, où ne se reproduit aucune des ratures du manuscrit ; chacun se pique d'avoir une vie sans ratures ; on voudrait ne pas même laisser soupçonner la trace des hésitations, des combats intérieurs qui précèdent toute résolution importante ; il ne tient pas à nous qu'on ne nous croie, sur chaque sujet, soudainement illuminés, infailliblement inspirés ; et le vieil adage qui dit que l'erreur est le propre de l'humanité, existe pour tout le monde en général et pour personne en particulier.

Le repentir naturel n'est pas, mes frères, d'une constitution assez vigoureuse pour n'être jamais ébranlé par une telle opinion. Elle ne nous interdit, pensez-vous peut-être, que d'avouer nos torts, elle ne nous empêche pas de les sentir. Mais c'est déjà beaucoup, c'est même tout peut-être. Sans compter qu'il est beaucoup de cas où le repentir emporte nécessairement une action, et une action publique, des faits extérieurs sont nécessaires pour nous donner à nous-mêmes une garantie de notre sincérité. Le repentir ne se constate que par une confession, et cette confession doit se faire à d'autres qu'à nous. Pour le mettre à l'abri, il faut lui chercher un

confident ; c'est un second sacrifice qui scelle et consacre le premier ; c'est, pour ainsi dire, une seconde conscience que nous nous donnons, et un otage que nous offrons à la loi. Il y a plus : nés garants et champions de la loi morale, nous lui devons, quand nous l'avons publiquement violée, une réparation également publique. Mais comment la lui offrir, si d'avance nous nous sommes vendus à une autre loi, celle de l'opinion ; et si la réputation d'hommes fermes et conséquents nous est devenue tellement chère, si cet attachement est devenu de notre caractère une partie tellement intime et inaliénable, que nous en séparer ce soit, dans toute la vérité du terme, nous séparer de nous-mêmes ?

Prenez garde, mes frères, à ces dernières expressions : elles nous sont venues involontairement à la bouche : mais elles renferment, elles résument tout le secret qu'il s'agit aujourd'hui de résoudre. Le repentir nous sépare de nous-mêmes ; ce mot dit tout : il exprime l'immense difficulté de la tâche, il exprime l'unique condition de son accomplissement. Le repentir est une nécessité, puisque la loi est une nécessité ; mais il ne peut être réel, satisfaisant, efficace, qu'en tant qu'il ne nous sépare point de nous-mêmes. Toute religion qui, en dernier résultat, nous sépare de nous-mêmes ne saurait être vraie. Loin d'avoir pour dernier but une scission intérieure de notre être, la religion ne prétend consommer cette scission déjà commencée, elle ne veut mettre en évidence ce déchirement déjà sensible, que pour y faire succéder une vraie, une irrévocable unité. Il y a deux hommes en nous, naturellement nous le sentons ; elle nous le fait mieux sentir ; elle nous contraint à l'avouer : mais c'est pour préparer les voies à l'homme nouveau dont la présence

doit nous faire connaître à la fin la joie profonde de l'unité. Or, le repentir, qui est le ressort principal de la religion, puisque *religion* c'est *réparation*, le repentir ne peut remplir l'objet de la religion qu'en nous unissant à nous-mêmes, et non pas en nous en séparant. Satisfait-il dans l'ordre naturel des choses, à cette condition? Mes frères, vous avez pu en juger. Il faut donc recourir à un ordre surnaturel, il faut passer du repentir à la repentance.

Caractériser la repentance, c'est lui assigner tous les caractères que le repentir n'a pas; c'est la montrer remplissant toutes les lacunes que le repentir n'a pu combler. Mais tous ces caractères sont obtenus, toutes ces lacunes sont comblées par un seul fait, par l'amour devenant un élément du repentir.

D'où viennent tous les défauts du repentir, sinon de ce qu'au moment même où nous l'éprouvons, nous ne pouvons aimer la loi qu'il nous représente? L'amour a pour effet de nous unir à l'objet aimé; l'amour n'est pas autre chose que cette union même; en sorte que l'amour de la loi, si la loi pouvait être aimée, confondant dans notre cœur le devoir et l'affection, ferait un seul être de la loi et de nous, et par là même réduirait à l'unité les deux hommes que chaque homme porte et reconnaît en soi.

Or, la loi prise en elle-même, à part de tout ce qui n'est pas elle, la loi peut-elle être aimée? Et si sa beauté propre, sa convenance avec notre nature, la douceur de ses effets lorsqu'elle se pratique à notre profit, enfin sa parfaite harmonie avec les intérêts généraux de l'humanité, si tout cela ajoute une sorte d'attrait à l'empire qu'elle exerce sur nos convictions, cet attrait se conserve-t-il lorsqu'elle vient à réclamer de nous un sacrifice

pénible et sans gloire? Se conserve-t-il surtout lorsque, sous la forme du repentir, elle ne se présente à nous que la plainte et l'accusation dans la bouche? Et comment éviterons-nous que, par un contre-coup funeste, le repentir, qui semblait nous rapprocher de la loi, nous en éloigne au contraire d'autant?

Et, s'il en est ainsi, la loi porte-t-elle en soi une vertu réformatrice? peut-elle s'enfoncer jusqu'aux racines de notre vie morale? est-elle ce glaive dont l'Ecriture nous parle, qui pénètre jusqu'aux dernières divisions des jointures et des moelles? La loi qui renferme, qui exprime tout ce que nous devons être, nous apporte-t-elle la force de devenir tout ce que nous devons être? Les lois, dit-on, créent les mœurs; mais il n'y a là que l'effet extérieur d'une cause extérieure; il n'y a nulle comparaison à faire entre les lois civiles et la loi morale, qui contient le règlement des pensées, le gouvernement du cœur, toute la condition intérieure de l'homme, tout ce qu'il y a de plus profond et de plus secret dans son existence morale. En ce sens personne n'oserait dire que la loi régénère; car la loi commande l'amour de Dieu et des hommes; et nous ne sommes pas en état d'aimer cette loi même qui nous commande l'amour.

Nous ne pouvons aimer une loi de cette manière et à ce point; mais nous pourrions aimer l'auteur de la loi, s'il était tel qu'il pût inspirer l'amour. Et nous l'aimerions sans réserve, s'il se manifestait tel à notre égard, que sa pensée fût identifiée dans notre esprit avec celle d'un bonheur infaillible, suprême et irrévocable. Et l'amour que nous ne pourrions alors nous empêcher de lui vouer, s'étendrait nécessairement à la loi, qui est une avec lui, son expression, sa parfaite image, sa volonté, c'est-à-

dire, lui-même ; cette loi dès lors serait unie à notre cœur comme il y serait uni lui-même ; nous nous en nourririons comme de la substance même de Dieu ; elle passerait dans notre sang ; ce n'est pas ligne à ligne, précepte à précepte que nous l'accepterions ; nous nous en serions assimilé le principe, qui est l'union générale de notre volonté à celle de Dieu ; et cette volonté dès lors n'aurait qu'à se montrer pour se faire accepter et obéir.

Si vous approfondissez la nature d'un tel repentir, vous verrez qu'il est doux, parce qu'il a pour principe l'amour ; vous verrez qu'il est fondamental, parce qu'il nous unit au principe même de la sainteté ; vous verrez enfin qu'il crée dans l'âme un état naturel, et non forcé, ni factice. Ce dernier point est digne de toute attention. L'objet de la religion est bien de créer en nous un homme nouveau, mais non un homme artificiel ; la religion n'est pas la destruction, mais le triomphe de la nature ; c'est notre état présent qui est éloigné de la raison et de la vérité ; c'est par l'amour de Dieu et de sa loi que nous rentrons dans l'ordre, par conséquent dans l'aise et dans la paix ; c'est alors seulement que cesse toute dislocation, et que nous sentons que tout a repris sa place dans notre être, et nous-mêmes dans la société et dans la vie; en sorte, mes frères, que ce nom d'*homme naturel*, que la pauvreté de nos langues nous a contraints d'appliquer exclusivement à l'homme irrégénéré, est le vrai nom, le nom distinctif de l'homme nouveau, créé selon Dieu dans une justice et une sainteté véritables.

Le mal est la seule chose que le vrai repentir détruise dans l'homme; le mal, dis-je, et non l'homme. L'homme, l'individu, subsistent dans tout ce qui n'est pas péché. Le

caractère, dont on a dit avec raison que rien ne saurait l'effacer, le caractère demeure, mais épuré de tout ce qu'il avait semblé choisir dans la masse générale du mal et attirer à soi comme ferait un aimant. On ne confond plus dès lors avec le caractère les inclinations perverties qui ont pris la forme du caractère ; cette forme reste, et devient en nous la forme individuelle du bien, comme naguère elle était celle du mal. C'est, en un mot, le même corps, mais dans lequel circule un nouveau sang.

Or, comment des idées abstraites, quelles que soient d'ailleurs leur vérité et leur noblesse, et quelque approbation qu'elles rencontrent dans votre conscience, pourraient-elles opérer un pareil changement ? On blâme dans le monde l'homme dont la conduite n'est pas réglée sur des principes, et sans doute on a raison ; mais, pour changer le fond même de la vie, qu'est-ce que des principes qui ne seraient pas en même temps des motifs ? Et, pour appliquer cette idée à notre discours, que seraient, malgré leur vérité, les principes généraux que nous vous avons exposés, s'ils n'étaient aussi des motifs, c'est-à-dire, s'ils ne s'appuyaient pas sur des faits propres à faire naître l'amour, seule condition, seul principe de tout ce grand changement ?

Ne s'agit-il que de principes abstraits ? l'Evangile les a hautement proclamés. Et je vous prie, mes frères, d'arrêter d'abord votre attention sur ce fait, qui, à lui seul, est d'une singulière importance. Ce n'est pas, au premier coup-d'œil, une grande merveille que d'avoir posé en thèse la nécessité d'une réforme fondamentale, d'une régénération, d'une seconde naissance. Mais pourquoi l'Evangile a-t-il été seul à proclamer cette vérité, du moins avec cette franchise et cette plénitude ? Pourquoi

n'est-ce qu'à dater de l'Evangile que cette idée s'est prononcée avec tant de force et si généralement? N'est-ce pas une chose bien redoutable que de parler d'une seconde naissance, et surtout de l'exiger, lorsqu'on ne dispose d'aucun motif pour y déterminer, d'aucun moyen pour la consommer? Une seconde naissance, mes frères! sentez-vous bien toute l'énergie de cette expression? Et lorsque Jésus-Christ, qui en est l'inventeur, déclare qu'à moins de naître de nouveau, nul ne saurait entrer dans le royaume de Dieu, le sourire incrédule et la réponse dérisoire de Nicodème ont-ils de quoi vous étonner?

Mais lui-même, le Fils unique, le bien-aimé de Dieu, se présentait comme garant de cette grande maxime. Il s'était chargé de la tirer, par un miracle, de l'ordre des vérités abstraites. L'amour était en travail pour enfanter l'amour; les bras éternels s'entr'ouvraient pour embrasser et réchauffer l'humanité glacée; la prédication de la seconde naissance avait été précédée de toutes les mesures qui la devaient réaliser : Dieu avait envoyé son Fils dans le monde! Le Dieu juste s'était fait le Dieu sauveur! L'humanité allait connaître que Dieu est amour! Et Jésus-Christ, voué d'avance à l'opprobre, cloué d'avance à la croix, avait d'avance acheté le droit et la puissance d'adresser à l'humanité cette parole nouvelle : « En vé» rité, en vérité, je vous dis que, si un homme ne naît de » nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu. »

Ici, mes frères, plus de place pour le discours; il succombe, il s'anéantit sous le poids du sujet. Toute description, toute explication des procédés de la grâce, tout essai de ramener dans l'ordre des choses compréhensibles le plus grand des mystères et le plus grand des miracles, a je ne sais quoi de familier et de hardi qui

m'effraie comme une profanation. Je ne condamne pas ces analyses, cette espèce de physiologie du christianisme ; je m'y suis livré moi-même plus d'une fois ; et qui ne se plairait à considérer de près cette merveilleuse combinaison de la grâce avec la nature, et la divine sagesse de Dieu qui se sert de nous-mêmes contre nous ; qui, pour régénérer l'homme, a pris dans l'homme son point d'appui ; qui, pour apprendre à l'humanité des sentiments tout nouveaux, n'a fait appel qu'aux sentiments actuels de l'humanité; en un mot, qui, vainqueur unique et seul sauveur de nos âmes, semble n'avoir voulu nous vaincre que par nous-mêmes et nous sauver que par nous-mêmes ? Mais je crains de froisser, en la maniant d'une main grossière, cette œuvre, aussi délicate que sublime, d'une main céleste ; je ne voudrais pas avoir l'air de prêter à l'arche sainte l'appui d'un bras mortel ; je m'effraie du danger de donner à la pensée d'un Dieu la forme et les proportions d'une conception humaine ; et je laisse à de plus habiles, je veux dire à de plus consommés dans la foi, à de plus avancés dans la vie chrétienne, une tâche légitime et belle, mais qui n'appartient de droit qu'aux forts en Israël.

La matière de mon discours a été tout humaine, purement morale et philosophique. J'ai dit ce que chacun peut apprendre en étudiant sa nature et sa vie. J'en ai appelé à l'expérience de tous. Je ne veux pas sortir de ce cercle ; mais, au nom même de ces instincts et de ces besoins que nul ne peut méconnaître, au nom d'un immense intérêt que nul n'oserait nier, j'annonce à mon tour la Bonne-Nouvelle ; je déclare, après Jésus-Christ et ses apôtres, la nécessité d'une nouvelle naissance, de la repentance qui en est le premier pas, et du recours à l'Evangile qui en est le seul instrument.

Mais je le sais, hélas! l'écueil est à l'entrée du port. Ce qui fait la force du christianisme est le plus grand obstacle à devenir chrétien. Tout l'Evangile se résume dans la seconde naissance, et c'est par cette idée même qu'il épouvante et qu'il repousse. C'est là ce qu'on en voudrait retrancher : on en accepte tout, hormis la régénération, c'est-à-dire tout, excepté l'essentiel; tout, excepté tout. Accuserons-nous l'Evangile de s'être fermé le chemin des cœurs? Mais ce serait l'accuser d'avoir voulu nous sauver : car il n'y a de salut que dans cette vérité dont nous nous effrayons, et la raison elle-même nous déclare que nous ne pouvons être sauvés à un autre prix : comment en effet séparer le salut de la régénération? Que vouliez-vous donc que Dieu fît pour vous sauver? Qu'il vous accueillît impurs dans le séjour de la pureté? irrégénérés dans la vie des saints? qu'il offrît à vos cœurs, avides seulement de la nourriture qui passe, la nourriture permanente en vie éternelle? qu'il abjurât ses principes, les principes de Dieu! qu'il oubliât sa nature, qu'il cessât d'être Dieu, qu'il se fît homme, non plus (ô blasphème!) comme son Fils, pour mourir, mais pour pécher? car enfin qu'est-ce que tenir le mal pour bien et le juste pour innocent, sinon pécher? Je dis plus : vous auriez voulu que Dieu se déshonorât en pure perte : car cette condescendance, incompatible avec sa sainteté, ne vous sauverait point. Il y a des choses impossibles à Dieu même, parce qu'elles sont contradictoires, parce qu'en s'affirmant elles se nient : et de ce nombre est le salut de l'âme irrégénérée. Le salut n'est pas une chose hors de nous, qui puisse nous être appropriée indépendamment de ce que nous voulons et de ce que nous sommes; le salut n'a rien de commun avec ces satisfac-

tions des sens ou de la vanité, que nous appelons ici-bas le bonheur, et qui ne sont que les distractions passagères d'un incurable malheur. Le salut est le bonheur de l'âme puisé dans l'âme; c'est la santé de l'être moral; c'est l'harmonie de l'homme avec sa destination, avec son principe. Un tel bonheur, Dieu peut le donner sans doute; mais ce don, c'est la régénération elle-même. Dire que Dieu nous en tiendra quittes, et qu'à tout jamais il entretiendra notre illusion et endormira notre infortune morale par des divertissements pareils à ceux que nous trouvons ici-bas dans les objets extérieurs; dire que Dieu pourvoira, dans l'éternité, à l'amusement du péché, vrai nom de notre bonheur mortel; dire que, de propos délibéré, il instituera dans un autre monde ce qu'il ne fait que tolérer dans celui-ci, c'est le faire complice, instigateur, auteur du péché; c'est prononcer la plus grande des impiétés. Plaignez-vous donc de cette dure doctrine de la seconde naissance; accusez l'intolérance de ceux qui la prêchent; c'est vous plaindre que l'Evangile soit l'Evangile, et que Dieu soit Dieu. Dites que l'Evangile vous conviendrait s'il ne contenait pas cette doctrine : c'est dire que l'Evangile serait digne de vous s'il était indigne de Dieu. Mais je sens, mes frères, qu'il n'est pas jusqu'à la froide raison qui ne se passionne et ne risque de s'emporter en touchant à de telles erreurs. Par simple logique, on devient âpre et dur en de pareils sujets. Christ ne l'a pas été, lui dont la raison toute divine avait plus que la nôtre le droit de s'indigner. Il a proclamé la vérité avec une majesté paisible; il l'a recommandée par de douces insinuations; il a supplié les hommes d'être réconciliés avec son Père; et c'est surtout par sa mort qu'il a prêché la nouvelle naissance.

Ah! sommes-nous plus que lui pour soulever ces foudres dont il ne voulut pas armer sa main? la douceur et la supplication conviennent-elles moins à des pécheurs qu'au prince des justes? et s'il s'abaissa à la prière devant ceux qu'il voulait sauver, jusqu'où nous abaisserons-nous? Lorsque nous tentons de démontrer la vérité, qu'on sente palpiter un cœur chrétien dans chacun de nos arguments; que notre véhémence soit visiblement celle de la charité; qu'une fraternelle anxiété respire jusque dans nos menaces. Charité de Christ, divine étrangère, viens habiter nos cœurs, parle en nous quand la raison se tait ou n'est pas écoutée; sois la raison même et la lumière de nos discours; rends aimables les plus austères vérités; foule aux pieds les vaines objections de l'intelligence pour aller droit aux cœurs; efface dans les esprits le souvenir de nos raisonnements, mais laisse dans les cœurs une trace brûlante. Vérité qui es charité! prends notre place, et prouve-toi toi-même! Amour, prêche l'amour! Dieu bon et saint, vie, santé, renaissance des âmes, pénètre dans les âmes, fais-y éclore la repentance, à la gloire de ta loi sainte, à la gloire de ta bonté!

LES TROIS RÉVEILS.

EPH. V, 14.

« Réveille-toi, toi qui dors, et ressuscite d'entre les morts, et Christ t'éclairera. »

Ne vous semble-t-il pas entendre ce cri perçant d'alarme et de salut qu'adresse au voyageur endormi dans les neiges du Saint-Bernard quelqu'un de ces moines vénérables que la charité chrétienne plaça comme des sentinelles sur ces sommets désolés? Ne voyez-vous pas, étendu sur un blanc linceul de frimats, et comme garrotté dans les liens d'un invincible sommeil, cet infortuné qui a longtemps résisté à l'influence d'un froid rigoureux, et qui, vaincu par un assoupissement mortel, s'est laissé tomber sur ce lit glacé, sur ce lit, ou plutôt dans ce tombeau? Eh bien! cet homme si profondément endormi qu'on sait à peine s'il vit encore, cet homme, si j'en crois saint Paul, est l'image de tous les hommes. C'est à chacun d'eux, sans distinction, que saint Paul, autre sentinelle, autre habitant d'un autre Saint-Bernard, crie dans mon texte : « Réveille-toi, toi qui dors ! » car tous les hommes sont endormis. Et de quel sommeil? Vous en pouvez juger par les paroles mêmes de l'Apôtre; car, après avoir dit : « Réveille-toi, toi qui dors, » il ajoute : « Et te relève » d'entre les morts. » Ce sommeil est donc profond comme celui de la mort; ce sommeil est une mort.

Et cependant, mes frères, quand on jette les yeux sur

cette innombrable fourmilière de la société humaine, surtout dans un de ces grands centres où chaque existence paraît multipliée par son mouvement, et où, selon l'énergique expression d'un écrivain, un seul individu « abonde » plus que dix autres pris ailleurs; quand on voit se presser, se heurter, se fouler aux pieds dans les routes de la fortune, de la gloire ou du plaisir, ces milliers d'êtres haletants; quand la nuit, la maladie ou la satiété ont à peine le pouvoir de suspendre ou de ralentir ces courses tumultueuses, peut-on s'attendre à voir comparer l'homme à ces voyageurs que surprend, au milieu des frimats, un irrésistible sommeil, et ne semble-t-il pas qu'il faille réserver cette image à ces êtres apathiques que ni le plaisir ni le danger même n'ont le pouvoir de remuer, et dont toute la vie, si l'aiguillon du besoin ne se faisait sentir, ne serait qu'une longue et lourde somnolence?

Toutefois, mes frères, ce n'est point seulement à ces derniers, c'est à tous les hommes, et au plus agité comme au plus tranquille, que la vérité crie dans mon texte : « Réveille-toi, toi qui dors! » Seulement le sommeil dont il s'agit de nous tirer ne ressemble pas à tout sommeil; l'homme n'est pas seulement un être endormi, c'est un somnambule; c'est un être qui dort debout et les yeux ouverts, qui marche en dormant, qui dort en agissant. Les apparences ne peuvent tromper qu'un premier regard; on a bientôt reconnu que ces yeux ouverts, et qui voient ce qui n'est pas, ne voient pas ce qui est et ce que nous voyons; que cet être qui semble près de nous en est bien loin; qu'il est absent en quelque sorte; que ses actes, comme ses pas, ne sont point déterminés par la réalité, mais par de vaines apparences; en un mot,

que cet homme a l'air d'agir, mais qu'il n'agit pas; qu'il ne veille pas, mais qu'il rêve.

Voilà en quoi se distingue du sommeil ordinaire le sommeil moral auquel tout homme est livré, et dans lequel saint Paul le suppose plongé, lorsqu'il lui crie dans mon texte : « Réveille-toi, toi qui dors! » Mais, du reste, c'est un sommeil, et la vie, avec ses agitations de toute espèce, la vie entière n'est qu'un rêve.

Quel est, en effet, le propre du rêve? C'est de prendre des ombres pour des réalités, et des réalités pour des ombres. L'homme endormi vit dans un monde fantastique, dans un monde de chimères, auxquelles il donne un corps tandis qu'il est endormi, mais que le réveil dissipe instantanément. A ce compte, mes frères, il pourrait y avoir quelque autre sommeil que celui qui engourdit nos sens et suspend notre liberté. On dort, quand on est privé de la faculté de distinguer les ombres des réalités, et que l'on prend les unes pour les autres; on dort, lorsqu'on agit en vue d'un but qui n'existe pas et qui ne peut pas exister; on dort, quand on voue à ce qui est fini un amour infini; on dort, quand on enchaîne à ce qui est mortel les forces d'une âme immortelle; on dort, quand on adore la créature au lieu du Créateur, qui est béni éternellement; on dort, quand on vit sans Dieu, et que, par une conséquence nécessaire, on se fait soi-même son propre dieu. Sur ce pied, mes frères, combien de gens qui dorment tout éveillés!

Direz-vous, peut-être, que je vais trop loin, que les objets auxquels l'homme s'attache sont réels quoique bornés, et qu'en leur donnant son cœur, il se trompe, mais il ne rêve pas. Ah! dites qu'il se trompe, et je suis content; dites que cette erreur est immense, dites que

cette erreur est une folie, je ne demande rien de plus ; mais si vous ne comprenez pas que, dans cet état, l'homme dort, je ne suis pas sûr que vous compreniez que, dans cet état, l'homme se trompe. Et c'est pourquoi j'insiste, croyant bien insister sur une idée et non sur un mot. Oui, mes frères, l'homme dont ce monde captive et borne ses désirs, est un homme qui dort. Ce monde, en effet, n'est qu'une ombre, l'ombre du Dieu tout-puissant. Comme l'ombre indique la présence du corps, et toutefois n'est qu'une ombre, ce monde vous révèle la présence de Dieu comme de la seule réalité ; il renvoie votre pensée à Dieu ; c'est tout ce qu'il peut faire ; et, s'il ne le fait pas, il n'a rien fait. Ce monde est dès lors sans raison ; il n'est tout entier qu'un hors-d'œuvre ; votre existence elle-même est une énigme, et vos actions les plus importantes ne sont que des gestes dans le vide. Il n'y a que deux choses réelles : Dieu en lui-même, et la pensée de Dieu dans l'homme. A mesure que cette pensée se retire, la réalité se retire d'autant. L'homme sans Dieu n'est plus un homme ; il n'est même plus rien, à moins qu'il ne se fasse Dieu. Les couleurs et les formes, l'espace et la durée, nos affections et nos pensées, nos peines et nos joies, tout cela, chimères, fantômes, vains mots. La vie la plus occupée n'est qu'un somnambulisme prolongé. Les hommes qu'on appelle positifs sont des rêveurs, et ceux que probablement ils appellent rêveurs sont les hommes vraiment positifs ; car il n'y a de positif que ce qui vient de Dieu et ce qui retourne à Dieu. Les vies les plus retentissantes ne font point exception : celle d'un Napoléon, prise du côté mondain, ne fut qu'un rêve gigantesque, et l'enthousiasme de ses admirateurs, comme l'étonnement de ses adversaires, n'est que le rêve d'un rêve.

Ce que l'apôtre nomme un sommeil, il le nomme aussi une mort; car il dit à cet être endormi : « Relève-toi » d'entre les morts. » Car tel homme, avec le « bruit de » vivre, » peut être réellement mort. Le monde en convient. Chacun, dans sa pensée, donne un but à la vie, et dans une vie où ce but est manqué, ou qui ne le poursuit pas, il ne reconnaît pas la vie. Ce n'est pas vivre, dit-on, que de vivre ainsi. Vivre dans la paresse, a dit un poète, c'est être déjà mort. C'est être mort, dit l'Evangile, que de vivre sans Dieu, puisque la vie sans Dieu n'a point de sens, point de raison, point d'utilité. Le mot de mort, dans cette application, a sans doute un sens plus profond, plus terrible; mais nous l'écartons à dessein. Il reste comme voilé dans la sommation de saint Paul, nous ne lèverons pas le voile. Le moins qu'il puisse signifier, c'est la privation de toute sensibilité, de toute connaissance, de toute force. Est-ce là, ou non, l'état de celui qui n'aime, ne connaît, ne cherche pas Dieu? Et s'il est sur la terre des hommes dans cet état, leur sommeil ne peut-il pas être assimilé à la mort?

Nous espérons que vous nous comprenez. Il ne s'agit pas ici de révoquer en doute la réalité du monde extérieur. En tant qu'animal, l'homme ne séjourne point au milieu des formes et des ombres. Il se distingue incessamment de la création, et dit tour à tour avec une pleine assurance : C'est moi, ce n'est plus moi. Si nous étions réduits à prouver à quelqu'un la réalité du monde extérieur, ce ne serait pas du moins à ceux qui souffrent. Ceux-là savent bien qu'ils ne se promènent point parmi des apparences, et qu'ils ne prennent pas la douleur et la mort pour l'ombre de la douleur et pour la forme de la mort. Nous avons en vue dans l'homme, non ce qui le met en

rapport avec la matière, mais ce qui le met en rapport avec Dieu, ce qu'il y a de divin en lui, ce que l'Evangile appelle l'esprit. Or, si la vie, séparée de Dieu, est encore une vie relativement à l'homme animal, est-elle encore une vie relativement à l'homme spirituel? L'esprit peut-il appeler réel ce qui n'est pas Dieu ou ce qui n'a point de rapport à Dieu, ce qui n'est pas éternel ou ce qui n'a pas de rapport à l'éternité? Pour l'homme fidèle à son principe et à sa nature, le monde a une réalité, parce qu'il a un but, parce qu'il a un sens; pour l'homme qui s'est séparé de son principe et qui a abjuré sa nature, le monde extérieur, quelque cas qu'il en fasse et quelque impression qu'il en reçoive, n'est qu'un fantôme trompeur; il peut jouir, il peut souffrir, comme on souffre et comme on jouit en rêve; il peut agir, mais quoique ses actions retentissent et semblent donc avoir porté coup, ce sont des gestes dans le vide; il croit vivre, de même que, dans les rêves, on croit vivre; il ne veut pas croire qu'il rêve, précisément parce qu'il rêve, et qu'en rêvant on ne croit pas qu'on rêve; il lui faudrait se réveiller, pour savoir qu'il dormait, et il ne saurait jamais qu'il a dormi s'il ne se réveillait jamais.

Et pour que quelqu'un néanmoins ait pu dire que l'homme dort, il faut que quelqu'un se soit réveillé; et si beaucoup l'ont dit, c'est que beaucoup se sont réveillés. Tâchons ici de nous bien expliquer. Le sommeil de l'homme est un sommeil de malade : ce sommeil est inquiet, il est troublé; on se réveille pour se rendormir; mais, dans cet intervalle, si court qu'il puisse être, on s'est rendu compte de l'état qui l'a précédé; on a pu se dire qu'on dormait. Si un très-grand nombre dorment d'un sommeil que rien n'interrompt, il n'en est pas ainsi

de tous. Il y a eu, dans tous les temps et dans tous les pays, des hommes qui ont dit à leurs semblables : « La » vie est un sommeil ; » et sans doute que pour le dire il fallait être réveillé. Demi-réveil, je l'avoue ; réveil incomplet et momentané, mais suffisant pour discerner les deux situations. Celui qui dit : Je dors, au moins dans ce moment ne dort pas ; de même que le fou qui, dans un moment lucide, s'écrie : Je suis fou, dans ce moment-là du moins n'est pas fou. Il y a plus : nos rêves eux-mêmes supposent que nous n'avons pas toujours dormi. Nous ne rêverions point, si nous n'avions jamais veillé. Je veux dire que les mille et mille chimères de l'homme naturel ne sont autre chose que l'imparfaite image ou l'empreinte confuse des réalités qui nous occuperaient si nous étions éveillés, des vrais biens qui nous captivaient avant que le péché nous eût peu à peu plongés dans le sommeil.

Il ne faut donc pas s'étonner que plusieurs aient pu dire : Je dors. Ont-ils bien su ce qu'ils disaient? Il importe peu. S'ils l'avaient bien su, ils ne se seraient pas rendormis. Sous quels rapports la vie leur a-t-elle semblé un rêve, et, comme le disait l'un d'eux, « le rêve d'une » ombre ? » Ah ! c'est qu'ils voyaient tout fuir à peine atteint, tout disparaître à peine aperçu. Ce n'est pas qu'ils prétendissent nier, au sens matériel, la réalité de quoi que ce soit ; mais, dans un autre sens, dans le sens d'une proportion de toutes choses avec leur nature, d'une correspondance du monde avec les besoins de leur âme, rien n'était réel, car tout les avait trompés. La vie, sans un but, était-elle encore la vie? La beauté, sans un type, était-elle encore la beauté? La vérité, sans un centre, était-elle encore la vérité? La vertu, sans un Dieu, était-

elle encore la vertu? Le bonheur, sans l'éternité, était-il encore le bonheur? Non, non, tout était chimère, tout était dérision cruelle; ce monde, si bien organisé, si bien proportionné, n'était qu'un cadavre de monde; et il en était de la puissance occulte qui le gouvernait, comme de ce perfide guerrier qui, s'étant engagé à rendre à son ennemi un prisonnier d'importance, le lui rendit en effet, et sans tarder, mais mort.

Il faut, mes frères, ou toute la profondeur de notre sommeil, ou cette espèce d'étourdissement qu'il nous laisse, même après que nous sommes éveillés, pour que nous puissions apprivoiser notre esprit à la pensée d'une vie sans Dieu, et pour que nous ne sentions pas avec la dernière vivacité qu'une vie sans Dieu n'est pas une vie. Si nous étions au point de vue du vrai, nous ne la comprendrions pas mieux que nous ne concevons un arbre sans racine, un corps sans tête, une poitrine sans air. Et le mot de rêve, appliqué à une telle vie, nous semblerait trop faible encore; et nous chercherions quelque autre terme pour exprimer le vide absolu, le néant profond, les ténèbres visibles de cette mensongère existence. Ceux qui, dans tous les temps, prêtant une voix à la conscience humaine, ont répété que la vie est un rêve, ne voyaient pas distinctement ou ne voyaient point qu'il y manquait Dieu; mais sans pouvoir donner un nom à cette lacune, ils la sentaient, de même que l'aveugle-né, sans savoir qu'il est aveugle, connaît qu'il est privé d'une faculté que les autres possèdent; ou de même que, sans discerner le siége de son mal, un malade sait fort bien qu'il est malade; ces hommes se sentaient séparés du vrai bien, du vrai nécessaire, sans savoir que le vrai nécessaire et le vrai bien c'est Dieu; ils ne sentaient pas

moins leur pauvreté, pour n'en pas connaître la cause; ils n'en étaient pas moins malheureux, pour être moins éclairés.

Ainsi s'en vont, sans avoir deviné l'énigme de leur vie, tant d'hommes et tant de générations. Y a-t-il donc, se demandent-ils, du sérieux au fond de cette histoire, ou n'est-elle tout entière qu'un jeu? Cette vie étant si inconcevable, si contradictoire, est-il bien sûr qu'ils aient vécu? Cela même, l'auraient-ils rêvé? N'ont-ils pas été dupes jusqu'au bout et jusqu'au fond? L'âme s'irrite et s'exaspère dans l'impossibilité de répondre; puis, de nouveau, elle se livre au courant, et s'endort dans les balancements de l'esquif; elle se remet à rêver, c'est-à-dire, à vivre, comme si la vie n'avait de but qu'elle-même, et comme si rêver c'était vivre.

Nous n'avons pas besoin, mes frères, d'ajouter qu'il n'y a point, qu'il ne peut y avoir d'essentielle différence entre des hommes qui vivent sans Dieu et sans espérance dans le monde, et qu'il est impossible de dire qui est le plus endormi, de celui qui exploite avec le plus d'habileté le monde matériel, ou de celui qui en tire le moins de parti. Tout au plus pourrait-on dire qui des deux a le plus ou le mieux rêvé; mais, à prendre la chose au vrai, ni l'un ni l'autre n'ont vécu, puisque ni l'un ni l'autre n'ont répondu à leur fin, et qu'au sortir de leur sommeil, s'ils se réveillent jamais, leur passé, qu'on a trouvé si différent de l'un à l'autre, leur paraîtra un même passé.

S'ils se réveillent, avons-nous dit, et nécessairement ils se réveilleront. Il y a même, pour tous ces rêveurs, trois réveils différents, dont l'un du moins est inévitable. Ces trois réveils sont : le réveil de la mort, le réveil du désespoir, le réveil de la foi.

Il y a le réveil de la mort. Ces deux mots semblent se contredire. Selon le sentiment ou la prévention commune, la vie est une veille et la mort un sommeil. On a, de tout temps, comparé le sommeil à la mort ; toutes les langues ont consacré cette idée : la nôtre appelle *cimetière*, c'est-à-dire, *dortoir*, le champ où sont déposés comme une semence les cadavres des trépassés. La Bible elle-même, à mesure qu'elle termine l'histoire d'un des hommes de l'ancienne économie, nous dit qu'il s'endormit avec ses pères. Job, regrettant, dans son malheur, de se voir encore enchaîné à la vie, s'écrie : « Que n'ai-je » expiré en naissant ! Voici, je me reposerais et je dor- » mirais ; » et le douloureux récit du martyre d'Etienne, dans le livre des Actes, s'achève par ce mot remarquable : « Il s'endormit. » C'est que, comparé à l'inquiétude et à l'agitation du sommeil qui l'a précédée, la mort semble un sommeil ; c'est qu'elle a extérieurement l'apparence du plus profond sommeil ; c'est qu'enfin, quand il est question du juste qui a vaillamment combattu dans une chair de péché, la mort est évidemment le passage du travail au repos. Il y a, dit l'Ecriture, un repos pour le peuple de Dieu. Et il existe un tel rapport entre le repos et le sommeil, que le passage a été fort aisé d'une des images à l'autre. Mais enfin le nom de sommeil, appliqué à la mort, n'est vrai que dans un sens relatif et comme figuré ; ce nom ne désigne qu'une apparence, il ne nomme de la mort que ce que nous en voyons, et qui, effectivement, est bien semblable à un sommeil ; mais il ne va point au fond de la chose, il ne nomme point la réalité. En réalité, la mort est un réveil. Si cette idée n'a point passé dans le langage, c'est que le langage, admirable empreinte de l'homme, irrécusable délateur de

tous ses secrets, le langage rend nos impressions plutôt que nos réflexions, et souvent, par conséquent, l'apparence plutôt que la réalité. Du reste, si l'idée qui fait de la vie un rêve et de la mort un réveil n'a point pénétré dans le langage, si elle n'a point créé de mots, elle n'a pas laissé, jusqu'à un certain point, de devenir populaire; les yeux que l'Evangile n'a pas ouverts, il les a du moins entr'ouverts; il a fait entrer dans le domaine commun certains jugements et certaines locutions dont ceux qui les emploient ne se rendent pas un compte bien précis; et il n'a pas été nécessaire d'être chrétien pour dire avec un écrivain célèbre : « La mort est la fin de ce » rêve inquiet qu'on appelle la vie. » Mais cette fin du rêve est-elle un réveil, ou, suivant une terrible définition, serait-elle un sommeil sans rêves? Voilà, ô déplorable condition de l'homme naturel! la question que se posent encore ceux à qui l'Evangile a enseigné, malgré eux, la moitié de la vérité, en leur apprenant que la vie est un rêve! Car c'est un fait aussi véritable que surprenant : dans un certain sens, la voix de l'Evangile a réveillé toute la terre, comme la trompette de l'archange réveillera tous les morts; il a tiré du sommeil ceux mêmes qu'il n'a pas convertis; il a dissipé certaines illusions; en sorte que, comparé au monde antique, le monde moderne est un monde réveillé.

Quoi qu'il en soit, il est difficile à l'homme naturel de ne jamais se représenter la mort comme un réveil. S'il n'en a pas la conviction, il en a le pressentiment. La mort, du reste, n'est un réveil que pour ceux qui dorment; mais c'est dire qu'elle est un réveil pour un très-grand nombre d'hommes, qui dorment jusqu'à leur mort. Quel sera leur réveil? Oui, quel sera le réveil de

ceux qui, pendant toute leur existence terrestre, n'ont poursuivi que des fantômes; de ceux dont la vie s'est passée à oublier Dieu; de ceux dont l'âme, appelée à choisir entre le visible et l'invisible, entre l'esprit et la chair, et, se décidant toujours de nouveau pour le visible contre l'invisible, et pour la chair contre l'esprit, a fini par s'unir si étroitement à la chair, qu'elle-même en est devenue chair... Quel sera ce réveil? Mes frères, une langue d'homme n'est pas plus en état de le dire qu'un cœur d'homme ne peut en supporter la pensée. Demandez au voyageur imprudent qui, peu à peu gagné par le sommeil, a laissé ses chevaux libres de s'égarer, et qui s'est réveillé tout brisé au fond d'un précipice, demandez-lui quel a été son réveil. Ou demandez au père de famille qui, pendant la nuit, ouvrant les yeux tout à coup, voit ses enfants et lui-même cernés de tous côtés par les flammes, demandez-lui quel a été son réveil. Vous aurez dans leur réponse une image, mais une trop faible image, du réveil de ce serviteur infortuné que son maître aura trouvé dormant (Luc XII, 36 et suiv.). Hélas! on voudrait encore dormir, rêver, ignorer, et on ne le peut : la mort a tué le sommeil, la mort a tué les songes.

Ce réveil est un réveil de désespoir; mais le désespoir, et par conséquent le réveil, peut aussi précéder la mort. On peut se réveiller dans la nuit, comme dans la lumière. La vie, pour celui qui ne connaît pas Dieu, est sans doute une nuit, mais ce peut être une nuit d'insomnie. Si je réunis ces deux idées de désespoir et de réveil, c'est que tout réveil qui n'est pas celui de la foi, est nécessairement celui du désespoir. Je prends d'ailleurs ce dernier mot dans son sens le plus simple, et sans rien ajouter à l'idée qui naît de sa décomposition. On désespère quand on a cessé d'espérer. Le mot ne dit pas autre chose.

N'importe d'ailleurs, dans ce cas, que tout nous ait manqué à la fois, ou qu'une seule chose nous manquant, tout le reste nous soit devenu indifférent. Enfin, le désespoir n'est pas toujours furieux ; quelquefois il est calme, il raisonne, il est capable de calcul. Tel est, ou tel devient à la longue le désespoir de ces hommes qui, ayant voué toute leur vie au culte d'une idée, ont vu s'évanouir leur chimère, n'en ont pas trouvé une seconde, et qui, renonçant à toute poursuite nouvelle, ce qui est pour eux renoncer à vivre, se sont assis, spectateurs blasés et dédaigneux, au spectacle de la vie humaine, vain tourbillon qui ne les entraîne plus, et qui ne peut plus qu'amuser tristement leur inconsolable ennui. Sous une apparence tranquille et presque riante, ce sont pourtant des désespérés : le nombre en est plus grand qu'on ne pense, et leur désespoir s'exhalerait en blasphèmes, si le monde auquel ils ont cessé de croire, ne leur donnait de quoi se distraire.

Quelle que soit la forme et l'expression du désespoir, toujours est-il que, comme un brigand armé, il se tient en embuscade sur le chemin de tout homme, l'épiant et cherchant son âme, pour parler avec l'Ecriture. Il ne faut pas être surpris de le rencontrer, car il est sur tous les chemins que Jésus-Christ ne garde pas ; il faut admirer, au contraire, que tant d'hommes ne le rencontrent pas, puisqu'il est la condition naturelle et l'état vrai de tout homme. Au fait, nous sommes en son pouvoir, il nous enveloppe, il tient tous les passages, et nous nous croyons parfaitement libres dans une enceinte dont, à notre insu, toutes les issues sont gardées. Est-il étonnant qu'on se réveille ? Combien de fois un mauvais rêve ne nous a-t-il pas tirés du sommeil le plus profond !

Or, la vie a aussi ses mauvais rêves. Chose plus étrange encore ! nous avons, au fort du sommeil, un pressentiment et une peur confuse d'être réveillés. Et c'est pourquoi j'ose demander à tous les hommes que la grâce n'a pas rendus participants de la vie divine : que penseriez-vous, qu'éprouveriez-vous si vous vous trouviez pour la première fois, tout à coup et sans aucun intermédiaire, face à face de vous-mêmes et face à face de Dieu? Comprenez bien ma supposition ; je ne demande pas que tout but, tout objet soit enlevé à vos facultés; vous me répondriez, avec raison peut-être, qu'une activité quelconque est essentielle à votre nature, et que, dans la suppression de toute activité, vous ne seriez plus des hommes. Non, j'admets avec vous l'indispensable nécessité de la vie active, et je ne veux pas faire une supposition chimérique, dont il serait impossible de rien conclure. Mais la supposition où je me réduis, celle d'un tête à tête avec votre conscience et avec Dieu, n'est pas chimérique, et vous me permettrez bien de vous dire que, si Dieu est Dieu, il faut absolument que, dans l'activité comme dans le repos, non-seulement vous supportiez l'idée de Dieu, mais qu'elle vous soit la bien venue, que vous éprouviez le besoin de la mêler à tout, qu'elle ne dérange point, mais qu'elle complète votre vie ; s'il en était autrement, c'est que Dieu ne serait pas pour vous ce qu'il doit être, ou que vous ne seriez pas pour Dieu ce que vous devez être ; dans les deux cas, votre vie serait mutilée, fausse, absurde, une mort agitée et remuante sous le nom de vie. De même qu'on sent le besoin de joindre l'idée de la vie à celle de Dieu, pour donner, en quelque sorte, à cette vérité un corps et un mouvement, de même on doit sentir le besoin de joindre

l'idée de Dieu à celle de la vie, précisément comme on éprouve celui de donner un sens à une parole; car Dieu est le sens de la vie, qui, sans lui, n'en a absolument point. Maintenant, je vous le demande, vous est-il naturel d'ajouter, l'idée de Dieu à celle de la vie? C'est toute la question; et si j'ai supposé une situation où, par l'effet d'une cause quelconque, vous vous trouvez seuls avec vous-mêmes, c'est que, quand nous sommes seuls avec nous-mêmes, nous rencontrons nécessairement l'idée de Dieu, soit sous la forme de cette question : qu'est-ce que Dieu a fait pour moi et qu'est-ce que j'ai fait pour Dieu? soit encore (car il faut épuiser tous les cas) sous la forme de cette autre question : y a-t-il un Dieu ? qu'est-ce que Dieu?

Or, si la rencontre de ces questions vous épouvante, si vous vous sentez rouler avec elles au fond d'un abîme, si vous êtes contraints de vous dire : Je ne sais s'il y a un Dieu ou si ce Dieu songe à moi, par conséquent je ne sais si la vie a un sens ; ou bien encore : Je sais qu'il y a un Dieu, la vie a donc un sens, mais la mienne n'en a point, parce que ma vie est sans Dieu ;— dans quelle situation vous jette ou dans quelle situation vous trouve l'une ou l'autre de ces réponses ? et quel nom donner à cet état, si ce n'est celui de désespoir ?

Or Dieu ménage dans toute vie des moments où l'âme, séparée en quelque sorte du corps, et seule avec elle-même, est forcée tout au moins de se poser ces questions. Elle n'est pas également forcée d'y répondre; et c'est pourquoi tant d'hommes, après avoir entr'ouvert les yeux, se rendorment presque aussitôt et recommencent à rêver. Mais quant à ceux qu'une main mystérieuse retient en face de ces problèmes assez longtemps pour

les réveiller tout à fait; une fois réveillés, ils ne se rendorment plus. Leur état est plus ou moins douloureux; mais ce n'est plus un sommeil, et s'ils vivent dorénavant comme ils ont vécu jusqu'alors, ce n'est plus sous l'inspiration de leurs rêves (car ils ont cessé de rêver), mais sous la dictée d'une résolution calculée de vivre de la sorte et non autrement. Ils ne se conduisent pas en désespérés, et cependant ils vivent dans le désespoir.

Mais de même qu'il y a pour le corps des maladies chroniques et des maladies aiguës, il y a des désespoirs chroniques et des désespoirs aigus. Choisir entre eux n'est pas absolument en notre pouvoir. Notre nature, les circonstances, la volonté de Dieu en décident. Toujours est-il certain que, bien souvent, dans les positions les plus ordinaires et les plus tranquilles, nous ne sommes séparés du plus violent désespoir que comme le marinier l'est de l'abîme, par l'épaisseur de deux doigts. Mille et mille distractions qui se succèdent et qui font de notre vie entière une longue distraction, notre légèreté naturelle, quelque passion obstinée, nous protégent contre notre conscience. Nous franchissons de nuit, du pas le plus ferme, un sentier qu'au lever du jour nous contemplerons en frémissant; car ce sentier n'était qu'une étroite arête entre deux abîmes; c'est notre témérité même qui nous a sauvés, et nous avons échappé au danger en ne le voyant point. Mais quand nous sommes contraints de le voir, quand, au fort de nos préoccupations mondaines, une cause quelconque nous arrache à notre illusion; quand la vanité de tout ce que nous avons désiré, admiré, aimé, nous accable de son évidence; quand le sens de la vie nous échappe ou quand il nous apparaît terrible; quand, redescendant au fond

de notre conscience, nous n'y trouvons que le péché; quand notre raison troublée nous fait douter de Dieu, ou quand notre raison réduite à ses lumières naturelles nous dénonce un Dieu vengeur; alors, dans cette immensité, ou vide de Dieu ou pleine de sa colère, une agonie du cœur nous saisit, notre esprit se confond et s'égare, ce vaste univers n'est plus qu'un cachot dont les portes de fer résistent à tous nos efforts, le passé et le présent nous font horreur, l'avenir nous épouvante; et cependant, comme pour le hâter, mais plutôt parce qu'à tout prix nous voulons échapper au présent, nous nous jetons dans les bras de la mort, sans nous demander si ce sommeil prétendu ne sera point un réveil, un réveil plus complet, et par conséquent un plus complet désespoir. Notre sommeil nous protégeait, notre réveil nous a perdus.

Quelques-uns de vous, mes frères, ont pu lire, il y a peu d'années, l'histoire d'une jeune somnambule qui, dans une nuit sombre, sortit par une lucarne de la petite chambre qu'elle occupait dans les combles, et, tout endormie, se promena longtemps sur les toits à la vue d'une foule tremblante et silencieuse, qui délibérait vainement sur les moyens de la sauver. Rêvant d'une fête prochaine, elle préparait ses atours, elle murmurait de gaies chansons; et toujours mesurant d'un pas sûr la pente du toit (car son sommeil la préservait), elle s'avançait jusqu'au bord, où elle s'asseyait, et d'où, de temps en temps, interrompant son travail, elle se penchait en souriant vers la rue; et alors mille cœurs battaient avec violence dans mille poitrines, comme s'ils eussent dû les faire éclater; mais le silence n'en était que plus profond. Plusieurs fois elle s'éloigna de la limite fatale, plusieurs fois elle y revint, toujours souriant et toujours endormie. Mais tout

à coup, à une fenêtre vis-à-vis d'elle, brille une petite lumière, les yeux de la somnambule la rencontrent, elle se réveille, on entend un cri déchirant, puis une chute mortelle... Son réveil l'avait tuée!—Hélas! hommes sans foi et sans Dieu, hommes dont ce monde est le Dieu, qu'êtes-vous que des somnambules, qui marchez endormis au bord de l'abîme, chantant aussi peut-être et rêvant à des fêtes, protégés par votre sommeil, mais portant, comme cette infortunée, la mort avec vous? Qu'une petite lumière vous sorte de vos rêveries; que le réveil vous surprenne au bord du toit, vous aussi vous chancelez, vous tombez, vous mourez. Ceux qui ne tombent point étaient-ils moins somnambules que vous, moins égarés, moins exposés à la mort? Non, tout mondain porte en soi le germe du désespoir, toute vie sans Dieu est grosse d'un suicide.

Il n'y a point là d'exagération, il ne peut point y en avoir. Ce qui est étonnant, ce n'est pas le désespoir, c'est, au contraire, que le désespoir ne soit pas plus commun. L'homme est tellement calculé, organisé pour Dieu; Dieu est tellement son élément naturel et sa vie; l'homme hors de tout rapport avec Dieu est tellement hors de toute vérité, tellement contradictoire avec lui-même, enfin il reste si peu de l'homme dans l'homme, ou plutôt il est tellement réduit à rien lorsque cette condition de son existence vient à manquer, qu'on ne pourrait pas même comprendre qu'il pût durer si longtemps loin de son principe et vivre d'une espèce de vie, si les parties inférieures de son être ne recevaient des choses du monde une excitation qui donne le change sur le premier de ses besoins, et qui lui crée, en dehors de la véritable vie, une autre vie ni divine, ni purement animale,

qui se fait accepter comme une vie humaine. Toutefois le besoin de Dieu ne meurt pas dans l'homme ; la place de Dieu y demeure éternellement vacante ; il a beau ériger en dieux ses différentes passions, tous ces dieux ne sauraient peupler l'immensité de son âme ; elle attend toujours, à son foyer désolé, l'hôte divin dont elle a désappris le vrai nom ; un jour vient même où, dans son indignation, elle brise toutes ses idoles, et se condamne à rester pour jamais environnée de la poussière de ses dieux, honteux fragments que nul art humain ne peut désormais rassembler. Quand on en est là, mes frères, tout est possible ; les dernières extrémités sont beaucoup plus près qu'on ne pense ; on ne peut répondre de rien aux autres ni à soi-même ; un tel malheur n'a point de fond, point de rives ; et si l'on ne périt pas immédiatement, on doit son salut à des causes dont on ne dispose pas. Que des âmes qui sont encore sous la puissance du rêve, et dont quelques misérables idoles continuent à tromper l'ennui, ne puissent rien comprendre à ce désespoir, cela ne prouve point sans doute que ce désespoir ne soit pas réel, ne soit pas naturel, ne soit pas juste. Et comment le comprendraient-elles ? Et comment, à leur point de vue, ne le taxeraient-elles pas d'idée fixe et de folie ? Et comment, dans leur simplicité, ne proposeraient-elles pas, pour le guérir, quelqu'une de ces recettes infaillibles, qui sont infaillibles en effet aussi longtemps qu'on n'en a pas besoin ? Et comment ceux qui souffrent, pourraient-ils faire comprendre leur mal à moins de le faire partager ? Un homme célèbre, que l'on croyait atteint d'hypocondrie, disait à ses amis : « Ce mal est d'au- » tant plus affreux qu'il fait voir les choses telles qu'elles » sont. » Tel est le mal de ces désespérés, heureux d'ail-

leurs selon le monde, bien-portants et de sens rassis. Ils ont le malheur de voir les choses telles qu'elles sont, je veux dire telles qu'elles sont en l'absence de Jésus-Christ; ils les voient telles qu'elles sont, c'est-à-dire trompeuses, vaines, dérisoires ; on ne peut les voir ainsi sans désespoir, mais on ne saurait expliquer son désespoir à moins de le communiquer; et il ne dépend d'aucun homme, mais uniquement de l'expérience, de faire voir à un autre homme les choses telles qu'elles sont.

Si nous avons dit vrai, mes bien-aimés frères, n'est-il pas cruel de réveiller ceux qui dorment ? et le faire avec autant de rudesse que saint Paul, n'est-ce pas être doublement cruel ? Ceux qui sont dans la chambre d'un malade à qui ses douleurs ne donnent un peu de relâche que tandis qu'il dort, n'ont garde d'interrompre un si précieux sommeil. Ils marchent sur la pointe des pieds, ils ne parlent qu'à voix basse, ils retiennent leur haleine. Eh bien, il n'en faudrait pas tant pour prolonger le sommeil, beaucoup plus profond et beaucoup plus précieux, de l'homme moral. Qu'est-ce donc qui peut inspirer la fatale idée de le troubler ? Qui donc, si ce n'est le diable lui-même, a taillé la plume de ces écrivains qui révèlent à l'homme toutes ses misères sans avoir ni le pouvoir ni le dessein de les guérir, et qui lui enlèvent toute espèce de foi à la vie, aux hommes et en lui-même, sans lui proposer une foi meilleure en retour de celle qu'il n'a plus? J'honore et je bénis jusque dans leur illusion ceux qui, commençant comme eux, se promettent de ~~faire~~ finir autrement, et qui, comme l'un d'eux l'a dit en parlant de lui-même, se préparent à relever leurs blessés et à les recueillir dans leur hôpital. C'est que, par-delà tous les rêves qui les abusaient naguère et qui ne les abusent

plus, ceux-là ont un rêve à eux ; ils croient porter à leur ceinture la clef d'un hospice, ou si l'on veut d'un palais, où n'entrent que les blessés et d'où les bien-portants sont exclus. Ils se désabuseront peut-être et finiront par jeter à la voirie cette dernière espérance, à côté de tous les cadavres d'espérances mortes l'une après l'autre dans leur sein. Qu'ils soient bénis toutefois ! Mais comment bénir les autres ? et comment, au contraire, n'être pas tenté de les maudire ? Qui n'a senti monter jusqu'à ses lèvres cette parole de malédiction après une de ces lectures dont on sort comme d'une débauche, l'esprit en désordre, le cœur affadi, l'imagination noircie, haïssant, haïssable, respirant de loin le malheur et la mort ; incrédule au ciel, à l'homme, à la vie ; sans principes, sans règle, sans convictions... et auxquelles on retourne pourtant ! Non, non, ces barbares opérateurs ne sont pas des chirurgiens, mais des bourreaux, et leur scalpel est un poignard. Et lors même que, contre leur intention, quelque chose de bon serait sorti de leurs paroles (car Dieu peut penser en bien ce qu'ils ont pensé en mal), ce résultat inespéré ne saurait les absoudre, et personne ne peut les remercier d'avoir exercé, au profit de leur amour-propre et au péril de nos jours, cette pénétration infortunée.

Toutefois, mes frères, celui qui, sans avoir connaissance du Père que Jésus-Christ a révélé, crierait aux hommes comme à des compagnons de navigation : « Ré» veillez-vous ! ce courant que vous ne sentez pas vous » emporte vers un abîme ; » celui qui, sans savoir de quel côté chercher Dieu, prononcerait ce nom sacré, et rappellerait de toutes parts vers ce Dieu à la face voilée les pensées éparses de ses malheureux frères, celui-

là, mes frères, il faudrait déjà le bénir, alors même que le saint nom qu'il prononce n'aurait d'autre effet visible et prochain que de redoubler leur détresse et leur épouvante. Jamais regard qui chercha Dieu, et jamais voix qui l'invoqua, ne se perdirent loin de lui dans l'espace. Mais ce n'est pas seulement le droit, c'est le devoir de celui qui sait où trouver Dieu, de ne pas respecter un sommeil funeste en lui-même, et qui n'est précieux qu'en comparaison d'un réveil sans lumière. Un tel homme, mes frères, ne saurait tarder sans crime (et ce crime paraît à peine possible), à crier de toute sa force à son prochain : « Réveille-toi, toi qui dors, et te relève d'entre » les morts ! »

Si cette voix est entendue, alors a lieu un troisième réveil, le réveil de la foi. Appelons-le, si vous voulez, le réveil divin, puisque, de quelque manière qu'il s'opère, ou par l'homme ou sans l'homme, c'est Dieu qui en est l'auteur, et c'est Dieu seul qui peut l'être. Appelons-le divin, parce qu'il est selon Dieu, parce qu'il nous unit à Dieu. Ce réveil de la foi est aussi plein de douceur et de beauté, que les deux autres sont pleins d'horreur. On ne peut mieux s'en faire une idée qu'en se retraçant le réveil d'une personne qui, plongée pendant plusieurs jours dans une léthargie agitée de songes fatigants ou funestes, en sort insensiblement, ouvre enfin les yeux, et, pour premier spectacle, voit autour de son lit toutes les douces et affectueuses figures de ses parents, de ses amis, de ses enfants, et particulièrement de celle dont tous les jours, pendant son enfance, le sourire attendri bénissait son réveil. Des images encore plus douces, un visage encore plus tendre et plus clément s'offrent au premier regard de celui en qui a lieu ce bienheureux réveil de la foi ; et

lui-même désormais ne connaîtra rien de plus doux jusqu'au jour où, sortant d'un autre sommeil, secouant l'humide poussière de la tombe, il se réveillera dans les cieux aux pieds de son céleste ami, parmi les concerts et les palmes, au milieu de ceux qu'il pleura sur la terre ou qui le pleurèrent lui-même. Oui, tel est, lorsqu'il est consommé par la vue, le saint réveil de la foi, et tel il serait dès le premier instant, s'il n'était pas troublé par notre incrédulité ; car quoi de plus aimable, de plus ravissant en soi-même que le premier objet qui se présente à nos yeux ! C'est un Dieu, et c'est un Dieu apaisé. Il est vrai que, pour ceux qui ne connaissent pas leur état, le message de grâce renferme un message de condamnation ; mais le second est absorbé dans le premier ; et nous n'apprenons que nous étions perdus qu'en apprenant que nous sommes sauvés. Aucun intervalle entre l'une et l'autre de ces vérités; et l'amertume de l'une ne sert qu'à mieux faire goûter toute la douceur de l'autre. Non pas, mes frères, que je prétende qu'il soit possible, qu'il soit bon de ne point goûter la mort ; non, il est vrai, dans ce sens comme dans tous les sens, que si le grain ne meurt, il demeure seul, c'est-à-dire qu'il ne monte pas en épi ; et malheur à celui qui, se pardonnant aussi facilement que Dieu lui pardonne, ne regraverait pas ses péchés dans son cœur à mesure que Dieu les efface de son livre, et ne s'en souviendrait pas à mesure que Dieu les oublie ! Le pardon n'est pas pour cet homme-là. Non, il ne s'agit point de ne pas considérer notre péché, mais de le voir à travers la miséricorde qui le pardonne, de compter nos offenses en même temps que les grâces de Dieu, de trembler en se réjouissant, de se réjouir en tremblant. N'est-ce pas là le principe de la joie de l'homme

déchu, de mesurer, du sein même de Dieu, l'abîme où il était tombé; et saurait-il bien ce que c'est que d'avoir échappé à cet abîme, s'il ne pouvait le mesurer? En un mot, la joie dont il s'agit est celle d'une délivrance, celle d'une réconciliation, celle de l'enfant prodigue pleurant dans les bras de son père. Qui oserait dire que cette joie est moins grande parce qu'elle était moins attendue? Qui ne sent, au contraire, qu'elle est d'autant plus grande qu'elle était moins espérée?

Ah! sans doute les bienfaits qui nous retracent nos fautes ont quelque chose d'amer! et voilà pourquoi tant d'hommes résistent opiniâtrément à l'offre d'un pardon gratuit; mais nous parlons du réveil de la foi, et la foi a vaincu cette amertume. D'un côté, elle a sacrifié cet orgueil qui ne veut pas avoir failli; de l'autre, elle a touché le cœur d'un tel goût de sainteté, d'un tel besoin de Dieu, d'une telle espérance de le posséder, que la préoccupation de ce glorieux avenir rend légère à porter la honte du passé. On ne croit pas seulement à Dieu et au pardon : on croit à la sainteté, on croit à une vie nouvelle, on croit à soi-même, parce qu'on croit à Dieu. Lorsque toute notre confiance a disparu, cette confiance naît et grandit incessamment dans le cœur, et l'espoir conçu dans les rêves fait place à une espérance ineffable, née en Dieu et fondée en Dieu.

Et pourtant ce réveil de la foi renferme, tout en l'absorbant, le réveil du désespoir. En effet, cette lumière de Dieu dissipe mille fantômes; comme elle condamne toute notre vie, elle condamne toutes nos espérances; elle nous démontre l'absurde vanité de tous les systèmes sur lesquels s'édifie la confiance du monde; mieux que ne pourrait le faire la satiété la plus complète, les mé-

comptes les plus amers, les plus cruelles expériences, elle nous désabuse de la vie, de l'humanité et de nous-mêmes ; mais elle nous enrichit en nous dépouillant, elle nous dépouille pour nous enrichir ; et elle ne souffle sur le monde de notre imagination que pour créer, dès ici-bas, un monde nouveau où tout est paix, lumière, harmonie, immortalité.

Comme l'habile ouvrier réunit les fragments d'un vase aux formes grossières, les soumet à l'action du feu, et, faisant couler dans un moule le métal ou le verre en fusion, nous rend un vase d'un galbe infiniment plus élégant et plus pur : ainsi la foi, ouvrier mille fois plus habile, rassemble les débris de ce monde que la vérité vient de briser sous nos pieds, et, de ces débris mêmes, elle nous forme, dès cette vie, un monde proportionné à la grandeur actuelle de nos pensées et à la sainteté nouvelle de nos affections. Quand nous lisons que le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu, il ne faut pas entendre seulement qu'il a cherché et sauvé des hommes perdus ; non ; mais, chez les hommes et dans le monde, *tout ce qui était perdu*, notre passé perdu, notre imagination perdue, notre cœur perdu, nos forces, nos talents, notre fortune perdue, en un mot, tout ce que nous donnions à d'autres qu'à Dieu, car tout ce que nous ne lui donnons pas est par là même perdu.

Mais si nous avons décrit ce réveil comme une grâce de Dieu, nous n'avons garde d'oublier que la même chose qui a été promise a été commandée. C'est la voix de Dieu qui nous réveille ; mais cette voix crie : « Réveille-» toi ! » On peut lui fermer l'oreille, et retourner à ses rêves, jusqu'à ce que la voix du désespoir crie à son tour : « Réveille-toi ! » L'Evangile est rempli d'invitations

au réveil comme à un acte volontaire, dans ce sens tout au moins que le refus de ce réveil est un acte de volonté. Tout le monde sait que la volonté n'est pas toujours étrangère au réveil physique, puisque nous nous réveillons à l'heure précise que nous nous sommes fixée avant de nous livrer au sommeil. Ceci n'est pas applicable au réveil de l'homme moral, qui n'a pu se proposer de se réveiller, puisque, pour se proposer quelque chose, il faut être éveillé, et qu'il ne l'a jamais été. Néanmoins, ceci demeure constant : la voix qui lui crie : « Réveille-» toi, » le réveille assez pour qu'il puisse faire usage de sa volonté, et choisir avec elle entre la veille et le sommeil. Il y a donc, on peut le dire, deux réveils successifs, l'un involontaire, l'autre volontaire; l'un préalable, l'autre définitif; et c'est du second que nous disons qu'il est commandé. Ce réveil volontaire a lieu même plus d'une fois, et la vie chrétienne n'est peut-être qu'une suite de réveils, tous contenus dans un premier réveil. Celui qui a prêté l'oreille au gracieux message de l'Evangile, prête l'oreille à ses préceptes, et se *réveille* pour vivre justement (1 Cor. XV, 34); à ceux qui ont été ainsi doublement réveillés, la voix de Dieu est encore adressée aux différentes époques de leur vie, pour *réveiller* les sentiments purs qu'ils ont déjà (2 Pierre III, 1); et à mesure que cette espèce de narcotique, répandu dans l'atmosphère du monde, menace de les endormir momentanément, cette même voix, ou directement ou par l'organe des amis de la vérité, les *réveille* à propos par ses avertissements (2 Pierre I, 13). Si vous prenez tous ces réveils ensemble, si vous en faites, pour ainsi dire, la somme, et en appréciez le dernier résultat, vous trouverez que le vrai nom de la grâce que Dieu vous fait, et de la loi qu'il

vous impose (car ce qui est grâce est loi, et ce qui est loi est grâce), c'est le nom de résurrection. Et c'est pourquoi l'Apôtre, après avoir dit : « Réveille-toi, toi qui » dors! » ajoute immédiatement : « Et te relève d'entre » les morts! » Exigence exorbitante, inouïe! mais celui qui nous commande de ressusciter nous ressuscite lui-même.

Quiconque est fidèle à une première grâce, quiconque, autant qu'il en est capable, se réveille et se lève, n'attendra pas longtemps la récompense d'une première fidélité et la confirmation d'une première grâce. Il ouvrira les yeux dans la lumière et non dans la nuit. « Réveille-toi, dit l'Apôtre, et te relève d'entre les morts, » et Christ t'éclairera. » Oui, Christ t'éclairera de sa propre splendeur; car il est tout lumineux. « L'a-t-on re- » gardé, dit le Psalmiste, on en est tout illuminé. » Le réveil et la lumière ne sont pas deux choses que l'Evangile sépare; l'Evangile ne sait rien de ce réveil dans les ténèbres, qui est le réveil du désespoir. Et quand il dit à une âme : « Lève-toi, » il ajoute, comme dans le Prophète : « Et sois illuminé. » Il est inutile de prouver que cela doit être ainsi; mais ce qui ne serait pas inutile, ce serait, si nous en avions le temps, de montrer quel est le progrès, quelle est l'étendue, quelle est la splendeur de cette lumière régénérante. Bornons-nous à dire qu'elle est assurée au premier réveil, au premier regard de l'homme que la voix de la grâce a tiré de son assoupissement et de ses rêves. Il reçoit successivement toutes les clartés.

Et de même qu'à la première pointe du jour, on voit d'abord les plus hauts sommets se détacher faiblement des ténèbres, puis peu à peu la lumière descendre et en-

velopper leur base; puis cette même lumière, toujours plus vive, se réfléchissant d'un objet sur l'autre, s'insinuer doucement dans les moindres replis et dans les moindres intervalles ; en sorte qu'à la fin tout se dégage, tout se prononce, tout est connu : ainsi, de vérité en vérité, toute la vérité finit par nous être connue; ainsi, la lumière engendrant la lumière, l'expérience se joignant à la révélation, la révélation donnant un sens à l'expérience, notre connaissance embrasse toujours plus d'objets, les pénètre mieux, juge plus sûrement de toutes choses ; et nous éprouvons que le sentier de la foi est le même que le chemin du juste, où la lumière augmente sans cesse, jusqu'à ce que le jour soit dans sa perfection. C'est la promesse de l'apôtre à tous ceux qui, ayant écouté leur conscience, se sont jusqu'à un certain point réveillés et relevés d'entre les morts : Christ les éclairera! Oui, Christ, et non point un autre; car lui seul connaît à la fois tous les secrets de Dieu et tous nos secrets, ce qu'est Dieu et ce que nous sommes, ce qu'il veut être pour nous et ce qu'il faut que nous soyons pour lui, ce que nous devons et ce que nous pouvons, nos dangers et nos ressources, le règlement de notre vie, l'emploi de chacun de nos instants, l'art d'être heureux et celui de souffrir; enfin, pour ne rien omettre, l'art de connaître et l'art d'ignorer. Voilà ce que nous avons à attendre de Jésus-Christ, voilà ce que, de plus en plus, la foi recevra de lui. O bienheureuse lumière de l'homme vraiment réveillé, vraiment ressuscité ! ô unique lumière parmi les ténèbres du monde! ô lumière, et tout à la fois vie, joie et force de l'homme! levez-vous sur nos têtes, éclairez nos difficiles sentiers, enveloppez-nous de toutes parts ; un seul de vos rayons ravit une âme en deuil : que serait-

ce de toutes vos clartés ! que serait-ce d'un jour sans déclin ! O Esprit de lumière ! ne nous refusez pas la lumière ; et quand vous nous avez réveillés de ce sommeil pesant et fatal qui opprime toute la postérité d'Adam, ne nous ayez pas réveillés en vain, ni pour nous ni pour les autres ; mais que nous recevions la lumière, et que nous répandions la lumière, en sorte que, voyant nos œuvres de lumière, ils glorifient avec nous, et nous avec eux, notre Père qui est dans les cieux !

FIN.

BIBL. STUD. SAINT JEAN

917 112